Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13654630

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

JUILLET 1760.

TOME XIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUILLET 1760.

TRAITÉ des Accouchemens, contenant des observations sur la pratique de cet art; deux petits Traités, l'un sur quelques maladies de matrice, & l'autre sur les maladies des enfans du premier âge; quatre Mémoires, dont le premier a pour objet les pertes de sang dans les femmes grosses, & les trois autres sur les dépôts laiteux, par M. PUZOS, Chirurgien de Paris, & de l'Académie royale de chirurgie; corrigé & publié par M. MORISOT DES LANDES, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris; précédé d'une Dissertation de l'Éditeur, sur un point*

intéreſſant, relatif aux Accouchemens, & ſuivi de la traduction d'une Diſſertation latine de M. CRANTZ, *Médecin Allemand, ſur la rupture de matrice*, in-4° *de près de* 500 *pages, y compris la Préface & la Diſſertation qui la ſuit. A Paris, chez* Deſaint & Saillant, *rue Saint-Jean-de-Beauvais, & chez* P. Alex. Leprieur, *Imprimeur du Roi, rue Saint Jacques, à l'Olivier.*

LA grande réputation que s'étoit acquiſe M. *Puzos*, dans la pratique des Accouchemens, pendant près de quarante ans, & ſes cours publics à S. Côme, en faveur des ſages-femmes, faiſoient ſouhaiter aux gens de l'art en particulier, l'impreſſion d'un Traité ſur les Accouchemens, auquel on ſçavoit qu'il travailloit depuis long-tems. Quoique l'auteur l'eût mis au net avant ſa mort, l'ouvrage cependant n'étoit point en état d'être préſenté au public : il avoit beſoin d'être examiné auparavant par un homme qui joignît aux connoiſſances de l'art le talent de mettre plus de clarté & de liaiſon dans les idées, plus de préciſion dans le ſtyle, plus d'ordre dans la diſtribution des matieres, & plus de pureté dans l'expreſſion. L'éditeur excuſe, auſſi honnêtement qu'il peut, M. *Puzos*, d'avoir laiſſé ſon ouvrage

dans cet état d'imperfection. » Je n'ai garde, » dit-il, de faire un crime à M. *Puzos* de » la maniere peu correcte dont son Traité » étoit écrit : peut-être même pourrois-je y » trouver la matiere d'un éloge, puisqu'on » a par-là une preuve que l'auteur s'étoit » livré tout entier à la pratique de son art. » Ne pourroit-on pas croire aussi qu'il avoit » borné sa gloire à exceller dans la pratique » des Accouchemens ? «

Nous avons tant d'ouvrages sur les Accouchemens, que l'on ne doit pas s'étonner de rencontrer, dans un Traité nouveau sur cette matiere, des choses qui ont été dites par d'autres. Il y auroit cependant de l'injustice à mettre dans cette classe divers points de pratique & de théorie déjà imprimés à la vérité, mais que l'on sçait avoir été recueillis des cours publics que faisoit M. *Puzos* à S. Côme, ou des Mémoires qu'il lisoit dans les assemblées particulieres de l'Académie de chirurgie.

M. *Puzos* a commencé son Traité par la description anatomique des parties de la femme, qui sont relatives à son objet. Il n'ignoroit pas qu'elles se trouvent décrites avec une exactitude qui ne laisse rien à désirer dans plusieurs excellens ouvrages d'anatomie. Mais l'auteur d'un Traité des Accouchemens peut présenter des choses nouvelles, en considérant les parties de la femme, qu'il

décrit dans le rapport qu'elles ont à la génération, à la conservation, à l'accroissement du fœtus & à l'accouchement, c'est-à dire, autant que par leur bonne disposition elles peuvent faciliter toutes ces opérations, ou que, par une disposition vicieuse, elles sont capables d'y apporter des obstacles plus ou moins grands. On trouve en effet dans cette description un grand nombre de remarques très-importantes, en particulier sur les vices de conformation, qui peuvent être contraires à l'accouchement.

Après avoir condamné les mariages des filles nouées ou contrefaites, M. *Puzos* se fait cette objection : » On a souvent vu, » dira-t-on, des femmes accoucher heureu- » sement & assez promptement, quoiqu'el- » les eussent été nouées, comme il étoit aisé » de le voir par la figure irréguliere de leurs » jambes. Pour donner plus de force à l'objec- » tion, j'ajouterai que le bassin de ces mêmes » femmes s'est trouvé, après leur mort, avoir » conservé des impressions très-fortes du » nouage ; mais, après plusieurs couches, » elles ont été, ou leurs enfans, les victimes » de la mauvaise conformation du bassin, » c'est-à-dire, qu'elles ont accouché heureu- » sement, toutes les fois qu'elles ont mis au » monde des enfans au-dessous de la grosseur » ordinaire ; mais l'accouchement a été mal- » heureux, lorsque l'enfant s'est trouvé trop

» gros. C'eſt donc le volume ſeul de l'enfant » qui, dans ce cas, fait toute la différence » du bon ou du mauvais ſuccès de l'accou- » chement. «

Preſque tous ceux qui ont écrit ſur les Accouchemens, recommandent le *toucher*, comme un moyen propre à s'aſſurer ſi une femme eſt groſſe, ou ne l'eſt pas.

Quelques-uns même conſeillent l'uſage de ce moyen indiſtinctement; dans tous les tems de la groſſeſſe, l'orifice de la matrice, ſelon ces auteurs, eſt exactement fermé; dans une femme enceinte, ſon col eſt plus court & plus gros, & on le trouve plus tourné du côté du *rectum*, que du côté de la veſſie. » Mais, dit M. *Puzos*, il y a des » femmes qui, ſans être groſſes, ont le col » de la matrice gros & fort court; dans » d'autres, il eſt fort allongé; à celles-ci il » eſt très-reſſerré; & à celles-là il eſt preſ- » que toujours un peu béant. Quant à ſa » direction, elle eſt tantôt en devant, tan- » tôt en arriere ou ſur les côtés, ſelon les » attitudes les plus ordinaires d'une femme, » ſur-tout lorſqu'elle eſt couchée. «

Notre auteur propoſe une méthode nouvelle d'exercer le toucher, pour s'aſſurer d'une groſſeſſe équivoque, & ſa méthode eſt auſſi sûre qu'elle eſt ſimple: elle conſiſte à appliquer une main ſur le bas-ventre de la femme groſſe, & à introduire en même

tems dans le vagin, un ou deux doigts de l'autre main. S'il y a groſſeſſe, vraie ou fauſſe, la matrice ſe fait aiſément ſentir au doigt adapté à ſon orifice, dans le tems de la preſſion du ventre, par la main qu'on y applique, & on rend également la matrice ſenſible à la main qui eſt appliquée ſur le ventre, lorſqu'on la ſouleve avec le doigt introduit dans l'orifice; mais cette façon de toucher ne doit avoir lieu que depuis le terme de deux mois & demi, juſqu'à celui de quatre mois & demi : avant le premier terme, la matrice n'eſt pas aſſez gonflée pour ſortir du petit baſſin, & s'élever au-deſſus des os pubis; & à quatre mois & demi, cinq mois, les mouvemens de l'enfant fourniſſent un ſigne de groſſeſſe qui ne laiſſe aucune équivoque.

On trouve un chapitre particulier ſur quelques accidens qui ſurviennent dans l'accouchement naturel. Il contient quatre articles, ſçavoir, le déchirement de la peau des parties externes de la génération, l'enfant qui préſente la tête, ayant le viſage en deſſus, le déchirement total de l'eſpace qui ſépare la vulve de l'anus, & la perforation de la veſſie, laquelle a pour ſuite l'incontinence d'urines.

Dans le déchirement de la peau des parties externes, *Mauriceau* employoit des cataplaſmes faits avec le blanc & le jaune d'œuf,

l'huile d'*hypericum* & l'huile d'amandes douces.

M. *Puzos* obſerva que ces cataplaſmes avoient trois inconvéniens : ils fermoient le plus ſouvent l'iſſue au ſang qui couloit de la matrice, d'où il voyoit naître des ſuppreſſions de vuidanges, des étouffemens & des convulſions, qu'on ne venoit à bout de calmer qu'en procurant un libre cours aux évacuations. Le ſecond inconvénient de ces cataplaſmes étoit, qu'en formant des corps étrangers placés entre les parties diviſées, ils s'oppoſoient à leur réunion. Enfin l'application des remedes huileux étoit capable de provoquer une ſuppuration. L'auteur ſe bornoit donc à faire approcher les cuiſſes l'une de l'autre, pour que les parties de la peau diviſées puiſſent ſe réunir.

En général, l'enfant qui paroît venir naturellement, parce qu'il préſente le ſommet de la tête, mais avec le viſage en deſſus, eſt plus long-tems arrêté au paſſage, que celui qui a le viſage en deſſous; mais rien de ſi difficile, ſelon M. *Puzos*, que de faire cette différence; tous les jours les plus habiles y ſont trompés : la face en deſſus ou en deſſous n'a pas de ſignes ſenſibles pour qu'on puiſſe la reconnoître; c'eſt toujours le *vertex* ou ſommet de la tête qui ſe préſente à l'orifice de la matrice, dans l'une ou l'autre ſituation : or, dans les travaux longs &

pénibles, le *vertex* eſt tellement comprimé & tuméfié, qu'il eſt preſqu'impoſſible de connoître ſi la portion des pariétaux qui le forme, eſt celle qui tient à l'occipital ou au coronal : on ſe décide même plus volontiers en faveur de la face en deſſous, parce que de cent enfans qui viennent au monde, à peine s'en trouve-t-il deux qui aient cette fauſſe ſituation : il n'y a que la longueur d'un travail déjà avancé, l'inutilité des efforts volontaires & des douleurs, le défaut de cauſe connue capable d'opérer un pareil retardement, qui font ſoupçonner la face en deſſus ; & dans ce cas, il ne faut pas balancer à faire uſage du *forceps*, pour tirer l'enfant, ſi l'on veut prévenir ſa mort, & ne pas expoſer la mere à des chutes de vagin, à des ſuppurations, à des perforations de veſſie, à des incontinences d'urine, & quelquefois à une inflammation des parties génitales externes & internes, qui devient le plus ſouvent mortelle. Nous renvoyons à l'ouvrage même pour les deux derniers articles de ce chapitre.

Nous ne pouvons réſiſter au déſir de propoſer, comme un bel exemple à ſuivre, un trait de la ſincérité de l'auteur : on le trouve dans le treizieme chapitre, qui a pour objet les moyens d'extraire le placenta. Il condamne deux méthodes oppoſées qu'il avoit ſuivies d'abord pour l'extraction du placenta.

» J'avoue, dit-il, que dans les premiers tems
» que j'ai pratiqué les Accouchemens, je
» suis tombé plusieurs fois dans deux incon-
» véniens opposés : d'abord, par timidité
» pour l'opération, j'agissois avec tant de
» force, & si long-tems sur le cordon, que
» j'en cassois quelquefois ; ensuite plus expé-
» rimenté & moins timide, j'allois chercher
» le délivre peut-être trop tôt, & dès les pre-
» mieres résistances que je sentois : heureu-
» sement ces fautes n'ont été suivies d'aucun
» accident, & elles ont beaucoup servi à
» m'instruire : elles m'ont appris à attendre
» une demi-heure & quelquefois une heure,
» l'expulsion naturelle du placenta, dans le
» cas où le cordon avoit une force suffisante,
» & quand je n'étois pas gagné par l'abon-
» dance du sang : j'ai appris au contraire à
» prendre le parti d'aller chercher le pla-
» centa, dans le cas de la foiblesse du cor-
» don : je ne m'y déterminois cependant,
» que lorsque j'avois laissé agir quelques
» tems les tranchées naturelles ou contrac-
» tions de la matrice, après les efforts volon-
» taires de la mere, & après avoir fait l'essai
» d'une tension modérée du cordon. «

Le mérite de ce nouveau Traité d'Accou-chemens n'est pas de renfermer beaucoup de ces pratiques nouvelles, dont la découverte fait une grande sensation parmi les gens de l'art. Ce n'étoit point à de telles découvertes

que M. *Puzos* fût redevable de ſes grands ſuccès dans la pratique, ni la réputation dont il a joui. Il avoit trouvé établis tous les grands principes de l'art ; mais en portant ſa vue ſur une infinité d'objets qui avoient échappé à l'attention de ceux qui l'avoient précédé, ſans doute parce que c'eſt le ſort des ſciences, de pratique ſur-tout, de ne recevoir leur perfection que par une ſuite des travaux d'un grand nombre d'hommes, il ſçut mettre des bornes, tantôt à des conſéquences, tantôt à des pratiques auxquelles on avoit donné trop d'étendue ; il en corrigea de défectueuſes, & il mit en uſage des précautions qu'on avoit négligées. Indépendamment des obſervations qui ſont en grand nombre dans ſon livre, il n'y a peut-être pas un chapitre qui ne contienne quelque remarque nouvelle, & où l'on ne reconnoiſſe le praticien conſommé & le bon obſervateur.

Malgré les corrections de l'éditeur, le petit Traité des maladies des enfans, ni même celui qui le précede, ſur quelques maladies de matrice, ne rempliſſent pas, à beaucoup près, comme en convient l'éditeur lui-même, l'idée de la perfection, où il ſeroit à ſouhaiter que fuſſent portés deux ouvrages ſur ces mêmes matieres. On ſera plus content des trois Mémoires ſur les dépôts laiteux, qu'on appelle auſſi *lait répandu* :

l'importance de la matiere, qui n'avoit été traitée nulle part avec une certaine étendue, a déterminé l'éditeur à refondre ce morceau en entier, & à le travailler encore avec plus de ſoin; ce n'eſt pas la portion la moins précieuſe des ouvrages de M. *Puzos*.

Le public doit ſçavoir gré à l'éditeur d'avoir conſacré les momens que lui laiſſent ſes autres occupations à la réviſion de cet ouvrage, & d'avoir ſurmonté le dégoût attaché à un pareil travail. C'eſt un fait notoire que les Médecins de Paris ſe ſont toujours empreſſés de publier les ſuccès des Chirurgiens, & de faire valoir leurs découvertes. Leur zele pour le bien public ne s'eſt pas borné à faire l'éloge des grands Chirurgiens. Selon Riolan, c'eſt aux travaux des Médecins de la Faculté qu'eſt dûe l'édition des œuvres immortelles d'*Ambroiſe Paré*, ſoit en françois, ſoit en latin. *Gui-Patin* nomme le Médecin qui eut plus de part à l'édition françoiſe: *C'étoit*, dit-il, *un ſçavant Médecin de Paris, nommé maître Jean Hautin* Altinus, *qui mourut ici un de nos anciens* (a).

L'éditeur a pouſſé plus loin ſon travail: il a ajouté à l'ouvrage de M. *Puzos* deux Diſſertations relatives aux Accouchemens. Voici l'occaſion & le ſujet de la premiere.

(*a*) Lett. 38 à Charles Spon.

Pendant que l'éditeur s'occupoit du manuscrit de M. *Puzos*, il apprit que quelques personnes affectoient de témoigner leur surprise de ce qu'un Médecin qui n'est point accoucheur, entreprenoit l'édition & la révision d'un Traité d'Accouchemens. Pour faire cesser des discours qui pouvoient nuire à l'ouvrage, ou pour en détruire l'effet, il composa une Dissertation qui peut être regardée comme la seconde partie de la Préface. L'auteur se propose de prouver que le vrai Médecin sçait la chirurgie, quoiqu'il ne la pratique pas, & que sans être accoucheur, il est instruit de tout ce qui concerne les Accouchemens. Il emploie deux sortes de preuves pour établir ce qu'il avance, des raisonnemens & des faits; & il fait une liste d'un grand nombre de Médecins, dont plusieurs de la Faculté, qui, sans en pratiquer les opérations, ont, de l'aveu de tous les gens de l'art, très-bien écrit sur la chirurgie. Dans le tableau où M. Morisot des Landes expose toutes les connoissances du vrai Médecin, on voit un fort beau plan d'étude tracé pour un jeune Médecin. Nous croyons que, loin de se décourager à la vue de toutes les connoissances qu'exige la pratique d'une science, qui de toutes est peut-être la plus étendue & la plus compliquée, il sentira, en lisant ce morceau de la Dissertation, redoubler son ardeur pour parcourir la carriere

immenſe où il s'eſt engagé. L'auteur cependant craignant qu'on ne lui reproche d'anéantir le Médecin, par les efforts qu'il fait pour en donner une grande idée, un Médecin en qui ſe trouveroient réunies tant de connoiſſances, pouvant paroître aux yeux de quelques perſonnes un être de raiſon, il s'en fait une objection; & voici comment il y répond.

» Cette difficulté, dit-il, pourra s'élever » dans l'eſprit de deux ſortes de perſonnes; » de ceux qui n'ont de notre art qu'une con- » noiſſance médiocre, & de ceux à qui il eſt » parfaitement inconnu. J'invite les premiers » à faire de la médecine une étude profon- » de, c'eſt-à-dire, à bien étudier les décou- » vertes des modernes ſur la phyſique du » corps humain & ſur la matiere médicale; » à lire enſuite avec ſoin ce qu'ont écrit les » anciens ſur la pratique de cet art: ils trou- » veront, ſur-tout dans la lecture attentive » des meilleurs ouvrages d'Hippocrate & » de Galien, une réponſe ſolide à leur diffi- » culté, & ils ſeront contraints d'avouer que » le tableau dans lequel j'ai expoſé les con- » noiſſances néceſſaires pour exercer la méde- » cine, ne remplit point encore l'idée que ces » grands hommes avoient du Médecin. Il » réſultera pour eux de cette lecture un » autre avantage: ſi la nature leur a donné » des talens, ils deviendront, en pratiquant,

» de bons Médecins, & ſerviront eux-mê-
» mes de preuve à ce que j'ai avancé. Quant
» aux autres qui ignorent entiérement la
» médecine, s'ils ſont dans l'habitude de
» réfléchir, je les prie de conſidérer de quoi
» ſe rend capable dans les arts les plus diffi-
» ciles, & ce qu'opere en effet tous les jours
» un homme qui, avec des talens naturels,
» s'eſt appliqué fortement à l'étude des prin-
» cipes de l'art auquel ſon goût l'a porté,
» & qui ſentant accroître continuellement
» dans l'exercice de cet art le déſir qu'il a
» d'arriver à la perfection, trouve en tout
» des occaſions d'augmenter ſes lumieres ou
» de les fortifier, dans ſes lectures, dans ſes
» entretiens avec les perſonnes de la même
» profeſſion, dans les bons & les mauvais
» ſuccès des autres, & dans les ſiens pro-
» pres. «

Le ton d'équité & de modération qui régne dans toute cette Diſſertation, a mérité à ſon auteur l'éloge des Docteurs à qui la Faculté en avoit confié l'examen; & les vues qu'il préſente ſur les maladies des femmes groſſes & des femmes en couche, leur font déſirer qu'il continue ſes obſervations & ſes recherches ſur cette matiere. La ſeconde Diſſertation traite de la rupture ou crevaſſe de la matrice par le *fœtus*, dans les douleurs de l'enfantement. Avant M. *Crantz*, Médecin Allemand, & auteur de cette Diſſerta-

tion, nos connoiſſances ſur ce point de chirurgie étoient très-bornées. Pendant long-tems on ne ſçavoit qu'il s'étoit fait une crevaſſe à la matrice, qu'après l'ouverture pratiquée au ventre de la mere, auſſi-tôt qu'elle étoit expirée. Il ſemble même, dit le Traducteur, qu'on ignoroit que *Celſe* eût décrit les ſymptômes qui ſurviennent après cet accident, & qui ſervent de ſignes pour le faire reconnoître. Quelques obſervateurs modernes les ont cependant remarqués; mais dans toutes les obſervations, il n'y en a pas une où l'obſervateur ait prédit la rupture avant qu'elle ſoit arrivée, où il l'ait même reconnue après l'événement, avant d'avoir fait l'ouverture du ventre. L'auteur, après avoir indiqué toutes les cauſes capables de faire crever la matrice, a raſſemblé les ſignes auxquels on peut reconnoître cet accident, & même ceux qui donnent lieu de le craindre, avant qu'il arrive. La théorie de M. *Crantz* ſur tous ces points, eſt d'autant plus ſolide qu'il n'y a pas une ſeule cauſe ni un ſeul ſigne diagnoſtic & pronoſtic, qui ne ſoit juſtifié par une ou pluſieurs obſervations indiquées dans les notes de l'original. Il propoſe enſuite un moyen auſſi prompt qu'aſſuré, pour prévenir la rupture de matrice, quand on en eſt menacé. Enfin il entreprend de tracer un plan de curation pour la plaie faite à la matrice, avec déchi-

rement, quoiqu'on l'eût tellement regardée comme mortelle par elle-même, que personne n'avoit pensé à chercher dans l'art, des moyens d'y remédier. M. *Crantz* a le courage d'en proposer. S'il est éloigné d'avoir atteint la perfection, ce qu'il avance, peut être au moins regardé comme un premier effort de l'art, pour traiter un accident jusques-là toujours funeste à la mere; & si le traitement qu'il propose, au moins tel qu'il est présenté, paroît souffrir de grandes difficultés, on ne peut pas juger impossible & absurde l'entreprise de traiter une plaie de cette nature, quand on a lu ce que rapporte *Rousset*, de quatre ulceres considérables à la face externe de la matrice, qui pénétroient dans sa cavité, & qui furent traités avec le plus grand succès, après une ouverture faite au ventre, par le moyen du cautere actuel: le traitement de l'un de ces ulceres dura six mois, & le cautere avoit été appliqué sur le fond de la matrice même, laquelle, comme on le juge bien, étoit toute entiere dans le petit bassin (*a*). Le Traducteur qui nous fournit ces remarques, dans une note qu'il a mise à la fin de la Dissertation, a senti, comme l'on voit, ce qui manquoit à ce mor-

(*a*) *Vide* Francis. Rousset, *de partu Cæsareo tractatus, sect.* 4, *cap. III, hist.* 1, 2, 3 & 4; & *ib. cap. IV, hist.* 2, 6.

ceau, pour en faire un Traité complet sur cette matiere, & il invite l'auteur à donner une nouvelle édition de sa Dissertation, où l'on trouve plus solidement établie la possibilité de la cure des plaies compliquées de la matrice. Il croit qu'on peut l'attendre des grands talens de l'auteur, de ses vastes connoissances & de son zele pour l'avancement de l'art.

OBSERVATIONS.

VUES de pratique & Observations sur les maladies des nouvelles Accouchées, par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY, Docteur en médecine à Fougeres.

L'observation nous sert très-souvent de guide dans le traitement des maladies extraordinaires; elle n'est, sans contredit, pas moins utile dans celles qui, quoique fréquentes, ne permettent cependant pas au Médecin de prendre toujours le juste parti: sa perplexité vient quelquefois de la diversité des sentimens des meilleurs auteurs sur des remedes opposés entr'eux; fort souvent aussi elle naît de l'obscure difficulté qui se rencontre à distinguer la cause & le siege d'une maladie: je n'en trouve point qui mérite, à plus juste titre, être de ce nom-

bre, que plusieurs de celles qui succedent à l'enfantement ; aussi bien des femmes y terminent-elles leur carriere : publions donc pour leur conservation ce qu'une pratique réfléchie nous a enseigné sur ce sujet.

Il succede ordinairement à l'accouchement une évacuation appellée *Lochies*. La quantité & la durée en sont différentes, suivant le tempérament & ce qui a précédé ou accompagné le travail de l'enfantement dans la plupart des femmes ; cet écoulement est abondant & fort chargé de sang, les deux ou trois premiers jours ; il diminue ensuite & prend une couleur sanguinolente, jusqu'au huit ou dixieme ; alors il blanchit, devient laiteux, & se maintient toujours, en décroissant quinze, vingt ou trente jours ; mais si, contre les loix de la nature & de la constitution particuliere du sujet, cette évacuation est supprimée en tout ou en partie, elle ne manque jamais de devenir la source des différentes maladies qui arrivent aux nouvelles accouchées (*a*) : *Nisi à partûs purgamentis mulier repurgetur, magno morbo tentabitur, vitæque periculum incurret, nisi quis celeri adhibitâ curatione, convenientem purgationem promoveat.*

Pour troubler la nature de cette opération, il suffira que la masse du sang ait acquis

(*a*) Hipp. *lib.* 2 *de natur. puer. sect.* IV.

un certain degré d'épaiſſiſſement, ſoit par le mauvais régime, ſoit par un appareil de ſucs indigeſtes dans les premieres voies, ou qu'une nouvelle accouchée reſte imprudemment expoſée à l'air froid, ſoit tout-à-coup ſaiſie de crainte ou de chagrin, ſoit conduite à un grand épuiſement; quelquefois auſſi ce dérangement ſera la ſuite d'un accouchement long & laborieux, pendant lequel la matrice aura été tiraillée, excoriée, déchirée, ou même percée par les inſtrumens de l'accouchement. Les unes de ces cauſes procurent la ſuppreſſion des lochies, en ne préſentant aux vaiſſeaux de l'*uterus* que des molécules trop groſſieres & diſproportionnées à leur calibre, ou en ralentiſſant aſſez le mouvement de la circulation, pour que le ſang qui aborde à la matrice ne puiſſe vaincre la réſiſtance que lui oppoſe la conſtruction naturelle de cette partie après l'accouchement; d'où naît la ſtagnation du ſang dans les gros vaiſſeaux: les autres produiſent le même effet, en occaſionnant un ſi grand froncement dans les nerfs de l'*utérus*, & un tel reſſerrement de ſes fibres charnues, que les vaiſſeaux par leſquels l'écoulement ſalutaire devoit ſe faire, ſont exactement fermés, & préſentent un obſtacle invincible: dans cette circonſtance, le ſang continuant à aborder en grande quantité à la matrice, diſtend les arteres ſangui-

nes au-delà de leur ton naturel, les engorge, oblige l'embouchure des arteres lymphatiques à se dilater & à permettre aux globules rouges du sang de s'y introduire, d'où naît l'inflammation de la matrice ; on la distingue par les symptômes suivans.

La tête, la poitrine & l'abdomen éprouvent des accidens qui leur sont particuliers. A peine la suppression des *lochies* est arrivée, sur-tout par le vice de l'utérus, qu'il se déclare une fievre synoque ou lipyrie, suivant le degré de l'inflammation ; l'une ou l'autre a souvent des exacerbations irrégulieres: le pouls est dur, serré, fréquent ; la langue devient séche & la soif pressante : le sang, par moment, sort par le nez ; les yeux sont couverts d'une espece de nuage : des bourdonnemens se font sentir aux oreilles ; la tête est douloureuse, & sur-tout dans sa partie antérieure : l'insomnie est constante, ou remplacée par un assoupissement accompagné d'un délire sourd ; la respiration devient courte & laborieuse ; la toux est seche & fréquente ; mais une douleur fixe occupe quelquefois les muscles intercostaux, la plévre ou le poumon même : les palpitations sont fréquentes, & quelquefois suivies de syncope ; le sein se tuméfie douloureusement, & quelquefois s'enflamme ; les nausées, le vomissement ou le hoquet sont très-fatigans : l'abdomen est prodigieusement gon-

flé, & ſur-tout la région de la matrice : on y ſent des pulſations & une douleur ſi aiguë, que la moindre compreſſion ou le poids ſeul des couvertures la rend inſupportable ; une même douleur ſe fait ſentir tantôt aux lombes, tantôt aux aînes, avec diminution ſenſible de mouvement & de ſentiment dans la cuiſſe : dans quelques malades, il ſe déclare un dévoiement de matieres très-fétides ; dans d'autres, le cours des urines eſt intercepté, ou ne ſe fait qu'avec peine & goutte à goutte, ſuivant que l'inflammation, par ſon ſiege, avoiſine & ſe communique en partie aux ligamens larges ou ronds de la matrice, & au canal inteſtinal ou au ſphincter de la veſſie.

L'expérience m'a ſouvent confirmé que les vues curatives dans cet état répondent à celles qu'on doit avoir dans le traitement de toute autre inflammation ; diminuer la quantité du ſang, & la force qui la fait aborder à la partie enflammée ; procurer de la ſoupleſſe dans les nerfs, & du relâchement dans le tiſſu fibreux ; laver, atténuer, adoucir la maſſe du ſang. Pour remplir ces différens objets, je fais pratiquer des ſaignées au bras, en proportion de la grandeur de l'inflammation, des forces & du tempérament de la malade, obſervant de les précipiter les trois premiers jours. Je me reſſouviens qu'en pareille circonſtance, une jeune femme

fort ſanguine, fut ſaignée onze fois au bras en quatre jours, & que le danger de ſa maladie fut auſſi-tôt diſſipé, le cours des lochies s'étant rétabli immédiatement après les ſaignées : la boiſſon eſt abondante, & conſiſte dans une tiſane de racines de chiendent, de feuilles de cerfeuil ou de bugloſſe, ſur chaque pinte de laquelle on fait fondre demi-gros de nitre : dans les genres intermédiaires, on donne de l'huile d'amandes douces ſeule, ou mêlée avec l'eau de pariétaire ou de fleurs de coquelicot : tous les ſoirs on fait uſage d'une eau d'orge émulſionnée, nitrée, & ſur chopine de laquelle on mêle demi-once de ſirop de pavot blanc : deux ou trois fois chaque jour on donne un lavement fait avec une décoction de camomille, de méliot, de mollaire & de pariétaire, ſur chopine de laquelle on ajoute deux onces d'huile de lys ; ſi la malade éprouve un dévoiement tributaire de l'inflammation de l'utérus, on y mêle deux ou trois gros de baume tranquille : extérieurement on fait des fomentations avec l'huile de camomille, l'onguent d'althéa & le baume tranquille : on applique des cataplaſmes de pulpe de plantes émollientes ; on couvre la région hypogaſtrique d'un morceau de moleton imbu de lait tiede, qu'on a ſoin de renouveller ſouvent ; enfin on fait des injections émollientes par le vagin ſur l'orifice

l'orifice de la matrice ; mais la vivacité des douleurs augmentées par le moindre mouvement ou la plus légere compreſſion, ne permet pas toujours l'uſage de ces remedes extérieurs.

Il eſt rare de ne pas opérer par ces ſecours la réſolution, quand l'inflammation en eſt ſuſceptible ; & dès-lors qu'on s'en apperçoit par la diminution & le calme des accidens eſſentiels, on fait paſſer un minoratif auquel on aſſocie deux onces d'huile d'amandes douces ; le lendemain, on commence à faire prendre trois ou quatre fois, chaque jour, un bol fait avec ſix grains d'arcanum-duplicatum, trois grains de camphre, deux grains de ſafran oriental, autant de caſtoreum, douze grains de blanc de baleine, & ſuffiſante quantité de ſyrop de pavot blanc. Je ne puis trop recommander ce remede en pareille circonſtance ; tantôt il a fait naître & a ſoutenu des moiteurs ou des ſueurs, tantôt il a pouſſé par les urines ou les ſelles ; quelquefois il a ouvert les ſecrétoires de l'utérus, & procuré l'écoulement laiteux ; évacuations qui ſont d'autant plus à ménager, qu'à leur défaut on voit ſouvent ſuccéder l'inflammation de la matrice, des fievres de toute eſpece, des pleuréſies, des péripneumonies, des embarras au foie, à la rate, des hydropiſies, des tumeurs & abſcès, tant internes qu'externes ; maladies ordinai-

rement dépendantes d'un reſte des lochies, qui reflue dans la maſſe du ſang, & auquel on doit toujours avoir un égard particulier dans leur traitement: il arrive auſſi quelquefois que, dès le commencement de la ſuppreſſion des lochies, les unes ou les autres de ces maladies prennent ſi décidément leur caractere, pendant que d'ailleurs l'état de la matrice ou de ſes parties voiſines eſt fort équivoque, qu'on eſt obligé de les traiter ſuivant la méthode qui leur eſt conſacrée pour chacune d'elles en particulier, & ſouvent dans les cas obſcurs... *Noctuæ philoſophantur Athenis.*

Au mois de Mai dernier je fus appellé pour voir une fille âgée d'environ vingt-huit ans, ſecrétement accouchée, trente-ſix heures auparavant, d'un enfant mort & hydrocéphale; les peines de l'enfantement avoient été longues & rudes: l'accoucheur fut même obligé de donner iſſue aux eaux de la tête de cet enfant, pour en pouvoir faire l'extraction: les lochies avoient coulé aſſez abondamment le premier jour, à la fin duquel s'étant arrêtées, cette malade éprouva tous les accidens eſſentiels à l'inflammation de la matrice; un dévoiement très-fétide, accompagné de tranchées, s'étoit déclaré avant l'accouchement, & ſe ſoutint tout le tems de la maladie; elle reſſentoit de plus une douleur très-aiguë au

côté droit du thorax, depuis la partie moyenne jusqu'aux dernieres fausses côtes : la respiration étoit prodigieusement gênée, petite & entre-coupée ; la toux seche & fréquente, le visage rouge & enflammé, la tête douloureuse & sans délire ; le pouls petit, dur & fréquent ; le sein desséché : ces accidens donnoient tout lieu de craindre un dépôt dans quelque partie de la poitrine : pour le prévenir, on saigna la malade neuf fois au bras ; on lui fit faire usage des remedes internes & externes, ci-dessus décrits : on y associa les loochs, les potions huileuses, les mucilagineux, les adouciſſans & calmans béchiques ; ces secours furent continués jusqu'au dix de la maladie. Les accidens qui fixerent le plus notre attention, consistoient dans une oppression constante, une insomnie habituelle, un amaigrissement extraordinaire, une fievre lente, une peau seche & brûlante, le ventre mollet & peu douloureux : quelque remede qu'on employât, les forces diminuerent insensiblement jusqu'au 17, que la malade mourut. Le lendemain, je fus présent à l'ouverture de son corps, faite par M. Chauvin, Chirurgien de cette ville, fort expérimenté. Il ne nous parut aucun vestige d'inflammation aux muscles intercostaux, à la plévre ou au poumon ; les deux lobes de ce viscere étoient seulement beaucoup plus petits que dans toute autre sujet,

mais répondoient à la capacité du thorax fort reſſerré, ſur-tout par le diaphragme, qui montoit bien plus haut qu'il ne doit naturellement ; cette ſituation du diaphragme pouvoit être occaſionnée par le prodigieux volume du foie, qui d'ailleurs étoit ſain : les viſceres de l'abdomen nagoient dans un épanchement laiteux, que nous eſtimâmes être de quatre à cinq pintes : la matrice avoit un peu plus de volume & étoit plus épaiſſe qu'on ne la trouve ordinairement ; ſa couleur étoit livide : on trouva un déchirement longitudinal d'un pouce, dans la partie poſtérieure & antérieure de ſon corps.

La ſuppreſſion des lochies cauſée par la lenteur de la circulation & l'épaiſſiſſement du ſang, ne fournit pas, à beaucoup près, des accidens auſſi violens que la précédente : le pouls y eſt ordinairement fréquent & embarraſſé ; la langue eſt humide ; des bourdonnemens ſe font ſentir aux oreilles ; la vue eſt obſcurcie ; le ſang ſe porte par moment au viſage, & y fait naître une chaleur & une rougeur paſſageres : la reſpiration eſt gênée ; la toux importune ; les palpitations ſont fréquentes ; les malades ont beaucoup de vents, de rapports de mauvaiſe odeur, & ſouvent ſuivis de nauſées ou de vomiſſemens ; l'abdomen eſt gonflé & tendu ; des douleurs aſſez vives s'y font reſſentir en différentes parties, ſur-tout aux lombes & à

la région hypogaſtrique ; elles augmentent par la compreſſion, mais elles ſont bien moins ſenſibles que dans l'inflammation : les cuiſſes & les jambes ſont engourdies, & quelquefois comme paralyſées imparfaitement.

Les indications à remplir dans cette ſituation, conſiſtent à diminuer une pléthore de ſtagnation, dans les gros vaiſſeaux de l'abdomen, rétablir leur reſſort languiſſant par leur diſtenſion démeſurée, augmenter la vîteſſe & l'abord du ſang ſur la matrice, atténuer les globules trop groſſiers, lever les obſtructions des vaiſſeaux capillaires de l'*utérus*. Pour cet effet, on pratique une ou deux ſaignées au pied, ſuivant le degré de plénitude & la violence des accidens ; s'ils étoient pouſſés au point de faire craindre une diſpoſition inflammatoire, on commenceroit par quelques ſaignées au bras : on fait boire très-ſouvent d'une tiſane faite avec les racines de petit houx-fragon, de chiendent & de réglisſe, ſur chaque pot de laquelle on fait fondre un gros d'arcanum-duplicatum ; & ſur chaque verre prêt à boire on mêle plein une cuiller à café de ſyrop de marrube ; chaque jour, on fait recevoir au moins un lavement fait avec une décoction émolliente, ſur laquelle on mêle une once de quelque électuaire purgatif, à moins que le ventre ne fût bien libre : ſoir & matin on

fait uſage d'un bol compoſé avec 15 grains de trochiſque de myrrhe, 6 grains de caſtoreum, 3 grains de ſel ammoniac, 20 gouttes des propriétés, & ſuffiſante quantité de ſyrop des cinq racines apéritives : on fait boire enſuite un verre d'eau de matricaire & d'armoiſe, ſur lequel on mêle un ſcrupule d'extrait de rhue : ces ſecours continués, on voit le plus ſouvent le cours des lochies ſe rétablir ; & ſi-tôt que cette évacuation eſt arrêtée, on place un putgatif avec d'autant plus de ſuccès, que dans cette eſpece de ſuppreſſion il y a preſque toujours un appareil de mauvais ſucs dans les premieres voies : auſſi voyons-nous ſouvent que la fievre a des redoublemens périodiques, qui obligent alors d'en revenir pluſieurs fois aux émétiques ou purgatifs, ſuivant l'indication ; & c'eſt ſur-tout par leur moyen qu'on empêche cette fievre de changer de caractere, & de paſſer en maligne, pourprée ou miliaire.

Quoi qu'il en ſoit, il reſte à bien des femmes des douleurs violentes, tantôt dans les aînes, tantôt dans l'un ou l'autre côté de l'hypogaſtre : aux unes, dans quelque articulation ; aux autres, dans les parties muſculeuſes. Ces accidens doivent d'autant plus attirer l'attention, que l'expérience confirme qu'ils ont été fréquemment ſuivis de dépôts laiteux & d'épanchemens en différentes ca-

pacités : pour y remédier & en prévenir la ſuppuration, rien n'eſt plus efficace que l'uſage de pilules de ſavon d'Alicante, auquel on aſſocie les apéritifs, les diaphorétiques ou les purgatifs, ſuivant que la diſpoſition de la nature invite à donner la préférence aux uns ſur les autres : extérieurement on ſe ſert avec un égal ſuccès de ce ſavon, marié avec les réſolutifs & émolliens uſités ; enfin, lorſque les moyens & la ſaiſon le permettent, on y fait ſuccéder l'uſage des eaux, dont la qualité doit être différente, ſuivant l'objet qu'on ſe propoſe alors de remplir.

Au mois d'Avril 1759, la femme de Tual, marchand de cette ville, âgée d'environ vingt-ans, d'une complexion foible & délicate, accoucha de ſon premier enfant avec aſſez de facilité : le placenta ſeulement ſe trouva ſi adhérent à la matrice, que l'accoucheur, après bien des ſecouſſes graduées, & par moment réitérées, fut obligé d'introduire ſa main dans l'*uterus*, pour le détacher ; mais le placenta s'étant diviſé par la moitié, il en retira la partie où étoit implanté le cordon ombilical : il profita de la dilatation de la matrice ; & y ayant introduit de nouveau la main, il détacha par petits morceaux une partie de ce qu'il en reſtoit, & le tira au-dehors : il auroit continué ce travail, ſans une ſyncope alarmante qui ſurvint à la malade, & de laquelle étant

revenue, elle ne voulut point consentir qu'on recommençât l'opération : de l'aveu de l'accoucheur, il pouvoit bien rester dans la matrice le quart de l'arriere-faix, dont l'expulsion fut remise aux efforts de la nature, aidée par les remedes emmenagogues. La malade éprouva les accidens ordinaires dans cet état ; tranchées violentes, syncopes, écoulement abondant de lochies, ou plutôt pertes de sang, parmi lequel on trouvoit chaque jour plusieurs morceaux de placenta : le cinquieme jour, la malade cessa d'en rendre ; l'écoulement devint laiteux, & se soutint jusqu'au quinze ; cependant vers le milieu de ce tems la malade avoit commencé à se plaindre d'une douleur fixe dans le côté gauche de la région hypogastrique : cette douleur augmenta insensiblement jusqu'au vingt, qu'on m'appella en consultation. Je trouvai cette femme extrêmement maigrie, le pouls petit, serré & fréquent, une insomnie constante, la peau seche & brûlante, la langue rude & noire, une soif qu'on ne pouvoit appaiser, le cours des urines petit & difficile, la respiration gênée, le sein desseché ; l'abdomen également plein dans toute son étendue, le côté gauche des isses si douloureux, qu'il ne me fut pas possible d'y faire la moindre compression, sans rougeur ni tumeur aux tégumens qui répondoient au siege de la douleur : la malade

étoit toujours couchée sur le dos, la tête & la poitrine élevées, comme si elle avoit été assise, ne pouvant pas faire le moindre mouvement, sans augmenter ses douleurs. Le résultat de notre conférence fut de mettre la malade à l'usage des apéritifs légers, & de fomentations émollientes sur l'abdomen, portant au reste le plus mauvais pronostic de sa situation; en effet, trois ou quatre jours après avoir continué ces secours, les douleurs se calmerent presqu'entiérement, le ventre se rida, le pouls devint intermittent, les syncopes revinrent, & la malade mourut le trente. J'assistai à l'ouverture du cadavre, faite par M. Bunel, fils, Chirurgien, qui mérite, à tous égards, la confiance du public: à peine les tégumens furent-ils ouverts, qu'une sérosité blanche comme du lait, mêlée d'un pus très-fétide, se répandit de tous côtés: le péritoine & l'épiploon adhéroient fortement ensemble dans toute l'étendue de la partie gauche des isles: sous cette adhérence nous trouvâmes un kiste ouvert, deux fois grand comme la main, formé à l'extrêmité du ligament large de la matrice; son fond étoit parsemé de replis & de gros tubercules, où croupissoit encore du pus très-blanc: le canal intestinal en plusieurs endroits, étoit tombé en mortification; la matrice, à l'intérieur comme a

l'extérieur, étoit dans l'état le plus naturel, de même que tous les autres viſceres.

La ſuppreſſion des lochies qui vient à l'occaſion du froid, auquel une nouvelle accouchée aura été imprudemment expoſée, ou d'un vif ſentiment de crainte ou de chagrin, doit être traitée ſuivant que les accidens qui en réſultent la mettent dans la claſſe de l'une ou l'autre eſpece dont nous venons de parler : la premiere a ſouvent cédé à l'uſage de quelque boiſſon diaphorétique, comme une tiſane de chardon-bénit, de ſcorſonere, du thé, une potion emménagogue; dans la ſeconde, j'ai vu pluſieurs fois réuſſir les lavemens adouciſſans, les lotions tiedes des parties inférieures, les bains de vapeurs, les fomentations émollientes, & une potion faite avec l'eau de fleurs de tilleul, l'eſprit volatil de corne de cerf, l'extrait de matricaire & le ſyrop de lys des vallées; mais dans l'une comme dans l'autre on eſt ſouvent obligé d'en venir à une ſaignée au pied. Quant à la ſuppreſſion des lochies, qui eſt une ſuite d'épuiſement, les ſeuls cordiaux mariés avec les emménagogues ſpiritueux y conviennent.

On voit donc par-là que ce genre de maladie eſt ſuſceptible d'une aſſez grande variété de remedes; cependant le reſpectable obſervateur Sydenham, dans ſes *Proceſſus integri*,

ne nous fait part que d'une ſeule & même méthode ; la plupart de nos meilleurs Auteurs ne nous parlent point de ces maladies, ou en ont écrit d'une façon obſcure & peu ſatisfaiſante : le public eſt dans l'habitude de nous demander indifféremment en toutes circonſtances la ſaignée au pied ; & un chacun ſçait combien il en coûte pour ſe roidir contre ſes préjugés. En vain tentera-t-on de lui faire diſtinguer l'inflammation de la matrice ou de quelque partie qui l'avoiſine, d'avec la ſtagnation du ſang dans les gros vaiſſeaux, par rapport au ralentiſſement de ſon mouvement ou à ſon épaiſſiſſement. En vain lui repréſentera-t-on l'abord du ſang auſſi facile & précipité ſur la matrice, que ſon retour en eſt lent & difficile. Pour cela, le tronc de l'aorte deſcendante, ordinairement plus grand dans les femmes que dans les hommes ; les artères ſpermatiques, les hypogaſtriques & quantité de ramifications d'autres vaiſſeaux qui portent le ſang à l'utérus, y forment des plexus & des anaſtomoſes, y ſuivent des routes tortueuſes, & enfin les veines qui y manquent de valvules. En vain lui rappellera-t-on les principes les plus ſolides de la révulſion & de la dérivation, leurs différens effets dans les engorgemens ſanguins. Il faut des faits pour le convaincre : entre un grand nombre que je pourrois ci-

ter, je me borne au dernier qui s'eſt préſenté dans la pratique.

Au mois d'Août 1759, la femme de Médard, menuiſier de cette ville, âgée de vingt-quatre ans, bien conſtituée, d'un tempérament ſanguin, fut accouchée à la fin de ſon terme d'un premier enfant mort; les douleurs de l'enfantement étant fort éloignées les unes des autres & très-médiocres, M. Bunel, fils, pour les accélérer & augmenter, donna à la malade un lavement, dans la compoſition duquel entroit du ſel & du vinaigre; ce remede procura des ſelles copieuſes, & conduiſit effectivement bientôt à un accouchement naturel & facile: cette femme fut enſuite bien délivrée, les lochies coulerent abondamment pendant douze ou quinze heures, après leſquelles il ne parut qu'un ſuintement d'eau rouſſâtre: dès ce moment la fievre s'allume, l'abdomen ſe tuméfie à vue d'œil, la région hypogaſtrique devient douloureuſe, le cours des urines petit & difficile, les évacuations par les ſelles, fréquentes & accompagnées de tranchées vives; beaucoup de vents reviennent par la bouche, la reſpiration eſt gênée, le ſein groſſit & s'enflamme, le viſage eſt rouge, les yeux obſcurcis, le devant de la tête douloureux, la peau ſeche & brûlante, les mains tremblantes. Appellé pour remédier

à cet état, mon avis fut de faire donner auſſitôt un lavement adouciſſant, & de le faire répéter par intervalle de quatre heures; de faire boire d'une tiſane anti-phlogiſtique, d'uſer de potions huileuſes, d'embrocations émollientes ſur l'abdomen, de lotions tiedes aux parties inférieures, & enfin de pratiquer une ſaignée au pied, ſi les lochies ne couloient pas plus abondamment, après avoir pratiqué ces remedes: j'avouerai que je fus ſur-tout déterminé à cette ſaignée par la grande confiance que paroiſſoient y avoir la malade, ſon mari & les aſſiſtans; revenu le lendemain matin viſiter cette femme, je trouvai que tous les accidens, ci-deſſus marqués, avoient fait un progrès conſidérable: la malade remiſe à elle-même, étoit toujours aſſoupie, & avoit un peu de délire; tout l'abdomen étoit dans un engorgement inflammatoire; les lochies s'étoient entiérement ſupprimées, deux heures après la ſaignée au pied. Dans ces circonſtances, je fis tirer devant moi dix onces de ſang au bras: on rouvrit la veine à midi & au ſoir, pour en tirer autant; les deux jours ſuivans, je fis encore pratiquer une ſaignée au bras, ſoir & matin: au reſte, on employa les remedes décrits dans l'article de l'inflammation; le bol même qui y eſt recommandé fut répété trois fois chaque jour. Par ces

ſecours les viſceres ſe trouverent dégagés, la circulation du ſang devint réguliere, la fievre tomba, des moiteurs ſe déclarerent: il y ſuccéda des ſueurs générales, l'écoulement laiteux parut, augmenta les jours ſuivans, ſe ſoutint juſqu'au quinze; & la malade, après avoir été purgée, fut bientôt parfaitement rétablie.

ÉRUPTION

De la petite-Vérole procurée par les bains, par M. OLIVIER de Saint-Tropez, Docteur en médecine de l'Univerſité de Montpellier.

Le nommé Ourdan, âgé d'environ ſept ans, fut pris tout-à-coup de convulſions, avec grincement de dents & fievre, dans le tems que régnoit la petite-vérole. Ses parens le crurent pris d'appolexie. L'Apothicaire appellé lui donna une priſe d'émétique qui agit aſſez bien. Les convulſions ne furent pas ſi fréquentes après l'effet du vomitif; & ſur les quatre heures d'après midi, il parut une éruption miliaire qui couvroit toute la peau: elle ſe ſoutint juſqu'à ſix heures du ſoir, que les convulſions reparurent, & les boutons rentrerent.

Je fus appellé : je raſſurai les aſſiſtans » en leur faiſant eſpérer que l'éruption prochaine diſſiperoit ces accidens, & qu'il ne falloit pas déranger les opérations de la nature, qui faiſoit ſes efforts par la préſence de ces phénomenes effrayans, pour expulſer l'humeur variolique, & qu'on ſe donnât du tems : ce fut en vain. Alors pour rappeller l'éruption & calmer l'état convulſif, j'ordonnai quelques gouttes de l'eſprit volatil de corne de cerf, & les gouttes anodines de Sydenham, dans un peu de véhicule : les convulſions ceſſerent pendant douze heures, & les boutons reparurent ; mais l'effet du remede ceſſant, les convulſions ſe mirent encore de la partie & effacerent les boutons. Comme ils étoient nombreux, je préſumai que la petite-vérole ſeroit des confluentes & des cryſtallines, par les ſymptômes qui étoient l'effet d'une inſigne acrimonie dans les humeurs.

Je mis le malade à l'uſage de la limonade. Il en uſa le deuxieme & le troiſieme jour ; les ſymptômes ſe ſoutenant toujours, j'ordonnai une tiſane, avec la décoction de corne de cerf, & quelques gouttes d'eſprit de vitriol. J'avois intention de lier par le mucilage de la corne de cerf le piquant de l'acide vitriolique, & d'édulcorer les humeurs. Je n'en fus pas plus avancé. Les

convulsions paroissoient & disparoissoient plusieurs fois dans la journée : le malade déclinant, le pouls fiévreux n'étoit cependant pas dur ni tendu, ce qui me faisoit conjecturer que l'inflammation ne produisoit pas trop ces effets, & que la saignée ne feroit pas beaucoup salutaire ; que la principale indication devoit être de disposer la peau à recevoir les miasmes varioleux qui se présentoient en foule, & ne pouvoient, par leur abondance, s'y faire jour, comme à-peu-près une foule de personnes qui se présentant en nombre à une porte, & se pressant les unes les autres, forment obstacle à leur sortie : il faut alors diminuer la presse, ce que faisoit la boisson acidule ; mais il convient que les issues soient libres, & la couleur assez blanche de la peau du malade me fit soupçonner qu'elle étoit trop dure, & qu'il falloit l'amollir. En effet, j'ai eu occasion d'observer que les Chirurgiens trouvent plus de résistance, quand ils saignent des bras dont la peau est extrêmement blanche ; & cet excès de blancheur est l'effet d'un tissu très-serré des fibres, qui ayant moins d'interstices entr'elles, réfléchissent de toute part les rayons de la lumiere.

J'ordonnai les bains. Le genre du remede tout nouveau surprit les assistans, & on avoit

peine à s'y rendre. J'inſiſtai, & fus obéi, à condition que je ſerois préſent au bain. Le malade n'y fut pas plutôt, que le délire baiſſa, & un léger ſommeil s'empara de lui ; demi-heure de ſéjour dans l'eau tiede, fit reparoître efficacement les boutons ; l'éruption ſembloit pouſſer à vue d'œil, pendant une heure que dura l'immerſion. On retira le malade, qui fut tranquille le reſte de la journée qui décida de ſon ſort, & favoriſa la ſortie de la petite-vérole, qui avança avec ceſſation des ſymptômes.

Elle fut confluente & cryſtalline, de la durée de dix-ſept jours ; mais elle parcourut ſes différens états ſans trouble, à l'exception du onzieme & du quatorzieme, que quelques grincemens de dents & de légeres convulſions reparurent : la ſalivation baiſſa alors ; quoiqu'il ne ſoit pas fort fréquent de l'obſerver ſur des enfans, celui-ci l'eut des plus fortes. J'arrêtai ces retours par une priſe de thériaque, & le ſyrop de diacode dans un peu de vin rouge ; & par-là je ſoutins l'enflure des mains & des pieds, ſi ſalutaires dans ce cas, ſelon les obſervations de Sydenham.

EXTRAIT

D'une Lettre de M. FRAISSES, Médecin à Ville-Franche-de-Rouergue, à M. D'ECLES, *Capitaine au Régiment de Languedoc, Dragons, ſur un Ver ſolitaire d'une eſpece particuliere.*

Madame d'Ecles n'a pas été traitée pour le ver ſolitaire ; mais il y a apparence que c'eſt à force de lui avoir fait prendre pluſieurs remedes qu'elle a rendu ce ver.

Elle a commencé par rendre par les ſelles un pot plein de vers entiéremeet pourris. Il y en avoit un, entr'autres, dont la figure m'effraya : il étoit noir comme de l'encre ; ſa tête avoit quelque choſe d'horrible : il étoit armé de pieds & de quelque ſorte de griffes qui en rendoient l'aſpect hideux : outre ces matieres le baſſin étoit rempli de quelque choſe, comme de graines, ce qui me fait croire avec fondement qu'elle a rendu le ver ſolitaire. Nous regardons en médecine, comme la preuve complette de l'exiſtence de ce ver, les ſelles qui ſont chargées de cette eſpece de graines de courge, dont eſt compoſé ce redoutable inſecte.

LETTRE

De M. SABATTIER le fils, Docteur en médecine, & Médecin de la Charité, à Carcaſſonne, à M. VANDERMONDE, *Auteur du Journal, ſur une maladie ſpaſmodique extraordinaire.*

MONSIEUR,

J'ai cru devoir vous faire part d'une maladie rare, que je n'ai vu décrite dans aucun Auteur, & que j'ai obſervée pour la premiere fois. Je n'entrerai pas dans un détail théorique, je me contenterai ſeulement de vous expoſer le fait tel qu'il eſt, de vous dire de quelle façon je me ſuis conduit, & de vous donner la formule du remede qui a guéri la malade.

Je fus appellé au mois de Juillet 1759, pour voir la veuve d'un jardinier de cette ville, âgée de trente ans, d'un tempérament ſanguin. Si on avoit dû juger de ſa maladie par l'état de ſon viſage, on ne l'auroit pas cru fort dangereuſe, car il étoit bien coloré & fort frais: ſon pouls étoit bon, égal, tel enfin qu'il l'eſt dans l'état ſain, imparfaitement ſupérieur, ſi on en juge par la deſcription que donne M. Bourdeu, votre confrere, d'un pareil pouls. La malade

n'avoit mal ni à la tête, ni à la poitrine, ni au bas-ventre : elle alloit à la selle régulièrement tous les jours, dormoit fort bien, avoit très-bon appétit, ne se plaignant enfin d'aucune douleur ni extérieure, ni intérieure. Surpris de voir qu'elle demandât instamment d'être secourue, après toutes les interrogations que je lui avois faites sur ses maux, & auxquels elle avoit toujours répondu négativement, je pensois qu'elle faisoit semblant d'être malade, & qu'elle cherchoit à m'en inposer.

Elle demanda à boire, croyant sans doute que les symptômes dont j'allois être le témoin, m'instruiroient mieux sur son état, que les paroles les plus expressives : on lui apporte un verre d'eau, qu'elle prend elle-même, elle le boit sans répugnance ; mais à peine l'a-t-elle bu, que ses bras, ses jambes, son visage, prennent milles figures différentes, qu'elle se laisse aller sur sa chaise, sans connoissance, faisant un bruit semblable à celui que feroit un homme qui se gargarise. Deux femmes la transportent à l'air, la secouent pendant plus d'un quart-d'heure ; elle revient enfin de son assoupissement, ouvre les yeux, & me dit d'une voix encore tremblante, voilà ma maladie : lorsqu'elle fut un peu remise, je lui demandai si, toutes les fois qu'elle buvoit, elle étoit dans le même état, soit

que la liqueur fût froide ou chaude : elle me répondit que c'étoit toujours la même choſe ; elle me dit qu'il lui ſembloit, lorſqu'elle avoit bu, qu'on lui ſerroit le goſier de façon à l'étouffer ; qu'elle ne pouvoit plus reſpirer que très-difficilement, & qu'elle avoit cette incommodité depuis pluſieurs jours.

Comme elle n'étoit pas réglée, j'inférai que le ſang menſtruel, retenu dans la maſſe du ſang, pouvoit bien cauſer ces ravages : je la fis ſaigner au pied ; je crus que pour modérer le ſpaſme du goſier & de l'œſophage, il convenoit de lui faire prendre quelques bouillons de poulet, auxquels j'ajoutai quelques plantes légérement rafraîchiſſantes & apéritives ; je l'y préparai par une purgation fort douce ; elle fut pluſieurs fois à la ſelle ; mais malgré ces remedes, la malade étoit dans le même état : le laudanum, le caſtor, les bains domeſtiques furent employés tour-à-tour, ſans ſuccès : j'étois las de voir une maladie ſi rebelle. Je racontai enfin un jour l'état de cette femme à un de mes amis, qui ſeul pût me tirer d'embarras. Il me dit qu'une demoiſelle de ſa connoiſſance avoit été guérie radicalement, après avoir employé mille remedes, ſans aucun fruit, par la formule qui ſuit :

P. *Trochiſques de myrrhe, de caſtor en poudre, de chaque un demi-gros, de théria-*

que deux gros, d'élixir de Paracelſe dix gouttes, d'eaux de tilleul & d'armoiſe, de chaque, deux onces : mêlez le tout pour une priſe.

Ce remede, tout ſimple qu'il eſt, fut donné à la malade ; elle l'avala tout à la fois ; elle éprouva pour la derniere fois les ſymptômes accoutumés, mais elle en a été entiérement délivrée depuis.

On ne peut pas dire que ce mal approchât de l'hydrophobie, puiſque la malade avaloit l'eau ſans répugnance, qu'elle prenoit elle même le verre rempli de quelque liqueur que ce fût, & que les convulſions n'arrivoient qu'après qu'elle avoit bu.

On n'appercevoit aucun vice local au goſier ; on ne devoit pas même en ſoupçonner dans tout le canal de l'œſophage, puiſque la liqueur paſſoit aiſément ; on ne peut donc attribuer cette maladie qu'à une ſenſibilité extraordinaire de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac ; mais comment, à la ſuite de ce ſpaſme, ſont ſurvenus de pareils ſymptômes ? c'eſt ce que je laiſſe à expliquer, de même que la façon d'agir d'un remede, qui tout ſimple qu'il eſt, a pu guérir d'une maladie ſi extraordinaire : il me ſuffit d'avoir décrit la maladie, & d'avoir fait part du remede.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

A M VANDERMONDE, *Auteur du Journal de médecine, ſur l'uſage intérieur de la Bella-dona, par M.* AMOREUX, *Docteur en médecine & Correſpondant de la Société royale des Sciences à Beaucaire.*

MONSIEUR,

Les notes que vous ajoutez aux curieuſes & utiles obſervations qu'ont fait MM. Lambergen & Darluc, ſur l'emploi de la Bella-dona, pour détruire le vice chancreux; l'une donnée en Mars 1757; l'autre, le mois de Décembre 1759, ſont comme autant d'invitations pour engager les Médecins à produire ce qu'ils ont obſervé de relatif aux cas propoſés.

C'eſt pour me conformer à vos vues que je vous adreſſe cette obſervation, que je vous prie d'inſérer dans votre Journal.

L'application que j'ai faite de la Bella-dona n'atteſte point l'uſage aſſuré qu'on peut en faire intérieurement, & prouve du moins ſon utilité pour éteindre le vice cancéreux.

La femme d'un artiſan, dans la trente-ſixieme année de ſon âge, ſans avoir eu

d'enfant, d'un tempérament vif & ſanguin, de baſſe taille, aſſez replette d'ailleurs, quoique laborieuſe, occupée aux fonctions pénibles de ſon état, & aſſujettie au régime qu'il exige, portoit au ſein, depuis ſa jeuneſſe, une tumeur (*a*) carcinomateuſe d'un mauvais caractere, dont elle attribuoit l'origine à un coup qu'elle avoit reçu à la mamelle droite.

La tumeur reſta dans cet état, juſqu'à ce qu'une frayeur qui lui occaſionna la chûte qu'elle fit d'un cheval, ſupprima l'évacuation propre à ſon ſexe.

Elle ſe plaignoit, quelque tems après, d'une démangeaiſon avec chaleur à la mamelle; des douleurs s'y firent ſentir par intervalle: elles augmentoient, à meſure que la tumeur ſe développoit: tous ces ſignes qui atteſtoient l'altération des liqueurs, annonçoient une ulcération prochaine; les élancemens inſupportables engagerent la malade à appeller du ſecours; mais bien loin de le chercher auprès des perſonnes qui, connoiſſant le danger qui la menaçoit, auroient pu employer ce qui pouvoit le prévenir, elle

(*a*) M. Malbos, Chirurgien très-expert, qu'avoit vu la tumeur du commencement, il y a une vingtaine d'années, vient de m'aſſurer que les vaiſſeaux de la mamelle étoient pour lors variqueux, le mamelon rentré; qu'il avoit jugé que ce mal auroit des ſuites fâcheuſes.

reçoit,

reçoit, ſans diſtinction, de toute main, quantité de remedes arbitraires, qu'une officieuſe, mais ignorante charité, entaſſoit au détriment de la malade.

Le dernier dont elle fit uſage, fut un cataplaſme ſeptique, qui emporta avec lui & non ſans une douleur extrême, lorſqu'on voulut le renouveller, une portion de la peau, de la grandeur d'un petit écu, ce qui ne parut d'abord qu'une petite écorchure.

La peau ſe gerce, ſe déchire peu-à-peu; il ſuinte une ſéroſité ichoreuſe qui imprime ſon caractere par-tout où elle touche, ronge de proche en proche les tégumens qui couvrent la mamelle; les vaiſſeaux variqueux qui ſe nouent, donnent à la tumeur une couleur livide qui augmente le coup d'œil déſagréable qu'elle n'avoit déjà que trop.

M. Troubat, Maître Chirurgien & Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, dans cette ville, chargé du ſoin de la malade, employa pendant quelques jours tous les remedes que ſon expérience lui ſuggéra; mais le mal éludoit les mieux indiqués: toute application l'irritoit, bien loin de le ſoulager & d'en empêcher le progrès.

Je fus appellé pour lors, c'étoit au commencement du mois de Décembre 1752, pour viſiter la malade, que je trouvai avec une petite fievre lente, agitée des plus

cruelles douleurs ; les vifs élancemens qu'elle éprouvoit la jettoient dans des anxiétés, jusqu'à la lipothymie.

Un ulcere vaste, profond, sordide & hideux, montroit dans son fond des inégalités ou végétations fongueuses, qui tomboient en fonte baveuse, à mesure qu'elles repulluloient : l'hémorragie paroissoit quelquefois, par la rupture des vaisseaux variqueux, que la pourriture de la propre substance de la mamelle laissoit sans soutien.

Les bords calleux & renversés changeoient visiblement chaque jour les limites d'un mal qui n'en eut d'autres que le sternum d'un côté, & l'aisselle de l'autre, sans cependant qu'il y eût dans cette partie aucune glande apparente au tact.

Le mal étoit si rapide, qu'on pouvoit le comparer, par ses effets, à un feu dévorant ; la sanie virulente & fétide qui découloit de l'ulcere, étoit plus destructive que le poison des animaux, selon l'expression d'un des plus grands Médecins de l'antiquité (*a*).

Quel remede à un mal si violent ? Il n'y avoit que l'amputation à tenter, ou une cure palliative à mettre en usage.

Je bornai mes soins à émousser le sentiment de douleur, à modérer l'activité de la matiere chancreuse. J'eus recours aux anodins

(*a*) Ætius, *Tetrab.* 4, *serm.* 4, *cap.* 43.

aqueux, compoſés avec les feuilles de la bella-dona, celles de morelle, de joubarbe, de ſaule, les fleurs de ſureau, dont on faiſoit une décoction, à laquelle je fis ajouter une tête de pavot blanc.

Je commençai à faire doucher la partie malade avec une éponge qu'on imbiboit de ce remede, ſeulement dégourdi, & qu'on exprimoit mollement, en forme d'irrigation ſur le ſein.

Je fis pratiquer en même tems la ſaignée au pied, ſecondée des remedes qu'exigeoit la ſuppreſſion des regles; mais ce fut avec le ménagement que demandoit l'état de la malade : ces remedes eurent leurs effets, ſans cependant diminuer ſenſiblement les douleurs inſupportables qu'occaſionnoient la dilatation des vaiſſeaux ou l'irritation de l'humeur cancéreuſe ſur le ſyſtême nerveux.

La douche fut rejettée; la malade l'accuſoit d'augmenter ſon mal, par un ſentiment de brûlure qu'elle ne pouvoit ſoutenir; rien ne put la décider pour en continuer l'uſage : j'eus beau lui repréſenter que cette vive douleur étoit un ſymptôme du mal; que le but qu'on ſe propoſoit dans l'adminiſtration de ce remede étoit de la modérer, ſi on ne pouvoit la détruire.

Pour l'amener à la conviction, je lui propoſai l'application du lait, qu'elle connoiſſoit être un remede très-doux : je lui fis

promettre que ſi elle éprouvoit les mêmes douleurs pendant ſon uſage, elle reviendroit à la douche de la décoction anodine : j'eus l'attention d'ordonner le lait ſeul, crainte que la malade n'attribuât encore ſes douleurs à l'application des remedes qu'elle ne connoiſſoit pas, défaut aſſez ordinaire chez le peuple.

Le lait ne calmoit pas mieux les douleurs ; à en juger par les cris perçans de la malade, on eût dit qu'il raviroit le mal ; elle conſentit à revenir à la premiere application, avec réſolution de ſupporter avec fermeté un remede que je l'aſſurois devoir calmer ſes douleurs.

On étuvoit continuellement le mal avec la décoction où entroit la bella-dona ; il parut ſe borner le ſurlendemain ; les bords s'abaiſſerent, les chairs fongueuſes qui tomboient en bave, ſe renouvelloient moins ſouvent : on appliqua pour lors des plumaſſeaux & des compreſſes imbibées, ce qu'on n'auroit pu faire auparavant.

Nous crûmes voir, quelques jours après, une diſpoſition à la ſuppuration, qui ne fut pas louable ; mais qui s'établit d'un jour à l'autre ; quelques pellicules, qui commençoient à ſe former à des endroits favorables, nous inſpirerent quelque confiance, qu'une guériſon radicale obtenue dans l'eſpace d'un mois, après l'uſage d'un cérat

fait avec le blanc de baleine, l'huile d'œufs, celle des Philoſophes, quelques préparations de Saturne, les digeſtifs & ſcarrotiques néceſſaires a pleinement juſtifié.

Je n'avois pas vu depuis la malade : j'ai été bien aiſe, avant de publier cette obſervation, d'examiner l'état du ſein, auquel la maladie n'a laiſſé d'autres ſuites que celle qui eſt inſéparable des cicatrices.

Peut-on former quelque doute ſur l'exiſtence du vice chancreux dans cette maladie (*a*) ? Galien, ce Médecin qui poſſédoit l'eſprit du pere de la médecine, & qui avoit tant de droit de décider ſur les maladies, leve tout doute : lorſque tous ces ſymptômes, (dit-il) ſont ſi violens, on eſt unanimement décidé d'appeller cette maladie *Cancer*.

Rien ne favoriſe tant les tumeurs cancéreuſes au ſein, que la ſuppreſſion des regles ou des vuidanges (*b*). Hippocrate & Galien nous apprennent que pour lors il ſe forme fréquemment des tubercules qui ſe durciſſent, forment le cancer.

Les obſervations des praticiens confirment que la plus grande partie de ces maladies ſont les ſuites funeſtes du dérangement du flux périodique du ſexe.

(*a*) Gal. *Method. med. l.* 14, *cap.* 9.
(*b*) Hippoc. *De morb. mul. l.* 2, *cap.* 20; & Gal. *ad Glaucon. cap.* 20, *l.* 2 & *l.* 14, *met. med.*

Sans le bouleverſement que procura la chute que fit notre malade, elle auroit peut-être porté (pendant long-tems,) ſans en être beaucoup incommodée, l'engorgement qu'elle avoit au ſein depuis une quinzaine d'années.

Ce ne fut que par les inquiétudes qui ſuivirent le dérangement de la fortune, & l'application indiſcrétement faite d'un remede, que le cancer de la fille de Bocane ſe mit en ſuppuration, après l'avoir porté cinquante ans, comme nous l'aſſure Tulpius. (*a*) Les différens topiques, d'autant plus ſuſpects qu'ils furent mal adminiſtrés par notre malade, acheverent de mettre en jeu un vice qui avoit reſté long-tems endormi dans les follicules glanduleux de la mamelle; il auroit mieux valu pour elle laiſſer un mal au ſoin de la nature, que d'y employer des ſecours contraires :

Curando fieri quædam priora videmus
Ulcera, quæ melius non tetigiſſe fuit. (Ovid.)

(*b*) Hipprocrate, obſervateur ſi fidele de tous les mouvemens de la nature, s'explique formellement ſur ce cas, lorſqu'il donne pour maxime de ne pas toucher au cancer non ulcéré.

(*a*) Tulpius, *Obſerv. cap.* 47, *l.* 1, & Hildan. *cent.* 3, *obſerv.* 86.
(*b*) Hippocr. *Aphor.* 38, *ſect.* 6.

On ne le traitoit palliativement, que parce que rejettant l'amputation, la plupart des Médecins (*a*) regardoient le cancer ulcéré comme incurable.

On avoit recours aux corrosifs, au cautere actuel, qu'Albucassis & les praticiens éclairés ont sagement rejettés, par la difficulté qu'on trouve à obtenir après des cicatrices.

Grace aux soins des praticiens de nos jours, la chirurgie a non-seulement perfectionné les opérations, mais encore elle n'emploie qu'à propos les remedes scarrotiques qu'il falloit éprouver autrefois: on n'applique plus indifféremment le caustique; on n'en fait l'usage que quand un bouton ou tubercule cancéreux peut être détruit par une seule application, attendu qu'il dégénere facilement en vrai cancer, quand il faut y venir à différentes reprises.

L'extirpation ou l'amputation sont réservées pour les cancers considérables.

Mais tous ces moyens ne sont pas toujours praticables; quelles suites n'entraînent-ils pas après eux? Les maux renaissent souvent, parce que la masse du sang infectée, sans donner des signes apparens, cherche à se déposer ailleurs, & ne trouve que trop de

(*a*) Archigen Ætius, *Tatrab.* 4, *serm.* 4, *c.* 44. Celse, *cap.* 28, *l.* 5.

corps glanduleux en état de la recevoir, d'où naiſſent les cancers aux levres, au goſier, au palais, aux aiſſelles, aux épaules, au ſein ou à la matrice, &c.

(*a*) Van Heurne, ce ſavant Commentateur d'Hippocrate, a peut-être été le premier à nous faire appercevoir du génie ou caractere du vice chancreux qui participe du pourriſſant & du corroſif, ou du corroſif ſphacéleux, ſelon l'école de Sthal.

Ces deux vices réunis ont rendu la cure du cancer difficile, & cette difficulté a fait multiplier les remedes; leur inefficacité a forcé de chercher dans ce qu'on n'avoit pas encore éprouvé, ce qui manquoit aux reſſources ordinaires; auſſi il n'eſt point de maladies pour leſquelles on ait eſſayé tant de remedes.

Galien, Paul d'Ægine, & tant d'autres praticiens qui les ont ſuivis, ont employé extérieurement la morelle. M. Mouton, de nos jours, en a tiré des avantages.

Paracelſe ſe ſervoit avec ſuccès de la juſquiame, à laquelle Stahl a ſubſtitué la nicotiane. Ætius & Fabricius Aquapendente ordonnoient intérieurement l'infuſion du trifolium bituminoſum; Fallope la Verge dorée, Arnaud de Villeneuve, Tragus & Jean Bohin ont fait uſage du chardon-bénit;

(*a*) Heurnius, *Comment. aphor.* 38, *l.* 6.

Borellus mit en échange le lonopordon ſeu Acanthium (*a*), d'après l'emploi qu'en faiſoit un empyrique, & que Stahl approuve; Dodonée traitoit avec l'eau diſtillée de l'herbe à coton, Gaſpar Hoffman, Simon-Pauli & Fabricius Hildanus vantent beaucoup l'herbe à Robert, comme Foreſtus l'*aſter* : Carrichter plein de confiance pour la lunaria racemoſa, ſe flattoit de guérir par ſon moyen le cancer au ſein ; Liſter, ainſi que Garidel, appliquoient le concombre ſauvage, & M. Sthal recommande l'éryſimum intérieurement & extérieurement, comme un bon remede pour détruire les tumeurs carcinomateuſes ; remede dont l'efficacité a été confirmée par les obſervations de M. Bingert, Chirurgien à Berlin.

Les végétaux n'ont pas été la ſeule ſource où l'on a puiſé; les minéraux ont fourni l'arſenic, le réalgal, l'orpiment, l'eau-forte, le corroſif liquide de Kortholtius, & tant d'autres qui ſeront toujours ſuſpects, comme irritans.

L'obſervation que nous préſente (*b*) Hildanus d'un cancer qui rongeoit juſqu'aux côtes, pour avoir employé l'onguent ægyptiac, dans la vue de le déterger, doit ren-

(*a*) Que je crois être le Cardus, *capite rotundo tomentoſo*, *C. B. P.*

(*b*) Hildanus, *Obſerv. chir. cent.* 3, *obſ.* 86.

dre ſuſpect, dans cette maladie, tout remede actif.

On n'a pas oublié les préparations qu'on peut tirer des (*a*) excrémens humains; on a fouillé juſques dans l'analogie; on a appliqué des écreviſſes, des cancres ſur le mal, parce qu'on a cru y trouver une ſympathie.

On peut dire qu'on n'a jamais cherché tant de moyens; jamais on n'a donné moins d'exemples de guériſon: ce qui nous fera regretter à jamais cette poudre ſpécifique que (*b*) Vanhelmont a vu employer à un empirique, & qui s'eſt perdue avec le poſſeſſeur.

Quel bien pour la ſociété, ſi des recherches ſur les vertus de la bella-dona nous faiſoient retrouver dans cette plante une efficacité mieux atteſtée que celle qu'on a perdu dans la poudre empyrique!

Les obſervations que nous avons ſur les effets funeſtes de cette plante, ce qu'en ont écrit (*c*) Simon Pauli (d), Lobel (*e*), l'Académie des curieux de la nature, & tant de Naturaliſtes, ont donné occaſion à beaucoup de praticiens d'en condamner l'uſage interne,

(a) *Oleum ſtercoris Haferrefferi; aqua ſtercoris Weichardi.*

(*b*) Vanhelm. *De ideis morborum, num.* 38.

(c) *Quadripartit. botan. claſſ.* 3.

(*d*) Lobel. *Adverſar.* 103.

(e) *Decur.* 3, *ann.* 7, *obſ.* 160.

& de traiter d'empyrique ceux qui s'en ſervoient ; cependant (*a*) Galien penſe que le ſolanum furieux qui tue, pris à quatre dragmes, peut ſe prendre à une, ſans danger. Mathiole (*b*) ſur Dioſcoride, après avoir averti du danger auquel s'expoſe celui qui prend du fruit de la bella-dona, qui rend inſenſé, enragé, comme démonatique, dit qu'on donnoit l'eau de toute la plante à quelques cuillerées ; ce que (*c*) Geſner atteſte dans ſes Lettres. Il aſſure que le ſuc du fruit réduit à conſiſtance de ſyrop, ſe donnoit intérieurement par cuillerées, & que la racine priſe à la doſe de deux dragmes, ôtoit l'appétit. Ce dernier effet étoit connu de Calzalario, Apothicaire à Veniſe, qui ne doſoit cependant la racine qu'à un ſcrupule. On a fait dans la ſuite un badinage de l'emploi de cette racine ; badinage qui, au rapport de (*d*) Hochſteter, a eu quelquefois des ſuites fâcheuſes, par les excès dans les doſes.

On ne ſçauroit être trop ſcrupuleux à évaluer un remede qui demande de l'attention, & être exact ſur les doſes qui operent différens effets, ſuivant les ſujets auxquels on le donne (*e*). M. Thomſon, Médecin à Montroſe,

(*a*) Gal *libr. 8 de ſimpl.*
(*b*) Math. *lib. 4, cap. 67.*
(*c*) Geſn. *lib. a, epiſt. pag. 34.*
(*d*) Decad. obſerv. 7.
(*e*) Eſſais & obſervations de médec. de la Société d'Edimbourg, tom. 4, artic. 9.

cite l'exemple frappant d'une dame qui, pour avoir porté ſur ſa langue un peu d'arſenic qu'elle trouva parmi pluſieurs choſes d'uſage dans une famille, eut des vertiges, des convulſions générales ſi violentes, qu'elle faiſoit trembler le lit & la chambre : la même doſe auroit peut-être à peine cauſé quelques ſentimens déſagréables ſur la langue à toute autre perſonne.

Le mauvais effet que peut porter la belladona priſe à une doſe outrée, n'eſt pas une raiſon légitime pour l'exclure du nombre des drogues dont on peut tirer avantage. N'emploie-t-on pas journellement la gomme gutte, l'élaterium, le jalap & la ſcammonée, l'eau de chaux, comme ces remedes ? n'ont-ils pas été rangés par les Auteurs dans la claſſe des poiſons, d'où ils ne doivent ſortir que ſous la conduite d'une main habile (*a*) ? N'a-t-on pas des obſervations de l'effet mortel du ſafran, qui entre, non-ſeulement dans la compoſition des remedes, mais encore dans la préparation de nos alimens ?

Ceſſera-ton d'employer la panacée mercurielle, le mercure doux bien préparés, parce que le ſublimé corroſif, qui eſt un des violens poiſons connus, entre dans ſa préparation ? Quelle injuſtice ne feroit-ce pas de vouloir priver tant de perſonnes de l'un

(*a*) Borelli, *centur.* 4, *obſerv.* 35.

& de l'autre ſexe des avantages qu'on retire du mercure, parce que certains ouvriers qui le traitent ou qui en exploitent les mines, ſont quelquefois ſujets à des coliques mortelles, à des tremblemens & à des paralyſies !

L'opium, qui fait tant d'honneur à la médecine, & la reſſource de tant de malheureux, ſera toujours regardé comme un puiſſant ſpécifique, adminiſtré par les maîtres de l'art, quoiqu'il y ait tant de victimes de l'ignorance ou de la témérité qui le prodigue.

Ne s'eſt-on pas ſervi avec ſuccès des ellébores, preſque depuis l'origine de la médecine, juſqu'au tems de la découverte des remedes tirés de l'antimoine ? leurs mauvais effets n'avoient pas cependant échappé à la vigilance du ſavant Hippocrate (*a*) ; ils étoient connus du peuple, n'euſſions-nous pour preuve que ce qu'en dit un des plus ſavans Poëtes Latins, je veux dire Lucrece :

Prætereà nobis veratrum eſt acre venenum,
Et cupris, adipes & coturnicibus auget.

Les préparations qu'exigeoit ce remede pendant ſept jours, avant de le prendre, n'étoient-elles pas des atteſtations qu'il étoit dangereux & à craindre, mal ordonné; il excitoit des ſuperpurgations, des ſuffoca-

(*a*) Hippoc. *aphor.* 15, *lib.* 4, *& aphor.* 1, *lib.* 5.

tions, des défaillances, des palpitations de cœur, des séchereſſes à la langue, au goſier, le hoquet, des tremblemens de tout le corps, des convulſions, la mort même. A-t-on jamais reproché davantage à la bella-dona? Si elle étoit maniée par des mains habiles, elle pourroit devenir un remede auſſi utile, que tant d'autres qui ſont reſtés pendant long-tems ſuſpects.

On a déjà écrit ſur cette (*a*) matiere; mais les recherches n'ont pas enhardi les praticiens (*b*). Juncker déclare avoir vu des effets merveilleux de la bella-dona, donnée à petites doſes méthodiques dans un cancer déſeſpéré; mais comme il n'a pas beaucoup d'exemples à donner, il ne croit pas devoir exalter ce remede.

Sur de pareils témoignages, un Médecin n'oſera pas donner avec ſécurité un remede que la meilleure attention ne ſauvera jamais du vif, mais le plus ſouvent, du juſte reproche de Pline : *Experimenta per mortes agunt.*

Il étoit réſervé à MM. Lambergen &

(*a*) *Voyez* Diſſertation ſur la bella-donna, imprimée à Hales, & la Stychnomanie de J. Mathieu Faber, imprimée à Ausbourg, chez Thophis Gobel, 1677.

(*b*) Juncker, *Conſpectus therapes. tabrl.* 19 *de motuum temper. & conſpectus chirurgiæ, tabul.* 50, *n.* 25.

Darluc, d'animer la confiance pour ce remede, par l'épreuve qu'ils en ont faite sur eux-mêmes ; quelques simples essais de leur part auroient mérité nos éloges : *In magnis voluisse sat est ;* leurs entreprises exigent notre reconnoissance.

C'est aux Médecins employés dans les hôpitaux, qui offrent tous les jours l'occasion de faire usage du remede, de perfectionner un ouvrage si bien commencé.

Leur lumiere & leur prudence placeront peut-être ce remede parmi les grandes ressources de l'art : que peuvent par eux mêmes les remedes, sans les connoissances qui en démêlent les vertus, & cette prudente application, qui en fait le mérite :

Quid rogo dictamnum, quid panacca juvent?

Gesner termina, par l'essai qu'il fit du doronic sur sa personne, la dispute qui s'étoit élevée parmi les Botanistes, pour décider si cette plante fournissoit un poison ou un antidote. MM. Lambergen & Darluc décideront celle de la bella-dona ; ces deux Médecins, aussi généreux que Gesner, mais plus heureux que lui, ont pris l'infusion de cette plante, & l'ont rendue utile à leurs concitoyens ; n'eussent-ils jamais, pour prix de leurs entreprises, que la satisfaction d'avoir sauvé la vie à deux personnes, ils sentiront leurs peines payées.

La bella-dona eſt un des remedes à employer dans les cas pour leſquels il eſt difficile d'en trouver d'aſſuré ; c'eſt un de ceux que Celſe autoriſe, plutôt que de laiſſer le malade ſans ſecours : l'épreuve en eſt faite il n'y a qu'à travailler avec prudence ; avec un tel guide, on peut ſe flater que ſi ce remede devient infructueux dans bien des cas, il ſera très-utile dans d'autres, ſans crainte qu'il devienne jamais funeſte.

Les ſymptômes qu'ont éprouvés MM. Lambergen & Darluc, après avoir pris l'infuſion de la bella-dona, d'accord avec ceux que décrit Wepfer (*a*), d'après Camerarius, de cet enfant qui avoit avalé du fruit de cette plante, en confirment l'effet conſtant, & l'exactitude des obſervations.

La foibleſſe, la perte de la vue que procure la plante priſe intérieurement, & même appliquée auprès des yeux, ſuivant l'obſervation de Ray, doit engager ceux qui en feront uſage, de le faire avec prudence, dans les diſpoſitions à l'amauroſis, le glaucome, le mydriaſis & le blepharon.

L'inflammation qui attaqua la jambe de la malade que traitoit M. Lambergen, & qui ſuſpendit l'uſage de la bella-dona.

L'ulcere qui ſurvint une année après, & qui réſiſta à tous les remedes qu'on fit à

(a) *Jac. Wepferi hiſtoria cicutæ aquat. cap.* 17.

l'enfant qu'avoit guéri Camerarius, ſemblent préſenter une relation qui demande une attention particuliere des praticiens qui feront uſage de ce remede.

C'eſt au tems & à l'expérience à dévoiler ce myſtere.

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXTRAIT

Des Obſervations faites par M. GUIARD, Médecin de la Faculté de Montpellier, demeurant à Sens, ſur la groſſeur & peſanteur de défunt Meſſire LOUIS COUTE, *Lieutenant-Particulier au Bailliage de Sens.*

Le 15 Avril 1709 il fut procédé à l'ouverture du corps de Meſſire Louis Coute, mort à l'âge de quarante-cinq ans, ayant été attaqué un an ou dix-huit mois auparavant d'un léger paroxyſme d'apoplexie. Il avoit huit pieds de circonférence, en le meſurant par-deſſus l'abdomen, aux environs de la région ombilicale : l'épaiſſeur de la graiſſe, après avoir levé la peau, avant de découvrir les muſcles de l'abdomen, étoit de treize à quatorze pouces : tout le corps, au rapport de ceux qui l'ont peſé, étoit près

de huit cens pesant; les intestins n'étoient point altérés, ni plus gros, ni plus gras que dans un homme de bonne complexion : son foie étoit d'une figure triangulaire, & d'un seul lobe, avec une petite sciſſure dans l'endroit où il est soutenu par les vaisseaux ombilicaux, qui lui servent de ligament suspensoire; il étoit adhérent au diaphragme, par la partie supérieure, de la largeur d'environ cinq travers de doigt: il étoit tout squirrheux.

OBSERVATION

Sur une excroissance à la racine de langue, extirpée par la ligature, par M. GODART, Médecin à Vervier, dans le pays de Liege.

Je fus appellé en consultation pour voir une femme de quarante-cinq ans, bien réglée & se portant bien d'ailleurs, mais qui avoit sur la racine de la langue une tumeur, de la figure & de la grosseur d'une noix muscade, qui avoit commencé à se former depuis six semaines de tems, sans aucune cause évidente. Le volume & la situation de cette tumeur empêchoit la déglutition des alimens solides, & rendoit même celle des liquides fort difficile; d'ailleurs la présence de ce corps étranger qui sollicitoit

continuellement les organes de la déglutition, incommodoit beaucoup la malade.

Ces considérations déterminerent à l'extirper; mais de quel moyen devoit-on se servir pour cela? La situation de la tumeur ne permettoit guere l'application des caustiques; l'amputation n'étoit guere plus praticable, à raison de l'hémorragie qui pouvoit survenir, & qu'il auroit été difficile d'arrêter. Ces raisons me déterminerent à préférer la ligature que le Chirurgien proposoit, d'autant mieux que cette tumeur étoit soutenue par un pédicule qui lui formoit une espece de col. On la fit en conséquence; la malade vomit pendant & après l'opération, sans doute par l'irritation qui se communiqua à l'œsophage. Le lendemain la malade se plaignit d'un peu plus de peine à reprendre son haleine, ce que j'attribuai au gonflement que la ligature avoit pu produire. Dans les parties adjacentes, le jour suivant, la tumeur étoit devenue blanchâtre, & l'haleine commença à puer; le troisieme jour, elle paroissoit vouloir s'exfolier, l'haleine étoit encore plus mauvaise: je conseillai à la malade de boire chaud; le quatrieme jour, la malade mangeant une soupe, se sentit tout-à-coup délivrée de sa tumeur, qu'elle avala sans doute: elle fut parfaitement guérie, sans autre accident.

OBSERVATION

Sur la cure d'une Aſcitique, après trois ponctions, par M. BRIEU fils, Médecin de l'Hôpital à Draguignan.

L'opération de la paracentheſe a été propoſée & pratiquée par les plus anciens maîtres de l'art : le pere de la médecine en fait mention & Albucaſſis la décrit auſſi exactement qu'on fait aujourd'hui ; mais auſſi elle a été condamnée par quelques Auteurs, comme Claudius Céſar, Claudinus, Riviere, & autres ; cependant j'ai eu l'occaſion d'en obſerver la néceſſité & l'utilité, ſi elle eſt ſoutenue de l'uſage de l'eau-de-vie allemande, & des apéritifs fortifians, au lieu de s'en tenir aux ſimples corroborans : voici l'exemple.

Mademoiſelle Bailler... de cette ville, âgée de vingt-neuf ans, étoit ſujette, il y avoit du tems, aux pâles-couleurs, ſans ſuppreſſion totale, qui la menerent à la cachexie, & cette derniere à l'aſcite commençant : m'ayant envoyé chercher le premier jour du mois de Mars de l'année 1757, je reconnus qu'il y avoit déjà quelque épanchement des ſéroſités dans le bas-ventre ; la ſuppreſſion d'une diarrhée ſéreuſe qui reve-

noit de tems à autre, quand l'abdomen étoit tuméfié, avoit, me dit-elle, occasionné sa plus forte tension : ce fait quadre fort bien avec cet aphorisme, qui doit s'entendre aussi de l'ascite : [*Hidrope detento, si aqua è venis inventrem confluerit, solutio fit* (a) ;] l'indication urgente, à tous égards, fut celle de lui donner des purgatifs & lavemens hydragogues, lui prescrivant la diete seche presque : nonobstant ces précautions, l'ascite parvint assez rapidement à son plus haut période, tellement que la malade avoit une extrême difficulté de respirer, sur le point de suffoquer ; je ne tournai plus mes vues que du côté de l'opération ; nous en convînmes avec M. Colla, Lieutenant de M. le premier Chirurgien, & très-habile, laquelle il exécuta avec sa dextérité ordinaire, le 29 dudit mois de Mars ; il tira à la malade au-delà de vingt pintes de sérosité citronée, un peu mucilagineuse : le lendemain je la mis à l'usage d'un vin corroborant, du vin d'Alicante, & autres fortifians décrits dans les Mémoires de l'Académ. royale des Sciences (*b*) ; mais voyant, le huitieme jour après l'opération, son ventre grossir de nouveau, je la remis à l'usage des purgatifs, lave-

(*a*) Hippoc. aphor. 14, sect. VI.
(*b*) *Voyez* les Mémoires de l'année 1703, page 151, édition de Paris.

mens hydragogues, des tiſanes & expreſſions de cloportes ; nonobſtant ces puiſſans ſecours, l'aſcite revint comme avec fureur, & fut, un mois & demi après, montée à ſon comble ; l'on réitéra la ponction, & l'on retira même quatité d'eau, de même nature. Je fis obſerver à la malade le même régime, mêmes remedes, dans le même ordre ou approchant ; mais un mois & demi après, M. Colla fut obligé de revenir à la ponction ; l'eau fut la même : je n'amuſai plus alors la malade par les ſimples fortifians, que je ne ſçaurois déſapprouver pour d'autres cas ; mais continuant de les marier avec les purgatifs, je lui fis reprendre, le troiſieme jour après l'opération, deux onces de ſon eau-de-vie pendant trois matins conſécutifs, & après un jour de repos, auquel elle prit une priſe d'eau de canelle ordinaire, je lui redonnai deux priſes de ſuite d'eau-de-vie, après l'eau de canelle, enſuite, huit jours conſécutifs, la poudre de rhubarbe, le ſafran de Mars apéritif, & le ſel d'abſynthe, mêlés à la doſe convenable, alors, une priſe de ſon eau-de-vie ; après je revins au ſafran de Mars, & le cinquieme jour, par cette manœuvre, les régles depuis ſix mois éclipſées, reparurent : dès cet inſtant, j'aſſurai à la malade ſa guériſon radicale ; je n'y fus pas trompé : l'abdomen depuis a reſté dans ſon juſte état d'affaiſſe-

ment : (*juxta corporis habitum ;*) & cette demoiſelle jouit de la ſanté la plus parfaite ; nonobſtant quoi, elle fait encore uſage, de loin en loin, par précaution, de ſon remede, à moindre doſe, aſſurant qu'elle reſſent vraiment que ſes digeſtions en ſont rectifiées.

OBSERVATION

Sur une Hernie inguinale cauſée par un vomiſſement, terminée par gangrene, par M. LAFLIZE, Chirurgien à Nancy.

Je fus appellé, le 17 Février de cette année, pour voir la femme d'un Pâtiſſier de cette ville, qui étoit attaquée depuis trois jours d'un vomiſſement, dont les ſecouſſes produiſirent une hernie inguinale incomplette : ce vomiſſement avoit été traité ſans ſuccès, avec divers remedes ; les potions calmantes n'avoient fait qu'irriter le mal, qui augmenta au point que les matieres ſtercorales furent rendues par la bouche ; en conſéquence de la chute & de l'étranglement de l'inteſtin, la malade reſſentoit de cruelles douleurs dans le pli de l'aîne, & de violentes coliques ; elle avoit la bouche ſeche & infectée du goût des excrémens qu'elle venoit de rendre ; ſon pouls étoit petit & concentré : tel étoit l'aſpect

que préſentoit cette maladie. J'examinai la tumeur, qui n'étoit pas conſidérable par ſon volume, & j'en tentai inutilement la réduction. Avant de prononcer ſur l'opération, je fis appliquer les cataplaſmes faits avec les farines réſolutives, la pulpe des plantes émollientes & l'onguent d'althéa, & donner pluſieurs lavemens avec la décoction de ces plantes, & l'huile de lin : le ſoir, je retournai pour voir l'effet des remedes, déterminé à opérer, s'ils n'avoient pas agi ; mais les ſymptômes étoient bien moins violens, quoiqu'il ne fût pas poſſible de faire rentrer les parties, à ce que me dit la malade, car elle ne voulut point me laiſſer examiner le mal, voyant que cela alloit mieux : je dis donc que l'on continuât les cataplaſmes, puiſqu'ils avoient procuré du ſoulagement ; cela fut exécuté juſqu'au 22, qu'on m'envoya chercher de nouveau : l'inflammation, qui accompagnoit la tumeur, s'étoit terminée par gangrene, & il s'étoit formé une eſcarre de la largeur d'une piece de vingt-quatre ſols, à travers laquelle les excrémens ſe faiſoient jour & ſortoient en abondance : autour de cette eſcarre, la peau étoit d'un rouge éclatant, & menaçoit de tomber en mortification : j'appliquai deſſus des plumaſſeaux chargés d'un digeſtif déterſif & un peu ſuppuratif, & par deſſus, l'emplâtre de ſtyrax, avec les fomentations

tations indiquées, pour travailler à détacher l'eſcarre, qui s'étendit le lendemain ſur toute la rougeur : je parvins dans trois jours de tems à le faire, tant avec le digeſtif qu'avec le biſtouri ; ce qui produiſit une plaie irréguliere, dont la figure approchoit le plus d'un ovale qui auroit ſon grand diametre de trois pouces, & le petit d'un pouce & demi : je ne pus ſavoir de quelle grandeur pouvoit être la plaie de l'inteſtin ; car l'eſcarre qui l'avoit précédée étoit tellement confondue avec celle des tégumens, qu'on ne pouvoit la diſtinguer, & la portion ſaine reſta plus loin que l'anneau, dans lequel je mis un bourdonnet lié, pour en entretenir l'ouverture, ne pouvant amener l'inteſtin dans la plaie : deux jours après les matieres ſtercorales ceſſerent de paſſer, & reprirent leur route naturelle ; il ſortit ſeulement quelque peu de ſéroſité.

Je fis obſerver à la malade une diete ſévere, à laquelle elle ſouſcrivit les premiers jours ; mais le relâche qu'elle y apporta fit que je trouvai l'appareil imbibé de ces séroſités pendant les douze premiers jours des panſemens, qui furent très-méthodiques.

Enfin cette humeur ceſſa de couler, la plaie commença à ſe cicatriſer ; je crus devoir faire prendre à la malade un minoratif; mais ce remede produiſit un effet auquel je ne m'attendois pas : car il renouvella l'é-

coulement, au point de mouiller une ſerviette entiere, ce qui me fit voir que cette ſéroſité venoit d'entre les inteſtins & le péritoine, & qu'elle étoit excitée à ſortir par l'agitation que le purgatif occaſionnoit dans le canal inteſtinal; cela dura encore l'eſpace de trois ou quatre jours, de momens à autres, entre leſquels les intervalles étoient par degré plus longs; l'écoulement ſe tarit, la plaie alla de mieux en mieux, & la malade fut parfaitement guérie dans l'eſpace d'un mois, c'eſt-à-dire, pour le 17 de Mars.

OBSERVATION

Sur quelques Maladies régnantes parmi les ſoldats en garniſon au Neuf-Briſack, pendant l'année 1758 *&* 1759, *par M.* LORRENT, *Médecin à Neuf-Briſack.*

Les puſtules de la gale alterent les filtres cutanés, bouchent les tuyaux abſorbans & *exhalans* de la peau, empêchent par conſéquent, & la ſortie de la matiere qui doit tranſpirer, & l'entrée de celle que le ſang doit recevoir dans l'atmoſphere; par cette raiſon la gale, lorſqu'elle couvre une grande partie de la ſuperficie du corps, peut occaſionner des maladies internes, principalement des fiévres; & ces fiévres guériſſant le

plus ſouvent, ou par une ſueur critique, ou par une tranſpiration bien entretenue, il n'eſt pas douteux que la cure n'en ſoit plus difficile dans des ſujets galeux, que dans ceux qui ont la peau nette, & propre à donner iſſue à la matiere morbifique.

Je fus convaincu de ces vérités par le bataillon de milice d'Agénois, que je trouvai à Briſack, à mon arrivée de l'armée, ſujet aux fiévres inflammatoires & putrides, pendant que les habitans de la ville étoient exempts de ces maladies. J'en cherchai d'abord la cauſe dans les injures de la ſaiſon, dans le changement d'air & de nourriture, dans la différence du climat de Briſack à celui du pays natal de ces ſoldats; mais je vis bientôt qu'une gale généralement répandue dans tout le bataillon, y avoit le plus de part: la tranſpiration interceptée par des croûtes épaiſſes qui leur couvroient le dos, les bras & les cuiſſes; le ſommeil troublé par la démangeaiſon qui les tourmentoit ſans ceſſe, étoient les deux ſources de ces fiévres; la qualité du ſang vicié par la retenue de la matiere excrémentitielle, qui devoit tranſpirer; les organes agités & tendus par les inſomnies, en devenoient les cauſes prochaines; mais comme la même cauſe peut avoir un effet plus ou moins rapide, tous ces galeux ne furent pas ſujets aux fiévres

aiguës ; quelques-uns tomboient peu-à-peu dans la cachexie ; ils séchoient & dépérissoient à vue d'œil : les obstructions dans les viscères, l'épaississement & l'acrimonie de la lymphe, les mettoient dans un état encore plus funeste que celui d'une fiévre putride, ou d'une maladie inflammatoire.

Il étoit donc important, pour la santé de la garnison, de détruire cette gale qui provenoit généralement de la contagion, de l'attouchement des soldats infectés, de leurs lits, de leurs habits : en conséquence je les fis entrer à l'hôpital par chambrées ; & pendant leur traitement, je recommandai de bien nettoyer les cazernes, & de changer les fournitures des lits.

Ceux qui n'avoient encore qu'une gale simple & bénigne, ont guéri dans peu de jours, par une saignée, une purgation, les frictions soufrées, & une tisane de racines de patience, de bardane, & de salsepareille.

Dans le plus grand nombre, une gale seche, invétérée & négligée, avoit gagné toute la superficie du corps, & contracté un caractere de lepre maligne ; la fiévre lente, avec un desséchement général, s'y étoit jointe : il a fallu ici faire usage des bains, du petit lait, du lait coupé, avec la squine, &c. sans ces remedes, les frictions ne pouvoient avoir lieu.

La gale humide, dans des ſujets cacochymes-phlegmatiques, a cédé aux décoctions d'antimoine, à celles des bois, au ſoufre pris intérieurement, aux ſudorifiques en général, aux purgations réitérées, avec les frictions ordinaires.

L'uſage externe & interne du mercure a guéri généralement toute gale rebelle, ſur-tout celle qui tenoit de la lepre ou de l'*impetigo*, couvrant de croûtes le dos, les cuiſſes & les jambes. J'ai vu que les frictions mercurielles emportoient ce que le ſoufre avoit laiſſé intacte, quoi qu'en diſe M. Pringle, qui prétend avoir vu les galeux guérir de la vérole par le mercure, ſans guérir de la gale.

J'ai obſervé des gales critiques *dépuratoires*, qui ſe manifeſtoient dans le déclin d'une fiévre continue; c'étoit un reſte de la matiere morbifique, qui ſe jettoit ſur la peau: les topiques étant contre-indiqués, je me ſuis contenté, avec ſuccès, d'une tiſane de bardane, de ſcorſonere & de rapure de corne de cerf.

Quelques-uns de mes galeux ont été guéris par le ſeul uſage du lait. C'étoit des ſujets ſecs, épuiſés par de longues maladies, chez qui l'appauvriſſement & l'âcreté de la lymphe ne demandoient que des reſtaurans mucilagineux: la gale diſparoiſſoit à meſure que les forces & l'embonpoint revenoient.

Un seul sujet m'a fait voit une espece de gale assez rare, appellée par quelques Auteurs, *malum mortuum* : elle consistoit en des croûtes larges, seches & noires, qui couvroient la jambe droite, le long du tybia : les remedes généraux & le mercure l'ont détruite dans l'espace de trois semaines.

L'onguent dont je me servis dans les commencemens, étoit fait de quatre parties de pulpe de racine de patience, d'autant de lin doux, & d'une partie de soufre.

Vers la fin, je fis simplement dissoudre ce soufre dans l'huile d'olive, & je remarquai que cela séchoit la gale plus vîte.

Ce tems m'a été trop court pour essayer le remede de M. le Baron Van Swieten ; puisqu'il est si souverain dans le mal vénérien, il guérit sans contredit aussi la gale. Un de mes confreres de l'armée, m'a marqué qu'il en faisoit un très-heureux usage dans toutes les maladies cutanées.

La pommade d'extrait de Saturne de M. Poulard, la confection de Hamech, toutes sortes de préparations d'onguens, & quantité d'autres spécifiques que l'on prône pour la gale, me paroissent n'avoir servi qu'à multiplier les êtres sans nécessité.

LETTRE

*De M. THOMAS D'ONGLÉE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à M. ***, sur les détails de l'Inoculation, faite à M. le Comte de la* ROCHEGUYON.

MONSIEUR,

Vous m'avez fait connoître plusieurs fois vos doutes sur les effets & les avantages de l'inoculation. Je m'empresse de vous détailler le succès d'un traitement que je viens de suivre très-exactement, & qui doit vous convaincre, comme Médecin judicieux & ami de l'humanité. Le sujet est d'un tempérament fort délicat, & auroit été inoculé, il y a quatre ans, & même l'année dernière, si le Médecin prudent n'eût encore mieux aimé gagner du tems, dans l'espérance que le jeune homme se fortifieroit de jour en jour. Enfin cette année-ci, après un examen scrupuleux & si nécessaire, M. Hosty, notre confrere, n'a point hésité de le préparer. Voici la gradation ou plutôt un bulletin simple & très-sincere, qui vous instruira de tous les événemens, comme si vous l'eussiez suivi vous-même.

M. le Comte de la Rocheguyon, âgé de

seize ans & demi, a été inoculé le Lundi 31 Mars, avec les véſicatoires, à ſept heures & demie du ſoir.

Le Samedi matin, 5 de l'inoculation, la fiévre s'annonça ſans friſſon ni chaleur. M. le Comte ſentit le même jour quelques douleurs dans l'aîne, un léger mal de tête, ſans envie de vomir, aſſoupiſſement, & autres ſymptômes ordinaires à cette maladie.

Le Dimanche (6 de l'inoculation, & 2e jour de fiévre,) la fiévre a continué, à-peu-près au même degré: il eſt ſurvenu un ſaignement de nez peu conſidérable.

Le Lundi matin (7 de l'inoculation, & 3e jour de fiévre,) nous trouvâmes le pouls plus dur & plus fréquent: ſur le ſoir, le pouls ſe ſoutint avec un peu plus de chaleur à la peau, & nous commençâmes à appercevoir quelques ſignes d'éruption au viſage.

Le Mardi matin (8 de l'inoculation, 4e jour de la fiévre, & le premier de l'éruption,) la fiévre avoit un peu diminué, l'éruption ſe manifeſta aſſez abondamment; ſur le ſoir, le pouls devint moins dur & moins fréquent.

Le Mercredi matin (9 de l'inoculation, 5e jour de la fiévre, & le 2e de l'éruption) la fiévre avoit beaucoup diminué; à midi, il n'y en avoit preſque point, & le ſoir, point du tout.

Il faut remarquer que le malade a toujours dormi comme en pleine ſanté, excepté la nuit du Lundi au Mardi, & du Mardi au Mercredi, que le ſommeil fut interrompu, ſans cependant aucune agitation.

Le Jeudi (10 de l'inoculation, 3e jour de l'éruption, & premier de la ſuppuration,) le pouls étoit preſque dans ſon état naturel. On examina les cuiſſes, & on trouva la derniere éruption très-bien faite; nous n'y vîmes pas cependant autant de boutons que nous l'eſpérions : il y a beaucoup d'apparence que la moiteur qui duroit depuis le commencement de la fiévre juſqu'à ce jour, & la ſuppuration abondante des plaies, en ont dérobé une partie; mais en récompenſe le dos en étoit preſque rempli; la ſuppuration des premieres puſtules commença le même jour.

La nuit ſuivante (dans le commencement du 11e de l'inoculation, 2e jour de la ſuppuration,) le pouls s'eſt un peu élevé; le ſommeil a été interrompu par quatre ou cinq ſelles très-naturelles, ſans téneſme ni colique : le ſommeil eſt revenu ſur les ſept heures du matin, & a duré juſqu'à midi; la ſuppuration continuoit avec tout le ſuccès poſſible.

Le Samedi (12 de l'inoculation, 3e jour de la ſuppuration, & le premier de la deſſication) le ſommeil a été aſſez bon, quoi-

qu'il y ait eu encore deux ou trois évacuations bilieuſes ; le même jour, quelques boutons du viſage ont commencé à ſécher : il ſurvint ſur les quatre heures après midi, un ſaignement de nez qui dura quatre ſecondes ; le ſoir, le pouls ſe trouva dans l'état le plus naturel.

Le Dimanche (13 de l'inoculation, 4e jour de la ſuppuration, & 2e de la deſſication,) le malade a très-bien dormi, & dans l'état le plus tranquille, la ſuppuration & la deſſication continuant le plus heureuſement.

Le Lundi (14 de l'inoculation, 3e jour de la deſſication,) même état que la veille : nous apperçûmes quelques boutons qui n'étoient pas encore parfaitement deſſéchés ; M. Hoſty remit la purgation au lendemain.

M. le Comte de la Rocheguyon eſt ſorti le ſurlendemain de la ſeconde purgation, le Lundi 21 du mois d'Avril.

Vous voyez, M., par ce détail, combien l'inoculation eſt ſatisfaiſante pour le malade & pour le Médecin, combien elle eſt peu dangereuſe, combien la ſuppuration eſt prompte & abondante. C'eſt cette eſpece de petite-vérole que le célebre *Sydenham*, ce grand & fidele obſervateur, nous déſigne, lorſqu'il dit : *Notatu interim perdignum eſt quòd quantò mitior eſt morbi ſpecies, tantò citiùs puſtulæ ad maturitatem, atque morbus ad finem perducitur.*

Je ne vous parle point de l'utilité de cette méthode ; on l'a juſqu'à préſent aſſez évidemment démontré : il ſuffit ſeulement d'enviſager, d'un côté, les ſuites ſi fâcheuſes de la petite-vérole naturelle, & de l'autre, les avantages de l'artificielle. Vous avez ſans doute entendu parler du dernier Mémoire lu à l'Académie des Sciences le Mercredi 16 de ce mois, fait par M. Bernoully. Quel motif de converſion pour les anti-inoculateurs ? Pouvons-nous douter que ſi Rioland, un des plus illuſtres ornemens de la Faculté de médecine de Paris, ſur la fin du 16e ſiecle & au commencement du 17e, voyoit la chymie dans le degré de perfection où elle eſt aujourd'hui, la lumiere qu'elle porte dans la préparation des médicamens & dans leur uſage : pouvons-nous douter, dis-je, qu'il ne ſe rétractât de toutes ſes déclamations contre les Chymiſtes, & ſur-tout contre Paracelſe ? De même nous devons eſpérer que l'illuſtre M. de Haën, & nos ſavans praticiens, ſe rétracteront & ſeront les premiers à exalter l'inoculation, & à la pratiquer ; car il eſt abſolument néceſſaire qu'il n'y ait que des gens éclairés qui s'en mêlent : ſans cela, quel abus n'en réſulteroit-il pas ? Nous en avons un exemple frapant à Londres : tout le monde voulut inoculer, & pluſieurs enfans en furent la victi-

Stulti dum fugiunt vitia, contraria in currunt.

me ; c'eſt alors qu'on pouvoit dire : je penſe donc qu'il eſt indiſpenſable que le Miniſtere veuille bien prêter ſon ſecours, & travailler à établir un hôpital, le ſeul moyen pour convaincre le public de ſon utilité & de ſon ſuccès, d'autant plus certain, qu'il faut obſerver que la France eſt le pays le plus tempéré, & même on peut dire le printems de l'Europe.

Il n'y a eu juſqu'à préſent que les grands Seigneurs, ou du moins très-peu de particuliers, qui aient donné l'exemple ; mais, à tendreſſe égale, un homme de qualité n'a-t-il pas plus de raiſon pour conſerver ſon enfant, qu'un ſimple particulier ? M. le Duc de la Rochefoucauld n'a pas craint de faire inoculer ſes petits-fils : je crois pouvoir, avec tous ceux qui ont l'honneur de connoître cette maiſon, la propoſer pour modele de tendreſſe paternelle & maternelle, à tant d'autres qui ne connoiſſent que celle qu'exige leur intérêt, ou dicte la décence politique. J'oſe au moins me flater qu'on ne pourra plus m'accuſer de prévention ; l'expérience qui fait ma conviction, fait auſſi ma juſtification & ma défenſe. Sera-t-on mieux fondé contre ceux qui, pleins de ſécurité, ont voulu éprouver cette méthode ? Ne leur reprochera-t-on point une condeſcendance inviolable, dit-on, pour les Mémoires ſéduiſans d'un Académicien, ou une aveugle con-

fiance en la pratique d'un Médecin heureux? Perſonne n'ignore les épreuves faites ſur pluſieurs enfans, rue Mazarine, qui ont déterminé M. le Duc de la Rochefoucauld. Il devoit plus que tout autre tâcher de prévenir les effets d'une maladie ſi funeſte à ſa famille. (*a*) Jugez à préſent ſi l'on doit balancer entre la certitude phyſique de tout craindre, & celle de tout eſpérer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'ai appris avec plaiſir l'établiſſement d'un hôpital pour l'inoculation, à Aix, que nous devons à la généroſité de M. le Duc de Villars. On donne un louis à chaque enfant qui s'eſt fait inoculer dans cet hôpital. Pluſieurs perſonne aſſurent aujourd'hui qu'il eſt preſque rempli.

AVIS

Sur les Eaux minérales d'Aumale.

Les eaux minérales ſont d'un uſage très-étendu en médecine. Bien des malades qui ſont hors d'état de ſoutenir les fatigues d'un voyage, ou que leurs affaires retiennent chez eux, ſont privés de ce ſecours, parce qu'on n'a pu juſqu'ici réuſſir à les rendre tranſportables, du moins à certaine diſtance,

(*a*) M. le Duc de la Rochefoucauld a perdu de la petite-vérole ſix freres & une ſœur.

ni les conſerver ſaines, ſeulement pendant une quinzaine de jours. Celles de Forges, qui dans cette claſſe jouiſſent, à juſte titre, de la plus brillante réputation, ſouffrent à peine un tranſport de quarante lieues. A peine, au bout de cinq ou ſix jours, donnent-elles quelques foibles ſignes de minéralité, eſſayées avec la noix de gale. Celles d'Aumale, dont l'analogie avec celles de Forges a été juridiquement conſtatée par le rapport de trois Médecins célebres, dont les vertus ont été établies ſur le témoignage juridique des malades qu'elles ont guéris; & l'analyſe honorée du ſuffrage de la Faculté de Médecine de Paris, ont la propriété de ſe tranſporter à quelque diſtance que ce ſoit, & de ſe conſerver ſaine pendant trois mois & plus. On a, à la mi-Mai, fait en préſence de M. de Hobécour, Médecin, chez M. de Brai de Fleſſelles, Négociant à Amiens, l'eſſai d'une bouteille qu'il conſervoit dans ſa cave depuis la mi-Septembre : l'odeur & le goût étoient les mêmes que ſi elles venoient d'être puiſées; elle a ſubi les épreuves de la noix de gale, avec autant de ſuccès qu'à la ſource. Il ſuffit, pour conſerver ces eaux, de tenir les bouteilles à la cave, & couchées.

On y a remarqué un phénomene ſingulier, c'eſt que les trois ou quatre premiers jours qu'elles ſont puiſées, elles deviennent louches & laiteuſes; mais enſuite elles reprennent leur premiere limpidité.

On doit encore avertir qu'une bouteille une fois décoëffée, qui a ſouffert le moindre vuide, doit être bue dans l'eſpace d'une heure : au-delà de ce terme elle redevient louche, parce que l'eſprit minéral y étant très-volatil, il s'échappe facilement, & abandonne ſa baſe ferrugineuſe, qui rend l'eau trouble & vappide. Ces caracteres ſont des preuves de la ſubtilité de cet eſprit, & du ſoin qu'on doit prendre de les conſerver.

Ces eaux ſe boivent à deux pintes au plus par jour ; ce qui excede, eſt de trop. Leur maniere d'opérer eſt la même que celle des eaux de Forges. Elles s'emploient dans les mêmes maladies, exigent les mêmes préparatifs & la même conduite.

Ceux qui déſireront ſe procurer de ces eaux, pourront s'adreſſer au ſieur *Boulet*, commis à la garde des fontaines. Elles coûteront ſix ſols la pinte, la bouteille compriſe ; elles ſeront ſcellées d'un cachet, avec cette inſcription :

EAU MIN. D'AUMALE.

On les fera parvenir à Paris, par le coche d'Eu, qui loge à l'hôtel de Liſieux, rue des Foſſés Saint Germain l'Auxerrois.

LIVRES NOUVEAUX.

Introduction à la connoiſſance des Plantes, par M. *Gauthier*, Médecin du Roi, & Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris, vol. *in*-12 de 168 pages. A Avignon & à Paris, chez *Lottin*, rue S. Jacques; la veuve *Robinot*, Quai des Auguſtins.

Ce Catalogue eſt un Recueil de toutes les Plantes dont on fait uſage en médecine, avec les caracteres qui les diſtinguent. L'Auteur a ſuivi pour la nomenclature le ſyſtême de Tournefort. Il a diſtribué les Plantes en ſix claſſes, tirées de leurs qualités ſenſibles dominantes. La ſaveur douce mucilagineuſe forme la premiere claſſe; l'odeur agréable ou déſagréable, la ſeconde; la ſaveur amere fait la troiſieme; l'âcre compoſe la quatrieme; l'acide, l'auſtere & l'aſtringente font la cinquieme; la derniere eſt formée des Plantes qui ont une ſubſtance gommeuſe, réſineuſe ou ſaline. Les propriétés ſont établies par M. *Gauthier*, d'après la pratique des plus ſavans Médecins. On trouve dans cette brochure les uſages que la Pharmacopée de Paris fait de ces Plantes pour les compoſitions officinales. L'Auteur y a ajouté auſſi un article abrégé des drogues étrangeres, en ſuivant la même méthode.

Ce Catalogue, qui peut être utile à tout le monde, convient ſur-tout à ceux qui ſuivent le cours de botanique, fait par M. *Gauthier*, dans ſon jardin, rue S. Jacques.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

MAI 1760.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	7	14	10	28	1	0	N. méd.	B. de nua.
2	7	14	8		2		*Idem.*	*Idem.*
3	7	17	13	27	11		*Id.* à l'E.	*Id.* Tonn. éclairs & pl. méd. à 7 h. ſ.
4	10	17	14		10		O. au S-E. médioc.	*Idem.*
5	12	18	14				S. méd.	*Idem.*
6	13	19	14				E. *id.*	B. de nua.
7	13	18	14		11		S. *idem.*	Couv. pl. méd. tout le jour.
8	13	16	14	28	0		*Idem.*	B. de nua. pl. méd. par interv. tout le jour.
9	13	18	14		1		O. *idem.*	B. de nua. pl. méd. la nuit.
10	12	15	12				E. au N. *idem.*	Couv. pl. fine le ſoir.
11	10	11	8 1/2		4	1/2	N. fort.	Couvert.
12	6	13	8				*Idem.*	Peu de n.
13	7	15	11	28	4	1/2	*Idem.*	*Idem.*
14	9	17	12 1/2		5	0	*Idem.*	*Idem.*

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
15	10	17	13		4	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Idem.*
16	11	20	15		3	0	*Idem.*	*Idem.*
17	11	19	14		1	$\frac{1}{2}$	O. méd.	B. de nua.
18	10	17	13			0	N-O. *id.*	Peu de n. pl. méd. le soir.
19	9	16	10				*Idem.*	Couv. pet. pl. par int. toutlejour, grêle à 3. h. du soir.
20	8	15	$10\frac{1}{2}$		0		O. *idem*	B. de nua.
21	10	15	10	27	9	0	S. fort.	Couv. pl. m. par int. toutlejour.
22	8	12	8	28	2		O. *idem.*	B. de nua. petitepluie le soir.
23	6	13	9		1		E. au S. médiocre.	Peu de nuages.
24	8	16	11	27	11		E. *id.*	*Idem.*
25	9	16	13		9		N. au N-E.	*Idem.*
26	10	13	12		8		S. *idem.*	Couvert, pl. médioc. tout le mat.
27	11	15	13		11		*Idem.*	Couv. pl. méd. par int. le soir.
28	12	16	13	28			O. au S-méd.	B. de nua. pet. pl. par int. le mat.
29	9	18	15	28	2	0	S. au O. *idem.*	Peu de nuages.
30	13	21	16				S-E. foible.	B. de nua. petitepluie le matin.
31	15	22	18		1		*Idem.*	Beaucoup de nuages.

La plus grande chaleur marquée au thermometre pendant ce mois, a été de 22 deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes ; la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du N.
1 fois du N-E.
5 fois de l'E.
3 fois du S-E.
9 fois du S.
7 fois O.
2 fois du N-O.

Il y a eu 24 jours de nuages.
7 jours de couvert.
15 jours de pluie.
1 jour de grêle.
3 jours de tonnerre.
3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1760, par M. VANDERMONDE.

Il a régné pendant ce mois des maladies éruptives de plusieurs especes, des fiévres miliaires accompagnées d'accidens assez graves, de délire, de douleurs aiguës à la tête, à la poitrine & au bas-ventre, avec une éruption très-petite, très-serrée, de boutons rouges & quelquefois blancs; les femmes en couche y ont été particuliérement sujettes. Les saignées au bras & au pied, les poudres tempérantes, l'antimoine diaphorétique à grande dose, le petit lait, les sucs dépurés de bourrache, de bugloſſe avec le nitre, ont fort bien réussi, quoiqu'il y en ait qui aient succombé. La fiévre rouge s'est aussi déclarée parmi les enfans, quelquefois avec tous les symptômes de la petite-vérole. Quelques personnes ont conseillé des cordiaux qui ont été très-funestes: la fiévre étoit si violente, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'avoir recours à la saignée, aux lavemens: delà on passoit avec assez de succès aux émétiques, aux absorbans, au petit lait. Nous avons observé que la chaleur du lit étoit fort contraire à ses sortes de malades, & que quand ils étoient debout, les accidens étoient moins violens.

Il y a eu quelques attaques de rhumatismes & de goutte, qui ont été fort opiniâtres; le lait, les purgations, le régime & la patience adouciſſoient le mal.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Avril 1760, par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu ce mois des variations sensibles dans la température de l'air. Les premiers jours ont été assez froids, le thermometre jusqu'au 5 n'ayant guere été observé le matin plus haut qu'à 1 degré au-dessus du terme de la congélation : du 6 au 15, l'air a été dans un état de température moyenne ; ce dernier jour, la liqueur du thermometre n'étoit au matin qu'à 3 degrés au-dessus du terme de la glace ; & au contraire, le 20 & le 21, elle s'est élevée entre le 18e & le 19e degrés : le tems s'est remis au froid le 25, & y est resté jusqu'au 30.

Il a plu très-peu ce mois : la pluie n'a été remarquable que trois ou quatre jours vers la fin du mois.

Les vents ont été variables du premier au 22, quoique le plus souvent *Sud* : depuis le 22, ils ont été constamment *Nord*.

Il y a eu peu de variations dans le barometre, le mercure ayant été presque toujours observé au-dessus du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 19 degrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-deſſus de ce terme : la différence entre ces deux termes eſt de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 10 lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a ſouffle 8 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'E.
1 fois de l'Eſt.
4 fois du Sud-Eſt.
1 fois du Sud
9 fois du Sud Oueſt.
4 fois de l'Oueſt.
3 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.
8 jours de pluie.
3 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué un état moyen entre l'humidité & le ſec, les premiers jours du mois, & quelques jours vers le milieu, & de la ſéchereſſe le reſte du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Avril 1760, par M. BOUCHER.

La ſéchereſſe du tems & l'âpreté des

vents du Nord, qui ont été les plus fréquens ce mois, ont entretenu & même étendu les pleuropneumonies, les fiévres catarrhales & les gros rhumes. Les pleuropneumonies ont preſque toutes été du genre des légitimes ou phlegmoneuſes : dans les ſujets auxquels les évacuations ſanguines n'ont pu ſuffire à amener la réſolution de l'inflammation, on a réuſſi à procurer une révulſion ſalutaire par l'application des véſicatoires aux jambes.

L'intempérie du tems a encore fomenté beaucoup de fluxions rhumatiſmales ; & il y a eu quelques rhumatiſmes goutteux avec fiévre.

Nous avons vu diverſes eſpeces de fiévres de l'eſpece intermittente, les unes régulieres, tierces ou double-tierces, & les autres anomales : la plus grande partie des malades ont rendu des vers : ces fiévres néanmoins n'ont pas été bien fâcheuſes ni opiniâtres.

Il a paru ce mois, ainſi qu'à la fin du précédent, des flux dyſſentériques, avec douleur, gonflement & tenſion au bas-ventre, les uns ſanguinolens, & d'autres ſans traces de ſang : ils ont été quelquefois le ſymptôme des fiévres, ſoit continues, ſoit intermittentes. Dans ces deux eſpeces de flux on s'eſt bien trouvé, après quelques ſaignées proportionnées à la force

de la fiévre & aux douleurs inflammatoires, d'évacuer à diverſes repriſes les premieres voies, avec une infuſion de rhubarbe & de la manne, & de calmer de ſuite les épreintes au moyen de quelque potion parégorique. J'ai guéri une femme de ſoixante ans, d'une vraie diſſenterie, avec deux priſes d'ipécacuanha, adminiſtrées après une ſaignée.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

AOUST 1760.

TOME XIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1760.

MÉMOIRE

Sur divers ſujets de médecine, par M. LE CAMUS, *Docteur-Régent de la Faculté de medecine de Paris, des Académies royales d'Amiens, la Rochelle, & de la Société littéraire de Châlons-ſur-Marne. A Paris, chez* Ganeau, *Libraire, rue S. Severin, 1 vol.* in-12. *Prix, relié, 2 livres 10 ſols.*

MONSIEUR le Camus, notre Confrere, déjà avantageuſement connu par la médecine de l'eſprit, & par pluſieurs autres petits Traités qui ne lui ſont pas

moins d'honneur, vient d'enrichir notre art d'une production utile & intéreſſante. Juſqu'ici il s'eſt préſenté dans ſes différens ouvrages comme un homme d'eſprit, qui joignoit à l'aménité du ſtyle du feu & une imagination agréable. On le voit à préſent animé d'un zele patriotique, s'élever en réformateur de la phyſiologie & de la médecine-pratique.

L'Auteur porte d'abord ſes vues ſur la génération, dont il s'efforce de débrouiller le cahos. Il croit que la formation des animaux & des végétaux eſt la même. Les premiers ſont produits par une graine qui eſt le cerveau: le ſperme animal contient cette graine, & paſſe par les nerfs qui prennent leur origine du cerveau. M. le Camus, dans le ſyſtême qu'il propoſe, ne croit pas avoir applani toutes les difficultés; il n'attend, pour les combattre avec avantage, que des armes nouvelles, priſes dans l'expérience. Il expoſe la maniere dont l'acte de la reproduction ſe paſſe du côté de l'homme; mais il ne s'explique pas ſur cet article, au ſujet de la femme. La femme fournit-elle un liquide pareil à celui que portent les hommes? C'eſt, dit M. le Camus, ce qui nous reſte à connoître. Les nerfs ſont-ils les canaux déférens de ce liquide, comme dans les hommes? Quels ſont les nerfs qui ſervent à cette fonction? C'eſt ſur quoi l'Auteur

n'oſe prononcer qu'après des expériences réitérées & d'une exécution difficile.

Après avoir jetté un coup d'œil en Phyſicien ſur la formation des corps organiſés, M. le Camus conſidere ſéparément en Médecin & en Chymiſte l'emploi qu'il fait des végétaux dans la pratique de la médecine. Il fronde ſans ménagement la coutume où l'on eſt de faire bouillir les plantes dont on ſe ſert pour la guériſon des maladies. Il prétend que l'ébullition les décompoſe. Il diſtribue les plantes en huit claſſes générales : les plantes aromatiques ; celles qui portent un alkali volatil ; les plantes acides ; les plantes mucilagineuſes ; les plantes aſtringentes ; les plantes qui ont un ſel volatil ; les plantes aqueuſes, & les réſineuſes. Il prétend prouver qu'on ne doit faire bouillir aucune de ces productions végétales, quand on veut en retirer quelque ſuccès en médecine. Il proſcrit nos bouillons, nos tiſanes, nos apozemes, & toutes les boiſſons médicamenteuſes, que l'art & la néceſſité ont inventées. M. le Camus aſſure que quand des plantes, de quelque nature qu'elles ſoient, ont ſouffert une ébullition, elles perdent la plus grande partie de leurs vertus, & que l'on donne aux malades une boiſſon déſagréable qui charge leur eſtomac. Ces mauvais médicamens s'uniſſent aux mauvais levains de l'eſtomac, & enfantent des maux

plus grands que la maladie eſſentielle. Il eſt certain que la plus grande partie des plantes n'ont aucune efficacité, quand elles ont ſouffert une ébullition, & qu'une infuſion dans l'eau bouillante eſt le ſeul moyen de ménager leur force & leur activité, ſur-tout lorſqu'elles ſont infuſées dans un vaiſſeau fermé. Mais M. le Camus n'eſt-il pas un peu trop ſévere dans ſa réforme? N'y a-t-il pas des plantes, & ſur-tout des racines qui ont beſoin de l'action de l'eau bouillante pour en extraire les parties eſſentielles? Au reſte, M. le Camus propoſe de les faire infuſer & d'en tirer le ſuc : il croit que cette adminiſtration eſt préférable à l'ébullition.

L'Auteur s'occupe enſuite d'un objet non moins important, c'eſt l'uſage que l'on fait tous les jours des huileux. Il regarde l'huile comme une ſubſtance indigeſte, & comme un médicament qui ne paſſe pas dans les endroits qu'on prétend adoucir ou relâcher. M. le Camus a raiſon de prétendre que l'huile priſe à pluſieurs onces, ne ſe digere pas dans l'eſtomac, qu'elle doit même y cauſer les déſordres les plus grands, & qu'il eſt par conſéquent très-nuiſible d'en ordonner l'uſage à cette doſe, ſi ce n'eſt dans le cas où le malade ſeroit empoiſonné; mais l'huile preſcrite par cuillerées, ſe digere, lubréfie les entrailles, paſſe dans le ſang,

l'humecte & le rafraîchit ; elle eſt très-appropriée dans certaines maladies de poitrine, ſur-tout lorſqu'elle eſt unie à des ſels, ou qu'on la donne ſous la forme de looch. L'expérience journaliere ſuffit pour rendre ce fait inconteſtable. Il eſt vrai qu'il y a des tempéramens pour leſquels elle eſt mortelle, mais il y en a d'autres où elle ſe digere ; la grande quantité & l'activité de la bile dans certains ſujets, & l'uſage fréquent qu'ils peuvent en faire en ſanté, font qu'elle paſſe avec plus de facilité en maladie. Il y a des coliques produites par l'âcreté & l'abondance de la bile, où l'huile réuſſit aſſez bien, à petite doſe. M. le Camus penſe qu'on en fait un abus dans les inflammations de bas-ventre, dans toutes les douleurs d'entrailles, dans les maladies de poitrine. Il en rejette l'uſage dans tous les cas, & il relegue ce médicament à la pharmacie, pour compoſer les onguens, les emplâtres & les lavemens. M. le Camus ſoutient enſuite que l'huile ne paſſe jamais dans les endroits où on la deſtine ; cependant le peu qui s'en digere, s'unit au chyle ; le chyle lui-même n'eſt qu'un mêlange d'huile, d'eau, de ſel & de mucilage ; plus il eſt chargé d'huile, plus le ſang doit ſe trouver adouci, & c'eſt ce que l'on obſerve quelquefois dans certaines maladies de poitrine, où les médi-

camens huileux ſont d'une très-bonne reſſource. L'on ne peut pas dire que ce ſoient les remedes acceſſoires, ni la diete qui operent la guériſon qu'on attribue à l'huile, puiſque ſouvent elle le fait ſeul, & que ſes effets ſont même momentanés, ſelon qu'il y a plus ou moins de tems qu'on en a fait uſage. C'eſt un abus que d'employer l'huile mal-à-propos, & à des doſes exorbitantes; mais n'eſt-ce pas être un peu trop timide, que de la rejetter entiérement de la médecine?

Dans l'article ſuivant, l'Auteur traite de la pierre. Il aſſure que ce corps dur qui croît quelquefois dans la veſſie, a d'abord été liquide dans les voies du corps humain. C'eſt originairement une glaire enfantée par l'abus des choſes non naturelles, ou par la diſpoſition primordiale des humeurs. M. le Camus donne tous les moyens d'éviter d'être attaqué de la pierre, par le bon uſage que l'on fait des ſix choſes non naturelles. Il examine enſuite la nature de la pierre, & prétend que c'eſt comme un amas glaireux; que tous les médicamens qui tendent à détruire les glaires, doivent ſeuls être regardés comme les vrais lithontriptiques. Il conſeille ſur-tout les injections dans la veſſie, avec l'eau de chaux d'écailles d'huîtres.

La rage fait auſſi l'objet des recherches de

M. le Camus. Il s'efforce de prouver que cette cruelle maladie doit ſon principe à un phoſphore ſemblable au feu électrique qui s'allume & ſe diſſipe dans les veines : la matiere de l'urine ou de la ſueur, engendre ce feu phoſphorique. M. le Camus s'appuie, pour en prouver l'exiſtence, ſur des obſervations de pluſieurs perſonnes qu'on a trouvé conſumées & réduites en cendre, ſans qu'on ait pu en accuſer d'autre cauſe qu'un feu intérieur. Il rapporte auſſi deux obſervations ſur la rage ſpontanée, que nous avons publiées dans ce Journal en Juillet & en Août 1757. M. le Camus, d'après ces principes, regarde les bains de la mer, comme ſpécifiques dans l'hydrophobie, quoique l'expérience & la connoiſſance du vrai caractere de la maladie & du virus hydrophobique ſemblent prouver le contraire. Il croit même que l'eau de riviere doit être également ſalutaire que l'eau de la mer. Il preſcrit enſuite la méthode qu'on doit ſuivre dans le traitement de la rage, & finit par conſeiller le camphre, comme un remede approprié à cette funeſte & terrible maladie. La poudre de Cobb, qui a produit de ſi grands effets entre les mains du Docteur Nugent, Médecin à Bath, eſt compoſée, comme on le ſçait, de muſc, de camphre & d'opium. M. le Camus ne fait aucune

mention des frictions mercurielles ; elles ſont cependant d'une très-grande efficacité dans les premiers tems de la rage ; comme il paroît que l'opium & les anti-ſpaſmodiques ſont les ſeuls remedes convenables dans les derniers accès d'hydrophobie, qui n'eſt qu'une maladie ſpaſmodique des plus violentes. M. le Camus prétend qu'on pourroit auſſi avoir recours aux alkalis volatils, pour détruire le virus de la rage. Il établit une eſpece de conformité entre ce virus & celui de la vipere. Nous ne ſommes pas éloignés de penſer ainſi ſur l'effet de ces remedes, dans tous les tems de la rage antérieure à l'hydrophobie ; mais nous les croyons entiérement contraires à l'état convulſif des hydrophobes ; au reſte, c'eſt à l'expérience à décider. Nous penſons que cette idée eſt aſſez heureuſe pour engager les Médecins à faire des épreuves à ce ſujet, quand ils en auront l'occaſion & la facilité.

Dans le Mémoire ſuivant, M. le Camus fait l'hiſtoire des obſervations ſur le pouls, & quelques remarques ſur le pouls des regles & des hémorrhoïdes. Il paſſe en revue les ouvrages de Galien, de Proſper Alpin, de Solano, de Nihell, de M. Senac, l'ouvrage profond & ingénieux de notre Confrere M. Bordeu, & le Traité de la connoiſſance du pouls chez les Chinois, par

André Cleyer. M. le Camus fait des remarques très-utiles dans tout ce chapitre, & y paroît très-pénétré d'une vérité importante, qui eſt que le pouls eſt la bouſſole du Médecin; qu'il doit toujours le conſulter avec le plus grand ſoin; que l'on doit encourager, exciter, remercier même ceux qui s'appliquent à nous le faire connoître, & que les obſervations ſûres & poſitives ſur cet objet, deviendront toujours la baſe de la bonne médecine-pratique.

M. le Camus, après avoir parlé en Médecin éclairé, ſe préſente en citoyen, & porte toute ſon attention ſur la conſervation de l'eſpece humaine. Il fait voir avec aſſez de raiſon, que les fléaux de la guerre & des maladies moiſſonnent les plus beaux hommes de l'Etat; que cette perte journaliere & rapide énerve chaque jour les forces de l'Etat, & l'exténue au bout de pluſieurs années. Les hommes que l'on choiſit pour les armées ſont les plus beaux; ceux qui ſe renferment dans les cloîtres, & qui embraſſent l'état eccléſiaſtique, ſont ordinairement bien faits & bien porportionnés. On ne ſe fait plus ſervir que par des Domeſtiques de la belle taille. L'Auteur propoſe, pour remédier à cette contagion, & à cette dégénéreſcence continuelle de l'Etat, de mettre dans le ſervice, des *borgnes*,

des *bancroches* & des *boiteux*, auxquels on donneroit des noms distingués, comme d'Annibal, d'Antigone, d'Agesilas, &c. M. le Camus dit que, comme dans les batailles, ce n'est pas la force du corps qui décide de la victoire, il est indifférent qu'un soldat soit borgne, bancroche ou boiteux. Il assure que les plus petits hommes sont souvent ceux qui ont le plus de courage. M. le Camus, que rien n'est capable d'arrêter, quand il s'agit du bien de l'Etat & du salut de ses concitoyens, s'exprime ainsi : » Comme *plusieurs physiolo-*
» *gistes* ont allégué des causes fort éloi-
» gnées (qui font dégénérer l'espece hu-
» maine), les digues qu'ils leur ont opposées
» sont sans force & sans efficacité : présu-
» mant avoir découvert les vraies causes,
» il nous a été plus facile d'indiquer le
» remede le plus assuré. Si l'on trouve plai-
» santes ces idées que nous avançons sur
» ce sujet, nous aurons eu l'avantage d'amu-
» ser un peu nos lecteurs. «

OBSERVATIONS

Sur les effets pernicieux des vapeurs des Charbons allumés, par M. BOUCHER, Médecin à Lille.

Les propriétés malignes & venimeuſes des charbons allumés ſont connues depuis très-long-tems ; la funeſte mort de l'Empereur Jovien en eſt un exemple remarquable (*a*). Les anciens Romains en étoient ſi convaincus, qu'ils en avoient fait un genre de ſupplice particulier, au rapport de Valere-Maxime (*b*). Pluſieurs Auteurs, tant anciens que modernes, ont pris cet objet en conſidération, & ont rangé ces vapeurs dans la claſſe des poiſons ou des exhalaiſons deſtructives de l'économie animale. Les principaux d'entre les Médecins anciens qui en aient parlé ſont Galien (*c*) & Cælius Aurelianus (*d*). Les modernes en rapportent pluſieurs exemples funeſtes.

(*a*) On le trouva, à ſon retour d'une expédition contre les Perſes, étouffé dans ſa chambre, où l'on avoit allumé des charbons, pour le garantir du froid aigu qui régnoit alors.

(b) *Voyez* les Obſerv. médicin. de M. Raulin, pag. 361.

(c) *Libr. VII. de uſu partium, cap.* 8.

(d) *Libr. II, cap.* 10.

Entre les plus remarquables eſt l'hiſtoire conſignée dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences, de ſix perſonnes qui ont été ſucceſſivement étouffées dans une cave profonde, où un Boulanger avoit renfermé des braiſes de ſon four, qui n'étoient pas bien éteintes (*a*). Frédéric Hoffman fait mention de trois hommes qui ont péri à Jéna, Ville d'Allemagne, par les vapeurs d'un foyer allumé dans une chambre étroite & baſſe, où ils s'étoient renfermés pour ſe mettre à l'abri d'un froid rigoureux (*b*). Je pourrois, ajoute ce célebre Médecin, citer dix autres exemples de cette nature. Peu s'en eſt fallu que Vanhelmont, au rapport de Ramazzini (*c*), n'ait péri de la même maniere dans ſon cabinet, dont il n'eut que le tems de ſortir précipitamment, lorſqu'il ſentit les vapeurs lui porter à la tête; il tomba comme mort, après avoir paſſé le pas de la porte.

Ces cataſtrophes ſe renouvellent de tems en tems, & ſur-tout dans les hivers rigoureux. Il eſt ſurprenant que ces exemples n'aient pas encore aſſez fait d'impreſſion ſur les eſprits, pour engager les hommes à ſe garantir, à quelque prix que ce ſoit, d'un

(*a*) Année 1710, pag. 17.

(b) *Conſpectus medicin. ration. ſyſtemat. lib.* I, *p.* 229, *édit. Genev.*

(c) *Opera omnia*, *pag* 664.

pareil malheur. Nous en avons eu un entre autres il y a cinq ans, dans une maison de campagne des environs de cette ville, en la personne d'un Jardinier, qui a péri dans une grande serre, où l'on entretenoit, pendant la rigueur de l'hiver, un foyer rempli de charbons ardens de bois de hêtre ou de *faux*, pour garantir les plantes & les arbrisseaux que l'on y renfermoit : cet homme étant allé un soir se chauffer dans la serre, fut trouvé le lendemain étendu mort sur le pavé, & derriere la porte de la serre, ayant la main étendue comme s'il avoit voulu l'ouvrir : on lui trouva un peu de bave à la bouche.

Si ceux qui s'exposent aux impressions de ces vapeurs pernicieuses n'en sont pas toujours absolument suffoqués, elles les jettent du moins dans des syncopes fâcheuses, de violens maux de tête, entre mêlés de délire, des vertiges, des engourdissemens universels, des affections soporeuses, des accès d'apoplexie, d'épilepsie & de catalepsie, des paralysies ou des tremblemens des extrêmités, &c.

Dévoué par état à la science qui a pour objet la conservation de la santé & de la vie des hommes, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de leur représenter les risques qu'ils courent, par l'usage journalier qu'ils font imprudemment de foyers remplis de braise

allumés, & ſur-tout dans des chambres exactement fermées. Je me ſuis perſuadé que rien n'eſt plus propre à détromper le peuple ſur ſa ſécurité à cet égard, que de rendre publics les effets funeſtes qui en ſont arrivés tout récemment à pluſieurs de nos Citoyens.

Je fus appellé au mois de Décembre dernier, chez une Tailleuſe de cette ville, âgée d'environ trente-cinq ans, que l'on avoit trouvée, quelques heures auparavant, ſans connoiſſance & ſans mouvement dans ſa chambre, qui eſt petite, baſſe & ſans cheminée. Une jeune fille, qui travailloit avec elle, avoit eu le même ſort: c'étoit l'effet d'un grand réchaud de terre qu'elles avoient rempli de charbons allumés pour préparer leur ſoupe. On fut long-tems occupé du ſoin de les faire revenir, & ſur-tout la maîtreſſe Tailleuſe, dont l'état léthargique fut opiniâtre; les liqueurs ſpiritueuſes, préſentées au nez & verſées dans la bouche, les agitations du corps, les frictions des extrêmités ne faiſant point l'effet ſouhaité ſur celle-ci, on eut recours à la ſaignée au pied, qui, au bout de quatre heures ou environ, lui fit reprendre à demi la connoiſſance; la jeune fille vomit preſqu'au moment qu'elle fut expoſée au grand air: en conſéquence elle revint d'abord à elle, & il ne lui en reſta aucune ſuite. J'arrivai dans ces circonſ-

tances, je trouvai la principale malade fort abattue, ayant les yeux rouges & comme égarés, la tête pesante & vertigineuse, & retombant de tems en tems dans un assoupissement comateux, entre-mêlé de délire, dont des envies de vomir & des vomissemens la tiroient par intervalles; le pouls étoit petit, lent & embarrassé: on avoit cru devoir aider le vomissement avec de l'eau chaude, à laquelle on avoit ajouté de l'huile, & dont la malade avoit déjà pris une bonne quantité, lorsque je me rendis auprès d'elle. On s'étoit d'autant plus porté à lui donner beaucoup d'eau, qu'elle avoit témoigné être altérée, quand elle reprit la connoissance, elle buvoit même avec avidité; je crus, dans ces circonstances, n'avoir rien de mieux à employer, qu'une mixture composée d'eaux céphaliques simples, & de quelques syrops cordiaux, dans laquelle entroit la liqueur minérale d'Hoffman, & de donner abondamment du thé léger; plus tard on lui servit un lavement laxatif: l'embarras du pouls persistant, ainsi que l'abattement & la pesanteur de tête, je revins à la saignée au pied, qui procura un bon effet: un mouvement de fievre survint, & dura trois ou quatre jours; la malade ne put se tenir debout que plusieurs jours après; la tête lui resta foible & ébranlée pendant plus d'un mois, avec des mouve-

mens vertigineux & un mal-aiſe fâcheux à la région de l'eſtomac, & les ſuites n'en étoient pas tout à fait diſſipées trois mois après. Voici ce que cette fille me dit avoir ſenti immédiatement avant de perdre la connoiſſance.

Un grand mal de tête la ſaiſit tout à coup; une laſſitude générale s'empara de tous ſes membres; ſa vue s'obſcurcit; elle ſe leva pour ſortir, mais elle ne put aller juſqu'à la porte de la chambre, qui cependant étoit à deux pas d'elle; les jambes lui manquerent dans le moment; elle tomba & s'évanouit. Ces circonſtances arriverent en même tems à ſon ouvriere, de façon qu'elles euſſent péri toutes deux, ſi par haſard l'on n'étoit entré peu après leur chute dans cette chambre fatale. Deux hommes, dont il ſera parlé ci-après, & qui ſe ſont trouvés dans le même cas, m'ont déclaré les mêmes circonſtances.

Les effets de ces vapeurs ſont, pour la promptitude & la violence, non-ſeulement relatifs à l'excluſion plus ou moins exacte de toute communication de l'intérieur de la chambre avec l'air extérieur, mais à la concentration plus ou moins conſidérable des matieres fuligineuſes ou ſulfureuſes que les charbons renferment; ainſi l'on conçoit que le charbon deſtiné à l'uſage de nos cuiſines, qui eſt fait avec du bois renfermant beaucoup de matieres ſulfureuſes,

& qu'on étouffe au moment que la flamme ceſſe dans le bois allumé (*a*) : on conçoit, dis-je qu'un pareil charbon doit renfermer beaucoup plus de cette partie fuligineuſe que tout autre qui provient d'un bois conſommé en plein air. Il ne faut pas s'imaginer néanmoins que cette derniere eſpece de charbon ſoit tout-à-fait exempte d'inconvéniens, comme on le croit aſſez généralement en ce pays. Les ſix perſonnes dont nous avons fait mention ci-deſſus (page premiere,) d'après les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ont été étouf-

(*a*) Ce charbon ſe fait ordinairement avec du bois de faux ou du charme. Pour le faire, on arrange le bois coupé par morceaux dans un trou fait exprès dans la terre : on le couvre de terre, de maniere qu'il n'y ait de l'air que pour entretenir le feu doucement, & faire ſortir pendant pluſieurs jours la fumée. On connoît que le charbon eſt fait, quand la fumée ceſſe : on bouche alors exactement le paſſage de l'air, afin qu'il retombe ſur le charbon, cette fuliginoſité qui le rend noir, luiſant, ſulfureux, en un mot diſpoſé à recevoir aiſément le feu. La flamme blanche ou bleuâtre, que jette ce charbon, quand il eſt allumé, vient de cette partie fuligineuſe, qui eſt proprement un ſoufre, & elle le ſent auſſi : c'eſt elle qui cauſe les inconvéniens dont il eſt ici queſtion. Le vulgaire croit qu'on peut les prévenir, en mettant ſur le charbon allumé quelque morceau de fer. Il faut convenir que cette idée n'eſt point tout-à-fait deſtituée de fondement, puiſqu'il eſt de fait que le ſoufre s'attache au fer.

fées par les vapeurs des braiſſes, provenant d'un four, & que l'on ſait être, pour ainſi dire, conſommées lorſqu'on les renferme.

L'on a trouvé tout récemment à l'Hôpital général de notre ville un homme mort dans une chambre où il s'étoit enfermé, ayant entre les jambes un foyer rempli de pareilles braiſes, qu'il avoit priſes dans la braſſerie de la maiſon où il travailloit : on n'a pu attribuer ſa mort qu'aux vapeurs du charbon, cet homme jouiſſant d'une bonne ſanté, & ne s'étant plaint de rien immédiatement avant de s'enfermer. Peu s'en eſt fallu que deux enfans de famille de cette ville n'aient péri de la même maniere, il y a environ deux ans (*a*).

La premiere idée qui ſe préſente ſur le mécaniſme de l'effet pernicieux des vapeurs du charbon, c'eſt qu'elles agiſſent principa-

(*a*) A ces faits j'en pourrois joindre un tout récent de ſept à huit ouvriers, fabricateurs de fil, qui ont failli d'être ſuffoqués, en travaillant dans une chambre d'une très-grande étendue, où l'on entretenoit des foyers remplis de charbons ardens, pendant la rigueur de l'hiver ; mais ce fait ne vient pas tout-à-fait poſitivement à l'appui de ma propoſition, parce qu'outre les vapeurs des charbons, la chambre, au moment que ces travailleurs perdirent la connoiſſance, étoit encore remplie de la fumée d'un fagot qu'ils avoient jetté dans l'un des foyers : deux d'entr'eux en ont été conſidérablement affectés de la poitrine pendant pluſieurs jours.

lement ſur les poumons, & qu'elles interceptent ou ſuſpendent la reſpiration, & en conſéquence la circulation dans ce viſcere, en affaiſſant les véſicules pulmonaires, & qu'ainſi elles cauſent la ſuffocation de la même maniere que le ſoufre allumé. La circonſtance obſervée dans le cadavre d'un des ſix ſujets dont nous venons de parler, de taches noires ſur les poumons (*a*), vient à l'appui de cette façon de penſer. C'eſt ici le cas, ſauf le plus ou le moins de promptitude, des effets de l'exhalaiſon meurtriere de la Grotte du Chien, près de Naples : on trouve les véſicules du poumon des grenouilles & d'autres animaux ſuffoquées par cette vapeur, abſolument affaiſſées & vuides d'air (*b*).

Néanmoins la chaîne des circonſtances principales qui ſe manifeſtent dans les effets

(*a*) Mém. de l'Académ. royale des Sciences, Hiſt. pag. 18.

(*b*) *Examen veneror. mechan. autore Ric. Mead, &c. pag.* 161.

Il y a dans la ville de Rennes un puits, d'où s'éleve une exhalaiſon auſſi pernicieuſe que celle de la Grotte du Chien. Les Mémoires de l'Académie royale des Sciences (an. 1701, Hiſt. pag. 18) font mention de trois perſonnes qui ont été étouffées par l'impreſſion de cette vapeur. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que l'on boit de l'eau de ce puits, ſans incommodité.

des vapeurs des charbons allumés, prouve évidemment que c'eſt ſur-tout en portant au cerveau, & en engourdiſſant le principe du genre nerveux, qu'elles détruiſent ou ſuſpendent les fonctions de l'économie animale; ce qui arrive par l'intermede des nerfs olfactifs, & de ceux qui ſe diſtribuent au fond du nez & dans le goſier; par conſéquent c'eſt ici au moins autant le cas de l'apoplexie, que de la vraie ſuffocation.

On trouve la preuve de cette propoſition dans les ſymtômes primitifs & conſécutifs qui s'obſervent dans les perſonnes qui ne ſuccombent point à l'effet de ces vapeurs. Ceux qui précedent l'évanouiſſement, ſont, ſelon ce que nous avons expoſé ci-deſſus (pag. 109) le mal de tête, la vue troublée ou obſcurcie, la peſanteur ou l'engourdiſſement de tout le corps, l'énervation ou la paralyſie commençante des extrêmités inférieures, &c. Les ſymptômes conſécutifs ſont le vertige, l'affection comateuſe, des diſparates, une laſſitude générale, foibleſſe dans tous les membres, difficulté de marcher & même de ſe tenir debout.

L'état d'inſenſibilité & d'atonie générale, dans lequel les ſujets reſtent plus ou moins de tems, quoiqu'expoſés à un air libre, eſt encore une preuve évidente de ce que nous avançons. L'on va voir dans les ob-

ſervations qui ſuivent, des perſonnes, dont quelques membres dans leur chute avoient porté malheureuſement ſur le braſier, être brûlées profondément, ſans reprendre connoiſſance, même quelque tems après avoir été retirées du lieu où elles ſe trouvoient enfermées.

Deux hommes aſſez robuſtes & dans la vigueur de l'âge, furent chargés, au mois de Janvier dernier, de garantir des plantes & des abriſſeaux renfermés dans une ſerre d'un jardin de cette ville, du froid rigoureux qui ſe faiſoit alors ſentir. A cet effet, ils allumoient, chaque nuit, aux deux extrêmités de la ſerre, deux grands foyers remplis de charbon de bois de hêtre, & ils s'y tenoient renfermés toute la nuit, aſſez près des foyers. Comme cette ſerre ſe trouvoit partagée en deux par une cloiſon ſimple, & que l'un & l'autre emplacement communiquoient enſemble par une porte commune, ils tranſportoient les foyers dans la ſeconde enceinte, quand ils jugeoient que la premiere ſe trouvoit ſuffiſamment échauffée : le feu ayant été augmenté, une nuit que le froid étoit plus âpre, l'un tomba tout-à-coup évanoui, & fut ſecouru dans le moment par l'autre, qui, l'ayant tranſporté dans l'enceinte où il n'y avoit pas de foyer, le fit aiſément revenir de ſon évanouiſſement ; tous deux ayant enſuite tranſporté

les foyers à l'ordinaire dans cette derniere enceinte, & s'étant tenus assidument auprès, ils ne tarderent pas à être punis de leur imprudence : bientôt ils tomberent l'un & l'autre, & en même-tems, sans connoissance, & leurs jambes porterent sur la braise ardente : il étoit alors entre deux & trois heures du matin ; ils ne furent secourus qu'à huit heures, de façon qu'ils resterent près de quatre heures évanouis, aucuns d'eux ne s'étant depuis ressouvenu de rien de ce qui s'étoit passé dans ce long espace de tems ; cependant les vapeurs s'étant trouvées affoiblies par la diminution du feu, l'un d'eux reprit la connoissance, & s'étant relevé, il fut long-tems à chercher la porte pour sortir, l'état d'étourdissement où il se trouvoit lui laissant à peine le moyen de se soutenir & de rien discerner : enfin il vint à bout d'appeller quelqu'un du voisinage, avec lequel il se mit en devoir de secourir son compagnon, qu'il crut mort : celui-ci ne revint à lui-même que demi-heure après avoir été exposé au grand air, & ce fut par la douleur qu'on lui causa, en froissant sa jambe, qui avoit principalement porté sur le foyer, & qui étoit brûlée dans presque toute sa partie postérieure ; la plaie n'en étoit pas encore guérie au 15 de Mars, & l'on craignoit beaucoup que le sujet n'en fût estropié, les tendons fléchisseurs de la jambe

jambes ſe trouvant endommagés : il y avoit auſſi une brûlure à l'autre jambe, mais moins conſidérable; l'autre ſujet eut auſſi une jambe endommagée par le feu, mais cette brûlure n'eut point de ſuites.

L'on peut juger, par cet expoſé, de la malignité des vapeurs des charbons allumés, & de la force avec laquelle elles agiſſent ſur le *ſenſorium commune*, puiſque l'impreſſion vive d'un braſier ardent ſur des parties très-ſenſibles, n'a pu réveiller le ſentiment engourdi. Cette circonſtance de l'inſenſibilité abſolue eſt encore bien plus étonnante dans l'exemple que je vais citer, puiſque celui qui en eſt le ſujet, a eu une jambe rôtie juſqu'aux os, ſans ſortir de ſa léthargie, & qu'après avoir été rappellé à la vie par le ſecours ordinaire de l'air libre: il eſt mort des ſuites de ſa brûlure.

On amena, vers les derniers jours de Janvier, à mon Hôpital de Saint-Sauveur, un vieillard qui avoit les jambes profondément brûlées : ce malheur lui étoit arrivé par un foyer qu'il tenoit entre les jambes, en travaillant ſeul dans une chambre baſſe, à quelque ouvrage des mains, ſelon la mauvaiſe coutume de nos Tiſſerands: les vapeurs du charbon lui ayant porté tout-à-coup à la tête, il tomba évanoui, & les jambes porterent au milieu du foyer. Il reſta aſſez de tems en

cet état, pour que le feu lui brûlât la jambe droite, de maniere qu'elle se trouva rôtie dans toute sa partie interne, depuis la cheville du pied, jusqu'au milieu de la cuisse: l'impression du feu avoit pénétré jusqu'aux os, à l'endroit du genou; de sorte que cette partie en perdit tout-à-fait le sentiment, comme il fut prouvé par des taillades qu'on se crut obligé d'y faire dans la suite, & qui, dans une étendue considérable, ne causerent aucune douleur : la jambe gauche avoit aussi souffert, mais bien moins griévement; le malade néanmoins ne se ressouvint point d'avoir eu le moindre ressentiment de brûlure : les soins que l'on en eut, & les attentions spéciales du Chirurgien ne purent lui sauver la vie : on n'obtint point de suppurations satisfaisantes & suffisantes; il se fit des métastases dans l'intérieur, & le sujet ne survécut guere plus de trois semaines à son malheureux accident.

Je pourrois joindre à ces faits celui qui m'a été communiqué par M. Desmileville, mon confrere, de la servante d'un Gentilhomme d'Artois, qui s'étant enfermée seule dans une chambre, pour y faire de la pâtisserie, fut dans le même cas que les deux hommes dont je viens de parler. Ce fut à l'odeur de chair & de hardes brûlées, qui se répandit au-dehors de la chambre, qu'elle

fut redevable des secours qu'on lui porta à tems (*a*).

On est donc exposé en pareil cas à perdre la vie de deux manieres, & par l'effet immédiat de la vapeur du charbon sur les organes essentiels de la vie, & par les suites consécutives des impressions faites sur ces organes.

L'état où l'on a trouvé le cerveau de ceux qui ont été ouverts, après avoir succombé à ces funestes impressions, ne laisse aucun doute sur notre énoncé, au sujet du siege du mal. Les méninges ont été observées extrêmement tendues, leurs vaisseaux gorgés, & la substance du cerveau comme desséchée. De plus, dans un des six sujets morts dans la cave du Boulanger de Chartres (*b*), l'on a trouvé les muscles des bras, des jambes & des cuisses, tellement relâchés, qu'ils paroissoient comme séparés des parties auxquelles ils sont naturellement attachés. Il est visible qu'une pareille atonie des parties musculaires ne pouvoit être, dans ces circonstances, que dépendante de l'affection du cerveau.

(*a*) Ces observations confirment ce que M. Winslow a avancé dans sa fameuse These sur l'incertitude des signes de la mort, sçavoir, que les épreuves faites avec le fer & le feu ne sont pas suffisantes pour constater la mort.

(*b*) Hist. de l'Académie royale des Sciences, an. 1710, pag. 18.

Cet exposé nous conduit naturellement à la connoissance des moyens propres à secourir efficacement les personnes qui, n'ayant pas succombé à l'effet de nos vapeurs empoisonnées, en sont néanmoins assez affectées pour ne pouvoir être rétablies dans leur premier état, par l'impression seule de l'air libre, qui ne suffit à rappeller les fonctions vitales, que lorsque la perte du sentiment & la suspension de tout mouvement, n'est que l'effet d'un simple engourdissement du genre nerveux : en pareil cas, l'on conçoit que les effets salutaires de l'air sont dûs à la force de pesanteur & d'élasticité, agissant sur les houppes nerveuses de la circonférence du corps, & principalement sur les extrêmités des nerfs olfactifs, qui étant à nud & fort près de leur principe, peuvent en transmettre plus aisément & plus efficacement au cerveau les impressions : les fonctions des nerfs partant immédiatement du cerveau, se trouvant ranimées, les forces musculaires, qui sont les instrumens des facultés vitales, en sont rétablies, & spécialement celles qui servent à la dilatation & au resserrement de la glotte ; en conséquence les véscicules pulmonaires affaissées, sont sollicitées par l'abord de l'air frais, de se relever & de s'épanouir, d'où s'ensuit le rétablissement de la respiration.

Si la cause irritante ou engourdissante a

fait une impreſſion forte, l'expoſé anatomique de l'état du cerveau, dont on vient de faire mention, démontre que cette impreſſion conſiſte principalement dans un ſpaſme violent de la dure-mere, d'où réſulte l'étranglement de circulation dans ſon tiſſu; & ce ſpaſme fait une telle compreſſion ſur tout le contour du cerveau, que l'irradiation du fluide nerval en eſt généralement interceptée. Ainſi la principale intention que l'on doit ſe propoſer pour la cure, eſt de chercher à ſurmonter ce ſpaſme violent; ce qui ne peut guere s'opérer que par des moyens extérieurs, la ſuſpenſion de tout mouvement & du ſentiment dans les malades ne permettant pas de leur faire rien avaler.

Ces moyens doivent être de nature à pouvoir ſuppléer à l'action inſuffiſante de l'air extérieur; telles ſont les frictions ſeches ſur toute l'habitude du corps, & principalement aux endroits où les houppes nerveuſes ſont plus abondantes & plus ſaillantes, comme aux parties internes des bras & des cuiſſes, à la paume de la main & à la plante des pieds. On conçoit, par les raiſons théoriques alléguées ci-deſſus, que les impreſſions faites dans l'intérieur des narines avec des corps propres à chatouiller ou à irriter les nerfs olfactifs, doivent être d'une effi-

cacité ſinguliere pour rappeller le ſentiment ? d'autant plus que c'eſt ſur-tout par l'intermede de ces nerfs, que le déſordre a été porté au cerveau. L'on pourra auſſi obtenir de bons effets, des volatils ſpiritueux préſentés au nez, tels que les eſprits de corne de cerf, de ſel ammoniac, &c.

Il y a près de la Grotte du Chien un lac, dans lequel on jette ordinairement les chiens & les autres animaux employés à faire l'épreuve de l'exhalaiſon venimeuſe de la Grotte; la fraîcheur de l'eau les fait revenir promptement, s'ils n'ont pas été expoſés aſſez long-tems à cette exhalaiſon, pour en être étouffés (*a*) : l'analogie a fait croire que l'eau fraîche pourroit faire le même effet ſur les perſonnes privées de ſentiment & de mouvement, par l'effet des vapeurs des charbons allumés, & c'eſt ce que l'expérience a juſtifié : le bain froid, ou l'eau froide répandue ſubitement & abondamment ſur tout le corps, en réveillant les oſcillations des membranes nerveuſes & les contractions naturelles des fibres muſculaires de la peau, a fait revenir des gens que l'on croyoit morts. M. Dehenne, mon confrere, m'en a rapporté un exemple remarquable, qu'il m'a dit tenir de bonne main.

(*a*) Mead, pag. 158.

Le domeſtique d'un Seigneur, habitant de Paris, étant rentré à l'Hôtel, vers trois heures du matin, dans le fort de l'hiver, porta dans ſon galetas un foyer rempli de braiſes, pour ſe réchauffer. Cet homme ne paroiſſant point dans la matinée, à l'heure accoutumée, on alla dans ſa chambre; on l'y trouva ſans connoiſſance & ſans mouvement: on eut beau l'agiter, il ne donna aucun ſigne de vie; cependant le Médecin ayant été appellé, il le fit deſcendre dans la grande cour de la maiſon, & lui fit jetter pluſieurs ſeaux d'eau à travers le corps; cet expédient rappella le prétendu mort à la vie.

La ſaignée eſt auſſi ſouvent indiquée dans ces circonſtances, pour rétablir la circulation ſuſpendue; mais l'on ne pourra guere faire couler de ſang, que lorſqu'on ſentira un commencement de vibration dans le pouls: celle de la jugulaire eſt préférable, tant parce que le ſang a plus de diſpoſition à couler de cette veine, que parce que l'on dégage de près par ſon moyen les parties affectées: les lavemens âcres ſont d'un puiſſant ſecours pour retirer le genre nerveux de ſon état d'engourdiſſement.

Cet état a ſouvent des ſuites auxquelles il faut remédier: le cerveau & tout le genre nerveux reſtent plus ou moins ébranlés: il

y a de la pesanteur dans tout le corps, jointe à un sentiment de foiblesse, des lassitudes & de l'engourdissement dans les membres, des vertiges, un sentiment d'oppression, de resserrement ou de pesanteur à la région de l'estomac, avec des nausées, &c. D'abord on excite ou l'on facilite le vomissement, par quelque émétique doux, dans les personnes qui n'ont pas vomi, en revenant à elles, comme cela arrive assez souvent, (auquel cas les sujets reprennent bien plus vîte la connoissance, & les suites de leur accident en sont bien moins fâcheuses;) mais en général l'on doit être réservé sur ce genre de remede, les nausées & le vomissement spontané n'étant ordinairement que symptomatiques & conséquens à l'affection du cerveau: on doit même, lorsque le vomissement continue, le réprimer par des remedes sédatifs, cordiaux & céphaliques en même tems, de la nature de celui que nous avons prescrit à la tailleuse qui est l'objet de notre premiere observation. Les boissons qui conviennent ici, sont du genre des rafraîchissantes, aigrelettes & un peu vineuses; telles qu'une décoction d'orge & de raisins secs, ou de pommes de reinette, de la limonade, avec de bon vin blanc, de l'eau ou de la tisane rendue aigrelette, avec de l'esprit de sel, des juleps, avec les

eaux de chicorée, de bourrache, &c. & les ſyrops de violette, de groſeille, d'épine-vinette : on ne doit donner pendant quelque tems que des alimens légers & balſamiques, & aider la liberté du ventre avec des pruneaux, ou par des lavemens émolliens.

Le mal de tête, les éblouiſſemens, les mouvemens vertigineux, exigent l'uſage intérieur des remedes céphaliques & antiſpaſmodiques, & l'application des topiques tempérans & réſolutifs ſur le front & ſur les tempes : telles ſont les compreſſes d'oxycrat, fait avec quelque vinaigre céphalique ou d'eſprit-de-vin, mêlé avec de l'eau fraîche ; l'application des feuilles de nénuphar & de la joubarbe écraſées peuvent auſſi produire de très bons effets, lorſqu'il y a chaleur à la tête ; le tout ſecondé des demi-bains, pour faire révulſion : ſi ces affections de la tête ſe trouvoient accompagnées d'embarras dans le pouls, ou de fievre, on ſeroit dans la néceſſité de tirer du ſang du pied ou même de la jugulaire.

Une choſe qui n'eſt point à négliger, c'eſt de rafraîchir & renouveller l'air de la chambre des malades, en y ménageant de tems en tems un courant d'air du dehors, &, quand ils ont repris des forces ſuffiſantes, de les faire promener ſouvent au grand air.

Nota. La méthode curative que M. Boucher propose ici, & les vues qu'il donne dans le traitement de ceux qui ont éprouvé les effets funestes de la vapeur de charbon, sont conformes à la plus saine théorie & à la pratique des meilleurs Médecins. Nous avons eu occasion de faire quelques observations dans le cours de notre pratique, que nous croyons devoir publier, qui peuvent servir à jetter un plus grand jour sur cette matiere.

On n'est pas toujours sûr de la cause qui réduit les malades attaqués de la vapeur du charbon, dans cette espece d'état apoplectique. On ne trouve souvent aucun vestige de charbon, personne en état d'éclairer le Médecin sur ce qu'il demande; & l'on peut aisément, en pareil cas, confondre cet état avec une attaque d'apoplexie; l'erreur est cependant très-dangereuse, comme nous avons été deux fois dans le cas de l'observer. Les apoplectiques sont dans un état d'affaissement & de relâchement universel: il paroît au contraire que ceux qui sont frappés de ces odeurs fuligineuses, sont dans un spasme violent & une tension générale. Les émétiques & les lavemens âcres & irritans qui conviennent dans les premiers instans de l'apoplexie, ne paroissent indiqués dans le second cas, que quand les accidens nerveux sont calmés, que la connoissance est

rétablie, & que l'on veut remédier aux déſordres produits par la ſtagnation des humeurs. La ſaignée, qui eſt quelquefois indiquée dans l'apoplexie commençante, eſt très-contraire dans le premier accès de la maladie produite par le charbon, parce que la ſtagnation des liquides eſt ſi grande, qu'il eſt à craindre qu'elle ne la favoriſe; elle n'eſt profitable & véritablement utile, que quand, par les frictions, les liqueurs volatiles & ſpiritueuſes, l'eau froide, les potions calmantes, on eſt venu à bout de détruire le ſpaſme en tout ou en partie, & que la circulation commence à reprendre ſon cours.

Nous avons obſervé deux ſignes qui peuvent concourir à rendre le diagnoſtic plus évident. Les malades attaqués de la vapeur du charbon ont ordinairement tout le corps d'un tiers plus gros que dans l'état naturel; le viſage, le col & les bras ſont gonflés, comme s'ils avoient été ſoufflés, & la machine ſemble dans l'état de violence qu'auroit éprouvé quelqu'un qu'on auroit étranglé, & qui auroit long tems combattu avant de ſuccomber; d'ailleurs le viſage a le plus beau coloris du monde, & ne paroît nullement être altéré dans ſa forme; au moins c'eſt ce que nous avons eu occaſion de remarquer ſur deux ſujets attaqués de la maladie du charbon.

A l'égard du traitement, voici ce que

nous avons obſervé. Les ſaignées faites ſur le champ, ou devenoient inutiles, ou rendoient les accidens plus longs & plus opiniâtres. Les émétiques antimoniaux nous ont paru totalement contre-indiqués, par l'augmentation du ſpaſme qu'ils excitoient; ils ne peuvent être preſcrits avec ſuccès, que quand la machine eſt dans le calme, & qu'il y a des indications du côté de l'eſtomac. Les potions anti-ſpaſmodique, la liqueur minérale d'Hoffmann, & ſur-tout l'opium, nous ont parfaitement réuſſi, ce qui acheve de prouver inconteſtablement que tout le déſordre occaſionné par la vapeur du charbon, n'eſt qu'une ſuite d'un ſpaſme univerſel.

Le premier de ces malades pour lequel nous fûmes appellés, étoit un garçon boulanger, qui fut attaqué dans ſa chambre des accidens les plus violens, tels que M. Boucher les a ſi bien décrits. On ne lui donna du ſecours que ſept heures après qu'il s'endormit. Le Chirurgien fut appellé le premier, le ſaigna au pied deux fois en quatre heures, ſans en tirer aucun ſigne de vie: on lui fit reſpirer toutes ſortes d'odeurs, ſans aucun ſuccès: on le ſaigna à la jugulaire; il ouvrit les yeux, & donna une foible preuve de connoiſſance. On ſaiſit cet inſtant pour lui faire avaler trois grains d'émétique, & immédiatement après, il

retomba dans ſon premier état. Ce fut dans ce moment que nous vîmes le malade; nous le fîmes tranſporter, dans ſon lit, au milieu de la cour: nous lui fîmes faire des frictions continuelles ſur la plante des pieds, ſur les reins & les lombes, avec des flanelles trempées dans de l'eſprit de vin: on lui préſenta de l'eau de Luce à flairer: on lui jetta de l'eau froide ſur la tête & ſur la poitrine, & nous lui fîmes reſpirer du ſel de vinaigre, qui paroît avoir plus d'efficacité en ce cas, que toutes les autres liqueurs ſpiritueuſes & volatiles: au bout d'un quart-d'heure des frictions & de tous les autres ſecours que nous mîmes en uſage, il recouvra la connoiſſance: nous lui fîmes prendre ſur le champ une potion calmante & anti-ſpaſmodique, où il entroit trente gouttes de laudanum liquide, & un demi-gros de liqueur minérale d'Hoffmann; auſſi-tôt qu'il en eut avalé trois cuillerées, le ſpaſme commença à ſe calmer: le malade ouvrit les yeux, la reſpiration devint plus libre; quand la potion fut finie il étoit preſque délivré de tous les accidens; nous le fîmes cependant ſaigner le lendemain au pied, à cauſe de la fievre qui ſe déclara, mais qui n'eut pas de ſuite, ainſi que le reſte de la maladie, qui n'exigea que des ſoins & des remedes ordinaires; nous eûmes cependant l'atten-

tion de veiller toujours à combattre le ſpaſme, par des potions & des boiſſons appropriées.

Le ſecond qui fut attaqué de la maladie du charbon, & que nous vîmes, étoit un Jardinier : il fut ſecouru au bout de huit heures ; on le ſaigna au bras, au pied, on vint à bout de lui donner de l'émétique, ce qui lui fit beaucoup de mal. Quand on nous appella il avoit un peu de connoiſſance ; nous le traitâmes comme le premier. L'opium qu'il prit à grande doſe le rendit à la vie ſur le champ, & ſa ſanté fut parfaitement rétablie en peu de jours.

Ainſi nous croyons qu'on doit, en pareille circonſtance, exciter d'abord le mouvement & le ſentiment par tous les moyens ſi ſagement indiqués par M. Boucher ; donner auſſi-tôt des calmans, & ſur-tout l'opium, qui paroît agir avec une rapidité & une efficacité ſurprenante ; après quoi on peut avoir recours à la ſaignée au pied, à celle de la jugulaire, aux lavemens : à l'égard du vomiſſement, comme l'a judicieuſement obſervé M. Boucher, il eſt ſymptomatique ; & ſi on a des raiſons eſſentielles de le provoquer, nous conſeillerions de le faire avec des huileux ou de l'eau chaude : le reſte du traitement eſt celui que M. Boucher a tracé, & qu'on doit ſuivre en tout point.

OBSERVATION

Sur la force de l'habitude, par M. SONYER DU LAC, Docteur en médecine à Saint-Didier, en Velay.

C'eſt une vérité reçue chez tous les Médecins, que pour ſe bien porter il ne faut rien tourner en habitude (*a*), & faire un uſage modéré de tout. Mais il n'eſt pas moins vrai qu'il eſt très-dangereux de varier ce genre de vie lorſque la nature ſemble en avoir formé un (*b*), par la préférence qu'elle

(a) *Sanus homo qui & bene valet & ſuæ ſpontis eſt, nullis obligare ſe legibus debet, &c.* Celſus, cap. I, pag. 1.

(b) *A multo tempore conſueta, etiamſi fuerint deteriora, inſuetis minus turbarè ſolent. Oportet igitur ad inſolita mutare.* Hipp. ſect. 2. aph. 50. *Neque certè, inconſideratè agere videtur qui circumſpectè cedit naturæ inclinationibus, &c.* Tulpius, obſ. med. libr. II. cap. 8, pag. 110. *Quidam aſſuetus tepidæ potui, febriens, coactâ vi, gelidam aſſumens, ſingultiens emoritur.* Zacut. Luzit. de prax. medic. admirand. lib. III, obſ. 100, pag. 516.

M. de Saint-André, Médecin, avoit demeuré à Paris avec un Bourbonnois & avec un Bourguignon, dont l'un ne vivoit que de potages, d'œufs, de fromage, de lait & de fruits, n'oſant manger ni chair ni poiſſon; & l'autre n'oſoit boire ni vin ni biere, ayant été tous deux tout-à-fait incommodés de maux de cœur & de tête

fait de certains alimens, & par l'horreur (*c*) qu'elle donne pour tous les autres, puisqu'elle veille sans cesse à notre santé, & qu'elle fait tous ses efforts pour éloigner tout ce qui peut lui nuire (*d*). Nous ne pouvons, sans courir risque de nous procurer bien des maladies, abandonner le choix, quelque bisarre (*e*) qu'il paroisse, qu'elle

de vomissement & de fievre, toutes les fois qu'ils en avoient pris. *Réflexions sur les remedes, p.* 273.

(*c*) Quant à l'horreur pour certains alimens, on ne sçauroit en avoir une plus grande que celle qu'a pour le veau, M. l'Abbé de Labatie, de la ville de Saint-Bonnet-le-Château en Forès. Cette viande, quoique déguisée, masquée & mêlangée avec d'autres, à son insçu, devint pour lui un émétique si puissant, qu'il vomit jusqu'au sang, toutes les fois qu'il en mange; c'est un fait dont j'ai été témoin oculaire.

(d) *Naturam esse sanitatis tutricem apud medicos adagium est.... Natura est vis animæ, seu facultas animæ.* Celeberrimus de Sauvages, in Thesi de animâ redivivâ propugnat. Monspelii, ann. 1741, pag. 24.

(e) *On lit dans les Ephémer. des curieux de la natur. decad.* 1, *ann.* 2, 1671, *collect. acad. tom. III, pag.* 50, qu'un jeune Ecossois étudiant à Leyde, mangeoit les araignées avec avidité. Il assuroit que ce mets lui étoit très-agréable. Ce jeune homme jouissoit d'une assez bonne santé. Scholzius, qui est l'Auteur de cette observation, cite plusieurs Médecins qui en ont fait de semblables. *Lisez aussi Platerus, dans ses observations, livr.* 1, *pag.* 238.

fait des alimens convenables à notre complexion & à notre tempérament. L'obſervation ſuivante vient en preuve de ce que j'avance.

M. l'Abbé de Villedieu avoit eu dès l'enfance une averſion inſurmontable pour tout aliment qu'on tiroit de ce qui avoit eu vie. Ni les careſſes de ſes parens, ni les menaces de ſes Précepteurs, n'avoient pu, dans un âge encore tendre, lui faire partager ſon goût : dans un âge plus avancé, ce fut la même répugnance & la même conduite. Les œufs, les différens herbages furent preſque la ſeule nourriture qu'il prit juſqu'à l'âge de trente ans. Sollicité, preſſé dans la ſuite par pluſieurs perſonnes de forcer ſon goût, notre Baniane (*f*) commença à prendre du bouillon fait avec le bœuf & le mouton ; il s'habitua inſenſiblement à l'uſage de ces viandes. Il lui ſembloit n'en être aucunement incommodé : l'embonpoint augmenta, & la pléthore ſurvint néceſſairement ; cet équilibre qui fait la parfaite ſanté, ne pouvoit ſubſiſter plus long-tems. Il eſt dangereux d'abonder en bons ſucs, & il l'éprouva. Il perdit le ſommeil, tomba peu de tems après

(*f*) Les Banianes ſont des peuples qui ne mangent rien de ce qui a eu vie. *Hiſt. naturelle de M. de Buffon*, in-12, *tom. VI*, *pag. 159*. Sur leurs Coutumes, *liſez Tulpius*, *liv. IV*, *obſ. 6*. *pag. 290*.

dans la phrénéſie, & fut agité par des convulſions (*g*); cela ne doit point ſurprendre (*h*). Les nouveaux alimens qu'il prenoit, fourniſſoient des ſucs plus abondans & plus ſucculens : la moindre raréfaction occaſionnée par la plus petite fievre, devoit procurer une diſtenſion conſidérable dans tous les vaiſſeaux, & plus grande & plus dangereuſe encore dans le cerveau, qui remplit exactement ſa boëte oſſeuſe, qui offre une réſiſtance invincible; cela arriva : il ne put s'enſuivre qu'une forte compreſſion dans les petits vaiſſeaux & dans les nerfs; en faut-il davantage pour troubler l'économie de ce viſcere, & y produire l'inflammation, occaſionner des convulſions qui devinrent mortelles à notre malade, malgré une ſaignée au bras, deux au pied & une à la jugulaire, l'uſage des délayans & quelques bains qui lui procurerent quelque tranquillité & un ſommeil momentané ?

(g) *Peſſimum ſi neque interdiu neque nocte dormiat; dolor enim; labor ac deſipientia ab eo indicantur.* Hipp. prædict. lib. II, cap. 2..... *In vigiliâ convulſio & deſipientia malum.* Ibid. ſect. 7, aph. 18.

(h) *Qui ciborum conſuetudinem antiquam immutant, in iis morbi timendi ſunt, & tales quales ille cibus producere natus eſt.* Fienus de ſignis medicis, pag. 47.

OBSERVATION

Sur de violens mouvemens convulsifs, occasionnés par le chagrin, par M. DUBRAC DE LA SAILE, Docteur en médecine, au Blanc en Berry.

Sans recourir à aucune autorité, nous sentons qu'il est en nous une substance qui differe de la matiere; mais il nous est absolument impossible de comprendre comment cet être peut avoir avec la matiere une union si intime, qu'il lui imprime le mouvement & en ranime les impressions: on remarque cependant journellement cette mutuelle correspondance. L'observation suivante démontre à quel point l'ame agit sur le corps.

Un jeune Abbé engagé, reçut, quelques jours après son engagement, des coups de plat d'épée de son Capitaine, qu'il avoit peu mérités. Il en ressentit un chagrin si vif, qu'il tomba d'abord dans une mélancolie des plus fortes: quelques heures après, l'imagination continuant d'agir, il poussa des plaintes ameres qui dégénérerent bientôt en gémissemens profonds; alors son corps trembla, & peu-à-peu, les secousses augmentant, il lui prenoit, de quatre en quatre minutes, des mouvemens si violens, que quatre hom-

mes des plus robuſtes ne pouvoient le contenir : ſa poitrine s'élevoit prodigieuſement, ſes plaintes redoubloient, & les mouvemens commençant à la tête, ſe communiquoient rapidement aux pieds, & excitoient des vibrations (ſi on peut ainſi parler) d'une rapidité infinie, & qu'on ne peut mieux comparer qu'aux mouvemens que ſe donne un gros poiſſon jetté ſur le rivage. Pendant l'intervalle des paroxyſmes, le malade gémiſſoit continuellement ; il joignoit les mains, il avoit le pouls d'une rapidité ſans égale. Je propoſai de le ſaigner au pied ; le Chirurgien n'oſa pas le haſarder, tant les paroxyſmes ſe ſuccédoient rapidement, & craignant qu'on ne pût contenir le ſang avec la ligature ; de maniere que le malade reſta ſans ſecours : ce fut dans ces étranges mouvemens, pendant dix-huit heures, au bout deſquelles s'étant un peu calmé, un Apothicaire lui donna de l'émétique qui lui fit jetter beaucoup de matiere bilieuſe. Il revint enfin à ſon bon ſens & à la tranquillité ; il lui reſta ſeulement une grande foibleſſe, ſuite de l'épuiſſement & de la grande contraction de toutes les fibres.

Le malade n'a cependant jamais perdu ſon jugement, quoiqu'il fût beaucoup affoibli ; car il m'a dit que, malgré lui, le traitement qu'il venoit d'éprouver ſe préſentoit à ſon imagination ; qu'alors il éprouvoit une

ſenſation ſi terrible, que tout ſon corps s'agitoit malgré lui.

Quelqu'ingénieuſe que ſoit la théorie du pere Malbranche & du ſavant Auteur de la médecine de l'eſprit ſur les opérations de l'ame, on ſent toujours le vuide de ſemblable explication & on ne parviendra jamais à faire ſentir démonſtrativement comment l'imagination peut agir ſur le corps, parce qu'il faudroit comprendre par quelles loix l'eſprit eſt uni à la matiere : dans la phyſique moderne, il eſt moins de cauſes occultes, que dans celle des anciens ; mais il n'eſt guere plus de vérités démontrées : le vulgaire attribue à l'imagination des femmes les enfans qui apportent les taches en naiſſant, & toutes les autres monſtruoſités : les Savans ſentent que la choſe eſt impoſſible, & ne peuvent rendre raiſon des phénomenes étranges qu'on obſerve tous les jours. Pourquoi, par exemple, naît-il tous les jours des enfans mutilés?

J'ai vu, il y a quelques années, naître un enfant dont le cerveau étoit ſeulement recouvert de la dure-mere ; & il étoit auſſi à nud que lorſqu'on a enlevé avec la ſcie la calotte oſſeuſe : la peau du viſage & celle de l'occiput ſe replioient en dedans, & ſembloient s'unir avec la dure-mere : cet enfant étoit d'ailleurs très-bien conformé. Je ne pus, par des raiſons, examiner les parties inter-

nes : ce qu'il y a de particulier, c'eſt que la mere le porta onze mois. Elle avoit eu d'autres enfans, & avoit des ſignes particuliers qui lui annonçoient ſa groſſeſſe, dès l'inſtant qu'il exiſtoit : cet enfant ne vécut que trois jours.

Je n'ai trouvé juſqu'ici rien de ſemblable dans aucun Auteur : le long ſéjour que fit cet enfant dans la matrice, au-delà des neuf mois, prouve évidemment que le fœtus ne fait d'effort pour ſortir, que lorſqu'il a reçu ſon entier accroiſſement, & que s'il l'avoit reçu à huit mois, il feroit ſes efforts pour ſortir.

OBSERVATION

Sur une Cardialgie convulſive, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, Médecin à Aumale, &c.

L'ignorance rapporte à des cauſes extraordinaires les maladies dont elle ne peut démêler le principe : elle ſe conduit d'après ſes préjugés ; & comptant ſur l'étendue de ſes lumieres, elle s'embarraſſe fort peu de l'événement. L'idée ſinguliere qu'un de ces Hippocrates de village s'étoit faite d'une cardialgie convulſive, prouve combien cette eſpece de gens eſt adroite à cacher ſon igno-

rance, & combien il eſt dangereux de tomber entre leurs mains.

Un jeune homme de quinze ans ſouffrit, au commencement de Fevrier, des convulſions violentes aux extrêmités; elles étoient accompagnées & ſuivies de rots fréquens, de vomiſſemens, d'une pituite aigre & quelquefois ſanglante, & enſuite des borborygmes, & de l'émiſſion de beaucoup de vents par les voies inférieures. Le Chirurgien du lieu trouvant dans la crépature des vaiſſeaux des indications preſſantes de ſaigner, ouvrit les veines aux bras & aux pieds. L'axiôme, *Vomitus vomitione curatur*, le décida à évacuer. Il purgea & émétiſa: tout fut inutile; les paroxyſmes ſe multiplierent au nombre de quatre ou cinq par jour, & devinrent plus laborieux: ils duroient depuis 13 juſqu'à 50 minutes. Un autre Eſculape, l'oracle du canton, fut conſulté; le cas étoit embarraſſant pour un homme qui n'avoit ni phyſiologie, ni pathologie; ſa réputation ſe trouvoit en échec; il falloit ſe tirer d'un mauvais pas: dans l'accès l'eſtomac ſe gonfloit, & enſuite la gorge: à la faveur de ces ſymptômes il fut décidé que c'étoit une couleuvre dans l'eſtomac, qui faiſoit effort pour s'échapper de ſa priſon: une faim canine venoit à l'appui de ce ſyſtême; ce vorace reptile abſorboit toute la nourriture; le mal étoit connu,

même démontré ; il n'étoit plus queſtion que d'attirer l'animal au-dehors. Je fus appellé pour en indiquer les moyens : témoin d'un paroxyſme, je ne pus m'empêcher de rire de la cauſe à laquelle on le rapportoit, & j'eus quelque peine à déſabuſer les aſſiſtans. Voici ce que j'obſervai : il y avoit un mois que la maladie préſentoit conſtamment les mêmes phénomenes.

Le malade entroit en convulſion des extrêmités : auſſi-tôt le ventre, & l'eſtomac ſur-tout, ſe gonfloient comme un ballon ; l'application de la main y étoit douloureuſe, on y ſentoit une eſpece de roulis, qui peut-être avoit fourni l'expédient d'y placer une couleuvre : le malade, en cet état, avoit les yeux fixes & immobiles ; rien ne pouvoit les faire cligner, pas même les approches du doigt ou de la lumiere : il ne pouvoit parler ; cependant il voyoit & entendoit : il avoit une continuité rapide de rots, qui partoient avec effort & ſecouſſe ſpaſmodique : ſon eſtomac étoit comme un éolipyle ; ces rots étoient de tems en tems entre-coupés d'un cri, tantôt aigu & comme ſingultueux, qu'on prenoit pour le ſiflement de la couleuvre, tantôt rauque & grave, comme le croacement d'une grenouille qu'on écraſe : la reſpiration gênée devenoit encore plus laborieuſe, quand le gonflement ſubit & conſidérable de la gorge ſuſpendoit l'exploſion

ploſion des vents : les rots étoient de tems en tems entre-mêlés d'un vomiſſement de pituite claire, & ſi corroſive, qu'elle laiſſoit dans l'eſtomac & tout le long de l'œſophage l'impreſſion d'une acidité brûlante & déchirante : le cardia ſur-tout étoit le point d'appui où ſe réuniſſoit ce ſentiment d'éroſion : la ſcene ſe termina par un court aſſoupiſſement léthargique, & la ſortie de beaucoup de vents par l'anus : le malade revenu à lui, reprit ſa gaieté ordinaire, & me rendit compte de ſon état : ces paroxyſmes ne le travailloient que de jour, les nuits étoient des plus tranquilles ; ſa faim étoit dévorante ; il lui reſtoit une douleur au côté droit de la tête, & au condyle gauche de la mâchoire inférieure, une grande âcreté à la gorge, & une laſſitude dans tous les membres. Il ne voyoit plus ou preſque plus de l'œil droit, depuis les premieres attaques ; cependant cet organe n'avoit ſouffert d'autre altération ſenſible, qu'un peu de dilatation de la prunelle ; les urines troubles & blanches comme le petit lait, ne s'éclairciſſoient pas, quoiqu'elles dépoſaſſent un ſédiment blanc & inégal. Un phénomene ſingulier, c'eſt que ce jeune homme, qui avoit beaucoup de cheveux, tomboit en ſyncope, dès qu'on le peignoit du côté droit, & la ſyncope étoit ſuivie d'un paroxyſme convulſif. Il avoit, une

quinzaine de jours avant que je fuſſe appellé, rendu le ſang par le nez ; le vomiſſement, les ſelles & les urines, effet aſſez naturel des contractions convulſives, dans un ſujet qui mangeoit beaucoup, & qui ne pouvoit manquer d'être pléthorique.

La complication de tant de ſymptômes rendoit le diagnoſtic un peu difficile : on pouvoit ſoupçonner des vers, ſur-tout le tænia. Après m'être aſſuré que le malade ne rendoit ni ſtrongles, ni portions cucurbitaires, je m'informai de ſon régime. Il avoit vécu de beaucoup de fruits cruds & de laitages : cette conſidération jointe à l'acidité corroſive des vomiſſemens, que le malade comparoit au vinaigre le plus fort, me porta à regarder cette maladie comme un cardiogme ſpaſmodique : en effet l'extrême acidité de la pituite contenue dans le ventricule, étoit plus que ſuffiſante pour pincer & criſper les fibres, & jetter ce viſcere dans les mouvemens convulſifs & la tenſion ſpaſtique qu'il éprouvoit : or, comme il eſt le centre nerveux de toute la machine, rien n'étoit moins étonnant que la progreſſion ſympathique des mouvemens convulſifs à la tête, à la gorge & aux extrêmités.

J'avois deux indications à remplir ; abſorber les acides du ventricule & les neutraliſer, & calmer le ſpaſme : l'irritabilité de

l'eſtomac ne permettoit pas, quant à préſent, de penſer à évacuer : l'inutilité des purgatifs qu'on avoit déjà mis en uſage, le mal même qu'avoit fait l'émétique, marquoient aſſez qu'il ne ſeroit tems d'employer les évacuans, qu'après avoir affoibli l'activité de l'acrimonie acide : on ſait d'ailleurs combien ſont inefficaces les draſtiques mêmes dans le *ſoda* : les yeux d'écreviſſes à grande doſe, la poudre de guttette, & les infuſions de fleurs de tilleul, furent toute ma reſſource, propoſant de terminer par quelques minoratifs animés d'un ſel lixiviel ou ſub-alcalin, & par l'uſage des eaux ferrugineuſes ; au bout de cinq jours, les abſorbans & les anti-ſpaſmodiques avoient déjà conſidérablement amorti les ſymptômes : les urines étoient redevenues naturelles, les rots & les vomiſſemens moins fréquens & moins acides : le gonflement de l'eſtomac & de l'abdomen, moindre & moins douloureux : l'œil droit commençoit à donner des eſpérances ; il rapportoit les objets bleus : les matieres fécales étoient devenues blanches & comme graiſſeuſes ; la faim ſe modéroit : tel étoit le compte que m'en rendoit le Chirurgien au 19 Mars. Il a depuis ceſſé de m'en donner des nouvelles ; mais j'ai appris *noviſſimè*, par des gens du même lieu, que cet enfant étoit à-peu-près

guéri, & qu'on le voyoit ſortir & jouer avec ceux de ſon âge.

Ce n'eſt pas la ſeule fois que j'ai eu occaſion de voir accuſer des reptiles de tous les déſordres que cauſe une maladie longue. Ceux qui dans nos campagnes ſe croient en droit d'exercer une profeſſion qu'ils n'ont jamais appriſe, ne voient que ſorts, que lézards, que crapauds & couleuvres dans les maladies qui ſont au-deſſus de la ſphere de leurs connoiſſances : ce ſubterfuge eſt un expédient dont ils ſe ſervent, pour abuſer de la crédulité du peuple, & couvrir leur ignorance. Ils ſe mettent à l'abri de tout reproche, parce qu'on n'exige pas d'eux des remedes contre les ſortileges. Il me ſouvient d'avoir vu, il y a douze ou quinze ans, ouvrir en préſence de M. du Caurroi, Médecin de Beauvais, le cadavre d'une femme qu'on prétendoit enſorcelée. Le mari nous aſſuroit gravement, ſur la foi d'un Chirurgien de village, que nous trouverions des couleuvres & des lézards. Il nommoit même le prétendu ſorcier. Les recherches ſe terminerent, comme on s'y attendoit, à la découverte d'un empyeme, du côté gauche.

OBSERVATION

Sur une Hydropiſie & ſur une Parotide ſurvenues ſucceſſivement à une fievre putride, dans laquelle on prouve inconteſtablement les effets victorieux du quinquina dans la gangrene, par M. RICHARD, Medecin, Penſionnaire de la ville de Noyon.

Satiùs eſt vitam prorogare quàm timidè, mortem maturare. Tulp. Obſerv.

Le ſieur Rouſſeau, cuiſinier de M. l'Evêque de Noyon, âgé d'environ cinquante ans, & d'une bonne conſtitution, ayant malheureuſement perdu ſon fils aîné, au printems dernier 1759, ſa mort fit ſur lui une impreſſion d'autant plus vive, qu'il diſſimula politiquement la douleur dont il fut ſaiſi. Une nouvelle diſgrace arrivée quelque-tems après, mit le comble à ſon déſeſpoir, & porta le déſordre dans l'économie animale. Il commença par ſentir des laſſitudes ſpontanées : ſon teint devint bilieux ; l'appétit lui manqua : il tomba enfin malade à la mi-Septembre ; nous n'y fûmes appellés que le 5 Octobre.

Il étoit travaillé d'une fievre putride, pour laquelle on avoit employé, les premiers

jours, deux saignées au bras, une au pied, & trois ou quatre médecines. Il usoit d'un apozème délayant : on lui donnoit pour boisson un gobelet d'eau de poulet & de limonade alternativement. Nous lui trouvâmes encore une fievre aiguë, accompagnée de mal de tête, de soif, de toux & d'oppression, avec la langue seche & crasseuse : les urines, dès l'invasion de la maladie, couloient en très-petite quantité, en comparaison du liquide abondant qu'il avaloit : elles étoient fort épaisses & briquetées ; la transpiration & les selles n'avoient point suppléé à cette excrétion ; aussi toutes les extrêmités étoient-elles œdémateuses, & il y avoit un épanchement remarquable dans le bas-ventre.

Le grand lavage ne servant, dans ces circonstances, qu'à noyer le malade, & à affoiblir le ressort des organes secrétoires, nous lui substituâmes les sucs dépurés de cresson d'eau, de chicorée sauvage, de cerfeuil, & une tisane composée de racines de chardon-roland, de fleurs d'ortie blanche & de réglisse, à laquelle on ajoutoit de l'esprit de sel dulcifié, *ad gratam aciditatem*. Ces diurétiques donnés en petite dose, produisirent tout le succès possible : le flux d'urine qu'ils provoquerent, fut si abondant, que l'enflure des extrêmités & l'ascite furent dissipées dans l'espace de douze jours ;

la fievre s'évanouiſſoit également, & de tous les ſymptômes mentionnés il ne reſtoit plus qu'un mal de tête moins violent qu'inſidieux. La maladie paroiſſoit faire place à la convaleſcence, lorſqu'on apperçut inopinément une parotide éminente & fort douloureuſe au-deſſous de l'oreille gauche; la fievre ſe ralluma avec l'inflammation, la tumeur fut bientôt accompagnée d'une bouffiſſure générale de la face, l'œil du côté affligé ſe ferma preſqu'entiérement, la déglutition devint difficile, la tête extrêmement peſante, & le malade tomba dans un aſſoupiſſement mêlé de plaintes & d'agitations.

La violence des accidens auroit demandé la ſaignée, mais l'affaiſſement de la nature s'y oppoſoit; d'ailleurs l'hydropiſie ne faiſoit que diſparoître. On conſeilla d'abord un cataplaſme fait avec de la mie de pain, le lait & la graiſſe de porc. La parotide fit un progrès conſidérable; ſon volume ſurpaſſoit, dès le ſecond jour, celui d'une groſſe noix; l'embarras du cerveau augmentoit à proportion de l'accroiſſement de la tumeur, parce qu'elle comprimoit les veines jugulaires, & que le ſang, trouvant un obſtacle à ſon retour, s'accumuloit & croupiſſoit dans les vaiſſeaux de la tête. Nous repréſentâmes à M. de Noyon que ſi l'on ne ſe preſſoit pas

d'ouvrir & de débrider la partie engorgée, avec une traînée de pierre à cautere, ſon cuiſinier étoit dans un danger imminent de périr de létargie. Nous rapportâmes que deux ans auparavant M. Oyon, Procureur-Fiſcal de S. G., avoit été guéri par ce moyen d'une parotide qui lui étoit ſurvenue après trente jours de fievre maligne. Quoique notre illuſtre Prélat fût porté pour la médecine expectative, il voulut bien conſentir à l'opération.

On appliqua ſur la tumeur un emplâtre fénêtré, dont on remplit la fente de pierre à cautere On réitéra la traînée trois heures après, afin d'atteindre & de brûler le corps de la glande parotide; elle ſe détendit le même jour, par le dégorgement d'environ deux onces de ſang & de lymphe; l'aſſoupiſſement & la bouffiſſure du viſage diminuerent conſéquemment; il y eut auſſi de la modération dans les douleurs & dans la fievre : l'eſcarre étant tombée, quarante-huit heures après, la gangrene ſe manifeſta le lendemain dans toute l'étendue de la plaie. Ce nouvel orage, trop voiſin du cerveau, cauſa les plus fâcheux déſordres, avec une précipitation inouie, le froid glaçant des extrêmités & du tronc, la dépreſſion du pouls, une diarrhée colliquative, un ſommeil inquiet & laborieux, avec les yeux à demi ouverts;

en un mot, la face hippocratique & les syncopes fréquentes annoncerent la gangrene avant qu'on s'en fût convaincu par l'inspection du mal. On se servit d'un digestif animé, en mettant par-dessus une compresse trempée dans de l'eau-de-vie aiguisée de sel ammoniac. Le malade étant insensible à l'impression de ces remedes, on toucha les bords & le fond de l'ulcere avec la pierre infernale; les ciseaux acheverent ensuite de séparer du vif ce qui étoit gangréné; mais tous les secours externes auroient été infructueux, sans les cordiaux & les anti-septiques. On eut recours au vin d'Alicante, à la confection alkermès, & particuliérement au quinquina. (Nous avions souvent eu occasion de combattre la gangrene par cet antiseptique si vanté dans les Journaux; mais nous ne l'avons jamais vu opérer si promptement ni aussi sensiblement que dans celle-ci. La suppuration commença à être louable & abondante le second jour de l'extirpation de la gangrene.) On en a donné la premiere semaine quatre prises par jour, d'un gros chacune, réduite en bol avec le syrop d'œillets : l'usage en a été continué jusqu'à la fin de la maladie, en diminuant peu à peu le nombre des prises.

Quelque-tems après cette cruelle scene nous fûmes surpris d'entendre gémir le ma-

lade en entrant dans sa chambre. Il se plaignit d'avoir souffert toute la nuit des douleurs lancinantes, qui s'étendoient de la plaie aux parties voisines ; nous n'y apperçûmes aucun changement, le pouls étoit seulement plus ému que la veille. On fit des mouchetures légeres dans toute la circonférence de l'ulcere, autant pour en mondifier les bords, que pour couper le filet du nerf, dont le tiraillement nous parut être la cause de cet accident singulier : l'opération réussit ; le malade jetta un cri lorsque la lancette rencontra & trancha la fibre nerveuse, que l'impression de l'air ou du digestif irritoit ; mais la douleur cessa entiérement dans la minute.

Les forces commençoient à revenir avec l'appétit, & le bon état de la plaie promettoit une guérison prochaine ; mais le malheureux chef de cuisine avoit encore d'autres assauts à soutenir. S'étant endormi dans son fauteuil, un jour que le vent du nord soufloit avec impétuosité, il sentit à son réveil une douleur aiguë à la joue, du côté de la parotide : c'étoit le prélude d'un engorgement phlegmoneux des muscles de la mâchoire ; leur contraction devint si forte, à mesure que la tumeur prit de l'accroissement, qu'il pouvoit à peine entre-ouvrir la bouche pour avaler.

Il eſt bon d'obſerver que les cataplaſmes anodins, émolliens & réſolutifs, appliqués ſucceſſivement, ne procurerent aucun ſoulagement; ils aigrirent au contraire les douleurs, en rendant la tumeur plus conſidérable. Il ſurvint, par ſurcroit d'accident, un éryſipele parſemé de quelques phlyctenes, qui parcourut toute la tête & le cou; la plaie devint livide & ichoreuſe. Cependant le pouls conſerva ſa bonté, & la fievre fut toujours modérée, malgré la rencontre de ces deux tumeurs inflammatoires, & le changement ſubit d'un pus louable en ſanie. On redoubla alors la doſe du quinquina, la fievre ne fut pas de longue durée, les fomentations éteignirent l'éryſipele, & fondirent inſenſiblement la tumeur de la joue contre notre attente. On employa les ſuppuratifs ſtimulans, pour ranimer l'ulcere; le digeſtif ſimple & le baume d'Arcæus ont achevé de le conſolider; de maniere que d'une grande breche creuſée par le cauſtique, il ne reſte qu'une petite cicatrice ſans difformité. On a eu ſoin, dans le cours de cette affreuſe maladie, de preſcrire au ſieur Rouſſeau une diete convenable, & de le purger à propos. Il étoit convaleſcent à la fin de Novembre. Il jouit depuis ce tems-là d'une bonne ſanté.

REMARQUES.

Les parotides qui ſurviennent à la fin des fievres putrides malignes, &c. ne ſe terminent point par une réſolution lente & ſalutaire, comme les parotides bénignes; elles menacent au contraire d'une déliteſcence ſoudaine & preſque toujours mortelle, à moins qu'elles ſuppurent; mais la ſuppuration étant ordinairement imparfaite & fort tardive, en comparaiſon de la rapidité de leurs progrès, y a-t-il de la prudence à attendre tranquillement l'effet incertain des maturatifs pour en faire l'ouverture ? La mort ne prévient que trop ſouvent leur opération, ſur-tout lorſque la tumeur acquiert en peu de tems un volume capable de comprimer & d'étrangler les veines jugulaires, ou que les forces ſont altérées par la violence & par la durée de la maladie précédente.

La briéveté que demande un Journal ne permettant pas que nous nous étendions ſur cette importante matiere, nous dirons ſeulement que le plus ſûr moyen d'enchaîner & d'attirer au dehors l'humeur virulente & fugitive que la nature dépoſe dans les parotides malignes, conſiſte à les ouvrir avant la maturité de l'abſcès; on doit même les ouvrir toutes crues, ſi la véhémence des

ſymptômes l'exige : on travaille par-là à détourner la métaſtaſe & les accidens funeſtes qui réſultent de la ſuppuration, quand on differe trop long-tems à procurer une iſſue au pus.

La pierre a cautere eſt préférable à l'inciſion, parce qu'une parotide ouverte avec la lancette, avant que l'abſcès ſoit formé, & que le pus ait ſéjourné, peut devenir ſquirrheuſe ou être ſuivie d'ulceres fiſtuleux, au lieu que le cauſtique fond & conſume les calloſités de la glande ; de plus c'eſt un excellent attractif qui avance la ſuppuration par les eſcarres qu'il produit, & en ranimant l'action organique des ſolides. Enfin nous oſons ſoutenir, après de grands Praticiens, qu'on perd moins de malades en ſuivant cette méthode, qu'en reſtant ſpectateur oiſif juſqu'à ce que la ſuppuration ſoit faite. La nature affoiblie a beſoin, dans ce cas urgent, d'être excitée par un aiguillon plus vif que les maturatifs ordinaires. C'eſt par la même raiſon que les ſaignées conviennent rarement dans les parotides qui ſuccedent aux longues maladies.

EXTRAIT

De deux Observations singulieres, l'une sur une abstinence de vingt-six ans, l'autre sur une Colique métallique, occasionnée par du pain cuit dans un four où l'on avoit fait brûler du bois de treillage, par M. VANDERMONDE, Auteur du Journal.

Il y a beaucoup d'exemples d'abstinence forcée & soutenue pendant très-long-tems, sans courir risque de la vie ; mais il y en a peu d'aussi surprenant que celui qui nous a été communiqué par M. Marteau de Grandvilliers, Médecin, & attesté par M. Thibault, Curé d'Orival. Une femme veuve, nommée Anne Harlay, du Village d'Orival, Dioceſe & Généralité de Rouen, est depuis vingt-six ans dans un état bien extraordinaire ; elle ne mange ni pain ni viande, & ne prend aucun autre aliment solide : toute sa nourriture consiste en un peu de lait qu'elle boit tous les jours, & qu'elle vomit presque aussi-tôt après : elle vit cependant depuis un si long-tems, & sa santé n'en paroît pas manifestement altérée. Ce fait s'est passé sous les yeux de M. Thibault, Curé de ce village de-

puis quarante ans, dont nous avons le certificat.

On ſait à combien de maux différens ſont expoſés les pauvres artiſans qui ſont obligés de ſe ſervir dans leurs métiers de litharge & de céruſe ; mais on auroit peine à ſe perſuader que le plomb, ce redoutable poiſon, portât ſes effets ſur le corps humain par une voie auſſi indirecte & auſſi extraordinaire que celle qu'on a eu lieu d'obſerver dans les circonſtances ſuivantes.

M. de la Valliere, il y a quelque-tems, fit enlever à ſa maiſon de campagne de Montrouge, aux environs de Paris, les treillages de ſes jardins, pour en faire conſtruire de nouveaux. Le Jardinier ayant un four où il faiſoit cuire ſon pain, jugea à propos de ſe ſervir de ce bois pour le chauffer. Les treillages étoient couverts de céruſe, & ce poiſon ſe répandant dans le four, ſe communiqua au pain, & produiſit des effets très-funeſtes à neuf perſonnes qui en mangerent. Les deux premiers ſujets qui en furent attaqués furent traités par un Chirurgien, & ils périrent ſans qu'on ait pu au juſte s'aſſurer des ſymptômes de leur maladie ; les ſept autres furent ſaiſis de douleurs de coliques des plus violentes, qui firent dès-lors ſoupçonner qu'il y avoit une cauſe commune à tous ces accidens. On fit appeller M. Combaluſier, notre confrere, qui reconnut les effets

d'une colique métallique, & qui, après s'être informé de la raiſon qui avoit pu occaſionner cette maladie, les traita comme des gens attaqués de la colique des plombiers, & les guérit.

OBSERVATION

Sur un Bézoard humain, par M. BONTÉ, Docteur en médecine à Coutances.

Les bézoards ſont des concrétions pierreuſes animales, plus eſtimées aujourd'hui dans l'hiſtoire naturelle, que dans la matiere médicale. Les Indes orientales avoient ſeules l'avantage de tranſmettre aux Européens des bézoards dont la rareté augmentoit le prix, & faiſoit peut-être tout le mérite. A meſure que les bézoards ſe ſont multipliés, la qualité alexipharmaque, qu'on leur avoit aſſigné, a paru ſe reſtreindre dans des bornes plus étroites. Différens animaux des Indes occidentales en ont fourni, & il n'en eſt peut-être point dans leſquels on n'en puiſſe trouver quelquefois même dans notre Continent.

Le ſiege ordinaire des bézoards eſt dans l'eſtomac; on les y trouve après la mort des animaux. Rarement il arrive qu'ils les rendent pendant leur vie, ſi on en excepte, ſelon quelques Naturaliſtes, la gazelle.

L'obſervation que nous communiquons eſt l'exemple d'un bézoard humain rendu par les ſelles.

M.***, Curé de la Paroiſſe de ***, avoit joui pendant long-tems d'une ſanté aſſez parfaite. Depuis ſix mois elle avoit commencé à chanceler. Il ſe plaignoit d'une peſanteur dans la région épigaſtrique, qui lui excitoit ſouvent des nauſées. Les accidens, au bout de deux mois, augmenterent au point qu'il étoit obligé de rejetter habituellement les alimens ſolides & liquides qu'il prenoit, peu de tems après les avoir avalés; ſes forces ſe trouverent épuiſées; l'embonpoint qu'il avoit eu étoit preſque changé en un vrai maraſme; l'habitude du corps étoit jaunâtre, les urines quelquefois claires, d'autres fois jaunes & briquetées; ſouvent il éprouvoit une chaleur dans la paume des mains; & dans différens tems de la journée, des mouvemens de fievre. Il avoit beaucoup de flatuoſités, & ſouvent le hoquet ſuccédoit aux vomiſſemens; tous les jours il devenoit plus languiſſant; quelques accès de goutte irréguliers lui avoient fait penſer que ſon malheureux état en dépendoit. Les choſes allant tous les jours de mal en pis, je fus engagé à l'aller voir; il me fit part de tous les accidens énoncés plus haut: j'examinai la région épigaſtrique

& celle des hypocondres, elles me parurent dures, tendues & rénitentes au toucher ; on ne pouvoit même y faire de preſſion ſans augmenter la douleur. La conſtipation étoit habituelle. Je ne balançai point à penſer que des obſtructions bilieuſes donnoient occaſion à cette maladie. Je crus devoir m'attacher d'abord à calmer les vomiſſemens par des potions anti-émétiques & narcotiques, afin de pouvoir faire prendre quelque nourriture, & de faire retenir les médicamens qui me paroiſſoient indiqués. Je recommandai des lavemens réitérés, émolliens & laxatifs, des fomentations relâchantes, l'uſage du petit lait, des huileux & un purgatif. Après avoir inſiſté quelques jours dans l'uſage de ces médicamens, malgré la potion anti-émétique, le vomiſſement n'étoit calmé que pendant quelques heures, & il revenoit enſuite avec plus de violence ; le purgatif paſſa & opéra même aſſez bien, ſans apporter cependant aucun ſoulagement ſenſible. Je conſeillai de ne point ſe rebuter de cette méthode, qui fut encore continuée & ſuivie d'un nouveau purgatif, dont le ſuccès fut bien différent que celui du premier. Il arrive d'abord une anxiété conſidérable dans la région épigaſtrique, à laquelle ſuccede bientôt un calme ineſpéré, qui devient le prélude d'une guériſon com-

plette. Les bouillons ne reviennent plus ; une douleur assez aiguë se répand successivement dans les différentes régions du bas-ventre ; enfin la douleur & la pesanteur du fondement annoncent le passage d'un corps dur & étranger ; le bruit que la chute de ce corps produit en tombant dans le bassin, rend le malade curieux d'y regarder ; sa surprise fut mêlée d'effroi, lorsqu'il y apperçut une pierre fort considérable, environnée de glaires ; la cause de ses douleurs devient pour lui un objet de curiosité, qu'il garde avec un soin précieux. J'appris cet événement peu de tems après qu'il fut arrivé, & je l'invitai aussi-tôt à me céder une portion de cette pierre, qu'il eut la bonté de partager avec moi.

La portion qui m'a été envoyée est hémisphérique, & fait partie d'une sphere de treize à quatorze lignes de diametre ; sa surface est polie & assez égale, à une éminence près, située à l'endroit de sa plus grande convexité ; sa couleur est jaunâtre, brillante à quelques endroits, comme parsemée de parcelles talqueuses ; elle est légere, grasse au toucher, inflammable, se fondant en brûlant comme la cire à cacheter, & répandant une odeur résineuse ; elle surnage dans l'eau ; sa consistance est assez ferme, quoiqu'elle se laisse couper

comme du ſavon ; les couches de cette pierre ne ſont point concentriques ; elles paroît formée comme par rayons, qui, partant d'un centre commun, deviennent divergens à la circonférence ; le noyau eſt très-dur, quoiqu'il ſe laiſſe cependant couper ſans s'éclater.

La pierre dont il eſt queſtion dans cette obſervation a eu, ſans difficulté, ſon origine dans la véſicule du fiel ; elle réunit tous les caracteres eſſentiels des pierres biliaires ; mais elle n'y a certainement pas acquis tout ſon volume ; il auroit été impoſſible que le canal cholédoque eût cédé au point de la laiſſer échapper dans le duodenum. A quelles douleurs n'expoſent pas les malades, des concrétions pierreuſes biliaires, beaucoup plus petites ? Les ſymptômes qui précedent leur ſortie menacent ſouvent d'un danger de mort évident. Il eſt donc vraiſemblable que le noyau de cette pierre aura paſſé encore aſſez petit dans l'inteſtin duodenum ; il y aura été retenu, près l'inſertion du conduit cholédoque, par quelques mucoſités ; ſon poids aura même formé un cul-de-ſac, dans lequel il aura été engagé ; les ſucs biliaires dégénérés, devenus plus viſqueux & groſſiers que dans l'état naturel, l'auront par degrés augmenté. On voit à la portion de cette pierre, qui m'a été

envoyée, une petite éminence oblongue, qui pourroit être un appendice qui s'étendoit jusqu'à l'insertion du canal cholédoque. Les accidens occasionnés par la présence de cette pierre n'ont besoin d'aucun éclaircissement ; c'est aux secousses des purgatifs & à la fonte des muçosités qui la retenoient, que le malade en doit la sortie & la cessation de ses douleurs. On peut comparer la formation de cette pierre à celles de la vessie, qui, descendues des reins dans la cavité de ce viscere, encore fort petites, y prennent un nouvel accroissement, & forment, par leur pesanteur, dans les parois de la vessie, un cul-de-sac dans lequel elles sont retenues & enkistées.

MALADIES

Régnantes parmi les Soldats en garnison à Bitche, & Observations sur trois différentes Hydropisies survenues à la suite de maladies aiguës ; l'une desquelles a été guérie par l'usage du lait, par M. LANDEUTTE, Médecin du Roi en son Hôpital Militaire de Bitche, Membre du College royal des Médecins de Nancy.

PREMIERE OBSERVATION.

Les fatigues excessives de toute espece

qu'ont eſſuyé nos troupes pendant la campagne derniere, leur long ſéjour ſous la toile, même pendant les tems les plus affreux de l'arriere-ſaiſon, un même camp qu'elles ont été obligées de garder très-long-tems, peut-être en poſition mal-ſaine; toutes ces choſes ont pu facilement donner naiſſance à pluſieurs ſortes de fievres & de maladies cauſées, pour la plupart, par l'appauvriſſement & l'épaiſſiſſement des humeurs. A ces cauſes phyſiques certains Régimens peuvent ajouter des marches longues, qu'il a fallu qu'ils fiſſent par des pluies continuelles, pour rentrer en France immédiatement après la ſéparation de l'Armée : celui de Piémont a été de ce nombre, & nous a laiſſé, en paſſant par cette ville, ainſi qu'il l'a fait ailleurs ſur ſa route, beaucoup de Soldats malades.

Les différentes maladies qu'ils ont eu, étoient des fievres ardentes, des continues avec redoublemens, dont quelques-unes étoient malignes, enfin des inflammatoires: produit trop ordinaire des peines, des travaux & de la façon de vivre des Soldats.

Comme il n'eſt point extraordinaire de voir dégénérer les maladies aiguës en chroniques, ſoit parce que le relâchement des ſolides eſt toujours en raiſon du degré de tenſion où ils ont été, ſoit par la trop grande diſſipation des eſprits, ſoit par l'acrimonie

& l'épaiſſiſſement augmentés des liqueurs, qui ſe ſont engorgés par le feu de la fievre, dans une partie de leurs couloirs, je n'ai pas été ſurpris de voir trois de ces Soldats de Piémont devenir hydropiques, à la ſuite des fievres qui venoient de les travailler.

Le premier d'entr'eux étoit un nommé Labraux, de la Compagnie de Dauphin, âgé d'environ quarante-cinq ans, d'un tempérament ſec, atrabilaire, homme par conſéquent très-vif, dont la fibre forte étoit accoutumée, avant ſes épuiſantes fatigues, de broyer & de pouſſer en avant des liqueurs naturellement terreuſes, inflammables, diſpoſées à une plus grande denſité, capables, l'ayant une fois acquiſe, d'engorger les vaiſſeaux où elles circulent, de maîtriſer à leur tour leur action, d'entraîner enfin mécaniquement des maladies de langueur.

Telles furent les cauſes originaires & procatarctiques internes de l'hydropiſie aſcite & tympanite que je décris. Les procatarctiques externes ont été l'abus des ſix choſes non naturelles : & en effet, eſt-il un état qui occaſionne plus le mauvais uſage, que le métier de la guerre.

Ce fut le 31 Janvier de cette année, que ledit Labraux fut dépoſé, avec ſes camarades, à notre hôpital; il étoit attaqué d'une

fievre ardente bien caractériſée, tant par des dégoûts, des envies de vomir, de grandes laſſitudes, une langue fort ſeche, la peau brûlante, que par des anxiétés, une ſoif inextinguible, des inſomnies, une reſpiration vîte & gênée, une toux preſſante (qui paroiſſoit dépendre d'un engorgement inflammatoire au foie, que l'on pouvoit auſſi ſoupçonner d'obſtructions, vu le tempérament atrabilaire du malade, démontré par une peau toujours très-biſe, des cheveux noirs & une conſtipation preſque habituelle.) Je ſatisfis de mon mieux aux différentes indications; la maladie paroiſſoit céder aux remedes; la convaleſcence commençoit; l'appétit ſe fortifioit; encore un pas le malade étoit guéri : il ne ſe fit pas; il eſſuya au contraire tout-à-coup, le 21 du même mois, un revers, qui débuta par une ſorte d'affaiſſement, avec affection comateuſe, le pouls preſqu'inſenſible : ce fut-là comme le moment marqué de relâchement, après une trop forte & trop longue tenſion, en annonçant en même-tems un grand épaiſſiſſement dans les différentes eſpeces d'humeurs, & trop de lenteur dans leur mouvement progreſſif. Je fis face à l'événement; la nature ſe releva; enfin le malade toucha de nouveau à la convaleſcence. A peine fut-il mieux, que les pieds

&

& les jambes s'enflerent ; les cuiſſes furent bien vîte de la partie : je lui fis faire un vin apéritif & une tiſane diurétique, dont l'effet ne répondit point à mon attente. Je fus contraint, le quatrieme jour, de changer de batterie ; l'œdeme des extrêmités inférieures avoit précipitamment diſparu : le malade étoit attaqué d'une colique inflammatoire, avec tenſion très-douloureuſe du bas-ventre ; un pouls petit & concentré ; les urines ſupprimées : la circonſtance étoit alarmante ; le ſecours devoit être prompt : il me ſembla qu'on n'en devoit attendre que des adouciſſans & des calmans : je les employai avec fruit, tant intérieurement qu'en topiques : la choſe ayant été priſe à tems, l'érétiſme diminua aſſez vîte, les douleurs ſe calmerent, la reſpiration devint plus aiſée, les urines reparurent ; elles furent très-rouges les deux premiers jours, dépoſant un ſédiment non briqueté, mais de la plus belle & de la plus tendre couleur de roſes : le gobelet où j'en faiſois garder matin & ſoir, en étoit teint à la hauteur des urines : ce ſédiment ſe détachoit difficilement des parois ; il y étoit d'autant plus intimement incruſté, qu'il ſe préſentoit ſous la forme d'une poudre extrêmement fine, capable par conſéquent de s'ajuſter au diametre étroit des pores du verre.

Ce nouvel incendie éteint, fut immédiatement suivi d'une hydropisie ascite, combinée avec une tympanite, toutes deux parfaitement caractérisées ; l'enflure des jambes reparut ; en un mot, toutes les parties inférieures augmentoient de volume, les supérieures, prodigieusement desséchées, en faisant, pour ainsi dire, les frais.

Mes réflexions sur le tempérament du malade, sur ce qui avoit précédé ses maladies, sur leur nature, sur leurs différens événemens, sur la maniere dont elles avoient fait leur invasion ; d'ailleurs quelques douleurs sourdes & parfois aiguës, ressenties dans de certains points de l'abdomen, depuis la double hydropisie déclarée, ne me permirent point de douter qu'elle ne fût du nombre de celles qui viennent par érosion, laquelle reconnoît pour cause déterminante la qualité corrosive des fluides : partant de cette indication, je ne vois point d'autre parti, comme je l'avois déjà heureusement expérimenté trois autres fois, que de mettre le malade à l'usage du lait, qui devenoit ici médicament alimenteux : je prescrivis pour boisson ordinaire le petit lait clarifié, dans lequel, faute de cloportes vivantes, on en fit bouillir de seches : on y dissolvoit ensuite de l'arcanum-duplicatum : le malade prit, matin & soir, une dose

de lait pur, bien écrêmé ; trois fois le jour, un bol abſorbant & légérement apéritif ; tous les ſix jours, deux onces de manne ; ſa nourriture ne fut que de la crême d'orge au bouillon, les premiers jours, enſuite au lait : par ces différens moyens, les urines coulerent abondamment ; les douleurs ſpaſmodiques intérieures ceſſerent ; la liberté du ventre ſe rétablit, & ſe ſoutint ; les vents ſortirent avec bruit, la grande ſoif céda, l'enflure ſe diſſipa, & le malade fut bien guéri.

Le lait, dans cette eſpece d'hydropiſie-ci, étoit donc l'unique moyen de guériſon, ſes principes étant propres à corriger les ſels trop actifs des liqueurs, à en émouſſer les pointes par leurs parties onctueuſes, à les délayer, & en brider l'activité par la partie ſéreuſe.

SECONDE OBSERVATION.

Le nommé Boyer, de la compagnie de Taſque, a donné lieu à ma ſeconde obſervation. Il pouvoit être âgé de trente ans, d'un tempérament pituiteux, mélancolique, d'une humeur douce ; il avoit le teint olivâtre : ſon entrée à l'hôpital, datoit du même jour que celle de Labraux ; il y fut conduit pour une fievre continue, avec redoublement & point de côté. La malignité

s'en mêla ; il fut difficile de faire prendre le deſſus à la nature ; elle éprouva pluſieurs rechutes ; enfin la maladie devint chronique : l'anaſarque ſe déclara, fut confirmée, une aſcite peu conſidérable parut s'y allier. (On voit rarement de leucophlegmatie, ſans un léger épanchement dans l'abdomen ; la poitrine même paroît quelquefois s'en reſſentir : j'en ai ſoupçonné celle de Boyer, qui étoit parfois tourmentée d'une petite toux, avec difficulté de reſpirer.)

Cette hydropiſie étant probablement venue par infiltration, tranſudation, à la ſuite du relâchement des ſolides, de la fixation des liqueurs, ſur-tout d'une conſiſtance trop viſqueuſe de la lymphe : mes indications furent d'atténuer, diviſer & détourner les humeurs, de reſtituer l'élaſticité aux ſolides forcés : pour les remplir, je fis d'abord faire des frictions avec des linges chauds ſur tous les membres du malade, pendant pluſieurs jours : je lui fis prendre une potion ſudorifique, pour tâcher d'ébranler les liqueurs figées : je le mis à l'uſage d'une tiſane diaphorétique & diurétique ; il prit enſuite chaque jour, en quatre doſes, une mixture compoſée de cinq onces de décoction de chardon bénit & de ſcabieuſe, d'un ſcrupule d'arcanum duplicatum, de cinq grains de kermès minéral, d'un demi-gros de tein-

ture de Mars apéritif, & d'une demi-once de ſyrop de *rhamno cathartico* : ce remede fit un merveilleux effet ; il ouvrit les voies aux évacuations ; les urines ſur-tout furent des plus abondantes ; la reſpiration devint libre ; la bouffiſſure de tout le corps ſe diſſipa en quinze jours (pendant leſquels il prit deux petites médecines ;) les forces revinrent, & le malade obtint une guériſon parfaite.

TROISIEME OBSERVATION.

Va-de-bon-cœur, de la compagnie précédente, nous vint le 10 Février de Veiſſembourg, où il étoit reſté à l'hôpital, pour une pleuréſie, me dit-il ; on l'y avoit ſaigné une douzaine de fois : ſe croyant bien rétabli, il ſe mit en route, & n'alla pas loin : il eut même toutes les peines du monde à gagner cette ville ; il vint le lendemain à l'hôpital, augmenter le nombre de ceux qui y étoient du même corps : il étoit attaqué d'une fievre continue-redoublante, vermineuſe, avec une ſorte de pleuro-péripneumonie, & les ſignes les plus démonſtratifs des premieres voies farcies : venant d'être prodigieuſement ſaigné, je me gardai bien d'employer ce remede ; j'enviſageai l'embarras inflammatoire de la poitrine, comme provenant uniquement de la ſaburre de l'eſtomac ; en

effet, deux vomitifs & quelques purgatifs doux la dégagerent ; les autres ſymptômes furent plus rénitens : ils s'accrurent, varierent, malgré l'uſage des délayans atténuans, des anthelmintiques entre-mêlés de légers laxatifs : de nouveaux incidens parurent & ſe préſenterent ſous les dehors de la malignité, tels que des délires plus ou moins ſuivis, des ſoubreſaults de tendons, une langue ſeche, tremblante, un pouls quelquefois élevé, dans d'autres momens, d'une foibleſſe extrême ; enfin, il ſe déclara un cours de ventre bilieux, ſi fort, qu'il fallut le mitiger & recourir aux cordiaux, pour ſoutenir le malade : cet état fut bientôt ſuivi d'une enflure conſidérable des jambes, des cuiſſes ; elle parut ſe communiquer au bas-ventre, qui ſe gonfla médiocrement, & dans lequel on ſentoit déjà un peu d'ondulation ; la main gauche devint même très-œdémateuſe ; le malade ſe tenoit pourtant couché, ſur les deux côtés indifféremment : quoique tout me parut preſque déſeſpéré, je tentai l'uſage des légers apéritifs, des diurériques unis aux toniques aſtringens : ces remedes furent pris ſous la forme ſolide & en potion ; la potion étoit celle dont je m'étois ſervi pour Boyer, en y changeant cependant le ſyrop de *rhamno* en celui des cinq racines apéritives, & en en retranchant deux grains

de kermès. Ce qui se prenoit aussi chaque jour, sous forme solide, étoit trois petits bols, dans la composition desquels entroient un scrupule de rhubarbe, autant d'écorce du Pérou, douze grains de safran de Mars apéritif, dix grains de canelle, huit de cloportes, trois de kermès minéral, & le syrop de chicorée composé : ces deux seuls remedes, dont l'usage fut soutenu environ trois semaines, aidés de deux minoratifs, d'une tisane appropriée, & d'une nourriture analeptique, guérirent Va-de-bon-cœur, & le mirent en état d'aller joindre son régiment en Flandres.

LETTRE A M. ***,

Sur l'usage des eaux de Bareges, dans les maladies vénériennes, par M. FRANÇOIS DE BORDEU, Médecin à Bareges.

MONSIEUR,

Vous avez été surpris des observations que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, & que vous avez insérées dans le Journal du mois de Mars 1760 : l'efficacité qu'elles paroissent indiquer dans les eaux de Bareges, pour le traitement des maladies véné-

riennes, est assurément merveilleuse, & semble un peu contraire aux idées qu'on s'est formées sur la nécessité du mercure dans ces maladies ; mais ces observations ne sont pas les seules. En relisant le *Journal de Bareges* (a), j'en ai trouvé qui constatent la vertu de nos eaux, pour adoucir, calmer, diminuer & même faire presqu'entiérement cesser des symptômes jugés véroliques. Je vais, Monsieur, vous parler de quelques-uns de ces cas, pour satisfaire à votre juste curiosité.

1° Les suites ordinaires du virus négligé, les tumeurs aux glandes, les caries des os, les tremblemens qu'on voit souvent résister au mercure, guériront très-souvent par l'usage de nos eaux : ces faits sont prouvés par un grand nombre d'observations éparses dans *notre Journal*, & je puis assurer qu'il n'est aucun Médecin ni Chirurgien de la pro-

(a) On donne ce nom à un Recueil d'Observations des maladies que les eaux de Bareges guérissent, & de celles qui résistent à leur vertu. MM. de Bordeu, pere & fils, Médecins de l'hôpital militaire, & Intendants des eaux, sont les premiers & les seuls qui aient fait ce Recueil, dont ils sont chargés d'envoyer chaque année des copies au Ministre de la guerre, & au premier Médecin : ce qu'ils ont fait régulièrement depuis 1749.

vince, qui n'ait vu ou pu voir les effets dont il eſt queſtion.

Vous ſçavez, Monſieur, combien les ſymptômes ſont opiniâtres, combien ſurtout ils réſiſtent à l'action du mercure; & vous n'ignorez pas que ſouvent un attachement trop ſcrupuleux à quelques préceptes reçus, fait employer & réitérer les frictions mercurielles, tant qu'il reſte le moindre accident. Combien de fois la maladie, qui n'eſt plus du reſſort du mercure, eſt-elle aigrie, rendue plus rebelle & quelquefois incurable par la réitération d'un remede qui ne lui convient plus, & qui n'eſt jamais indifférent, faiſant toujours un grand bien ou un grand mal? On voit ſans doute de quelle importance il eſt de s'oppoſer à de pareils inconvéniens. Il eſt aiſé d'appercevoir le danger. Les obſervations faites à Bareges offrent un moyen de le prévenir.

2° Les mauvais effets du mercure, tels que les étranglemens des muſcles de la face, les ulceres à la bouche & au goſier, les délabremens des gencives, la maigreur & la foibleſſe qui ne ſont que trop ordinairement la ſuite de l'uſage du même remede, ſont auſſi diſſipés très-ſouvent par l'effet de nos eaux. Cette remarque avoit déjà été faite par M. *Deſault*, Médecin de Bordeaux.

Tous ces accidens ſont le plus ſouvent

excités par un défaut de ménagement du mercure, lorſqu'on le donne en trop grande quantité & trop ſubitement, dans la vue d'exciter une ſalivation ; cependant on les voit quelquefois ſurvenir dans certains tempéramens foibles & ſenſibles, lors même qu'on a employé le mercure avec beaucoup de précautions, qu'on a évité de le faire porter à la bouche, & qu'on a ſuivi, en un mot, la méthode de l'extinction. Mon pere m'a aſſuré avoir vu quelques-uns de ces pauvres malades, vrais ſquélettes vivans, dans une extrême langueur, pâles, décharnés, ayant de la peine à ſe ſoutenir, qui, par l'uſage de nos eaux, reprenoient peu-à-peu leur appétit, leur force & leur embonpoint : les ulceres ſont guéris avec une facilité admirable ; cette vertu eſt une des plus remarquables & des plus anciennement reconnues dans nos eaux. Cependant, Monſieur, ces mêmes ulceres, effets d'un mercure trop actif, combien de fois n'ont-ils pas été des ſignes ſuffiſans pour condamner les malades aux frictions ?

3°. Nous avons vu ſouvent des écoulemens de ſemence ou d'une ſorte de purulence, qu'il eſt difficile de bien caractériſer, que le mercure ménagé par les grands maîtres, & à diverſes repriſes, n'avoit pu arrêter, céder en peu de temps à l'uſage des

mêmes eaux. Il en faut dire autant des carnosités dans le canal de l'uretre.

De tous les symptômes de la vérole, les gonorrhées sont, sans contredit, les plus difficiles à guérir, à déraciner entiérement; les préparations mercurielles blanchissent, & on est obligé souvent d'avoir recours à des astringens, dont l'effet n'est pas constant, ni toujours exempt de danger. Il n'y a pas les mêmes inconvéniens à craindre, en traitant les gonorrhées avec nos eaux: on évite l'alternative cruelle, ou de remettre le malade à l'usage inutile du mercure, ou d'avoir recours à des médicamens, dont l'effet le plus complet peut avoir des suites fâcheuses. Nos eaux (les Bonnes, comme celles de Bareges,) prises en boisson, en bain, en douches, & jointes à l'usage du lait, dans les commencemens des gonorrhées virulentes, rendent en peu de jours l'écoulement bien libre & louable. Mon pere, depuis plus de quarante ans, n'emploie pas d'autre tisane que ces eaux dans ces maladies: on n'a encore que des présomptions au sujet des effets qu'elles produiroient, étant continuées seules: on a coutume de leur joindre l'usage des mercuriaux, sur-tout sur la fin des maladies.

4° Nous avons des observations de malades attaqués depuis long-tems d'une vérole confirmée, avec chancres, bubons, exosto-

ſes, caries, ulceres, &c. chez qui l'uſage ſeul de ces eaux a ſinguliérement diminué ces ſymptômes, fondu & détruit preſqu'en entier juſqu'aux exoſtoſes.

Il eſt enfin difficile de refuſer à nos eaux quelque vertu anti-vénérienne. Je ſuis cependant bien éloigné de vouloir les comparer au mercure, & encore moins de les lui ſubſtituer : je penſe au contraire qu'elles doivent lui être aſſociées, ſur-tout quand on eſt à portée de le faire, de même qu'on l'a fait dans le traitement des écrouelles ; on pourroit par-là favoriſer ſon action, le rendre plus traitable, les ſuites de ſon uſage moins fâcheuſes, & ſon effet plus aſſuré.

Je ne dois pas oublier de vous dire que pluſieurs perſonnes voyant l'efficacité de nos eaux dans le traitement des maladies vénériennes, dans la guériſon des ſymptômes, des accidens & des embarras qui les ſuivent ou les accompagnent, ont penſé qu'elles contenoient du mercure, d'autant mieux qu'elles ont quelquefois fait ſaliver les malades qui en uſoient en certaine quantité : cette prétention ſera vraiſemblablement entiérement détruite & diſſipée par l'excellent Médecin-Chymiſte que M. le premier Médecin a chargé de l'examen des eaux minérales du royaume ; pour nous, notre place & notre devoir nous réduiront à examiner les maladies que ces eaux peu-

vent combattre. Il reſtera à déterminer s'il n'eſt pas poſſible d'obtenir dans les maladies vénériennes une parfaite guériſon des remedes qui ne contiennent point de mercure, & notamment de nos eaux ; s'il n'eſt pas quelquefois utile ou néceſſaire de s'abſtenir tout-à-fait de ce ſpécifique ; ſi, lorſqu'on s'en ſert, il n'eſt pas important de varier la forme de l'adminiſtration.

J'ai l'honneur d'être, &c.

AVIS.

M. Dugès, Chirurgien-Herniaire à Paris, donne avis au Public, qu'il a imaginé un bandage d'une conſtruction nouvelle, propre à contenir les hernies inguinales & crurales. Ce bandage, dont le reſſort n'exige point, comme les autres, de ceinture de fer, contient les deſcentes de maniere à ne gêner aucun exercice du corps, & de quelque délicateſſe que peuvent être les perſonnes. Il ſe porte ſans la moindre gêne ; ſon action & ſa force ſont toujours les mêmes, vu les reſſorts qui le compoſent.

Ce bandage a été agréé de la Faculté de médecine de Paris, & de l'Académie royale de chirurgie.

Approbation de la Faculté de médecine de Paris.

Meſſieurs *Vaſſe*, *Boulland*, *Bertrand* & *Petit*, qui avoient été commis par la Faculté pour examiner ce bandage à reſſort, nouvellement inventé par M. Dugès, en ayant fait leur rapport à la Faculté, le mardi premier du préſent mois de Juillet, & ledit bandage en conſéquence ayant été approuvé par ladite Faculté, je lui ai délivré le préſent Certificat.

A Paris ce 3 Juillet 1760.

Signé BOYER, de l'ordre du Roi, *Doyen de la Faculté de médecine.*

Extrait des regiſtres de l'Académie royale de chirurgie, du 22 Mai 1760.

M. de la Faye, qui avoit été nommé par l'Académie pour examiner un nouveau bandage pour les hernies inguinales & crurales, préſenté par M. Dugès, Chirurgien-Herniaire, en ayant fait ſon rapport, l'Académie a jugé que ce bandage pouvoit convenir à beaucoup de ces hernies, & leur être plus avantageux que les autres bandages.

En foi de quoi j'ai ſigné le préſent Extrait de nos regiſtres le 23 Mai 1760.

Signé MORAND, *Secrétaire perpétuel.*

LIVRES NOUVEAUX.

Dominici Vandelii philoſophi & medici, Diſſertationes tres, de Aponi thermis, de nonnullis inſectis terreſtribus, & zoophitis marinis, & de vermium terræ reproductione atque tænia canis. Patavii, 1758, *ex typographiâ* Conzalti.

Des trois Diſſertations que contient ce volume, il n'y a que la premiere dont nous nous propoſons de faire mention. Pluſieurs Savans, entr'autres *Fallope* & *Jean de Dondis*, ont déjà parlé de ces eaux minérales, qui, s'il en faut croire l'Auteur, furent découvertes & miſes en uſage pour la premiere fois par un de ſes ancêtres, nommé *Jérome de Vandeli*. Parmi la multitude de ſources d'eaux chaudes qui ruiſſelent de toutes parts aux environs d'Apone, l'Auteur en diſtingue cinq, dont quatre coulent préciſément vers les quatre points cardinaux, & une cinquieme coule obliquement. Il en a eſtimé la chaleur avec un thermometre gradué arbitrairement, à 80 parties; & comme cette graduation n'eſt relative à aucun thermometre connu, nous nous contenterons d'indiquer avec l'Auteur, que l'une de ces ſources eſt éminemment chaude, par comparaiſon aux quatre autres, tellement qu'il l'appelle *aqua fervens*, & qu'il propoſe non-ſeulement d'en faire des étuves, mais encore de conſtruire des ſerres pour les plantes qui recevroient leur chaleur des vapeurs de cette ſource. Il eſt vraiſemblable qu'en propoſant cette idée, M. Vandeli a oublié que les vapeurs chaudes & humides de l'air renfermé ſont un obſtacle à la végétation.

Sans nous arrêter au détail des expériences chymiques, miſes en œuvre pour reconnoître les parties conſtituantes de ces eaux thermales, nous concluerons avec M. Vandeli, qu'elles contiennent du ſoufre, du fer, une terre calcaire & du ſel. La nature de ce ſel n'eſt pas approfondie par l'Auteur. Il remarque ſeulement que les pierres qui forment le rivage du ruiſſeau par où s'écoulent

ces eaux minérales ſont le matin ſemées de petits cryſtaux ſalins & brillans, mais qu'à meſure que le ſoleil paroît, ces cryſtaux s'évanouiſſent, & ne laiſſent qu'un peu de terre blanchâtre. En conſidérant le peu de lumieres chymiques que l'Auteur répand ſur toute ſon analyſe, & l'eſpece d'ignorance où il paroît être ſur les effets les plus connus du ſel de Glauber, ne pourroit-on pas ſoupçonner que c'eſt en effet un ſel de cette nature qui ſe trouve dans ces eaux, & qu'un meilleur Chymiſte y auroit découvert ?

Un phénomene aſſez rare qui ſe trouve dans les eaux d'Apone, c'eſt que leur chaleur eſt aſſez conſidérable pour durcir des œufs, & pour faire périr les inſectes ou autres petits animaux qu'on y plonge ; néanmoins ces eaux ont leurs habitans, pour qui la chaleur eſt néceſſaire, puiſqu'ils meurent dans l'eau froide. Ces habitans ſont entr'autres, des buccins, dont la forme differe un peu des buccins ordinaires, des petites ſquilles pareilles à l'eſpece de ver dont *Gœdart* a donné la figure.

A l'égard du *tœnia* ou du ver ſolitaire qui ſe trouve dans le chien, l'Auteur ſemble conclure de ſes expériences que ce n'eſt pas un compoſé de pluſieurs vers, mais un ſeul animal, qui ne doit pas ſon exiſtence à la réunion de pluſieurs autres.

Joſeph. Ludov. Roger, *Med. Doct. Monſpelienſ. &c. Specimen Phyſiologicum.* L'Auteur prétend prouver avec beaucoup d'eſprit dans cette Theſe, que nos fibres ſont, dans tous les inſtans de notre vie, dans une palpitation & une vibration continuelle & inſenſible : par ce moyen, il explique aſſez ingénieuſement tous les phénomenes de la machine humaine. A Paris, chez *Ganeau*, rue S. Severin.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

JUIN 1760.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	16	23 ½	19	28	1	½	S-S-E. foible.	Peu de nuages.
2	17	24 ½	19 ½			0	*Idem.*	*Idem.*
3	17	25 ½	20 ½		2		S-E. *id.*	*Idem.*
4	18	22	19 ½				*Idem.*	*Id.* Pet. pl. écl, tonn. méd. à midi & à minuit.
5	16	23	18		1		O. fort. le soir.	B. de nua. tonn. le m. pl. méd. la nuit.
6	14	16 ½	14		2		*Id.* méd.	Couvert.
7	14	17	15				*Idem.*	Beaucoup de nuages.
8	15	20	17		3		O. au N-O. méd.	*Idem.*
9	15	23	20		2	½	N. au E. *idem.*	Peu de nuages.
10	17	25	20			0	E. au N. *idem.*	*Idem.*
11	16		20		1	½	N. fort.	*Idem.*
12	14	21 ½	15				*Idem.*	Serein.
13	12	18	14		0		*Idem.*	Peu de nuages.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir	pouces.	lignes.	parties.		
14	9	17	13	28	2	0	*Idem.*	*Idem.*
15	12	20	14	27	11	$\frac{1}{2}$	N-O. *id.*	*Idem:*
16	12	18	13	28	0		O. *idem.*	B. de nua. pet. pl. le mat. par intervalles.
17	11	17	12		1		*Idem.*	*Idem.*
18	8		$14\frac{1}{2}$	27	11	0	O. au S. *idem.*	Couv. pet. pl. par int. le matin.
19	$14\frac{1}{2}$	19	$13\frac{1}{2}$	28	0	0	*Idem.*	B. de nua.
20	$12\frac{1}{2}$	16	12		1		*Idem.*	*Id.* Pl. méd. par interv. le matin & la nuit.
21	12	17	15				*Idem.*	Couvert, pluie forte la nuit.
22	12	18	13	27	11	$\frac{1}{2}$	S. méd.	*Id.* Pluie forte à 4 h. le soir.
23	12	13	12		7	0	*Id.* fort.	Couv. pl. méd. par int. tout le jour.
24	$11\frac{1}{2}$	14	11		6		*Idem.*	*Idem.*
25	10		12		9		*Idem.*	*Idem.*
26	11	17	15	28	0	0	*Id.* méd.	B. de nua.
27	13	16	14	27	9		*Idem.*	Couv. pet. pluie dès le mat. jusq. 4 h. du soir.
28	14	18	13	28	1		*Idem.*	*Idem*
29	13	18	$14\frac{1}{2}$	28	4	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Beaucoup de nuages.
30	$14\frac{1}{2}$	21	17		5	0	*Id.* au S-E.	Peu de nuages.

La plus grande chaleur marquée au thermometre pendant ce mois, a été de 25½ deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 17½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.
2 fois de l'E.
5 fois du S-E.
13 fois du S.
10 fois O.
2 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems serein.
20 jours de nuages.
9 jours de couvert.
2 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1760, par M. VANDERMONDE.

On a observé parmi les enfans de l'un & l'autre sexe, des toux quinteuses, accompagnées d'une petite fievre tierce ou quarte. Ceux qui en étoient attaqués, avoient la langue chargée, le ventre dur & serré, les urines fort rouges, la respiration gênée, & suivie de sifflemens. Une petite saignée ou deux, des tisanes très-légeres de bourrache, des purgations répétées, & quelquefois, pour calmer les symptômes, quelques béchiques incisifs unis aux huileux, achevoient le traitement. On a remarqué aussi de véritables coqueluches, annoncées par un enrouement qui s'étendoit jusqu'à la poitrine, suivi d'une petite toux qui devenoit insensiblement violente & convulsive, des lassitudes universelles, une difficulté très grande de respirer, sans fievre cependant & sans mal de tête. Les tisanes béchiques & incisives, l'ipécacuanha, les absorbans & les nitreux, les purgations douces & répétées étoient les seuls instrumens de la guérison. Quelques enfans éprouvoient des éruptions miliaires qui paroissoient à la fin de la maladie, & qui sembloient annoncer une dépuration complette de la matiere morbifique. Ces maladies n'ont pas été rebelles aux remedes, & n'ont été accompagnées d'aucun accident fâcheux.

Il y a eu parmi les adultes des ophthalmies, des fluxions sur les dents, sur le visage, des diarrhées qui n'ont exigé que le traitement ordinaire.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Mai 1760, par M. BOUCHER, Médecin.

Les variations dans la température de l'air n'ont point été moins remarquables ce mois, que le précédent. Le tems a été froid les quatre premiers jours : du 5 au 10 il y a eu quelques jours assez chauds ; le thermometre, le 6, a monté à près de 19 degrés : l'air a été à un état de température moyenne les jours suivans, jusqu'au 16, que le thermometre a monté jusques près de 20 degrés : du 18 au 24 le tems a été encore au tempéré ; & de ce dernier jour, jusqu'au 31, la chaleur a toujours augmenté, de maniere que, le 30 & le 31, le thermometre a été observé l'après-dîner à 21 degrés & au-delà.

Il y a eu de grosses pluies d'orage le 5, le 6 & le 7 ; elles ont repris le 19, & ont continué les trois jours suivans : (nos campagnes en avoient grand besoin) Il y a eu encore, à la fin du mois, quelques jours de pluie.

On n'a pas observé de grandes variations dans le barometre ; il y en a eu plus dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de

21 ½ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 4 degrés : la différence entre ces deux termes est de 17 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'E.
4 fois de l'Est.
3 fois du Sud-Est.
5 fois du Sud.
5 fois du Sud-Ouest.
2 fois de l'Ouest.
7 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.
2 jours de grêle.
2 jours de brouillards.
4 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mai 1760, par M. BOUCHER.

Le développement des premieres chaleurs a causé, au commencement du mois, des

crachemens de ſang & des ſquinancies phlegmoneuſes. Les pleuréſies & péripneumonies légitimes ont encore perſiſté. La criſe de cette derniere eſpece de maladie avoit lieu, partie par les ſueurs, & partie par les ſelles.

Nous avons auſſi obſervé des pleuropneumonies bilieuſes, & quelques-unes de l'eſpece putride. La ſaignée, dans l'une & l'autre eſpece, devoit être très-ménagée. Les boiſſons aceſcentes ſavonneuſes; le petit lait doux & édulcoré avec le miel, l'oxymel, les décoctions de tamarins, les mixtures abſorbantes, où entroient les ſyrops anti-pleurétiques employés à tems, ont paru remplir le but propoſé. Beaucoup de gens de diverſes conditions, mais ſur-tout les pauvres, ont été moleſtés de diarrhées bilieuſes & de *cholera morbus*, les uns ſans fievre, les autres avec fievre.

Il a régné diverſes ſortes de fievres, tant à la campagne qu'à la ville; des fievres continues, de la nature des vraies ſynoques-putrides, & des intermittentes, les unes tierces, & les autres doubles-tierces. Un émétique employé au commencement de la maladie, a ſouvent bien fait dans l'une & l'autre eſpece : la plupart des malades avoient des vers.

Il y a eu parmi le petit peuple, & dans la garniſon, quelques fievres très-malignes,

portant ſur-tout à la tête, & accompagnées le plus ſouvent de cours de-ventre, qu'il étoit dangereux de réprimer; car pour lors le ventre ſe gonfloit, devenoit ſenſible, & tous les ſymptômes s'irritoient; pluſieurs en ſont morts. (Cette fievre, dans quelques ſujets, a paru tenir de la fievre lente nerveuſe.) Le remede qui m'a le mieux réuſſi, eſt l'infuſion de quinquina dans du petit vin, ou ſa décoction dans de l'eau, animée par la liqueur minérale d'Hoffmann. J'ai donné à quelques ſujets affaiſſés ce ſpécifique en ſubſtance, dans une mixture cordiale. On a eu beſoin auſſi, dans ce dernier cas, de l'aiguillon des cantharides. J'ai employé avec ſuccès, dans le gonflement du bas-ventre & la ſuppreſſion des ſelles, le kermès minéral dans une potion huileuſe.

Nous avons eu quelques enfans attaqués de la fievre rouge, mais qui n'étoit point maligne.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. I, *v.* 63. 64.

SEPTEMBRE 1760.

TOME XIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1760.

HISTOIRE

De la Santé & de l'Art de la conſerver, ou Expoſition fidelle de tout ce que les Médecins & les Philoſophes, tant anciens que modernes, ont preſcrit de plus intéreſſant pour la conſervation de la ſanté, avec un choix des meilleures regles à obſerver dans cette vue, & une idée des principes qui leur ſervent de fondement, par M JACQUES MACKENSIE, D. M. ci-devant Médecin à Worceſter, Membre du College royal, à Edimbourg;

traduit de l'anglois, ſur la ſeconde édition, avec cette épigraphe :

Pluſieurs ſont morts par intempérance ; mais celui qui y prendra garde, prolongera ſa vie. *Eccléſiaſt. XXXVII*, 34.

A la Haye, chez Daniel Aillaud, *Libraire, dans la grande Salle de la Cour*, 1759. *A Paris, chez* Durand, *Libraire, rue du Foin*, in-8° *de près de* 400 *pages.*

LE corps humain deſtructible par ſa nature, n'eſt conſervé que par l'action de certains agens, qui exiſtent pour la plupart hors de lui, & auxquels Galien, &, à ſon exemple, les Médecins de l'école, ont donné le nom de *choſes non naturelles*, parce que, diſent-ils, quoiqu'elles ne découlent pas de la nature du corps, elles concourent à ſa conſervation, ou accélerent ſa deſtruction par le bon uſage ou l'abus qu'on en peut faire. Ces choſes ſont, 1° les alimens ; 2° l'air ; 3° le mouvement & le repos ; 4° le ſommeil & la veille ; 5° les excrémens évacués ou retenus ; 6° les paſſions & les affections de l'ame.

C'eſt à l'expoſition de l'uſage que les hommes ont fait de ces ſix choſes non naturelles, ou des regles que les Médecins & les Philoſophes ont preſcrites relativement à cet uſage, que M. Mackenſie a donné le nom d'*Hiſtoire de la ſanté, & de l'art de la conſerver.* Cette hiſtoire n'eſt préſentée, à pro-

prement parler, que dans la premiere partie de ſon ouvrage ; la ſeconde eſt conſacrée à montrer dans le mécaniſme du corps humain les raiſons qui ſervent de preuves & de fondement aux regles que les Médecins & les Philoſophes ont établies ſur l'art de conſerver la ſanté.

Il ne paroît pas qu'avant Hippocrate on eût encore travaillé à donner des regles détaillées ſur l'uſage des ſix choſes non naturelles ; du moins ne nous reſte-t-il aucun monument qui le conſtate. Malgré cela, M. Mackenſie a cru devoir remonter juſqu'à la création. Il recherche d'abord quelle avoit été la nourriture du premier homme, avant ſa chûte. Il conjecture qu'elle étoit la même que celle dont il uſa depuis ſon péché, mais qu'il prévint les mauvais effets que ces alimens pouvoient produire, en mangeant du fruit de l'arbre de vie, que Dieu avoit placé dans le paradis terreſtre. Après ſa chute, privé de cette reſſource, & condamné à manger ſon pain à la ſueur de ſon front, il inventa l'agriculture, & raſſembla des troupeaux pour pourvoir à ſes beſoins & à ceux de ſa famille. Cet art ſe perpétua ſans doute parmi ſes deſcendans ; mais les hommes qui paſſerent les premiers dans la Grece, ſoit pour éviter l'oppreſſion, ſoit pour ſe dérober à des peines qu'ils avoient méritées, s'étant trouvé

dépourvus des instrumens nécessaires à la culture de la terre, furent obligés de vivre des productions des forêts & des campagnes. Il n'est donc pas étonnant que leur postérité oubliât jusqu'à l'existence de l'agriculture, & que les gens qui nous ont transmis l'histoire des autres nations, aient imaginé que tous les hommes s'étoient d'abord nourris de gland, & des autres fruits que la terre donne, sans être cultivée ; mais bientôt la nécessité, mere de l'industrie, leur fit retrouver l'art de se procurer, en cultivant la terre, une nourriture plus saine & plus assurée. C'est à Cérès, qu'on attribue communément cette invention.

Après ces discussions, M. Mackensie examine quand & comment les hommes ont commencé à faire usage de la chair des animaux. Il décide sur un passage de la Genèse, que ce n'est que depuis le déluge, Dieu en ayant donné la permission à Noé. C'est à cette même époque qu'il rapporte l'invention du vin, à laquelle succéda, peu de tems après, celle de la biere.

Le quatrieme chapitre de cette premiere partie, contient une liste fort succincte, ou, pour mieux dire, très-imparfaite, des Auteurs qui ont écrit sur les alimens, depuis Moïse jusqu'à nous.

Dans le cinquieme, M. Mackensie, trace en peu de mots l'origine de la méde-

cine. Il s'arrête principalement à ce que quelques Hiſtoriens nous ont conſervé de la doctrine des Babyloniens & des Egyptiens ſur l'art de conſerver la ſanté. Il cite quelques exemples du ſoin que les anciens ont pris de la ſanté des vieillards. Il indique les préceptes de Pythagore ſur la tempérance, & termine ce chapitre par l'invention de la gymnaſtique médicinale, par Herodicus, à qui on attribue ſans fondement les trois livres de la Diete, qui ſe trouvent parmi les œuvres d'Hippocrate.

Tout le ſixieme chapitre eſt conſacré à faire connoître la doctrine d'Hippocrate ſur l'art de conſerver la ſanté. Il a en effet traité fort au long des ſix choſes non naturelles, & a donné des préceptes qu'une expérience de deux mille ans n'a pas encore démentis. Auſſi M. Mackenſie entre-t-il dans les plus grands détails. Tout ce chapitre n'eſt qu'un extrait des différens ouvrages, dans leſquels ce grand maître a parlé de l'air, des alimens, de l'exercice, &c.

Polybe, gendre d'Hippocrate, continua d'enſeigner ſes diſciples. Galien lui attribue le petit *livre de la Diete pour les gens en ſanté*, qui ſe trouve parmi ceux d'Hippocrate. A Polybe ſuccéda Dioclès de Caryſte, dans l'iſle d'Eubée, qu'on nomma le ſecond Hippocrate, & qui s'attacha ſur-

tout à prévoir les maladies, pour les prévenir. On ne trouve rien sur l'art de conserver la santé, dans les fragmens qui nous restent des Médecins qui ont fleuri depuis Diocles, jusqu'à Celse qui vécut sous Tibere, c'est-à-dire, trois cens ans après. Ce dernier, plus méthodique qu'Hippocrate, a rangé toutes les regles relatives à la santé sous trois chefs. D'abord il parle de la maniere dont les personnes robustes doivent se conduire, pour se conserver dans cet état heureux; ensuite il indique aux personnes délicates & valétudinaires les mesures qu'elles doivent prendre pour rectifier les defauts, tant acquis que naturels, de leur constitution. Enfin il insiste sur diverses précautions particulieres & relatives aux nouveaux incidens qui arrivent aux différens âges, aux différentes saisons, aux différentes infirmités. M. Mackensie donne un précis de ces regles, qui occupe la plus grande partie de son septieme chapitre. Delà il passe aux préceptes que Plutarque donne sur le même sujet, & finit par faire mention de la doctrine d'Agathinus sur les bains froids; doctrine qui nous a été conservée par Oribase.

Galien est de tous les Médecins de l'antiquité, celui qui a le plus & le mieux écrit sur l'art de conserver la santé. On trouve dans ses Œuvres six livres sur ce sujet, &

divers autres Traités, tant sur les qualités & sur la nature des alimens, que sur la diversité des tempéramens. M. Mackensie en a extrait les principales regles, celles surtout, qu'on ne trouve ni dans Hippocrate ni dans Celse, & en compose tout son huitieme chapitre. Il discute dans le neuvieme la doctrine de Porphyre & de tous ceux qui interdisent l'usage de la chair, ce qui lui donne occasion de faire une critique peu mesurée des écrits du Docteur Cheyne, son compatriote, qui paroît avoir adopté en quelque sorte les idées de ce célebre Pythagoricien.

Le dixieme chapitre est destiné à faire connoître les écrits d'Oribase, d'Ætius, & de Paul d'Egine. On y trouve qu'Oribase a été en quelque sorte le premier qui ait expressément recommandé l'exercice du cheval, comme un moyen de se bien porter. Il assure que cet exercice l'emporte sur tous les autres, pour fortifier l'estomac, pour nettoyer les organes, & rendre les sens plus aigus. Actuarius & les deux Bacon semblent n'avoir traité de l'art de conserver la santé, que pour célébrer certaines panacées, ou des pratiques qu'aucune expérience n'a jamais justifiées.

Après avoir passé en revue tous les Médecins Grecs, notre Auteur vient aux Arabes. On sçait qu'ils ont été pendant long-tems

les ſeuls qui ſe ſoient appliqués à la médecine. Nous avons d'eux un grand nombre d'écrits, parmi leſquels on en trouve pluſieurs ſur la matiere qui fait le ſujet de l'ouvrage que nous examinons. Rhaſès fut le premier des Médecins Arabes dont les écrits ſont venus juſqu'à nous, qui s'occupa de cet objet. Nous avons de lui un *Traité ſur la conſervation de la ſanté*, dans lequel on trouve un abrégé des meilleures regles qu'on puiſſe donner ſur cet objet; & quoique ces regles ſoient priſes de la doctrine des Médecins Grecs, M. Mackenſie a cru devoir en donner une idée à ſes Lecteurs, & les leur préſenter en peu de mots. Il ne juge pas ſi favorablement d'Avicenne, dont les écrits ont cependant dominé pendant long-tems dans l'école. Il lui reproche de n'avoir rien ajouté à la doctrine des Grecs, qu'il s'eſt appropriée.

Pendant que les Arabes tenoient en quelque ſorte l'empire de la médecine & des ſciences, deux Juifs compoſerent, par ordre de Charlemage, un livre qu'ils intitulerent le *Tacuin* ou *Tables de la ſanté*: cet ouvrage, qui eſt extrêmement rare, n'eſt qu'un amas indigeſte de choſes ſingulieres ou très-communes, & qui ne méritent aucune attention. Il n'en eſt pas de même de l'école de Salerne, compoſée dans le onzieme ſiecle, pour l'uſage de Robert, Duc de Normandie,

fils de Guillaume le Conquérant. Car, quoiqu'elle ſoit bien inférieure à tout ce que nous avons des Médecins Grecs, & à tout ce qu'on a écrit depuis le renouvellement des Lettres, on eſt obligé de convenir qu'elle eſt admirable, pour le tems où elle a été compoſée. Des ſix choſes non naturelles, l'article des alimens eſt celui qui fait proprement le ſujet de l'école de Salerne. Si l'on y parle des autres, ce n'eſt que par occaſion, & comme en paſſant. Jean de Milan, auteur de cette école, n'eſt pas le ſeul Médecin qui ait donné en vers des regles pour la ſanté. M. Mackenſie parle de deux autres Poëtes qui ont couru la même carriere, Caſtor Durante Halien, & le Docteur Armſtrong, Anglois. Il célebre avec raiſon leurs écrits, ſur-tout l'*Art de conſerver la ſanté*, que nous devons au dernier.

La priſe de Conſtantinople par les Turcs, eſt, comme on le ſçait, une époque fameuſe dans l'hiſtoire des Lettres. Les Grecs chaſſés de leur patrie, trouverent en Italie & en France des protecteurs qui les accueillirent, ce qui fit renaître dans ces parties de l'Europe, le goût de l'étude & du ſçavoir. Marſile Ficin, admirateur, fameux & ſçavant traducteur de Platon, fut le premier des Médecins qui, après cette renaiſſance des Lettres, écrivit ſur la ſanté; mais trop prévenu en faveur de la doctrine des Platoni-

ciens, il a associé par-tout la subtilité de ces Philosophes aux préceptes de Galien ; & ce qu'il ajoute de son fond, ne fait honneur ni à son goût ni à son siecle. Il n'est pas le seul qui ait donné dans ces rêveries. M. Mackensie ne cite cependant que le Docteur Martin Pansa, qui dédia en 1615 son *livre d'or sur les moyens de préserver la vie*, au Sénat de Léipsick. Dans ce livre, il attribue aux planetes la plus grande influence sur la santé. Il veut qu'on étudie avec soin les aspects & les conjonctions des astres qui sont favorables ou nuisibles, suivant le tempérament dont on est, afin de s'établir & de se domicilier dans les lieux sur lesquels ils versent leurs plus favorables influences : malgré cela, on trouve dans son livre des préceptes utiles, & qu'on chercheroit inutilement dans les Auteurs qui l'ont précédé; tels sont ceux qu'il donne aux gens de Lettres. Nous ne dirons rien de Gazius ni de Platine, dont M. Mackensie ne fait mention que pour ne pas laisser ignorer à ses Lecteurs, que leurs noms ne lui étoient pas inconnus. Il dit cependant qu'il croit que Platine est le premier des Médecins qui ait recommandé de bien mâcher ses alimens, comme un moyen capable de contribuer à une bonne digestion.

Peu de tems après parut le célebre Louis Cornaro, noble Vénitien. Tout le monde

connoît ſon Traité de la vie ſobre & réglée. M. Mackenſie lui aſſocie le fameux Jéſuite Leſſius, dont nous avons un ouvrage compoſé, à l'imitation de celui de Cornaro, ſous le titre d'*Hygiæſticon*, ou *véritable méthode de conſerver la vie & la ſanté juſques dans la vieilleſſe la plus reculée.*

Le ſeizieme ſiecle vit naître un grand nombre d'Ecrivains qui s'occuperent de l'art de conſerver la ſanté. M. Mackenſie fait mention de Thomas Philologue, de Ravenne, de Vidus Vidius, de Jérôme Cardan, d'Alexandre Trajan Petrone, de Levin Lemnius, de Jaſon Pratenſis, d'Antoine Flumanel, de Jean Valverd de Hamuſco, de Guillaume Gratarole, de Henri Rantzaw, d'Æmile Duſius, de Ferdinand Euſtache, & de Oddo de Oddio. Thomas Philologue eſt le premier, ſelon notre Auteur, qui ait oſé élever ſa voix contre la pernicieuſe coutume d'enfermer les cimetieres dans les villes; & perſonne, avant Cardan, n'avoit ſpécifié les ſignes qui annoncent une longue vie. Tous les autres n'ont fait que copier les anciens; ou s'ils ont ajouté quelque choſe à leurs préceptes, ce ſont pour la plupart des ſpéculations ſingulieres & biſarres, telles, par exemple, que celle de Oddo de Oddio, qui a fait un Traité ſur la proportion entre le dîner & le ſouper.

Sanctorius vint ouvrir une nouvelle

route. Vers le commencement du 17e ſiecle, il entreprit de déterminer les loix de l'inſenſible tranſpiration, & ſon influence ſur la ſanté, par les variations du poids du corps; & ce qu'il y a de ſingulier, ſes expériences ſtatiques le conduiſirent aux mêmes regles que les anciens avoient trouvées, en obſervant la nature. MM. Dodart, en France; Keil, en Angleterre; de Gorter, en Hollande, ont vérifié depuis les expériences de Sanctorius, & corrigé quelques erreurs qui s'étoient gliſſées dans ſes calculs. Ces mêmes expériences ont été répétées en Irlande, par un Gentilhomme, dont M. Roger a publié les travaux, dans ſon Eſſai ſur les maladies épidémiques: enfin M. Lenen les a tentées à Charles-town, dans la Caroline méridionale. Après cet expoſé, M. Mackenſie préſente le tableau de la doctrine de Sanctorius, & en donne un abrégé qu'il diviſe en ſept ſections. La premiere traite du poids de la tranſpiration inſenſible; la ſeconde, de l'air & des eaux; la troiſieme, du manger & du boire; la quatrieme, du ſommeil & de la veille; la cinquieme, de l'exercice & du repos; la ſixieme, du commerce des femmes; la ſeptieme, des paſſions.

Nous ne le ſuivrons pas dans ces détails, & nous allons paſſer rapidement ſur les deux derniers chapitres qui terminent cette pre-

miere partie ; l'avant-dernier, c'eſt-à-dire le 17e, eſt intitulé, *des Auteurs étrangers à la Grande-Bretagne, qui ont écrit ſur la ſanté depuis Sanctorius ;* & dans l'énumération qu'il en fait, il ne nomme que Rodrigue Fonſeca, Aurelius-Anſelme, François Ranchin, Rodolphe Goclenius, Claude Diodati, Jean Jonhſton, Pierre Lotichius, & Bernardin Ramazzini. Le 18e a pour titre, *des Auteurs de la Grande-Brétagne qui ont écrit ſur la ſanté.* Il cite le Chevalier Thomas Elliot, Thomas Morgan, Edmund Holleyngs, Guillaume Vaughan, Thomas Venner, André Boorda, Edward Mainwaring, Thomas Player, Guillaume Baleyn, François Fuller, les Docteurs Wainwright, Welſted, Burton, Arbuthnot, Lyncha, & Mead. On eſt ſurpris, au premier coup d'œil, que l'Angleterre ait produit tant d'écrivains ſur cette matiere, à proportion du reſte de l'Europe ; mais on n'a pas de peine à s'appercevoir que l'érudition de notre Auteur eſt preſque bornée aux limites de ſa patrie ; c'eſt un défaut qui lui eſt commun avec beaucoup de ſes compatriotes. S'il eût eu quelques connoiſſances en cette partie, il n'auroit pas manqué de faire mention d'une très-grande quantité d'Auteurs François qui ont écrit ſur l'Hygiene : ſans en vouloir donner une liſte chronologique, nous nous contenterons d'en

citer plusieurs, tels qu'*Alziari, sur le boire à la glace; le Laumier, du vin & du cidre; Meyssonnier, sur les effets du vin; Arnaud de Villeneuve, régime pour la santé.* Nous rappellerons également l'*art de conserver la santé, par l'Ecole de Salerne, traduit en vers françois; le Trésor de santé; le Régime de vivre; le Traité des alimens de Lemery; les Maximes de santé, par Meyssonnier; le Bonheur de la vie, par Dalicourt; le Secret de retarder la vieillesse, par Dalicourt; la Maniere de régler sa santé, par Michel Bicais; l'Art de vivre long-tems, par Jacques Melot; la Prolongation de la santé, par de Monginot; le vrai Régime de vivre, par Léonard Lessius; la Sobriété nouvelle, par la Bonardiere, l'Anti-Cornaro,* &c. &c. &c.

Il est tems que nous passions à la seconde partie. L'Auteur s'y propose de déduire du mécanisme du corps humain les raisons des regles que les anciens & les modernes ont proposées pour la conservation de la santé. Pour cet effet, il expose d'abord le mécanisme de la digestion, & celui de la circulation, d'après les idées de Boerhaave, qu'il ne fait qu'abréger; ensuite il présente les conséquences qu'il croit en résulter: en voici quelques-unes. 1° Il suit, dit-il, de l'idée générale que nous venons de donner de la digestion, que tous

les alimens que nous prenons, ſe convertiſſent en un fluide vital, deſtiné à nourrir & à ſoutenir notre machine; 2° que quand nous prenons plus d'alimens que nos facultés digeſtives ne peuvent en aſſimiler, ces alimens ne ſauroient ſe convertir en une bonne nourriture; 3° que les alimens de trop haut goût portent dans le ſang des principes plus capables de détruire la ſanté, que de la conſerver; 4° que l'exercice eſt indiſpenſablement néceſſaire pour broyer & mêler les alimens; 5° qu'on ne doit jamais manger ſans appétit; 6° enfin qu'il eſt eſſentiel de bien mâcher les alimens, avant de les avaler, ſi l'on veut les bien digérer. Enfin l'Auteur récapitule en ſix chapitres toutes les regles qu'il avoit déjà rapportées dans la premiere partie de ſon ouvrage, d'après les différens Auteurs dont il a examiné les travaux. Il les accompagne des raiſons phyſiques ſur leſquelles il les croit établies, & termine ſon dernier chapitre par l'hiſtoire des ſuccès de la transfuſion du ſang, dont il regrette beaucoup la pratique, quoiqu'elle ſoit totalement diſcréditée dans l'eſprit des meilleurs Médecins.

Tel eſt le plan de l'ouvrage de M. Mackenſie. On ſouhaiteroit, en le liſant, que l'Auteur ſe fût plus renfermé dans ſon ſujet; qu'il eût un peu plus rapproché les matieres les unes des autres; qu'il eût mis plus d'ordre

& de liaiſon dans ſes idées, & qu'il n'eût pas été ſi ſouvent au-deſſous de ſon ouvrage. Sa ſeconde partie nous a paru abſolument inutile, puiſqu'elle ne contient aucun précepte, aucune regle qui n'eût déjà été rapportée dans la premiere. Les fondemens ſur leſquels notre Auteur a prétendu les étayer, ne ſont rien moins que ſolides; car outre que l'explication qu'il donne de la digeſtion, n'eſt pas exacte, les corollaires qu'il en tire, ſont plutôt des faits qu'on doit à l'obſervation, que des conſéquences qui naiſſent de la théorie qu'il a voulu établir. Nous diſons plus, il ſeroit très-difficile de montrer quelque liaiſon entre ces prétendues conſéquences & la théorie de l'Auteur. On en peut dire autant de la circulation dont il paroît que les véritables effets lui ſont parfaitement inconnus. Pour dire, en un mot, ce que nous penſons de cet ouvrage, nous n'y avons rien trouvé qui lui donne le moindre avantage ſur tant d'autres Traités qu'on a déjà publiés ſur cet objet, & dans leſquels les matieres ſont ſouvent mieux développées. D'ailleurs le traducteur, qui doit ſans doute être un étranger, paroît ignorer également la matiere qu'il traite, & la langue dans laquelle il écrit. Sa verſion eſt défigurée par pluſieurs barbariſmes, des contre-ſens & des phraſes louches.

OBSERVATION

Sur la Typhomanie, par M. ALLIET, Médecin à Gisors.

Un jeune homme, nommé le Roux, Jardinier de son métier, de la paroisse de Gisancour, à deux lieues de Gisors, fut attaqué au mois de Septembre 1758, d'une fievre intermittente anomale. Cette fievre céda à une saignée au bras & à un purgatif ; mais elle laissa après elle des dépôts à la peau, sous la forme de furoncles, qui se firent appercevoir en grand nombre, aux jarrets sur-tout, & aux fesses : le malade en outre resta foible, languissant & abattu. A ces dépôts, que le malade fit disparoître avec des emplâtres de poix de Bourgogne, succéda, vers la mi-Novembre de la même année, une gale la mieux caractérisée & la plus étendue. Bientôt les bras du malade, entr'autres parties, furent si couverts de boutons & d'écailles, ou croûtes noires, qu'ils devinrent roides, douloureux & comme gommés, & que le patient pouvoit à peine faire le plus facile de son ouvrage. Il éprouvoit encore de grandes lassitudes, & beaucoup d'accablement : il dormoit d'un sommeil inquiet ; cepen-

dant il mangeoit beaucoup, & avec appétit.

Le Chirurgien qui avoit traité le malade dans la fievre du mois de Septembre, ayant été appellé, en revint à la saignée & à la purgation. Il administra ensuite des frictions, avec différens onguens dont j'ignore la composition. Au moyen de ces frictions, qui n'étoient soutenues d'ailleurs d'aucun régime & d'aucun autre remede, la gale disparoissoit & reparoissoit alternativement. Enfin, au mois de Janvier 1759, elle se montra une derniere fois au-dehors, avec le même degré de méchanceté & la même étendue. Le Chirurgien, sans se déconcerter, en revint aux frictions, avec ses onguens ordinaires, qu'il voulut seconder alors d'une boisson de tisane de racines de chiendent, & de quelques prises de bols, dont la composition m'est encore inconnue, c'est-à-dire, qu'il travailla à faire rentrer une derniere fois, & à animer l'humeur de la gale, qui, sans cependant disparoître tout-à-fait à l'extérieur, causa pour lors des ravages singuliers; peut-être aussi que le malade y contribua pour quelque chose, par des excès dans le vin. Quoi qu'il en soit, il devint constipé le 20 Janvier, jusqu'au point de ne pouvoir rendre d'excrémens, qu'avec des tentatives & des efforts souvent réitérés, & des douleurs

exceſſives. Il ſe vit en même-tems tourmenté d'une chaleur ardente aux gros doigts des pieds. On pourroit croire qu'un voyage qu'il fit de Pacy à Vernon, avec peine, ſurtout parce qu'il étoit chauſſé de ſouliers courts, qui lui gênerent beaucoop le bout des pieds, détermina dans cette partie ce ſymptôme, qui va devenir très remarquable dans la ſuite. Cette chaleur brûlante n'incommoda cependant le malade dans les gros orteils, que pendant huit jours: elle paſſa dans la région des reins, où elle ſe fit ſentir en forme de rhumatiſme, l'eſpace de trois ſemaines; enfin elle monta juſqu'au bras gauche; le malade n'avoit encore ceſſé alors de vaquer plus ou moins à ſon travail ordinaire, malgré les grandes incommodités qu'il reſſentoit de cette chaleur & de la pareſſe du ventre, qui ſe ſoutint juſqu'au 24 Fevrier; cette conſtipation avoit déjà donné lieu à la ſortie du rectum, accident qui n'a diſparu qu'avec la maladie, & qui étoit ſi effrayant, que le rectum ſorti, égaloit en groſſeur le fond d'un chapeau.

Les chaleurs ardentes dont nous venons de parler, ſe porterent de nouveau vers les parties inférieures; elles attaquerent les pieds en entier, & ſur-tout la plante des pieds: les cuiſſes & les reins furent ſujets à un tremblement, & devinrent comme paralyſés: le rectum continua de ſortir,

non-seulement quand le malade alloit ou vouloit aller à selle, mais encore quand il urinoit; derniere fonction dont il ne pouvoit d'ailleurs s'acquitter qu'avec peine, & dans l'attitude propre à rendre les gros excrémens, à la maniere des campagnards, ou encore les mains & les genoux appuyés sur terre: le malade, dans ce fâcheux état, conservoit une faim dévorante; bientôt il perdit jusqu'à un certain point la tête: un assoupissement & une espece de phrénésie, lors sur-tout qu'il éprouvoit des accès de chaleur aux pieds, s'emparerent alternativement de lui.

Le Chirurgien épouvanté de ces accidens, qui n'auroient pas dû lui paroître surprenans, après la conduite qu'il avoit tenue dans les maladies précédentes, n'eut d'autre ressource que la saignée au pied, funeste & d'autant plus dangereux remede, qu'on y a recours trop souvent, & qu'il est presque toujours en la disposition de gens qui ne connoissent que lui, la purgation & la tisane de chiendent. Le lendemain, le malade fut transporté à Gisancour, chez ses parens, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'un Chirurgien du canton, qui fut appellé pour le voir, lui ouvrit deux fois la saphene, ayant laissé un jour d'intervalle entre ces deux opérations; c'est toujours le même & le seul secours par lequel on prétend soulager le malade; mais

que s'enſuit-il ? Les accès de chaleur que le malade reſſentoit aux pieds, deviennent plus vifs que jamais, & le jettent dans des extravagances & des fureurs horribles. On conſulte un Charlatan ou *Médecin aux urines* du canton, (il y en a par-tout plus qu'on ne le croiroit ; on jugeoit d'ailleurs le malade enſorcelé ou charmé :) ce Charlatan répond qu'il faut faire boire au malade d'une tiſane faite avec les racines de chiendent & d'oſeille, & appliquer ſous ſes pieds une poule ouverte vive, l'eſpace de ſept-heures : on ajoute foi à l'oracle ; mais le patient, loin d'en tirer du ſoulagement, tombe dans une phrénéſie ſi violente, qu'on le croit mort. En effet, cet accès furieux eſt ſuivi d'une ſi grande foibleſſe, qu'on adminiſtre au malade les derniers Sacremens : l'application du topique pendant trois heures ſeulement, avoit ſuffi pour donner lieu à cette ſcene. Le malade, après ce malheureux eſſai de guériſon, laiſſa paſſer un mois entier, ſans rien entreprendre pour ſa ſanté ; mais voyant que ſa maladie alloit de pis en pis, & ayant appris que je venois de me fixer à Giſors, pour y exercer la profeſſion de Médecin, il ſe détermina à m'appeller le 3 Avril : voici l'état où je le trouvai.

Le corps décharné & ſans forces, pouvant à peine ſe ſoutenir ; un viſage pâle & bouffi ; des yeux pleins de ſang, ce qui peut-

être étoit l'effet des coups que ſe donnoit le malade dans les paroxyſmes de ſon mal : des boutons petits & ſecs ſur tout le corps, ſans être fort nombreux ; nul ſentiment dans les parties génitales ; perclus, pour ainſi dire, des jambes, des cuiſſes & de toute la région lombaire ; le rectum ſortant toujours, comme je l'ai dit ci-deſſus, toutes les fois que le malade vouloit aller à la ſelle & uriner, & ces beſoins ſe faiſoient ſentir ſouvent ; des excrémens endurcis & pelotonnés, avec des déjections glaireuſes fort abondantes ; c'étoit toujours, ſelon le malade, ces glaires qui l'excitoient ſouvent à aller à la garderobe : des urines aſſez copieuſes & un peu colorées, ſans ſédiment, ſans nuage : les pieds ſecs & brûlans ; un air aſſoupi & hébêté : un penchant indomptable pour le ſommeil, & cependant un ſommeil inquiet, agité, accompagné de ſonges turbulens, avec des tremblemens & des ſoubreſaults dans différentes parties du corps, & ſur-tout dans la tête & dans le bras gauche : le malade ſe couchoit toujours ſur le ventre, & dans le tems de ſon aſſoupiſſement, la bouche verſoit de la ſalive : on appercevoit ſur le bras gauche, vers la partie ſupérieure & antérieure, une eſpece d'éryſipele, avec des boutons aſſez éminens, fort douloureux, & dont quelques-uns laiſſoient échapper une liqueur rouſſe & fort âcre. Lorſqu'on éveilloit

éveilloit le malade, il paroiſſoit ſurpris & comme ſtupéfait; malgré ſon aſſoupiſſement, il parloit & répondoit à propos. Enfin le malade ſubiſſoit ſouvent de violens accès de chaleur aux pieds : ces chaleurs ſembloient lui monter à la tête, le jettoient dans le déſeſpoir & la fureur, & lui faiſoient commettre mille extravagances, comme de battre ſes parens, de ſe battre lui-même, de ſe déſoler, de pleurer, de crier, de jurer, & de forcer les aſſiſtans & les portes, pour s'échapper & courir les champs : peu de choſe étoit capable d'exciter ces ſortes d'accès : un cri, un bruit un peu fort, l'aboiement d'un chien, un réveil ſubit & forcé, ſuffiſoient pour les renouveller : dans les accès violens, il perdoit le jugement & la mémoire : l'appétit étoit émouſſé, & le malade prenoit peu de nourriture; cependant aucun aliment ne lui paroiſſoit fatiguer ſon eſtomac : le pouls étoit petit, dur & fréquent. Quand le malade éprouvoit des accès d'ardeur aux pieds, on venoit aſſez facilement à bout de les calmer, par un moyen qui doit être remarqué, & qu'une induſtrie naturelle ou que le hazard avoit fait trouver; c'étoit en lui gratant la plante des pieds, ou en la lui frotant fortement avec des linges neufs. C'eſt ainſi qu'on s'oppoſoit encore à la phrénéſie, qui ſuivoit ordinaire-

ment ces accès, ou du moins qu'on en diminuoit la violence.

Après avoir attentivement examiné le malade, & avoir sérieusement réfléchi sur son état, je crus appercevoir la premiere cause de sa maladie, dans la fievre qui l'avoit attaqué, au mois de Septembre en 1758, ou plutôt dans la gale qui lui étoit survenue à la suite de cette fievre, & qui avoit été répercutée. C'est delà d'où je partis pour tirer ma principale indication, sans avoir égard ni à l'espece, ni au nom de la maladie, suivant en cela les principes de mon grand Maître (M. Ferrein.) Pour remplir cette indication générale, je prescrivis d'abord les bains domestiques, avec un régime convenable, une tisane légere de racines de patience sauvage & de bardane, avec les fleurs de violette, & après quelques bains, un purgatif avec la manne & le sel végétal, dans un gobelet de tisane. La sécheresse des excrémens, & le feu qui dévoroit le malade, m'obligerent à ces préparatifs, pour placer un purgatif fort nécessaire. Le malade soutint assez bien les bains, si ce n'est qu'il souffrit beaucoup de la situation gênante qu'il étoit obligé de garder dans la baignoire, qui n'étoit autre chose qu'une cuve fort étroite, ce qui fit encore qu'il resta peu de tems dans chaque bain, & qu'il fut

attaqué aux genoux, d'une douleur ſourde qui ne céda que ſur la fin de la maladie. Le malade ſe baigna pendant quinze jours, & s'en trouva ſoulagé juſqu'au point de n'avoir plus de paroxyſmes qui lui fiſſent perdre la tête & la raiſon. Les accès de chaleur aux pieds étoient rares, moins forts & plus faciles à calmer.

Le malade, après neuf à dix bains, m'ayant paru avoir le ventre moins ſerré & même un peu libre, je le purgeai avec la rhubarbe, le ſel végétal & la manne; ce purgatif fut preſque ſans effet. Le malade étant parvenu au quatorze ou quinzieme bain, ſe ſentit tourmenté de coliques aſſez violentes au bas-ventre, ſans doute parce qu'il obſervoit peu de régime, & qu'il n'apportoit point dans l'uſage des bains les attentions preſcrites.

(J'avois tout lieu de le ſoupçonner, d'autant plus que j'avois à combattre tout-à-la-fois dans le malade, & la maladie, & ſon humeur bruſque & bourrue, & l'idée que ſes parens & lui avoient conçue, qu'il ne pouvoit être guéri, depuis le jugement ſur-tout qu'en porta, ſur l'expoſé de la maladie, un Médecin de cette ville, & enfin le peu d'aiſance & d'intelligence d'un pere & d'une mere, ſur l'âge, & peu au fait de gouverner une maladie.) Pour remédier à cet accident, j'en revins à la purgation,

que je crus d'autant mieux indiquée, que les premieres voies me parurent très-chargées. J'ordonnai de la manne & du tartre ſtibié, dans quatre verres de tiſane, pour faire prendre au malade par verres, dans un moment favorable & avec des intervalles convenables entre chaque priſe, afin d'éviter le vomiſſement : ce purgatif ne produiſit qu'une foible évacuation, ſans néanmoins tracaſſer le malade, & ne diſſipa point les coliques. Je pris la réſolution de mettre le malade à l'uſage du petit lait clarifié, que je fis préparer à ſes parens, le plus exactement qu'il me fut poſſible : on faiſoit bouillir dans ce petit lait, en le clarifiant, la racine de patience ſauvage & les feuilles de cerfeuil : le malade en prit deux grands verres le matin, & autant l'après-midi. J'ordonnai en outre d'eſſayer de lui donner des lavemens avec le miel, dans une décoction de feuilles de violette dans le petit lait. Il n'en fut pas beaucoup ſoulagé, ne pouvant les recevoir qu'en petite quantité, & les garder long-tems.

L'uſage du petit lait ne pouvant calmer les coliques qui tourmentoient toujours le malade, je réitérai la purgation avec la manne, à grande doſe, & un demi-paquet de ſel de ſeignette. Les coliques céderent enfin à ce purgatif, & tous les autres accidens de la maladie diminuerent conſidéra-

blement : l'ardeur des pieds étoit toujours le ſymptôme le plus opiniâtre : les *pediluvia* ne l'affoibliſſoient pas ſenſiblement ; il falloit toujours, pour le calmer, ſe ſervir du moyen indiqué ci-deſſus. Ce changement dans mon malade me détermina, ſans cependant abandonner le petit lait, à paſſer à l'uſage des bols fondans, apéritifs & diaphorétiques, dont je fus bientôt obligé d'interrompre l'uſage. Ces bols pris à doſes trop grandes & trop ſuivies, contre mon ordonnance, rappellerent en deux ou trois jours les accidens de la maladie dans toute leur force. Le pere du malade, déſolé de cette rechute, déſeſpérant de la guériſon de ſon fils, & perdant courage auſſi-bien que ſon fils, pour l'exécution de mes ordonnances, revint auſſi-tôt & me conſulta. Je relevai leurs eſpérances, avec le plus de fermeté qu'il me fut poſſible. Je fis ceſſer ſur le champ l'uſage des bols, & fis continuer encore pendant quelques jours celui du petit lait, qui répara preſqu'entiérement l'accident. Je mis le malade au lait pour toute nourriture ; ſon eſtomac le ſoutenoit à merveille, & je lui fis prendre tous les jours un apozeme préparé avec les racines de patience ſauvage, de bardane & d'aunée, & les feuilles de cerfeuil, de chicorée ſauvage & de fumeterre. Après quelques jours d'uſage de cet apozeme, je purgeai le malade avec la

manne seule, dans un gobelet du même apozeme, dont je lui fis ensuite continuer l'usage pendant trois semaines ; mais les progrès de sa guérison ne devenant point sensibles, il s'en rebuta, ainsi que du lait que je lui faisois souvent couper avec cette décoction.

Ce fut alors que je me vis obligé, pour venir à bout d'une entreprise, dont je m'étois promis le succès, de prendre un parti, qui étoit la derniere ressource que j'avois en vue. Je me tournai vers les emplâtres vésicatoires : mon premier dessein fut de les appliquer le long de l'épine du dos, pour empêcher les chaleurs des pieds de porter à la tête, & parce que je croyois que la matiere morbifique se portoit davantage dans les parties inférieures, que dans les supérieures ; mais ayant remarqué que l'éryspele qui paroissoit au bras gauche, étoit plus opiniâtre & plus étendu qu'auparavant ; que ses boutons suintoient davantage, que la douleur se faisoit sentir vivement dans cette partie, vers l'articulation de l'humérus avec l'omoplate ; en un mot, que ce bras & la tête étoient celles de toutes les parties qui étoient les plus sujettes aux tremblemens, je crus seconder la nature en faisant appliquer l'emplâtre véscatoire sur cette partie même, c'est-à-dire, sur le bras gauche, à l'endroit de l'éryspele, malgré les inconvéniens qui

pouvoient en réſulter, & la douleur que devoit en reſſentir le malade. Le premier emplâtre qui fut appliqué, ne produiſit aucun effet ; il étoit mal préparé : je le fis remplacer par un autre des plus actifs, qui, en douze heures d'application, mordit avec force, & fit cruellement ſouffrir le patient : il le jetta même dans des fureurs violentes, dont les aſſiſtans prévenus ne furent ni ſurpris ni attendris. Lorſqu'on leva l'appareil, il s'écoula à-peu-près une chopine d'une liqueur rouſſe & fort âcre. On panſa d'abord la plaie avec les feuilles de poirée & le beurre frais ; mais la ſuppuration voulant s'arrêter, je fis appliquer le baſilicum ſaupoudré de poudre de Sabine, dont on fut obligé de continuer l'uſage, juſqu'au moment où je jugeai à propos d'arrêter la ſuppuration. Le malade, malgré ſa répugnance, fut tenu à l'uſage de l'apozeme ci-deſſus indiqué ; & la ſuppuration étant bien établie, je le purgeai avec la manne.

Déjà le malade parut renaître ; le ſommeil fut calme, l'aſſoupiſſement & tous les autres accidens diſparurent preſqu'entiérement. Le malade que j'avois forcé, quelquetems auparavant, après des inſtances réitérées, d'appliquer ſa main garnie d'un tampon de linge contre l'anus, lorſqu'il vouloit uriner, pour l'oppoſer à la ſortie du rectum, d'uriner dans l'attitude ordinaire, & de

s'asseoir sur un bâton placé horizontalement, & fort élevé, lorsqu'il vouloit aller à la selle ou uriner, commença alors de s'acquitter de ces fonctions naturelles, dans la situation accoutumée, & sans rechute du rectum. Il est vrai que depuis quelque-tems, la sortie du rectum n'étoit pas fréquente, ni, à beaucoup près, aussi sensible que je l'ai fait observer d'abord; mais d'un autre côté, j'avois à combattre alors des hémorrhoïdes internes, que l'inspection de l'intestin sorti, m'avoit annoncé depuis longtems, & qui cependant céderent facilement à une pommade faite avec l'huile d'olives & la chaux de plomb. Enfin le malade reprit courage. Il parut néanmoins succomber à une foiblesse générale, qui fut l'avant-coureur des forces, dont il sentit bientôt la vigueur; cette débilité affecta cependant les genoux plus que toutes les autres parties, par la même raison que ces parties étoient restées foibles & douloureuses, depuis la situation gênante où elles s'étoient trouvées dans le bain: le malade n'étoit plus agité, que lorsqu'on négligeoit de panser l'ulcere formé par le vésicatoire, ou encore lorsque la suppuration diminuoit beaucoup: le pus étoit assez bien conditionné; mais au commencement de la suppuration, il exhaloit une odeur fétide. Le malade amené à ce degré de guérison, fut purgé tous les huit jours,

d'abord avec la rhubarbe, les follicules de séné & le syrop de fleurs de violette, & ensuite avec la poudre cornachine & la rhubarbe. Je lui fis quitter l'usage du lait pur & de l'apozeme dont nous avons parlé, & je lui fis prendre tous les matins le lait coupé avec une décoction de racine de squine, dans laquelle on faisoit infuser le bois de sassafras. Sur la fin de Juillet, le malade ayant enfin recouvré l'appétit, un sommeil tranquille & profond, & des forces suffisantes pour reprendre son ouvrage ordinaire, je cicatrisai l'ulcere du bras en deux ou trois jours, avec une décoction de feuilles de sauge & de miel dans le vin rouge. Le malade est très-bien rétabli, & jouit d'un embonpoint parfait. On ne trouve chez lui aucune fonction lésée. Il ne ressent aucune incommodité, si ce n'est de tems en tems un peu de douleur dans le bras gauche, sur-tout lorsqu'il a travaillé. Je pense que cette incommodité se dissipera à la longue, & à l'aide des bains aromatiques, que je lui ai conseillé.

En consultant les Auteurs, & en réfléchissant sur cette maladie, je pense qu'on peut l'appeller *Typhomanie*, *Coma-vigil*, puisque, selon ces Auteurs, la typhomanie est une maladie qui tient de l'assoupissement & de la veille, accompagnée de grandes

inquiétudes, ou bien de la léthargie & de la phrénéſie. Mon deſſein n'eſt point de diſcuter avec eux cette maladie, & de déterminer ſi elle forme une eſpece particuliere de maladie, ou ſi elle eſt ſeulement un ſymptôme de phrénéſie, qui participe de la veille & du ſommeil. Je n'ai pour but, en donnant cette obſervation, qu'on a trouvée digne de paroître au jour, que d'augmenter le nombre des faits qui ſervent à conduire dans la pratique de la médecine.

OBSERVATION

Sur les ſuites d'un vomiſſement de ſang, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, *Médecin à Aumale.*

Anne Harlé, veuve Damien, du village d'Orival, s'étoit excédée juſqu'à midi aux travaux de la moiſſon. Preſſée de la ſoif, elle but à diſcrétion d'un cidre nouveau & très-vert, fait de fruits qui étoient éloignés de plus de deux mois de leur maturité. Demi-heure après elle fut ſaiſie d'une violente colique d'eſtomac, qui ſe termina par un copieux vomiſſement de ſang, au moment duquel elle ſentit comme un craquement dans la cavité de ce viſcere, avec une ſorte d'ex-

ploſion. Elle guérit de cette maladie ; mais dès ce moment, il lui fut impoſſible de ſoutenir d'autre nourriture que le lait. Il ſe cailloit, & elle le rendoit, deux heures après, ſans effort. Il y a toute apparence que le pylore étoit obſtrué : cette femme n'alloit plus à la garde-robe depuis ce premier accident. Il y avoit vingt-ſix ans qu'elle étoit en cet état lorſque je l'appris. J'eus la curioſité de la voir, & c'eſt d'elle-même & de ſes enfans que je tiens ce détail, qui m'a d'ailleurs été confirmé par le Curé de la paroiſſe ; ce que cette femme m'ajouta me parut étrange. Elle avoit, au bout d'un an, eſſuyé une grande maladie, & une ſeconde depuis. Toutes les deux fois elle n'avoit pu ſoutenir le lait, ſa nourriture ordinaire. Elle gardoit très-bien le bouillon & le cidre, & la liberté du ventre s'étoit rétablie. Le vomiſſement du bouillon & du cidre fut à chaque fois le ſigne de la convaleſcence. Le ventre ſe reſſerra, pour ne plus s'ouvrir. Elle a encore vécu trois ou quatre ans après ma viſite. Elle a toujours joui d'une bonne ſanté, excepté les ſix dernieres années de ſa vie, qu'elle étoit devenue plus infirme.

OBSERVATION

Sur la propriété qu'a le Quinquina de guérir certaines maladies périodiques, par M. DE SAINT-MARTIN, Vicomte de Briouze, Docteur en médecine, & Médecin à Domfront.

Meſſieurs de Haen, Vandermondé & pluſieurs autres Auteurs nous ont fait connoître dans le quinquina des propriétés nouvelles. Les obſervations de ces Meſſieurs m'en rappellent une que j'ai faite, il y a environ ſept à huit ans. Dans ce tems, je fus conſulté par une Demoiſelle, ſur une maladie fort ſinguliere, dont elle étoit attaquée depuis quelques jours. C'étoit une douleur à l'œil, qui occupoit non-ſeulement le globe, & toutes les parties contenues dans l'orbite, mais encore le ſinus ſourcilier, & s'étendoit tout le long du ſourcil, juſques vers l'os temporal. Cette douleur étoit extrêmement vive; la malade, pour m'en donner une idée, me diſoit qu'il falloit ſe repréſenter que ſi on lui eût enfoncé un couteau entre l'orbite & le globe de l'œil, & qu'on eût enſuite fait tourner le couteau circulairement autour de l'orbite, pour lui arracher l'œil, on ne lui auroit pas

fait des douleurs auſſi vives que celle qu'elle reſſentoit. L'œil étoit larmoyant; mais il n'y avoit ni inflammation, ni rougeur conſidérable. Tous les jours, ſur les deux ou trois heures après-midi, cette douleur ſe paſſoit totalement, & ſans qu'il en reſtât le moindre veſtige, & revenoit le lendemain matin, ſur les huit heures, avec la même violence. Si cette maladie eût été continue, je l'aurois regardée comme une affection rhumatiſmale, & l'aurois traitée en conſéquence de cette indication; mais les intermiſſions & les retours périodiques de ce mal me firent jetter mes vues du côté du quinquina. J'en fis faire uſage à la malade, après avoir employé les remedes généraux: ce remede fut ſuivi d'un ſoulagement ſubit, & d'une guériſon radicale en deux ou trois jours.

METHODE

Pour traiter avec ſuccès l'Hydropiſie aſcite, par M. DEPLAIGNE, Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, Médecin & Conſeiller du Roi aux Hôpitaux militaires, à Valenciennes.

Les Auteurs, anciens & modernes, ne laiſſent rien ignorer ſur la nature & la cauſe de

l'hydropiſie aſcite. Cette maladie eſt décrite avec netteté & ſans confuſion dans tous leurs ouvrages ; les ſymptômes caractériſtiques y ſont rapportés avec tant d'exactitude, & les ſignes ſi faciles à ſaiſir, qu'il ne reſte aucun doute ſur ſon exiſtence. Ces idées lumineuſes, qui ſont le produit du travail aſſidu du Médecin Phyſicien, donnent de grandes connoiſſances ſur les moyens de combattre & détruire cette maladie, qui ravage & moiſſonne une partie du genre humain, à tout âge & de tout ſexe.

Dans la théorie, l'art de raiſonner trouve un vaſte champ & une ample carriere. Dans la pratique, l'art de guérir, qui eſt cette partie eſſentielle de la médecine, n'a pas toujours les mêmes avantages. Le Spéculateur habile établit des hypotheſes, explique & rend raiſon de tous les phénomenes ; il connoit d'un coup d'œil le dérangement des organes, dont l'harmonie & l'équilibre ſont le précieux tréſor de la vie ; il leve les obſtructions, facilite le ſécrétions, donne le mouvement, porte le baume au ſang. Le Praticien trouve plus d'obſtacles au lit du malade que dans les livres, & ſon plan d'opération eſt ſouvent renverſé par le peu de ſuccès ; les favorables changemens qu'il attend de l'adminiſtration de ſes remedes ne ſont pas toujours le fruit de ſes travaux. C'eſt de l'heureux accord de l'art & de la

nature, d'où réſulte le ſouverain bien, qui eſt la ſanté.

On ſait que l'hydropiſie aſcite eſt un amas ou collection d'eau dans le bas-ventre, formée par les engorgemens de différens couloirs, fomentée par un dérangement habituel, ou par des obſtructions plus ou moins invétérées, à la ſuite d'une maladie qui a laiſſé des impreſſions fortes ſur les viſceres. Donner un libre cours aux eaux épanchées & ramaſſées dans cette cavité, empêcher une nouvelle production de ſéroſités, fortifier l'eſtomac & rendre le reſſort naturel aux ſolides, c'eſt le point de guériſon, mais épineux; les remedes ſur ce ſujet ſont multipliés : ſi le corps humain eſt expoſé à une foule de maux qui l'affoibliſſent, & qui ſont inſéparables de la ſtructure, du mouvement & de l'action des parties qui le compoſent, l'Auteur de la nature lui a fourni & prodigué ſans réſerve des reſſources & des moyens efficaces pour les déraciner.

Comment donc dévoiler ces myſteres cachés ? Les Médecins, dont le zele infatigable eſt toujours occupé du bonheur & de la ſanté des hommes, ont prouvé, par des cures brillantes & ſurprenantes, la vaſte étendue de leurs lumieres & les reſſources infinies de leur art, & ont frayé à leurs ſucceſſeurs le chemin qui conduit à ces connoiſſances ſublimes, qui ſont tant d'honneur à l'eſprit

humain. La plupart des anciens ont enfoui leurs talens, ont laiſſé dans le ſilence & dans l'oubli des ſecrets & des ſpécifiques, faute de voix pour les publier. La terre, cette mere féconde & dépoſitaire des dons du ciel, ſemble réveiller l'attention des modernes; elle ouvre ſon ſein, elle étale ſes facultés ignorées, une noble émulation s'excite dans tous les cœurs, & encourage les eſprits à travailler pour le profit de l'humanité; productions nouvelles, obſervations, ſuccès dans le traitement des différentes maladies, tout eſt mis au jour dans le plus grand ordre : on répand des richeſſes avec déſintéreſſement; on tranſmet à la poſtérité des tréſors ineſtinables; le biem de la ſociété fait toute l'étude & l'occupation; chacun à l'envi ſe fait gloire, en vrai pere, de prouver ſon amour pour ſes enfans, de mériter l'eſtime de ſes concitoyens, & de conſacrer ſes veilles & ſon tems pour le repos public.

Dans ces vues, & à l'imitation de ces Obſervateurs zélés, qui, par leurs recherches & leurs découvertes, ont enrichi & perfectionné la médecine, ont étouffé les préjugés & l'envie, & qui aujourd'hui célebrent les triomphes de cette ſcience, en lui donnant un nouveau luſtre, tous les Médecins s'animent & font tous leurs efforts pour cueillir les mêmes lauriers. D'une voix

unanime ils offrent leurs ouvrages & leurs obſervations pour l'ornement & l'embelliſſement d'un livre (*a*) qui a pour objet la ſanté & la vie des hommes, & qui promet des avantages réels à toutes les nations, ſans autre récompenſe que la ſeule conſervation de leurs freres. Animé & conduit par les mêmes ſentimens, je me fais un devoir de rendre publics les moyens que j'emploie contre ce deſtructeur de l'eſpece humaine, dont les bons ſuccès ſont confirmés par l'expérience.

L'hydropiſie aſcite bien connue, avec les ſymptômes qui la caractériſent, par quelque cauſe qu'elle ſoit produite, demande, pour ſa guériſon, deux conditions; le rétabliſſement des organes ſecrétoires & excrétoires dans leurs fonctions, & l'évacuation des eaux épanchées dans le bas-ventre. Quelle eſt la voie la plus facile & la plus certaine? La queſtion n'eſt pas décidée. Le Médecin fait les premieres tentatives, la nature acheve l'ouvrage.

Parmi les remedes dont on fait choix, on ſait que ce ne ſont pas les purgatifs qui combattent le plus efficacement cet ennemi juré du genre humain; les hydragogues, les apéritifs, les diurétiques, les ſtomachiques & toniques offrent des armes plus déciſives. Je commence la cure par une tiſane faite

(*a*) Le Journal de médecine.

avec l'arrête-bœuf, la ſcolopendre, la racine d'eſquine & un peu de réglisſe, à laquelle on ajoute, ſelon les cas, le ſel de nitre ou de polycreſte. Je donne le ſoir, pendant douze ou quinze jours, un bol hydragogue, compoſé avec dix grains de ſcamonée, cinq grains d'antimoine crud, & cinq grains de ſafran de Mars préparé avec le ſoufre ; le tout incorporé avec le ſyrop de nerprun ou d'abſynthe, ou des cinq racines apéritives. Pendant l'uſage de ces remedes, ſuivant que les humeurs ſont plus ou moins préparées, je purge le malade tous les trois ou quatre jours, avec une once de ſyrop de nerprun dans quatre onces d'infuſion de ſcolopendre, ajoutant quelquefois dix ou douze grains de jalap en poudre.

A ces premiers ſecours, préparatifs & diſpoſitifs, je fais ſuccéder les ſtomachiques & toniques, une infuſion d'abſynthe & de ſcolopendre dans du vin du Rhin, & à ſon défaut du vin rouge un peu clair ; j'y joins un demi-gros de ſel de genêt ou d'arcanum-duplicatum. Les premieres voies ſont-elles chargées de ſaburre diſpoſée & préparée, dix grains de jalap en poudre la rendent plus efficace. On peut auſſi ſe ſervir de quelqu'autre vin lixiviel, décrit dans les Pharmacopées, ſuivant les indications. Comme il arrive ſouvent que ces premiers

remedes ne ſont qu'ébranler les liqueurs, & donner une ſecouſſe générale aux ſolides, on doit réitérer les bols, la potion hydragogue, les infuſions & le vin lixiviel, & continuer toujours la même tiſane, pour parvenir au but qu'on s'eſt propoſé.

Ces remedes appliqués ſucceſſivement & alternativement, fortifient l'eſtomac, donnent plus de jeu & de reſſort aux organes, ouvrent les couloirs, charient & procurent l'évacuation des ſéroſités par les ſelles, par les urines, & même par les ſueurs. Par cette méthode pluſieurs Soldats hydropiques & déſeſpérés ont été guéris radicalement, au grand étonnement de pluſieurs Chirurgiens-Majors de différens Régimens, qui s'étoient décidés pour la ponction, regardant cette opération haſardée comme la derniere reſſource de ces infortunés.

Suppoſé que ces remedes n'aient pas tout l'effet qu'on ſe promet, tant par rapport à la grande quantité d'eau épanchée, qui ne trouve point de cours ni d'iſſue, que par le défaut des viſceres, qui, imbibés & imprégnés de ſéroſités, reprennent difficilement leur ton naturel, ou par l'abondance des liqueurs qui abordent continuellement dans la cavité du bas-ventre, qui compriment & reſſerrent les vaiſſeaux ſecrétoires & excrétoires, & qu'on ſoit obligé d'en venir à la paracentheſe (ce qui eſt rare), du

moins ils contribuent toujours beaucoup à une guériſon radicale, & préviennent les rechutes ſi fréquentes après l'opération, eu égard à l'appauvriſſement & au peu d'union qu'ont entr'eux les principes du ſang. Ils conviennent également dans l'hydropiſie de poitrine, mais avec plus de ménagement & de circonſpection. Les ſuccès en ſont encore plus favorables dans la leucophlegmatie ou anaſarque, qu'on connoît par le ſéjour & épanchement de la lymphe dans toute l'habitude des cellules graiſſeuſes, faute de filtration. Comme les ſymptômes ſont moins dangereux, la maladie eſt plus ſuſceptible de guériſon, d'autant qu'elle ſurvient preſque toujours à la ſuite des maladies aiguës ou des fievres intermittentes maltraitées ou négligées.

MÉMOIRE

Sur la Cryſtalliſation des Sels neutres à baſe de ſel alkali fixe, & à baſe de terre calcaire, dans lequel on donne un procédé nouveau pour faire le tartre émétique, par M. BAUMÉ, Maître Apothicaire à Paris.

La cryſtalliſation des ſels neutres eſt une opération familiere, & que l'on a fréquem-

ment sous les yeux dans les laboratoires de chymie ; la mécanique de la cryſtalliſation eſt néanmoins auſſi myſtérieuſe à découvrir que la plupart des autres cauſes premieres : auſſi je ne m'arrêterai point à deviner comment & par quel mécaniſme un ſel affecte une figure plutôt qu'une autre, & comment des ſels de différentes natures, mais point ſuſceptibles de ſe décompoſer mutuellement, diſſous enſemble dans la même eau, ne ſe confondent point en ſe cryſtalliſant.

Ce ſont-là de ces queſtions difficiles à réſoudre, & qui cependant jetteroient beaucoup de lumieres ſur la cryſtalliſation des ſels, ſi on démontroit les moyens que la nature emploie pour opérer ces phénomenes. Nous devons, en attendant que la chymie ſoit plus avancée, nous en tenir aux faits, & haſarder tout au plus quelques conjectures : c'eſt le parti que je me propoſe de prendre, quant aux faits, & d'être très-réſervé ſur les conjectures.

Pluſieurs habiles Chymiſtes ſe ſont occupés de la cryſtalliſation des ſels neutres, tels que Stahl, Juncker, &c. Ils ont preſcrit pour la préparation de ces ſels compoſés d'un alkali fixe & d'un acide, de n'employer jamais que les juſtes proportions de ces ſels, qui étoient néceſſaires pour leur ſaturation réciproque, & ils ont nommé

point de saturation l'instant où ces deux sels sont dans des proportions telles qu'ils ne laissent appercevoir aucun excès ni de l'un ni de l'autre de ces sels ; ils ont même recommandé d'observer avec grand soin ce point de saturation, parce qu'ils le croyoient très-essentiel.

Les Chymistes que je viens de nommer, ont encore reconnu que les sels, en se cristallisant, retiennent une plus ou moins grande quantité d'eau dans leurs cristaux, & que c'est elle qui facilitoit la réunion d'un plus grand nombre de molécules salines, par la liberté qu'elles ont à se mouvoir dans un liquide. Ils ont nommé eau de la cristallisation celle qui reste dans les cristaux ; mais les Chymistes ne se sont point expliqués sur la nature de cette eau, si elle est différente ou semblable à celle de la dissolution.

M. Rouelle a donné plusieurs Mémoires à l'Académie sur la cristallisation des sels. Dans celui qui se trouve inséré dans le volume pour l'année 1754, sur les sels avec surabondance d'acide, M. Rouelle rapporte une expérience sur le tartre vitriolé, par laquelle il croit avoir combiné une surabondance d'acide avec ce sel.

J'avois remarqué un très-grand nombre de fois, que lorsque je préparois des sels neutres, & que je voulois avoir de beaux cristaux, j'étois toujours obligé d'employer

ou une surabondance d'acide, ou une surabondance d'alkali, suivant l'espece de sel que je préparois, & que néanmoins les sels que j'en obtenois, quoique cryſtallisés dans une liqueur acide ou alkaline, étoient parfaitement neutres, & n'altéroient en aucune maniere la couleur bleue du syrop violat & celle de la teinture de tournesol. Ces observations, que j'ai constatées par une très-longue suite d'expériences, ne se sont jamais démenties. Je ne les ai pas publiées, parce que je les croyois connues de tous ceux qui se sont occupés de la cryſtallisation des sels, & ce n'est que depuis l'impression du Mémoire de M. Rouelle que j'y ai fait attention. Ce n'est point à dessein de contredire M. Rouelle que je mets mes observations au jour, ce n'est que pour arrêter une erreur dans sa course, qui peut devenir préjudiciable au progrès de la chymie dans cette partie, qui paroît tenir à d'autres loix plus générales que celle de la cryſtallisation des sels.

Ce que j'ai à dire de neuf sur la cryſtallisation des sels, consiste à faire une distinction plus précise de ce que l'on doit entendre par eau de la cryſtallisation, & de démontrer que tous les sels neutres, qui ont pour base un alkali fixe ou une terre absorbante, ne peuvent jamais, par aucun moyen connu jusqu'à présent, se combiner par sur-

abondance avec les acides, ni les acides se combiner par surabondance avec les alkalis & avec les terres absorbantes.

Voici l'expérience de M. Rouelle, rapportée dans son Mémoire inséré dans le volume de 1754, page 586 : » J'ai traité ensemble, dit M. Rouelle, au feu de réverbere, dans une rétorte, quatre onces de tartre vitriolé en poudre, & deux onces de bonne huile de vitriol ordinaire, le mélange s'est échauffé fortement, & il s'est excité un mouvement. Afin de m'assurer si ce mouvement n'étoit point occasionné par l'eau de la cristallisation du tartre vitriolé, j'ai desséché ce sel parfaitement; ensuite je l'ai mêlé avec de l'huile de vitriol, & tous deux se sont échauffés de même. C'est donc ici une effervescence qui est causée par l'union de l'excès d'acide avec ce sel; cette distillation ne présente rien que d'ordinaire. J'ai tenu la rétorte rouge pendant une heure entiere, lorsque les vapeurs blanches ont cessé, pour être sûr qu'il ne passoit plus d'acide; la masse saline qui s'est trouvée dans la retorte a fondu; elle pesoit cinq onces un gros; la liqueur qui a passé dans le récipient pesoit six gros; je n'ai perdu qu'un gros : la cessation des vapeurs est donc une marque sûre du point de saturation de la surabondance d'acide vitriolique.

» Ce

» Ce tartre vitriolé, qui a excès d'acide, » attire l'eau de l'atmosphere. Il tombe en » *deliquium*; dissous dans l'eau, il cryſtal- » lise, il a des propriétés très-distinctes du » tartre vitriolé, qui est parfaitement neu- » tre..... ce sel change en rouge la teinture » de violettes; il fait une vive effervescence » avec les alkalis fixes & volatils. On sçait » que le tartre vitriolé qui est dans le juste » point de saturation, ne change pas la cou- » leur des violettes, & ne souffre aucune » altération avec l'alkali fixe & le volatil. «

Cette expérience m'ayant paru singuliere, & les phénomenes qui l'accompagnent n'étant point conformes à tout ce que j'avois fait sur la cryſtallisation des sels, & particuliérement sur celui-ci, je résolus de la répéter, quoique j'eusse pu m'en dispenser, puisque ce sel attirant l'humidité de l'air, comme M. Rouelle en convient dans son Mémoire, c'étoit une preuve suffisante que l'acide surabondant n'étoit pas combiné avec ce sel; mais comme on ne doit jamais prononcer condamnation sur des faits, à moins qu'on n'ait répété les expériences soi-même, je la répétai, afin de n'avoir rien à me reprocher, parce que je pensois qu'il pourroit bien se faire que cette espece de calcination combinât une certaine quantité d'acide par surabondance avec le sel neutre, tandis que cela n'arrive pas par la

voie humide. J'ai ſuivi ſon procédé de point en point, & j'ai remarqué, comme M. Rouelle, que les cryſtaux que j'ai obtenus de la maſſe ſaline étoient acides, parce qu'ils avoient cryſtalliſé dans une liqueur acide, ce qui ne me ſurprit point du tout ; mais ayant mis ce ſel égoutter ſur du papier gris, & dans un endroit frais & humide, l'acide qui n'étoit point combiné s'imbiba dans le papier, qui devint fort acide ; & lorſque le ſel a été ſéché par égouttement, & non pas par évaporation, il s'eſt trouvé être parfaitement neutre ; ne faiſant aucune effervescence avec les acides, il n'altéroit en aucune maniere les couleurs bleues du ſyrop violat & du tourneſol.

Une ſeule expérience de cette nature ne m'ayant pas paru ſuffiſante pour établir une théorie certaine ſur l'impoſſibilité d'avoir des ſels neutres avec ſurabondance d'acide, quoique cryſtalliſé dans des liqueurs acides, j'ai cru devoir faire celles qui ſuivent.

J'ai mêlé quatre gros de ſel de tartre avec deux livres d'acide vitriolique bien concentré : j'ai fait chauffer le mêlange, pour que le tartre vitriolé ne cryſtallisât pas ſur le champ.

D'une autre part, j'ai mêlé une diſſolution de tartre vitriolé, avec de l'acide vitriolique ordinaire.

J'ai mêlé auſſi une bonne doſe d'acide nitreux avec du nitre que j'ai fait diſſoudre dans cet acide.

Enfin j'ai mêlé du sel alkali fixe avec deux ou trois fois plus d'acide marin, qu'il n'en falloit pour saturer l'alkali.

Je n'ai point cru devoir essayer le sel marin ordinaire, puisque l'acide y étant moins bien combiné que dans les autres sels neutres, il attire trop l'humidité de l'air : le tout seroit tombé en *deliquium* ; & je n'aurois pu rien voir, au lieu que l'alkali fixe, uni à l'acide marin, forme un sel qui n'a point cette propriété.

J'ai mis tous ces mêlanges dans un endroit favorable & dans des vaisseaux convenables à la cristallisation ; tous ces sels ont parfaitement bien cristallisé : ils étoient fortement acides, parce qu'ils étoient enveloppés par des liqueurs dans lesquelles ils avoient cristallisé. Je les ai enveloppés dans des papiers gris, pour les garantir de la poussiere : je les ai laissé égoutter dans un endroit frais, lorsqu'ils ont été parfaitement secs par suction de l'humidité qui les enveloppoit, & non pas par évaporation, ce qui fait une grosse différence : ils se sont trouvés être parfaitement neutres ; ils ne rougissoient plus les teintures de violettes & de tournesol, même le tartre vitriolé qui avoit cristallisé dans l'acide vitriolique concentré.

D'où je conclus que M. Rouelle a pris pour une surabondance d'acide, dans son tartre vitriolé, la portion d'eau acide qui enveloppoit les cristaux, & qu'il aura fait

ſécher ſur ce ſel, d'autant plus que toutes mes expériences démontrent que cette prétendue ſurabondance d'acide, dans ces ſortes de ſels neutres, n'eſt qu'interpoſée, & qu'on peut l'en ſéparer, ſans rien déranger de la figure des cryſtaux. Le lavage dans l'eau, ainſi que la diſſolution & la cryſtalliſation, ne ſont pas même néceſſaires, quoique très-efficaces, pour ſe débarraſſer de cette prétendue ſurabondance d'acide.

Il m'eſt arrivé quelquefois d'avoir fait ſécher ces ſels rapidement au ſoleil : alors ils conſervoient leur acidité ; mais en les expoſant après dans un endroit frais, la portion d'acide qui les enveloppoit attiroit l'humidité de l'air, & s'imbiboit dans les papiers, comme à l'ordinaire.

J'ai remarqué encore qu'il n'étoit pas néceſſaire que les cryſtaux ſe fuſſent formés bien régulièrement ; car ayant répété ces expériences un très-grand nombre de fois, j'ai eu des cryſtalliſations où les ſels s'étoient dépoſés par un refroidiſſement trop prompt, en de très-petits cryſtaux. Ils ont néanmoins ſuivi le même ordre que la nature ſemble avoir établi dans la cryſtalliſation de ces ſels; ils ſe ſont trouvés parfaitement neutres, après qu'ils eurent été égouttés.

Tout ce que je viens de dire ſur les ſels qu'on fait cryſtalliſer dans des liqueurs acides, eſt appliquable à ceux de ces mêmes ſels

qu'on fait cryſtalliſer dans des liqueurs alkalines, de même qu'à tous ceux des ſels à baſe de terre calcaire, qui ſont ſuſceptibles de cryſtalliſation.

J'ai répété ces expériences un grand nombre de fois, elles m'ont toujours réuſſi : il faut de même les mettre égoutter ſur du papier gris, ou tout autre papier qui pompe bien l'humidité : & les expoſer dans un endroit frais, ou même un peu humide ; ils ſe débarraſſent également de la liqueur alkaline qui les enveloppe ; & lorſqu'ils ne mouillent plus les papiers, c'eſt-là le point où ils ſont parfaitement neutres : ils n'altèrent plus les couleurs bleues du ſyrop violat, &c.

On pourroit m'objecter que le borax fait avec les cryſtaux de ſoude, conſerve une ſurabondance d'alkali, puiſqu'il verdit les couleurs bleues des végétaux ; mais il eſt certain que cette ſurabondance d'alkali n'eſt qu'apparente, & qu'elle n'eſt due qu'au ſel de ſoude, qui, comme l'on ſçait, cryſtalliſe ſeul ; en ſorte que, dans cette occaſion, la quantité ſurabondante de ſel de ſoude, cryſtalliſe pêle-mêle avec le borax.

Je puis donner deux preuves de ce que j'avance ici : c'eſt que ſi on ajoute au borax ainſi préparé une quantité convenable de ſel ſédatif, on le rend par ce moyen à l'état de neutralité parfaite. La ſeconde preuve

eſt qu'en préparant le borax avec l'alkali fixe ordinaire, il n'y a pour lors aucune ſurabondance d'alkali, pourvu qu'on égoutte les cryſtaux, par la méthode que j'ai indiquée.

Il y a des ſels qui ne fourniſſent de très-gros cryſtaux, relativement à leur nature, que lorſqu'on conſerve les liqueurs dans leſquelles on les fait diſſoudre un peu alkalines, tels ſont le ſel de ſeignette, le ſel végétal, le tartre vitriolé, & la terre foliée de M. Baron; c'eſt le ſel végétal formé par l'union des cryſtaux de ſoude avec le vinaigre diſtillé: ce dernier ſel, ainſi que celui que l'on nomme ſel végétal, ne fourniſſent que très-peu de cryſtaux, & même ils n'en fourniſſent quelquefois point du tout, lorſqu'on ne conſerve point la liqueur un peu alkaline: tandis qu'au contraire on ne peut obtenir le ſel ſédatif du borax, qu'en ajoutant à la liqueur qui tient les ſels en diſſolution, une ſurabondance de l'acide qu'on emploie pour le dégager; & j'ai remarqué pluſieurs fois que lorſque je conſervois la liqueur au point juſte de ſaturation, ou un peu en-deçà, par le moyen d'acide, les cryſtaux qui en provenoient avoient preſque la figure du ſel ſédatif; ils étoient mêlés de petits cryſtaux taillés en pointe de diamans, lorſqu'on a employé l'acide vitriolique, pour décompoſer le bo-

rax : enfin ils n'étoient ni sel sédatif, ni borax, ni sel neutre formé de l'alkali marin du borax avec l'acide employé ; mais ils étoient un mêlange qui avoit quatre corps pour principes, en supposant que le sel sédatif soit lui-même un composé de deux, comme il y a tout lieu de le présumer.

La surabondance d'alkali dans la préparation des sels dont nous venons de parler, paroît opérer son effet, en diminuant ou même en supprimant l'adhérence que les sels neutres peuvent avoir avec leur eau de dissolution, & avec les matieres huileuses des sels végétaux, dans lesquels on fait entrer le vinaigre ou la crême de tartre.

Dans la décomposition du borax il paroît que la surabondance d'acide opere le même effet, & qu'elle détruit l'adhérence que peut avoir le sel sédatif avec le sel neutre qui résulte de l'alkali marin & de l'acide qu'on emploie. Le sel sédatif qui en résulte, quoique cristallisé dans une liqueur acide, n'en est pas moins neutre, lorsqu'on le laisse égoutter, comme je l'ai dit à l'égard des autres sels.

Toutes ces observations prouvent d'une maniere satisfaisante que l'on doit faire une meilleure distinction que celle qu'on avoit faite jusqu'à présent entre l'eau de la cristallisation & celle de la dissolution. Il paroît qu'on les avoit toujours regardées comme

étant de même nature ; on avoit seulement distingué l'eau de la cryſtalliſation, comme faiſant partie de la configuration des cryſtaux.

Les Chymiſtes qui ont le plus travaillé ſur la cryſtalliſation des ſels, ou ne ſe ſont point expliqués ſur la nature de cette eau, ou s'ils l'ont fait, ce n'eſt que d'une maniere qui ne me paroît pas ſuffiſamment préciſe.

M. Rouelle, qui a beaucoup travaillé ſur la cryſtalliſation des ſels, s'explique de cette maniere dans ſon Mémoire inſéré dans le volume de l'Académie pour l'année 1744, page 356 : » J'appelle, dit M. Rouelle, » l'eau qui entre dans la formation des » cryſtaux, eau de la cryſtalliſation, afin » de la diſtinguer de l'eau qui ſe diſſipe par » l'évaporation, à laquelle je donne le nom » d'eau ſurabondante à la cryſtalliſation, ou » eau de diſſolution ; car c'eſt cette derniere » qui eſt proprement l'inſtrument de la diſſo- » lution. «

Afin de ne rien négliger de tout ce qui peut donner quelque éclairciſſement ſur ce que j'ai à dire ſur ce ſujet, je vais rapporter mon ſentiment, qui, ce me ſemble, ne doit point être regardé comme une répétition de ce que les Chymiſtes ont dit avant moi ſur l'eau de la cryſtalliſation.

Je nomme, avec tous les Chymiſtes, eau de la cryſtalliſation, celle que les ſels retien-

nent, en ſe cryſtalliſant, & eau de diſſolution, celle qui tient les ſels en diſſolution avant leur cryſtalliſation ; mais pour une plus grande préciſion, j'ajouterai que l'eau de la cryſtalliſation eſt une eau pure, & peut-être d'une plus grande pureté qu'on ne peut ſe l'imaginer ; enfin elle eſt abſolument de nature différente de celle qui tient les ſels en diſſolution, & il n'eſt plus poſſible de confondre ces deux liqueurs.

La queſtion de ſçavoir pourquoi un ſel diſſous dans de l'acide vitriolique très-concentré, ou dans une liqueur alkaline très-concentrée, a la propriété, en ſe cryſtalliſant, d'être parfaitement neutre, me paroît du nombre de celles auxquelles il eſt très-difficile de répondre.

Il me paroît qu'on peut préſumer que dans le tems même que les molécules ſalines ſe réuniſſent pour former des cryſtaux, il ſe fait à travers ces mêmes molécules une filtration d'une liqueur pure. Je ſuis d'autant plus en droit de ſoupçonner que c'eſt par quelque moyen de filtration que les ſels produiſent ces effets, que tous les jours on voit, ſans qu'on y ait jamais fait beaucoup d'attention, des liqueurs ſalines très-rouſſes, & même colorées par des matieres végétales & animales, fournir néanmoins très-ſouvent des cryſtaux de ſel très-bleus, & ſans aucune couleur étrangere.

Voilà toutes les conjectures que je me suis permis de hazarder ; elles ne résolvent pas, à beaucoup près, la question en entier. Je laisse aux Physiciens le soin de l'expliquer.

La suite sur la préparation du Tartre stibié, au Journal prochain.

HISTOIRE

D'une Plaie accompagnée de différens symptômes, par M. GODART, Docteur en Médecine à Vervier, pays de Liege.

Un homme de moyen âge, d'un tempérament cholerico-sanguin, se donna, en tombant, un coup de couteau, immédiatement au-dessous du grand trochanter, tirant vers le derriere de la cuisse : la direction de la plaie étoit de bas en haut ; sa profondeur devoit être, au rapport du malade & de ceux qui virent le couteau ensanglanté, environ de six doigts.

Deux Chirurgiens, pere & fils, furent mandés, avec un Médecin, pour le traiter. Le Médecin débuta par faire saigner le malade une seule fois. Il lui ordonna ensuite des potions anti-spasmodiques rafraîchissantes. Les Chirurgiens mirent les plus forts astringens en œuvre, pour arrêter l'hémorragie, mais sans aucun succès ; ce qui, après des tentatives bien des fois réitérées, les détermina à faire une petite incision à la plaie, mais qui, par-là même, fut éga-

lement infructueuſe. En effet l'hémorragie ne ceſſa de revenir trois ou quatre fois par jour, donnant certaines fois une quantité prodigieuſe de ſang.

Elle étoit conſtamment précédée d'un ſymptôme par lequel le malade étoit averti qu'elle alloit arriver.

Ce ſymptôme conſiſtoit dans une eſpece de crampe, ou contraction ſpaſmodique extrêmement douloureuſe, qui ſe faiſoit ſentir à la partie ſupérieure interne de la cuiſſe bleſſée, & s'étendoit juſqu'à l'aîne voiſine.

L'hémorragie ſubſiſtoit depuis ſeize jours, lorſque je fus appellé en conſultation, avec un Chirurgien.

Je trouvai le pouls du malade fort plein, très-dur & accéléré. Il ſe plaignoit d'accablement, de foibleſſe ; il avoit eu pendant quelques jours des naufées continuelles, qui cependant avoient cédé au dernier mêlange que ſon Médecin lui avoit ordonné ; mais il n'avoit pas été à la ſelle depuis onze jours, & ſes urines étoient d'une grande crudité.

L'appareil ôté, nous trouvâmes la plaie très-ſeche, ſans apparence de ſuppuration, d'ailleurs en aſſez bon état, c'eſt-à-dire, que les bords n'étoient ni attaqués d'inflammation conſidérable, ni menacés de gangrene : ils étoient vraiment noirs comme du charbon ; mais on appercevoit aiſément que cette noirceur provenoit des remedes

vitrioliques & astringens dont on s'étoit servi pour arrêter l'hémorragie, par conséquent qu'elle ne méritoit aucune considération.

Ces styptiques avoient donc empêché le progrès de l'inflammation, & la suppuration qui en est la suite, ce qui doit paroître assez singulier dans un cas où la fièvre est de la partie, & où la lésion est si considérable : la force de ces styptiques contre-balançoit apparemment, ou plutôt surpassoit celle de la fièvre, & durcissant les fibres des vaisseaux, bouchant leurs extrêmités ouvertes, elle les garantissoit du degré de diastole requis pour produire l'humeur purulente, & en empêchoit la sortie & l'accumulation dans un lieu propre à la mûrir en véritable pus.

Il s'agissoit principalement dans cette consultation, de trouver un moyen d'arrêter l'hémorragie, qui, par son énormité, la fréquence de ses retours, sa durée, sembloit devoir enlever le malade dans peu de jours.

Le malade remercia son Médecin & deux de ses Chirurgiens. Je fus mandé seul, avec le Chirurgien ordinaire. Celui-ci, appuyé de l'expérience qu'il avoit des merveilleuses vertus de son styptique, dont il me faisoit un secret, (quoique je reconnusse d'abord que c'étoit la pierre médicamenteuse de Crollius) il se flatta de pouvoir venir aisément à bout de l'hémorragie ; mais avant

d'appliquer ce remede, nous convînmes de faire une saignée ; elle nous parut absolument indiquée par la plénitude, dureté & véhémence du pouls, comme aussi par le peu de succès que les autres avoient eu.

L'appareil ne fut pas si-tôt appliqué que notre malade se plaignit de sa crampe, & nous avertit que dans l'instant l'hémorragie alloit commencer, ce qui ne fut que trop vrai. Nous ne levâmes pourtant pas l'appareil ; on se contenta d'appuyer assez fort sur la plaie, ce qui suffit pour arrêter le sang presqu'aussi-tôt ; du reste, j'ordonnai un lavement émollient pour l'après-midi : la constipation de onze jours le rendoit, ce me semble, indispensablement nécessaire. J'avois différé à modérer la violence de la fiévre, le lavement devoit y concourir avec le régime rafraîchissant que je prescrivis, joint aux remedes de même qualité. Comme je trouvai l'après-dîner le pouls aussi dur, aussi vîte que le matin, la saignée fut réitérée, & le sang n'en fut pas meilleur ; il étoit si coéneux que le couteau avoit peine à le diviser.

La nuit du même jour l'hémorragie recommença, précédée, comme de coutume, de son symptôme précurseur.

Le lendemain, l'après-midi, en levant les compresses, nous trouvâmes encore des indices de saignement ; c'est pourquoi nous laissâmes le bourdonnet trempé du styptí-

que, dans la plaie : on le rafraîchit seulement, en versant par-dessus de la même liqueur ; & vu que la fièvre persistoit toujours dans la même violence, il fut saigné pour la troisieme fois.

Cette saignée donna un aussi mauvais sang que les deux autres, qui, par conséquent, demandoit d'être rafraîchi & corrigé. C'est en cette vue, & à raison de la paresse du ventre, que je fis réitérer le lavement, ordonnai de la crême de tartre dans ses bouillons, & quelques poudres absorbantes nitreuses.

Le jour suivant nous trouvâmes l'appareil baigné d'un sang beaucoup plus séreux, qui auparavant étoit en bien moindre quantité ; du reste, la fievre & la constipation persévéroient : c'est pourquoi il fut derechef saigné ; mais la saignée ne nous donnant pas du meilleur sang, une fois que l'autre, & la fièvre n'en étant pas moindre, il fut conclu de n'en plus tirer, crainte de jetter le malade dans un trop grand épuisement ; mais, d'un autre côté, le ventre restant serré, on résolut de lui faire prendre un lavement émollient par jour, jusqu'à ce qu'il allât de lui-même à la selle.

Les jours suivans il ne parut plus de sang. On tira le bourdonnet de la plaie, & nous apperçûmes à ses bords quelque commencement de suppuration. Cette sécheresse, qui avoit disparu dans le second jour, étoit rem-

placée par une humidité qui ſuintoit des chairs, & qui les rendoit très-vermeilles. Le tout alloit bien, ſi ce n'eſt que la compreſſe étoit abreuvée d'une liqueur aſſez puante, & qui la teignoit d'un brun tirant ſur le noir.

Quelques jours ſe paſſerent ſans qu'il ſurvînt un grand changement. La fievre conſervoit toute ſa force, les urines reſtoient crues, le ventre ne s'ouvroit pas, & le malade continuoit à ſe plaindre d'une douleur ſourde dans l'endroit où la crampe lui prenoit dans le tems de l'hémorragie. Les vues reſtant les mêmes, on ne changea que la formule des remedes.

Enfin le malade a commencé à aller une fois à la ſelle ; d'une, il en eſt venu à deux ou trois par jour, ce qui a toujours augmenté, de façon qu'il a été juſqu'à quarante fois, en vingt-quatre heures. Les matieres qu'il rendoit, étoient d'une puanteur horrible, & de couleur noire au commencement : ces évacuations ſe faiſoient ſans tranchées ; les matieres changerent enſuite de couleur : elles devinrent bilieuſes & âcres ; pluſieurs jours ſe convertirent en purulentes.

Les urines ſubirent à-peu-près le même ſort. De crues & tenues qu'elles avoient été juſques-là, elles devinrent troubles, puis dépoſerent un ſédiment très-abondant, qui prit de plus en plus la nature de pus : elles

étoient en même tems couvertes d'une pellicule saline onctueuse.

La plaie fournit pendant ce tems, une matiere assez louable ; les bourdonnets étoient visiblement chargés de pus ; mais de tems à autre on y trouvoit une espece de sanie épaisse, noirâtre & fort puante.

Le Chirurgien faisoit journellement des injections avec les vulnéraires animés de teinture de myrrhe & d'aloës. Il chargeoit son plumasseau & son bourdonnet de digestif, mêloit par-dessus un emplâtre de minium, & enveloppoit le tout de compresses d'eau vulnéraire ou de vin chauffé.

Ce période dura environ trois semaines ; & donna le tems à plusieurs réflexions sur la nature de ce dévoiement.

Il est certain que la constipation de onze jours, occasionnée sans doute par la trop grande tension des fibres, & entretenue par l'ardeur de la fiévre, devoit avoir accumulé quantité de matieres excrémentitielles, qui s'étant, par un trop long séjour, corrompues, invitoient la nature à s'en décharger. Les intestins mis en mouvement, auront attiré de la masse du sang des particules purulentes, & quelque peu de teinture aloëtique, que la plaie ne manquoit pas de lui fournir : delà il est aisé de comprendre que ce qui a sorti en premier, devoit être noir, comme brûlé ; qu'ensuite de la décharge des

boyaux ; la bile amaſſée dans ſes réſervoirs, a dû ſuivre, & enfin que la matiere qui a ſorti en dernier lieu, devoit ſe reſſentir de la purulence. Le même raiſonnement, à quelque choſe près, peut avoir lieu pour les urines.

J'employai, pour combattre le dévoiement dans ſes différentes cauſes, la rhubarbe, les coraux, le nitre, le quinquina, les abſorbans, l'eſprit de nitre, les anodins ; mais il réſiſta à tous, quoique diverſement combinés, & continués avec conſtance pendant un ſi long-tems.

Enfin pourtant les choſes changerent de face, par la ſortie des lambeaux de chairs pourries, de ſang caillé & d'une ſérosité noire, d'une puanteur abominable, que la plaie nous fournit pendant trois jours ; dès-lors le dévoiement ſe modéra, & la fievre diſparut. Cette ſérosité marquoit le linge d'une tache preſqu'ineffaçable, & coloroit la ſonde d'argent d'un noir de différentes couleurs, de bleu tirant ſur le rouge. Le malade avoit peine à ſupporter la puanteur qui ſortoit de ſa plaie, lorſqu'on venoit à le panſer.

Tel étoit l'état des choſes aux plus fortes chaleurs de l'été, ce qui nous fit craindre avec raiſon le ſphacele, parce que le fond de la plaie étoit gangrené. Nous recourûmes donc au plus vîte à l'uſage du quin-

quina, & nous vîmes avec plaisir la plaie donner, au bout de trois jours, un pus louable & en si grande quantité, que par-là seul je reconnus qu'on pouvoit avoir accusé juste, en nous disant que le couteau étoit entré de plus d'un demi-pied (*a*) dans les chairs ; cependant il convenoit de s'en assurer par la sonde. Cet examen nous apprit que le coup passoit sous le fémur transversalement, & alloit se terminer au côté interne de la cuisse, précisément à l'endroit où le malade avoit tant senti de douleurs dans le commencement de sa blessure.

Cette découverte nous fut d'un grand secours pour rendre raison de la cause du phénomene dont nous avons fait mention, & répandit beaucoup de lumieres sur ce qui concerne celle de l'hémorragie. Il résultoit delà que la plaie étoit aussi profonde qu'on nous l'avoit annoncé ; que la crampe provenoit de la piquure d'un nerf ou d'un muscle, & il n'étoit pas bien difficile de décider à laquelle des deux on devoit la rapporter ; car si c'eût été un nerf qui, par sa blessure, eût excité ces contractions spasmodiques, elles ne se seroient pas bornées à un si petit espace ; les muscles de la cuisse, de la jambe, & même du pied, s'en seroient ressentis.

C'étoit donc un muscle lésé qui causoit cette douleur continuelle, & qui donnoit

(*a*) Le pied est ici de dix pouces.

occaſion aux crampes : on peut même, ſi l'on fait attention à la ſituation de la douleur, qui ne s'étendoit que de l'aîne droite au petit trochanter, du même côté, avancer que c'étoit un de ceux qui appartiennent au triceps : la ſonde concouroit auſſi à vérifier la juſteſſe de ce diagnoſtic ; car, lorſque, pour reconnoître l'étendue du caractere de la plaie, on l'introduiſoit dans ſa cavité, on venoit contre ce muſcle, les douleurs, depuis long-tems appaiſées, ſe réveilloient.

Pour avoir une idée complete de la nature de cette hémorragie, il reſtoit à ſçavoir ſi c'étoit elle qui donnoit la crampe, ou au contraire ſi la crampe excitoit l'hémorragie.

La crampe ayant ceſſé dès que la plaie n'a plus donné de ſang, & n'ayant jamais tourmenté le malade, que dans l'inſtant que le ſang alloit ſortir, il paroît que c'étoit le ſang qui la produiſoit. En effet la plaie étoit remplie de ſang caillé, dès les premiers jours, ainſi que la ſonde, qui n'a pu entrer que fort peu, l'a prouvé : d'un autre côté, le vaiſſeau ouvert ſe trouvant au-delà, puiſqu'il ne ſe montroit pas en dehors, il eſt clair que le ſang échappé dudit vaiſſeau devoit ſe frayer paſſage à travers le tiſſu de ce coagulum, ce qui ne pouvoit s'exécuter ſans faire quelque violence aux parties ; lorſque le ſang venoit à s'échapper

du vaiſſeau, il devoit néceſſairement, en élargiſſant le fond de la plaie, diſtendre le muſcle bleſſé, qui ne pouvoit ſouffrir une pareille extenſion ſans s'irriter; & c'eſt dans cette irritation même que conſiſtoit la cauſe de la convulſion qui formoit la crampe.

Il s'enſuit de ceci, que la différence des aſtringens n'a pu beaucoup, (pour ne pas dire du tout,) contribuer à la ceſſation de l'hémorragie : aſſurément leur vertu n'eſt pas ſuffiſante pour pouvoir ſe tranſporter à travers un coagulum ſi épais; & quoiqu'on accorde qu'ils agiſſent de très-loin, par un certain rétréciſſement qu'ils procurent aux fibres, cependant leur vertu ne peut pas être eſtimée capable de réformer une fente ſi conſidérable dans un vaiſſeau ſi gros & ſi éloigné. De plus, les aſtringens mis en œuvre par ceux qui avoient dirigé la cure avant nous, étant ſuppoſés de moindre vertu que le ſecret du dernier Chirurgien, ils auroient au moins dû modérer l'hémorragie, ce qu'ils ne faiſoient pourtant pas; par conſéquent c'eſt particuliérement à la précaution que nous avons eu, de laiſſer pluſieurs jours le même bourdonnet dans la plaie, au lieu de le tirer à chaque retour de l'hémorragie, comme on le pratiquoit auparavant, que nous croyons devoir rapporter la gloire de notre heureuſe réuſſite. De fait, cette méthode étoit très-propre à donner au ſang le tems ſuffiſant pour former dans la

plaie un caillot capable de réſiſter au torrent, & de ſoutenir celui de la fente du vaiſſeau, qui, dénué, faute de cette attention, d'un point d'appui, cédoit à ſon effort.

Le dévoiement modéré, & la plaie continuant à donner un pus louable, qui, en prenant de la conſiſtance, diminuoit de jour en jour, dans la proportion requiſe, notre malade commença à ſe plaindre d'un mal de poitrine ; enſuite il lui ſurvint un ſymptôme bien ſingulier : il rendoit de l'écume par la bouche, ce qui l'incommodoit beaucoup.

Je ſoupçonnai que des vers dans l'eſtomac pouvoient en être la cauſe. Mon ſoupçon fondé, tant ſur le genre de vie très-groſſier du malade, que ſur la nature de l'accident, & ſur ce que le patient me dit qu'il étoit ſujet aux vers ; là-deſſus j'ordonnai des anthelmintiques, entr'autres le mercure doux, ſous la formule qui ſuit :

℞. *C. C. pphe. ppt.*
Corallin. marin.
Corall. rubr.
Terr. ſigillat.
Cort. peruv. *aa* ℥ j
Mercur. dulc. *gr.* x.
Syrup. papav. alb. ℥ j ß.
Conſerv. roſ. rubr. q. ſ. m. ſ. electuar.

Le malade en prenoit la groſſeur d'une noix muſcade ſix fois par jour.

Mon but étoit de détruire en même tems le peu de dévoiement qui ſubſiſtoit, & que j'attribuois à un relâchement des inteſtins, contracté par la durée de cette évacuation; mais je fus bientôt obligé d'en faire déſiſter l'uſage: le flux d'écume augmenta à un tel point, que j'appréhendois la ſalivation.

Ne connoiſſant pas la cauſe de ce ſymptôme, j'abandonnai la nature à elle-même; & j'eus la ſatisfaction de voir l'accident ſe modérer peu-à-peu, & enſuite totalement diſparoître; en ſorte que réfléchiſſant ſur la grande habitude que cet homme avoit de fumer, laquelle il n'avoit point ſatisfaite depuis ſon incommodité, je crus que ce flux de bouche écumeux provenoit de ce que la nature fortifiée, déchargeoit les conduits ſalivaires d'une ſéroſité viſqueuſe, qui s'y étoit accumulée par la longue abſtinence de la pipe.

Ce ſymptôme n'eut pas plutôt diſparu, qu'il fut auſſi-tôt remplacé par un autre. Ce fut une chaleur de poitrine très-incommode; une eſpece de fumée chaude ſe répandoit de tems en tems dans la poitrine, & menaçoit à chaque fois le malade de ſuffocation & d'étouffement.

Il me dit qu'il avoit encore eu autrefois le même accident dans une de ſes maladies, & que ſon Médecin le lui avoit fait paſſer avec une petite bouteille qui contenoit une

liqueur claire comme de l'eau de fontaine. Je ſoupçonnai d'abord que c'étoit l'eſprit de nitre dulcifié, & l'événement juſtifia ma préſomption ; car dès que cette vapeur, dont la chaleur lui étoit ſi inſupportable, l'attaquoit, il en prenoit quinze à vingt gouttes dans un peu d'eau, & elle ceſſoit auſſi-tôt, ce qu'il a continué juſqu'à ce qu'elle ait été entiérement diſſipée.

Cette affection me paroît être ce que les anciens appelloient intempérie chaude du foie ou de quelqu'autre viſcere, & je comprends que ce n'eſt rien d'autre qu'une certaine ſenſibilité du genre nerveux, jointe à l'acrimonie des humeurs. Une fiévre de ſi longue durée que celle-ci ne manque guere de développer les ſels de nos humeurs, & d'en exalter les ſoufres, pendant que par la tenſion ſpaſmodique qu'elle entretient dans les parties membraneuſes des viſceres, elle rend les nerfs beaucoup plus vibratiles, plus ſuſceptibles d'ébranlemens, que dans l'état naturel ; & cette théorie eſt applicable aux organes des ſucs gaſtriques, ſi l'on veut trouver quelque rapport entre ce phénomene & celui qui l'a immédiatement précédé. Or, un remede tel que l'eſprit de nitre dulcifié, vient fort à propos dans pareil cas ; il déprime les ſoufres trop développés, détruit l'alcaleſcence des ſels, & bride les émotions auxquelles les nerfs ſe

laiſſent emporter. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il ait produit ici de ſi bons effets. J'ai vu à peu-près le même ſymptôme dans une autre perſonne, à la ſuite d'une fievre, & je l'ai diſſipé par le quinquina allié avec le nitre & le ſuccin; mais comme celui-ci avoit pris du quinquina en abondance dans cette maladie, j'ai cru devoir donner la préférence à un remede dont il avoit déjà éprouvé les bons effets. Du reſte, le grand épuiſement du malade, l'ataxie du genre nerveux me détournerent d'éprouver ce qu'auroit fait la pipe dans l'une ou l'autre de ces deux occaſions.

Après ce ſymptôme les choſes parurent enfin venir au terme déſiré. Le dévoiement ceſſa entiérement, les urines devinrent naturelles, la plaie commença à ſe cicatriſer, & le malade parut de jour en jour reprendre ſes forces & ſon embonpoint; mais un froid auquel il s'expoſa par imprudence, nous ramena encore un ſymptôme à combattre. Ce fut une fluxion de poitrine, accompagnée d'une toux qui ne lui donnoit de repos ni jour ni nuit, & qui réſiſta aux mixtures & électuaires pectoraux, qu'on a coutume d'ordonner contre ces ſortes de catarrhe, mais qui céda enfin à des poudres adouciſſantes anodines.

Notre malade ayant repris encore un peu plus de force, fut purgé, pour terminer une cure qui a duré environ deux mois.

LETTRE

LETTRE

De M. DEMACHY, Apothicaire gagnant maîtrise de l'Hôtel-Dieu de Paris, à M. STORCK, *Médecin à Vienne, sur l'Extrait de Ciguë, du 14 Juin 1760.*

Dès l'instant, Monsieur, où le Journal de médecine de Paris eut fait connoître votre Traité sur l'usage intérieur & l'efficacité de la ciguë, plusieurs Médecins de cette capitale, frappés de cette nouveauté, & curieux de tout ce qui peut enrichir l'art de guérir, en voulurent essayer les effets, & confierent à différens Apothicaires le soin de leur en préparer l'extrait. Voici comme j'ai procédé à cette préparation, d'après votre prescription, à ce que je pense: j'ai pris de la ciguë verte, bien succulente; j'en ai retiré les grosses côtes & les feuilles mortes ou fanées, je la pilai dans un mortier de marbre, en y versant de tems en tems un peu d'eau, pour rendre la pulpe plus fine & plus exacte: je la mis dans un linge, & en tirai par la presse une liqueur verte & abondante: la plus légere chaleur en procura la clarification; je la filtrai, & la liqueur claire fut évaporée, dans une capsule de verre, au bain-

marie. La quantité de deux livres, poids de France, de ciguë bien épluchée, m'a fourni deux gros & demi d'extrait.

Le hazard a voulu que vers le même tems, un autre Apothicaire négligea de clarifier ſon ſuc exprimé de ciguë; & au lieu d'un extrait, il obtint une maſſe en forme de cataplaſme pulpeux & verdâtre. J'aſſurai qu'une pareille préparation n'étoit rien moins que conforme aux regles de l'art; mais il prétendit, & avec lui quelques Médecins, qu'il avoit ſuivi votre intention, que votre Traité ne faiſoit pas mention qu'il fallût défécer le ſuc, mais le faire évaporer tout récemment exprimé. Il ajoutoit que vous paroiſſiez vous en être expliqué formellement, lorſque vous dites, qu'en faiſant bouillir la ciguë dans l'eau, on en obtient un extrait moins efficace que le vôtre, mais qui n'eſt pas entiérement à rejetter; que par conſéquent une partie de la vertu de votre extrait réſidoit dans la fécule de la ciguë, puiſque l'Auteur lui-même déclaroit qu'un extrait ſans fécule étoit moins efficace.

Indépendamment des vues médicinales, qu'il ne m'appartient pas d'approfondir, guidé par les ſeules lumieres de la pharmacie, voici ce que je répondis à ces raiſons. Il eſt de toute évidence que l'intention de l'Auteur eſt de préparer un extrait. Or, ſous

le nom d'extrait on entend la réunion de toutes les ſubſtances d'un végétal, par exemple, diſſolubles ou dans un menſtrue, ou dans le ſuc propre de la plante ; ces ſubſtances ſalines, gommeuſes, extractives, ſe rapprochent, lorſqu'on fait évaporer ce ſuc, & ſont diſſolubles de nouveau dans un menſtrue. Conſidérons maitenant la fécule d'une plante paſſée avec le ſuc exprimé ; elle n'eſt qu'en ſuſpenſion dans le liquide ; loin d'y être diſſoute, la plus légere chaleur, celle même de l'atmoſphere, la ſépare ; elle n'eſt donc point de nature à entrer dans les extraits quelconques, elle ne doit donc pas ſe trouver dans l'extrait de ciguë.

Si d'ailleurs l'Auteur avoit eu deſſein qu'on conſervât la fécule dans ſon extrait, il eſt hors de doute, qu'inſtruit des regles de la pharmacie & des loix de l'art de formuler, il l'auroit preſcrit expreſſément, à cauſe de la rareté & même de la nouveauté de la choſe. Le tout conſidéré, il me ſemble que l'extrait de ciguë ne doit point reſſembler à un cataplaſme.

Pour ce qui eſt du ſecond argument où l'on profite de vos propres paroles ſur l'extrait de ciguë, préparé par la décoction de la plante, il eſt évident que voici les cauſes de ſa déperdition de vertu. L'ébullition détruit le tiſſu d'une plante, en réſout le muci-

lage, en décompoſe les ſels, ou du moins les chaſſe de leur baſe terreuſe ou muqueuſe; tous accidens qui emportent l'altération, la diminution ou la deſtruction des vertus d'une plante.

D'ailleurs il eſt vraiſemblable que l'Auteur n'a pas conſervé la fécule dans ſon extrait, puiſqu'il ordonne qu'on prenne de la poudre de ciguë, pour le réduire en pilules. Or mon extrait prend partie égale de cette poudre, tandis que le prétendu extrait avec fécule, quoiqu'en proportion trois fois plus volumineux que le mien, a encore beſoin de poudre de ciguë pour avoir la conſiſtance pilulaire.

Vous voyez, Monſieur, combien il importe d'avoir votre avis ſur ceci, tant pour déterminer une maniere invariable de préparer votre extrait, que pour empêcher les obſervateurs de ſe trouver par cela même en défaut, & pour n'avoir vous-même rien à déſirer ſur une choſe auſſi importante.

Si le hazard vouloit que je fuſſe dans l'erreur, je n'en publierai pas moins votre réponſe, parce qu'il n'y aura rien d'humiliant pour moi d'avoir interprété votre ſilence, à l'avantage des loix les plus ſcrupuleuſes de la pharmacie.

Réponſe de M. Storck à M. Demachy, du 6 Juillet 1760.

Perſonne ne peut douter, Monſieur, que vous ne ſoyez très-ſcrupuleux à compoſer vos médicamens, & qu'en particulier votre maniere de préparer l'extrait de ciguë ne ſoit en tout point conforme aux regles de l'art. Je penſe néanmoins que, dans le cas préſent, une ſi exacte défécation n'eſt pas néceſſaire. Je me ſuis contenté de paſſer mon ſuc récemment exprimé, par un morceau de drap, ou de le laiſſer un peu repoſer, pour en ſéparer les matieres groſſieres. Il n'eſt pas beſoin non plus d'un appareil ſi recherché: vous voyez par mon livre, que je me ſuis contenté d'un vaiſſeau de terre, pour réduire mon ſuc en conſiſtance d'extrait, ſur un feu doux.

C'eſt avec cet extrait groſſier, (*rudiori*,) que j'ai réuſſi très-bien dans une infinité de circonſtances, & j'ai éprouvé qu'il produiſoit de meilleurs effets que celui qui ſeroit préparé avec toute l'exactitude pharmaceutique.

Ce ne ſeroit pas, ſuivant moi, une faute ou une ignorance de la pharmacie, de la part d'un Médecin qui ordonneroit pareil extrait. Au reſte, je vous laiſſe à juger de ma réponſe, ſuivant votre prudence, & vous prie de m'honorer de vos lettres.

Précis de quelques observations faites par M. Demachy, en préparant l'extrait de Ciguë.

1° Au plus léger degré de chaleur, la fécule se sépare de la liqueur; elle se précipite au fond, en s'aglomerant par rayons qui commencent vers le centre & les bords, où la chaleur est plus sensible.

2° Lorsque la liqueur est claire & filtrée, on apperçoit, à mesure qu'elle s'évapore, des molécules blanchâtres & d'autres brunes, qui naissent & se tiennent suspendues dans le liquide; ces molécules me paroissent devoir en grande partie leur origine à la destruction du muqueux de la plante.

3° La ciguë a un sel essentiel assez abondant, & il est pour la plus grande partie nitreux; car il fuse sur les charbons.

4° La cendre de la ciguë est très-alkaline, & son alkali-fixe bien pur, ne paroît en rien différent de celui des autres plantes.

5° La racine de la ciguë ne m'a pas paru aussi âcre, que l'expérience de M. Storck paroît le prouver. Peut-être la différence vient-elle des climats ou des saisons diverses.

6° Cette même racine desséchée, est d'une odeur approchante de celle de l'impératoire.

7° La fécule qui demeure sur le filtre, lorsqu'on clarifie le suc de ciguë, y acquiert

une couleur verte très-foncée, & fait le plus petit poids du total; la fécule de ſix onces de ſuc peſoit à peine 18 grains: cette même fécule conſervée dans le ſuc, augmente conſidérablement le poids & le volume de l'extrait qui en réſulte, parce qu'elle en conſerve le muqueux.

8° La poudre de ciguë bien préparée, pourroit bien équivaloir à l'extrait féculeux de M. Storck, du moins les mêmes principes s'y trouvent-ils; mais c'eſt aux praticiens qu'il appartient de vérifier le doute; la ſaine phyſique le fait naître, l'expérience le confirmera.

9° Trois livres de ciguë verte, n'ont peſé, après l'exſiccation, que quatre onces & demie: une livre & demie de ciguë fournit quatre gros d'extrait féculent, qui, pour être formé en pilules, prend encore deux gros & demi de poudre: la quantité de deux livres, donne deux gros & demi d'extrait clarifié, qui prend poids égal de poudre de ciguë.

10° Le marc de la ciguë dont on a exprimé le ſuc, brûle & fournit une cendre aſſez alkaline, mais pas, à beaucoup près, autant que la ciguë entiere.

11° Lorſqu'on fait évaporer le ſuc de ciguë, même au bain-marie, les premieres vapeurs qui s'exhalent ont une odeur pénétrante & nauſéabonde, elle paſſe promptement; & c'eſt alors que naiſſent les pre-

mieres molécules qui nagent dans l'extrait ; l'odeur qui suit n'a rien de particulier.

12° L'extrait de ciguë, préparé avec la fécule, est sujet à un accident qui le rend peu propre à être conservé : au bout de six semaines, ou même plutôt, il se moisit par places, & ne cesse de contracter ce moisi, que lorsqu'il est absolument sec.

13° Si donc on vouloit faire quelques essais relatifs aux différens moyens d'employer la ciguë, sans se servir de l'extrait fait suivant les regles de l'art, M. Storck demandant que ses pilules soient du poids d'un grain, & l'extrait qu'il emploie étant, suivant ma remarque, n°-9, le quarante-huitieme de la ciguë, dont on le tire, on pourroit donner cinq grains de la poudre elle-même, qui se trouveroit être dans la proportion respective, puisque la même quantité de ciguë donne un quarante-huitieme d'extrait, ou un dixieme & demi environ de poudre seche.

14° On pourroit encore dessécher parfaitement l'extrait féculeux de M. Storck, & alors il diminue d'un bon sixieme ; il est certain qu'en cet état il n'est point sujet au moisi.

15° On pourroit faire plusieurs autres remarques à ce sujet. Je me suis contenté d'exposer celles qui m'ont paru être les plus importantes.

LETTRE

De M. LEBAS, de l'Académie royale de chirurgie, sur une Vipere qu'on prétend être sortie par l'anus d'un malade, adressée à M. VANDERMONDE, *Auteur du Journal.*

MONSIEUR,

Le prétendu phénomene qui vient de paroître fait l'histoire du jour. Les personnes crédules y ajoutent foi ; les Amateurs de la vérité en doutent ; les connoisseurs en plaisantent. Vous savez que le nombre de ces derniers est le plus petit. N'y a-t-il point de risque à contredire la foiblesse des premiers ? Je me hazarde à tout événement.

Le nommé Simon Arnichar, âgé de quarante-cinq ans, de tempérament atrabilaire, servoit, en qualité de domestique, M. de Lalsac, Gentilhomme de M. de Bouillon. Des affaires appellerent son maître en 1757 aux environs d'Avignon, où il le suivit. Le séjour qu'il fit dans cette contrée fut d'un an & plus. Les occupations de cet homme n'étant pas considérables, il passa apparemment la plus grande partie du tems à dormir. Son sommeil, en apparence, ne fut pas exempt de songes singuliers. Je mets au nombre des plus intéressans celui qui lui fit imaginer avoir avalé une vipere ou couleu-

vre. Voilà en effet sa maladie, dont la cure me paroît difficile.

De retour à Paris, son imagination, Monsieur, ne fit que se détériorer. Persuadé enfin que le reptile s'étoit prodigieusement accru dans ses intestins, & lui ôteroit quelque jour la vie, s'il ne faisoit usage des remedes appropriés à son expulsion; il prit, de l'avis d'un jeune Chirurgien, élève de l'hôpital de la Charité, où il en avoit fait la connoissance, des sucs de rhue, d'ail & de romarin, & se présenta sur un bassin rempli de lait tiede. Il ne se détermina, m'a-t-il ajouté depuis, à prendre ce parti, qu'eu égard à l'inutilité des moyens mis plus d'une fois en œuvre pour la guérison des maladies dont il avoit été soupçonné, telles que le *cholera-morbus*, coliques néphrétiques, &c. Le succès qu'il assure en avoir eu ne lui a pas encore accordé la tranquillité qu'on auroit dû en espérer. La sortie en effet d'une vipere, de la longueur d'une demi-aune, & de la grosseur de deux pouces, rendue par l'anus, sans qu'il l'ait néanmoins sentie, n'a tout au plus servi que de palliatif. Il se persuade en avoir encore une légion, & ne peut être détrompé, quelque chose qu'on fasse, sur la tromperie dont on s'est probablement servi pour calmer ses esprits troublés. Ce malade m'est actuellement confié, est gardé à vue, & je suis dans le cas de vous informer dans la suite, des événemens.

Des Auteurs crédules ou apocryphes, nous ont fait part de pluſieurs contes de cette nature ; on en berce ſans ceſſe le pauvre malade : en voilà plus qu'il n'en faut pour le rendre opiniâtrément perſuadé que ſon ventre eſt farci de viperes.

Il eſt ſimplement queſtion, Monſieur, pour détromper le publie déjà prévenu, d'examiner s'il y a apparence de poſſibilité dans ce fait.

L'animal qu'il a rendu eſt une vipere. La diſſection que j'en fis en votre préſence, celle de MM. Ferrein, Cantwel & Tenon, mon confrere, ne nous a rien préſenté qui ne la caractériſe. M. de Juſſieu, auquel je la fis voir, immédiatement après vous avoir quitté, eſt de même ſentiment. Cet animal avoit, comme vous le ſavez, une tête plate, des marques noires ſur le corps. J'y ai découvert depuis, les parties bifurquées de la génération, qui caractériſent ſon ſexe maſculin ; des dents aux mâchoires, à l'exception des deux longues, fendues, en forme de plumes à écrire, à la baſe deſquelles ſe trouve, dans l'état naturel, une véſicule qui contient un venin très-ſubtil. Il eſt à préſumer qu'elles avoient été arrachées avant l'opération. On nous en apporte même de Normandie, auxquelles cette extraction a été faite, & qui, malgré cette défectuoſité, vivent très-bien : la gueule offroit un con-

duit, dont l'extrêmité interne aboutiſſoit aux poumons, dans lequel étoit contenu un dard affaiſſé, & qui tenoit par ſa baſe aux parties latérales du conduit, que le microſcope me fit appercevoir muſculeuſes : l'ouverture du corps n'offroit qu'une maſſe, en partie graiſſeuſe, en partie mucilagineuſe, & qui parut hors de la capacité des inteſtins, de la ſtructure deſquelles nous ne pûmes avoir une parfaite connoiſſance, par rapport à la putréfaction. La préparation du ſquélette, à laquelle je travaille, ne me fait découvrir rien de plus que ce qui s'obſerve dans celui d'une vipere.

Peut-on conclure qu'il ſoit probable qu'un animal de cette nature, en quelque petit volume qu'il ſoit, puiſſe s'introduire par la bouche ou par l'anus? Ce ſeroit une abſurdité. On ne peut pas plus ſuppoſer que le malade en ait avalé un œuf; la vipere eſt un animal vivipare. Nous pouvons nous en rapporter à ce qu'en diſent les Naturaliſtes ſur cet article.

Pourroit-on même raiſonnablement ſe figurer qu'un œuf, après avoir été avalé, pût éclorre dans l'eſtomac? La chaleur de ce viſcere fût-elle analogue avec celle qui a la faculté de développer les parties d'un œuf quelconque, à l'exception de ceux qui naiſſent des vers, ou, au moins, ſuppoſition faite, qu'elle puiſſe les faire éclorre, ne s'oppoſeroit-elle pas à leur accroiſſement? Un examen ſcrupuleux ſur les corps que l'on

s'eſt figuré avoir trouvé dans les matieres rendues par haut ou par bas, auroit fait connoître l'erreur où l'on a été ſur leur eſpece. Mais la plupart des perſonnes de l'art, qui ont ajouté foi à ces déjections, émerveillées peut-être de l'action des remedes qu'elles avoient preſcrits, en ont admiré l'effet, ſans s'appliquer à reconnoître la nature des matieres; ou pleines d'elles-mêmes, dans la folle perſuaſion où elles étoient que rien ne pouvoit échapper à leur pénétration, quelque léger que fût l'examen, elles ont admis comme réel, ce dont elles ne vouloient pas ſe donner la peine de pénétrer l'obſcurité.

On ne peut, à la vérité, révoquer en doute la préſence de certains animaux dans le corps, qui ne ſont autre choſe que des vers: l'expérience nous le confirme; mais les ſeuls qui puiſſent y exiſter, ne ſont que de trois eſpeces, ſavoir le tænia, vers plat ou ſolitaire, qui eſt encore de deux eſpeces, l'une à anneaux longs, l'autre à anneaux courts; les aſcarides & les ſtrongles, qui reſſemblent aſſez aux vers de terre. On a donné le nom de cucurbitains à une autre eſpece, que l'on ne doit regarder, ſuivant M. de Juſſieu, que comme des portions du tænia. Ce célebre Naturaliſte, dont les lumieres ſont ſans bornes, n'a point d'autre ſentiment.

Le ver ſolitaire s'étend quelquefois dans toute la longueur du canal inteſtinal. Un

malade qui m'étoit confié, en rendit un en 1747, de la longueur de 36 pieds ; ſon mouvement dans ces parties les rend convulſives : or ſi un animal dont le diametre ne s'étend pas au-delà de huit lignes, occaſionne par ſa mobilité un pareil accident, celle, à plus forte raiſon, d'une vipere de la groſſeur de deux pouces, en feroit-elle naître de bien plus étonnans, ſur-tout dans ſa ſortie ? Mais, de l'aveu du malade, elle s'eſt faite ſans douleur, ſans même aucune impreſſion : que conjecturer ?

Les aſcarides ont la figure de petites aiguilles, ils ſont cylindriques, courts & pointus par les deux extrêmités ; leur tête eſt, à peu de choſe près, ſemblable à celle des ſtrongles ; celle du tænia figure celle du ſerpent ; c'eſt cette reſſemblance qui a ſouvent induit en erreur, ſur-tout lorſqu'il eſt arrivé que la partie ſupérieure de ce ver, s'étant détachée de ſon tout, a été rendue de la longueur ordinaire d'une couleuvre ou d'une vipere.

Les ſtrongles ou lombricaux ſont les plus communs, & connus univerſellement ; on en trouve de couleur rouge & de blanche ; ce ſont de tous les moins dangereux.

On nous parle des ſang-ſues trouvées après la mort, dans l'eſtomac d'un homme ſujet à un vomiſſement de ſang conſidérable. L'on a conjecturé qu'elles avoient été avalées, & s'étoient attachées à la paroi interne de ce viſcere, où elles avoient déchiré quelques

vaisseaux : ce fait me semble possible ; mais je pense que le séjour de ces animaux aquatiques dans l'estomac ne peut être de longue durée, avant que la mort s'ensuive ; cet événement doit paroître certain, à moins que l'animal ne soit étouffé dès l'instant de son entrée dans le ventricule.

Les nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine, recueillies en 1679, par de Bligny, nous fournissent la relation d'une maladie singuliere, survenue à un Capucin, qui rendit par la verge une quantité de petits vers, & un entr'autres, de la longueur de la paume de la main, pensant deux onces romaines, après avoir ressenti des douleurs très-aiguës, lequel, vers la tête, avoit la forme de celle d'une vipere ; mais il ajoute que la corruption s'opposa à sa dissection, que l'on ne tenta que quelques jours après l'avoir laissé pendant ce laps de tems dans l'eau, ce qui détruit l'idée que l'on auroit pu avoir que c'étoit une vipere, les os de la tête & de l'épine de cet animal pouvant résister long-tems à la pourriture.

Mon malade ne nous a encore rien fourni que de chymérique. Je désire que la suite nous présente quelque découverte qui mérite attention. J'aurai l'honneur de vous en instruire, ne cherchant que l'occasion de vous renouveller l'estime & considération parfaites avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, &c.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1760, par M. VANDERMONDE.

Les maladies qui ont régné pendant ce mois étoient des diarrhées plus ou moins séreuses, accompagnées de ténesme & de quelques envies de vomir. Les malades rejettoient par la bouche une liqueur acide & glaireuse. Il y avoit rarement de la fievre dans le commencement : les urines étoient crues ; sur la fin elles devenoient bourbeuses : il survenoit une petite fievre, c'étoient les signes de guérison. Les absorbans, les incisifs, les doux apéritifs, les amers, & sur-tout le simarouba en décoction, unis aux purgatifs, terminoient le traitement. On a aussi observé des cholera-morbus accompagnés de douleurs pongitives dans l'estomac & dans les intestins, de cardialgies, d'un vomissement & d'une évacuation abondante de matiere acide ou putride. Les eaux de poulet, les décoctions d'orge, les émulsions, quoique très-bien indiquées, ne produisoient pas des effets bien prompts. Nous nous sommes bien trouvés, après les premieres évacuations, d'un looch fait avec la gomme arabique, la magnésie, l'huile d'amandes douces, le syrop de diacode, & les eaux de cerise noire & de primevere, le tout uni avec le jaune d'œuf. Les lavemens émolliens, les narcotiques ont très-bien réussi. La liqueur minérale anodine, loin de calmer, augmentoit les accidens, sans doute parce que l'estomac étoit rempli d'aigres, dont la liqueur minérale augmentoit l'activité. Il n'en étoit pas de même de la thériaque, qui sembloit être appropriée à cette maladie. Sur la fin du mois on a remarqué des fievres intermittentes, tierces & quartes, qui cédoient très-facilement à la méthode ordinaire.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1760.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 4 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	15	22 ½	18 ½	28	5	0	N. médiocre.	Beaucoup de nuages.
2	14	23 ½	20		4		*Idem.*	*Idem.*
3	15 ½	24	20		2		*Idem.*	*Idem.*
4	16	24	18 ½				O. *idem.*	*Idem.*
5	15	26	20		1		*Idem.*	*Id.* Ecl. tonn. petit. pl. à 9. h. f.
6	16	22	16		3		S. fort.	B. de nua. quelq. gou. de p. à 1 h. du soir.
7	15	22	17 ½				O. *idem*	Beaucoup de nuages.
8	15	19	14		4	½	*Idem.*	Couvert.
9	12	19	14 ½				*Id.* médiocre.	B. de nua. pet. pl. par int. le soir.
10	13	19	15		2	0	*Idem.*	Couvert, pl. fine par interv. tout le jour.
11	14	18 ½	13		1	½	N-O. fort.	Beaucoup de nuages.
12	13	16	14		4		N. *idem.*	*Idem.*

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lig. mes.	parties.		
13	12	19	15	28	5	0	N. médiocre.	*Idem.*
14	12	21	17		4	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Idem.*
15	15	$22\frac{1}{2}$	$18\frac{1}{2}$		3	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Idem.*
16	16	23	20		4	0	O. foible & calme.	*Idem.*
17	17	24	$20\frac{1}{2}$		3	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Vapeurs étouff. sans nuages.
18	18	27	21		4	0	*Idem.*	*Idem.*
19	19	$27\frac{1}{2}$	23		3		S-O. *id.*	Beaucoup de nuages.
20	19						*Idem.*	*Idem.*
21		22	19		$\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	N. médiocre.	Serein.
22	15	19	$15\frac{1}{2}$		4	0	N-O. *id.*	Beaucoup de nuages.
23	14	$13\frac{1}{2}$	11		2		N. *idem.*	*Id.* Pet. pl. le soir.
24	11	18	13		4		*Idem.*	Peu de nuages.
25	11	$17\frac{1}{2}$	13		2	$\frac{1}{2}$	O. *idem.*	*Id.* Petite pl. à 9 heur. du soir.
26	12	13	11		1	0	*Idem.*	Couv. pet. pluie tout le jour.
27	11	15	13			$\frac{1}{2}$	N-O. *id.*	B. de nua. pl. méd. le matin.
28	11	18	14		4		*Idem.*	Beauc. de nuages.
29	12	20	$15\frac{1}{2}$		3	0	N-E. *id.*	Serein.
30	13	22	20	27	10	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Beaucoup de nuages.
31	17	21	18		9		S. foible.	Couvert, petit. pl. à 8 h. du mat.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 27½ deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 11 degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 16 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lig. & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.
2 fois du N-E.
2 fois du S.
2 fois du S-O.
11 fois O.
4 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.
25 jours de nuages.
4 jours de couvert.
9 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
1 jour déclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse pendant tout le mois.

LIVRES NOUVEAUX.

Essai sur l'Hydropisie & ses différentes especes, par M. *Monro* le fils, D. M., traduit de l'anglois sur la seconde édition, & augmenté de notes & d'observations, par M. *S. D. M. P.* Médecin du Roi & de Marine à Brest. A Paris, chez *Ganeau*, rue S. Severin, un vol. *in*-12. Prix relié 2 l. 10 s.

Découverte d'un remede purgatif, fondant & calmant, ou Traité sur un nouveau sel neutre, par M. *Descroizilles*, Apothicaire à Dieppe, &c. A Rouen, chez *Besongne*; à Dieppe, chez *Dubuc*, fils, Libraire. Cette brochure, qui a 66 pages, contient des certificats de guérisons sans nombre, faites par l'usage de ce sel fondant & purgatif. Ces certificats ont été délivrés par des Médecins & des Chirurgiens très-bien connus, par des Religieux, par le Premier Président de la Cour des Comptes, Aides & Finances de Rouen, & par beaucoup de personnes de toutes sortes d'états & conditions. Tous ces témoignages tendent à prouver que ce sel neutre est purgatif & fondant, qu'il agit, sans irriter, & qu'on peut l'employer comme celui de seignette, qui a eu tant de vogue parmi les Médecins. L'Académie de Rouen, dont M. Lecat est Secrétaire, a aussi donné son approbation à ce remede. D'ailleurs ceux qui connoissent M. *Descroizilles*, nous ont assuré que c'étoit un galant homme, & qu'on ne pouvoit, sans injustice, le soupçonner de charlatanerie.

Dissertation sur l'usage de la Ciguë, traduite du latin de M. *Antoine Storck*, Médecin à Vienne, & de l'Hôpital de Sainte-Marie de la même ville, brochure de 99 pages. A Paris, chez *Valleyre* fils, Libraire, rue S. Jacques. Prix broché 1 l. 10 s.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juin 1760, par M. BOUCHER, Médecin.

Nous avons essuyé de vives chaleurs au commencement de ce mois. Le thermometre (*a*), dès le premier, a monté à 23 degrés au-dessus du terme de la congélation : le 3, il s'est élevé à $24\frac{1}{2}$ degrés, & le 4, à près de $25\frac{1}{2}$; le 6 ; le chaud a diminué considérablement, la liqueur du thermometre ne s'étant portée qu'à 16 degrés ; l'air est resté à un état de température moyenne, jusqu'au 30 ; le thermometre, dans cet espace de tems, ne s'étant pas élevé jusqu'à 18 degrés, sinon le 10, qu'il a été observé à 23 degrés, & le 11, à $21\frac{1}{2}$; le 30 il s'est élevé à 20 degrés.

Le mercure dans le barometre a été observé tout le mois au-dessous de 28 pouces, si ce n'est le 8 & le 13, qu'il s'est trouvé précisément à ce terme, & les deux derniers jours du mois, qu'il a monté à 28 pouces 1 ligne ou ligne & demie ; aussi avons-nous eu des pluies assez copieuses, mais qui n'ont commencé que le 15 : de ce jour jusqu'au 30, il n'y a eu que deux jours sans pluie.

Le vent, du premier au 4, a été *Est*,

(*a*) J'ai commencé à observer le premier de ce mois les degrés de chaleur, avec un thermometre qui m'a été envoyé de la part de M. l'Abbé Nollet.

enſuite *Nord*, & le plus ſouvent *Nord-Eſt*, juſqu'au 18, que s'étant jetté au Sud, il s'y eſt fixé le reſte du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $25\frac{1}{2}$ degrés au-deſſous du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés: la différence entre ces deux termes eſt de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 1 ligne, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord. 10 fois du Nord vers l'Eſt. 4 fois de l'Eſt. 5 fois du Sud-Eſt. 10 fois du Sud. 8 fois du Sud vers l'Oueſt 3 fois de l'Oueſt. 3 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux. 15 jours de pluie. 3 jours de brouillards. 6 jours de tonnerre. 2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la grande ſéchereſſe preſque tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juin 1760, par M. BOUCHER.

La maladie la plus commune de ce mois a été une fievre bilieuſe, de la nature des rémittentes, avec grand mal de tête, accablement conſidérable, chaleur vive à la peau, la langue blanche & jaunâtre ſur la baſe, & ſouvent chargée d'une ſalive écumeuſe, toux, ſoif, angoiſſes ou oppreſſion à la région

épigaſtrique, nauſées ou vomiſſemens : la diarrhée ſe joignoit ſouvent à ces ſymptômes dans le progrès de la maladie, & beaucoup de malades ont eu des aphtes : le ſang tiré des veines n'étoit pas ordinairement inflammatoire : il s'en ſéparoit une ſéroſité aſſez abondante & jaune : cette fievre n'a pas été auſſi fâcheuſe ni auſſi opiniâtre, que la violence des ſymptômes devoit le faire craindre : du petit lait, de la tiſane nitrée, de la limonade, de l'orgeat, avec quelques décoctions de tamarins, enſuite d'une ou de deux ſaignées, ont ordinairement achevé la cure. Il n'en a pas été de même lorſque la fiévre a été l'effet d'obſtructions inflammatoires dans le foie, marquées par un ſentiment de peſanteur, ou plutôt de *barure* à la région épigaſtrique, s'étendant dans les hypocondres, par des douleurs de ponction ou des élancemens ſourds, à l'hypocondre droit, par quelque élévation ou tumeur de ce côté, par un teint jaune, &c. On conçoit que cette fievre a dû être traitée par la méthode anti-phlogiſtique : j'ai remarqué néanmoins que les malades ne ſoutenoient pas bien des évacuations ſanguines abondantes. Les acides ſavonneux du genre végétal, l'oxymel, les tiſanes nitrées, entremêlées de potions abſorbantes, où entroit la liqueur minérale d'Hoffman, ont paru remplir les indications ſouhaitées. Il étoit eſſentiel de ne pas confondre cette derniere

eſpece de fievre, avec la vraie fievre putride-maligne, dont elle prenoit le caractere, à pluſieurs égards, dans le progrès de la maladie. C'eſt ſur-tout parmi le petit peuple & dans la garniſon, que ces fievres ont régné, ainſi que les *cholera morbus*, qui ont perſiſté une partie du mois. On n'a guere vu chez les honnêtes gens, que des fievres tierces & double-tierces, dont les accès étoient violens à la vérité, mais ſans danger.

La petite-vérole qui avoit aſſailli un petit nombre de perſonnes, les mois précédens, s'eſt étendue celui-ci; mais elle a été bénigne. Il en a été de même de la fievre rouge parmi les enfans. Il y a eu encore d'autres eſpeces d'éruptions cutanées: j'en ai vu dans quelques enfans d'une eſpece ſinguliere, & qui en impoſoit pour de la petite-vérole. C'étoient de gros bourgeons rouges qui ſortoient indiſtinctement, & à diverſes repriſes, de toutes les parties du corps, avec un ſentiment de cuiſſon, & qui abſcédoient en aſſez peu de tems: la matiere purulente, fort âcre, perçoit d'abord l'épiderme, & le deſſéchement du petit ulcere s'enſuivoit bientôt: cette éruption dans un enfant a été accompagnée d'une fievre forte, qui a perſiſté après le deſſéchement des puſtules: dans d'autres elle a été ſans fievre apparente, & ſans ſymptômes fâcheux.

JOURNAL

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

OCTOBRE 1760.

TOME XIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1760.

RÉFLEXIONS

Sur la Dissertation de M. DE HAEN, *Professeur en médecine, à Vienne en Autriche, au sujet de la Colique de Poitou, insérée dans le Journal de médecine du mois de Juin 1759, par M.* DOAZAN, *Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, aggrégé au College des Médecins de Bordeaux, Membre de l'Académie de cette ville & de la Société royale des Sciences de Montpellier, en forme de Lettre, adressée à M.* VANDERMONDE, *Auteur du Journal.*

MONSIEUR,

LA Dissertation de M. Tronchin, Professeur de médecine, à Geneve, *De Colicâ Pictonum*, & l'examen critique qu'un

ſavant Médecin de Paris & vous en avoient fait paroître, peu de tems après, m'avoient engagé à approfondir, ſans aucune prévention, l'ouvrage des uns & des autres. Il étoit queſtion d'éclaircir un cas de pratique, très-important, & de choiſir entre deux méthodes oppoſées, qui avoient chacune des partiſans, & des défenſeurs d'un grand mérite. J'avois conſulté une partie des Auteurs cités dans l'ouvrage de M. Tronchin. J'avois lu avec toute l'attention dont j'étois capable la ſavante Theſe de feu M. Dubois, *An colicis figulis venæ ſectio* (a), écrite d'après ſa propre expérience, & ſoutenue avec applaudiſſement dans les écoles de médecine de Paris en 1751. Je l'avois comparée avec la Diſſertation de M. de Haen, compoſée ſur le même ſujet, imprimée à la Haye en 1745 (*b*). En un mot, ne voulant laiſſer aucun nuage qui pût me dérober la vérité que les Auteurs ſembloient avoir cherchée par des routes toutes oppoſées, je m'étois déterminé à ſuivre dans l'Hôpital de la Charité de Paris le traitement des perſonnes

(*a*) M. Dubois conclut pour la négative.

(*b*) Ce premier ouvrage de M. de Haen ne renferme, à-peu-près, que les mêmes idées que M. Tronchin a détaillées dans ſa Diſſertation imprimée à Geneve en 1757, & qui a donné naiſſance aux différentes critiques publiées en 1758.

attaquées de cette maladie cruelle, & à en observer avec exactitude les bons ou mauvais effets.

La lecture réfléchie de tous ces différens ouvrages, jointe à l'expérience que j'avois acquise auprès de soixante-dix malades au moins, que j'avois vu traiter à la Charité, pendant près d'une année, avoit déjà fixé mes idées sur la nature de la colique de Poitou, & m'avoit entiérement décidé pour le choix de la méthode active qu'on y emploie depuis près de 40 ans avec succès (*a*). Il ne me restoit donc plus de doute, lorsque M. de Haen jugea à propos de faire insérer dans votre Journal du mois de Juin 1759 une nouvelle Dissertation, dans la vue d'ajouter encore, par quelques raisonnemens appuyés d'observations plus récentes, un nouveau degré de clarté & d'authenticité à la doctrine qu'il avoit publiée en 1745.

Sur la simple lecture de cette Dissertation, il ne m'étoit pas difficile de juger de la question, & de prononcer même, puisque mes recherches m'avoient fait reconnoître la cause de la diversité d'opinions qui divisoient plusieurs Médecins célebres. Mais connoissant l'autorité que s'est acquis en médecine M. de Haen, & persuadé encore plus de la

(*a*) Il faut observer que cette méthode est presqu'en tout semblable à celle qui est recommandée par le plus grand nombre des praticiens.

pureté des vues qui l'ont déterminé à réclamer une seconde fois contre le sentiment des Auteurs respectables, dont le nombre s'étoit encore accru, & à rejetter leur méthode active, dont je voyois tous les jours des succès éclatans, pour en proposer une purement émolliente, j'ai cru qu'il ne me restoit plus qu'un seul moyen pour décider irrévocablement la question, & fixer un procédé curatif, sûr & invariable; c'étoit de laisser parler, & d'écouter l'observation seule.

Je me suis donc engagé de nouveau dans le pénible travail d'observer jour par jour l'état des malades, de recueillir de leur propre bouche l'aveu de leurs souffrances, de rapporter fidélement sur le papier tous les symptômes que j'ai vus chez chacun d'eux en particulier, d'écrire tous les remedes qu'on leur a administrés tous les jours, & l'effet de ces remedes, enfin de noter exactement le jour qu'ils sont sortis de l'Hôpital.

C'est dans le mois de Juillet 1759 que j'ai commencé mon Journal. Depuis cette époque jusqu'à la fin de Juillet de cette année, j'ai recueilli cinquante-trois observations scrupuleusement détaillées, qui toutes concourent à confirmer inconteſtablement l'efficacité du traitement qu'on administre dans cette maison.

J'avouerai que c'eût été prendre une peine assez inutile, si je n'avois eu à écrire & à rassurer que les Médecins de Paris, ou ceux qui, comme moi, ont pu consulter chaque jour, & lire dans le livre vivant de la nature ; mais il est une infinité de Médecins en France, & dans l'étranger, qui n'ont pas été à portée de voir traiter ces maladies, & qui, sur l'autorité de MM. de Haen & Tronchin, n'hésiteroient pas à adopter leur sentiment, & à mettre leur méthode en pratique. Ils y seroient portés d'autant plus volontiers, que j'avouerai moi-même que, quoique j'eusse lu Ramazini, Riviere & quelques autres Auteurs sur ce sujet, avant de suivre l'Hôpital de la Charité de Paris, j'ai vu, dans le commencement que je fréquentois cet Hôpital, employer les émétiques & les purgatifs violens recommandés par ces Auteurs, avec cette prévention, cette terreur même, si j'ose le dire, qu'une analogie trompeuse de la colique minérale avec les autres coliques, semble devoir inspirer à quelqu'un qui n'a pas pu préfider lui-même à l'administration de ces remedes, & juger de leurs effets salutaires.

Je puis donc assurer qu'il est démontré par le résultat de mes observations, dont l'authenticité pourroit être attestée par les deux Médecins de l'Hôpital de la Charité,

& par tous les jeunes Médecins que l'envie de s'inſtruire y appelle chaque jour depuis un an, que le procédé curatif qu'on emploie dans cette maiſon eſt le ſeul vraiment efficace pour guérir promptement & sûrement la colique minérale, (qui eſt l'eſpece la plus commune du genre de la colique de Poitou) & prévenir ſes ſuites fâcheuſes. C'eſt d'après ces ſuccès, preſque toujours heureux, & ſi ſouvent multipliés, que M. Dubois, à qui on avoit confié le ſoin des malades de cet Hôpital, retraça une théorie ſi lumineuſe, & propoſa la méthode curative, qui eſt ſi ſavamment préſentée dans ſa Theſe. L'une & l'autre ont été depuis très-profondément diſcutées dans l'examen critique du livre de M. Tronchin, par un ſavant Médecin de Paris, qui avoit ſuccédé à M. Dubois, dans ſa place de l'Hôpital. Cet ouvrage imprimé à Paris en 1758, eſt vraiment digne de ſon Auteur, & juſtifie bien le choix éclairé que le public a fait de lui pour placer ſa confiance.

Mes occupations, & des circonſtances particulieres, ne me donnant pas le loiſir de communiquer le détail de mes obſervations, qui, joint aux réflexions priſes du ſujet, & groſſi par différentes explications, formeroit un ouvrage de trop longue haleine & trop *volumineux* pour pouvoir être inſéré dans votre Journal ; jaloux

cependant de ne pas laiſſer plus long-tems les Médecins dans l'indéciſion ſur la nature & la cauſe de cette maladie, & ſur le choix des remedes qui lui ſont appropriés, je me bornerai pour le préſent à ſuivre & à réſoudre, à l'aide de mes propres obſervations, les difficultés propoſées par M. de Haen, dans ſa nouvelle Diſſertation, inſérée dans votre Journal du mois de Juin 1759. Je préſenterai auſſi un tableau clair, mais précis, des ſymptômes qui accompagnent ordinairement cette maladie, avec un abrégé méthodique du traitement. Ce travail ſera bien ſuffiſant pour tous ceux qui, étouffant tout préjugé, & plus ſenſibles encore aux cris de l'humanité, que touchés du plaiſir de créer un nouveau ſyſtême, n'écoutent que le vrai, ſe font un devoir de ne travailler que pour la plus grande utilité des malades.

Je me propoſe de communiquer dans un ouvrage particulier mes obſervations, avec les idées qu'elles m'ont fait naître ſur la nature de la cauſe de cette maladie, & de détailler plus en grand la méthode curative, avec toutes les précautions qu'elle exige.

Il eſt néceſſaire de remarquer que la nouvelle Diſſertation de M. de Haen n'eſt, à proprement parler, qu'un abrégé de ſa doctrine publiée en 1745, préſentée ſous

un point de vue plus particulier à la pratique. Il s'attache seulement à rechercher la cause prochaine & matérielle de la colique de Poitou, & rapporte quelques observations qui l'ont aidé, dit-il, à en bien mieux développer le caractere, qu'on ne l'avoit fait jusqu'à lui. Il ne me sera pas difficile, en retraçant la vraie route qu'on doit suivre, pour guérir promptement & sûrement cette maladie, de faire voir, d'après les observations que rapporte ce Médecin, que si sa méthode a eu quelque succès, on le doit à la confusion qu'il fait de la colique de Poitou avec les coliques bilieuses ou spasmodiques, qui reconnoissent toutes une autre cause. Cette erreur est une suite nécessaire de la multiplicité d'especes qu'il a voulu ranger sous un même genre, & auxquelles il assigne un même traitement, quoiqu'en effet leurs causes prochaines matérielles soient très-différentes.

On pourra juger aussi, d'après les courtes réflexions que je placerai à propos, que le procédé curatif employé à la Charité de Paris, pour le traitement de la colique minérale, n'est point empyrique, & qu'il est sujet à une méthode, comme celui des autres maladies traitées & guéries par des spécifiques.

M. de Haen convient, pag. 505, » qu'il » a lu les ouvrages de MM. Dubois, Gra-

» huis, Tronchin, & même les obſerva-
» tions critiques & profondes d'un ſavant
» Médecin de Paris, publiées dans le deſſein
» d'apprécier l'ouvrage de ce dernier Au-
» teur, qui ſont tous poſtérieurs à ſa Diſ-
» ſertation de 1745. Il reconnoît, d'a-
» près la lecture réfléchie de ces ouvrages,
» & d'après même ſes propres réflexions,
» que d'une part, la cauſe de la maladie
» eſt aſſez peu développée, & que de l'au-
» tre, les remedes émétiques & les forts
» purgatifs, qu'y ont apporté, Citois, Sen-
» nert, Riviere, Junken, Baglivi, Boer-
» haave & pluſieurs autres, quoique bons,
» ont le défaut de ne pouvoir pas convenir
» dans tous les cas. «

M. de Haen n'a donc pas fait attention que ces remedes ne ſont pas les ſeuls qu'ont employés ces différens Auteurs. Ils ont ſçu à propos les allier; ils recommandent même de les marier avec des tiſanes ſudorifiques, les opiatiques & les cordiaux toniques. En effet, pour bien traiter cette maladie, il faut ſçavoir ménager ces differens ſecours; tempérer l'activité des uns, par l'action calmante des autres: il faut, en un mot, raiſonner ſur le traitement. Qui ignore que les ſpécifiques les plus reconnus ne demandent, dans leur adminiſtration, des modifications particulieres, eu égard aux différentes circonſtances? Le mercure lui-même, ſi généralement

regardé comme l'antidote du virus vénérien, n'exige-t-il pas des précautions avant d'être adminiſtré, & même ſouvent des correctifs, pendant ſon adminiſtration ?

Après avoir rapporté les trois différentes méthodes qu'ont adopté les différens Auteurs, & qu'il range ſous trois claſſes ; celle des émétiques & des violens purgatifs ; celle des émolliens, aidés des purgatifs ; & celle des huileux & émolliens, favoriſés par l'opium, M. de Haen revient toujours à recommander celle qu'il avoit choiſie en 1745. Il regarde les émolliens & les huileux, & tout ce qui peut envelopper le levain de la colique, comme le ſeul remede qu'on doive employer dans ce cas. Il fait plus, il entreprend de combattre la méthode des émétiques & des purgatifs violens, par un raiſonnement appuyé de ſon obſervation.

» Il aſſure qu'il a été à portée d'examiner » un grand nombre de maladies de cette » eſpece dans tous leurs périodes & dans » tous leurs ſymptômes, & prononce avec » aſſurance que ce ſont des matieres dures, » ténaces, allongées, globuleuſes, privées » de tout ſuc, qui, ſéjournant dans les inteſ- » tins, ſur-tout dans le *colum* & l'*ileum*, » cauſent les tourmens de ces ſortes de » malades .... De quel ſecours ſera, dit- » il, pour chaſſer ces matieres, l'uſage de

» l'émétique & des violens purgatifs? S'ils » les chaſſent, ce ſera avec des efforts & » des convulſions terribles & dangereuſes ; » le danger augmentera, ſi malheureuſement » la dureté des excrémens réſiſte aux effets » du vomitif. «

Je vais tranquilliſer M. de Haen, & éclaircir ce fait par mes obſervations. Il eſt certain que pluſieurs malades ſont ſujets à une conſtipation forcée, même quelques jours avant de ſouffrir ; qu'ils rendent, pendant le traitement, des matieres durcies, globuleuſes, allongées, &c. qui ſont une ſuite néceſſaire de cet accident ; mais il en eſt pluſieurs qui, non-ſeulement n'ont point éprouvé de conſtipation, avant d'être tourmentés de la colique, mais même qui ſe ſont plaints, pendant tout le cours de leur maladie, d'un flux de ventre, qui n'allégeoit guere leurs ſouffrances. J'ai trois ou quatre obſervations qui m'ont convaincu de ce fait. Il en eſt d'autres qui, pendant leurs ſouffrances, & même avant de ſouffrir, n'étoient point du tout conſtipés, mais alloient à leur ordinaire, une fois par jour ; & ces derniers ſont en aſſez grand nombre.

Ainſi cette cauſe prochaine matérielle, reconnue & aſſignée par M. de Haen, eſt inſuffiſante. Je dis plus, elle ne peut être regardée que comme l'effet d'une cauſe plus immédiate, qu'il n'a pas établie : c'eſt

l'impreſſion des vapeurs métalliques, ou bien la préſence des particules minérales, ou d'autres, peut-être à-peu-près ſemblables, qui produiſent tous les fâcheux ſymptômes qu'on obſerve dans cette maladie; la conſtipation elle-même, lorſqu'elle exiſte, n'eſt auſſi que l'effet de cette impreſſion ſur les inteſtins. Si d'autres parties, telles que les poumons, la tête, & même la matrice, ont été frappées de ces émanations, elles ſont violemment tourmentées, & procurent des ſymptômes particuliers, eu égard à leurs fonctions reſpectives, qui ſe rapportent très-bien, quant à leur cauſe, à ceux que l'affection des premieres voies occaſionne; ces cas ne ſont pas ſans exemple (*a*).

(*a*) J'ai été à portée d'obſerver ſur deux ou trois ſujets différens les effets des impreſſions métalliques ſur la tête & la poitrine, ſans que le ventre parût affecté. M. Verdelhan, Docteur de la Faculté de Paris, & Médecin de Son Alteſſe le Prince de Condé, qui eſt, ſans contredit, un habile praticien, & un obſervateur judicieux, a eu la bonté de me communiquer pluſieurs obſervations ſemblables, qu'il a faites à la Charité, depuis neuf ans qu'on l'a chargé du ſoin des malades de cet Hôpital. Entre pluſieurs cas rares, il m'a rapporté auſſi celui de la femme d'un plombier-lamineur, qui avoit éprouvé une vive douleur de matrice, en forme de colique, pour avoir mis dans ſa chauffrette des petits charbons mêlés de ſcories de plomb, & en avoir reçu inconſidérément les vapeurs. Il l'a traitée & guérie par notre méthode.

Mais comme M. de Haen n'a particuliérement cherché qu'à déterminer la cauſe de l'affection violente du ventre, & des ſuites qui l'accompagnent, je me bornerai, comme lui, à ne parler que des effets de la cauſe prochaine que je viens d'aſſigner, & des accidens qu'elle fait naître, lorſqu'elle porte ſon action uniquement ſur les premieres voies; & ce ſont les cas qui ſe préſentent le plus ordinairement dans la pratique.

Je renvoie à détailler dans mon autre ouvrage les ſymptômes qu'excitent les molécules minérales, lorſque les premieres impreſſions ſe font reſſentir ſur d'autres viſceres que ceux du bas-ventre. J'y joindrai auſſi un eſſai théorique de l'action de ces molécules ſur les parties intérieures du corps; & je ferai enſorte de déterminer ſi en effet d'autres matieres que des minéraux, peuvent donner naiſſance au genre particulier de colique de Poitou. Je me reſtreins donc à cette ſeule eſpece de colique de Poitou, qui eſt occaſionnée par les particules métalliques; elle eſt, ſuivant M. de Haen, l'eſpece la plus commune du genre qu'il a établi.

M. de Haen convient lui-même » que » ce n'eſt pas choſe étonnante de voir ainſi » des matieres dures ſéjourner long-tems » dans les inteſtins, quoique d'ailleurs les » ſecrétions ne ſoient pas dérangées. « Effectivement on voit beaucoup de perſonnes

bien portantes, qui ſont conſtamment reſſerrées du ventre, & pour qui l'action d'aller à la ſelle eſt un travail fâcheux. Elles ſont aſſez communément ſujettes aux hémorrhoïdes, & quelquefois aux maux de tête; mais rarement éprouvent-elles des coliques de la plus ſimple eſpece: elles devroient cependant être tourmentées de coliques, & même de l'eſpece de celle de Poitou, puiſque la cauſe aſſignée par M. de Haen, étant donnée, l'effet doit néceſſairement en être la ſuite.

Mais, ajoute ce Médecin, » quand, par » des purgatifs violens & des émétiques, » on chaſſeroit, après des efforts & des » convulſions terribles & dangereuſes, une » partie de ces matieres qui occupent le » milieu de la capacité des inteſtins, & qu'on » ſoulageroit le malade.... oſeroit-on aſſu- » rer qu'on l'a guéri parfaitement? L'expé- » rience n'apprend que trop le contraire; » les parois des inteſtins reſtent infectées de » la matiere dure, capable de donner aux » excrémens naturels la même ſolidité, » & de faire renaître la colique, avec des » ſymptômes peut-être plus funeſtes.... » Que ſeroit-ce donc ſi malheureuſement » la dureté des excrémens réſiſtoit aux effets » du vomitif, &c. &c.? «

Ces terreurs me paroiſſent une preuve bien convaincante que M. de Haen a peu

médité la Thèse de M. Dubois, & le traitement que cet habile Médecin propose, d'après sa longue expérience, qui a acquis encore un nouveau degré de certitude & d'évidence dans la savante Dissertation du Médecin de Paris : son raisonnement, & les doutes qu'il propose, me conduisent naturellement à donner un Tableau succinct des symptômes qui accompagnent le plus communément la colique métallique, du traitement méthodique qu'on emploie pour la combattre, & à justifier par-là que notre méthode est susceptible de modification.

Tableau des symptômes les plus généralement observés, lorsque la cause de la colique métallique porte son impression sur le bas-ventre.

On juge, presque du premier coup d'œil, de l'état des malades. 1° Leur langue est épaisse & chargée d'un enduit blanchâtre. 2° Ils sentent un goût amer, quelquefois cuivreux dans la bouche. 3° Ils ont vomi, ou éprouvent des envies de vomir. 4° Ils se plaignent souvent d'une constipation opiniâtre, accompagnée de vents qui roulent dans les boyaux, & jusques dans l'estomac. 5° Ils souffrent des douleurs cruelles dans le ventre, qui, se rapportant plus particuliérement à une seule partie de cette cavité, comme vers la région de l'estomac ou vers

celle de l'hypogaſtre, s'étendent bientôt après juſqu'aux extrêmités, qui ſont fatiguées dans les premiers tems, par des roideurs & des crampes quelquefois violentes; mais il n'eſt pas ordinaire de voir le nombril retiré en dedans (*a*). 6° Les malades ſont preſque toujours ſans fievre; & l'on peut même ordinairement leur tâter le ventre, ſans augmenter leurs tourmens, ſi cependant on n'a pas débuté par leur fair eſſuyer un mauvais traitement. 7° Les douleurs des extrêmités changent, au bout de quelques jours, de nature, & ſe convertiſſent, à meſure que celles du ventre diminuent, en de vraies douleurs d'irritation, qui ſont quelquefois *lancinantes*, d'autres fois rongeantes & comme brûlantes, & qui, lorſqu'elles portent ſur les articulations, y font reſſentir comme un reſſerrement violent, ou une compreſſion très-forte; (ce dernier accident eſt plus rare que les autres.) 8° Enfin ces douleurs peuvent laiſſer une paralyſie ſur les membres, ou exciter des mouvemens convulſifs, & même l'épilepſie, ſi on les néglige, ou qu'on entreprenne mal la cauſe de la maladie qui les procure (*b*).

(*a*) Pluſieurs Auteurs regardent ce ſymptôme comme pathognomonique.

(*b*) Je n'ai vu ſurvenir ces derniers accidens qu'une ſeule fois, & je ne conçois pas comment

Symptômes eſſentiels de la Colique métallique.

Des tourmens affreux du ventre qui n'augmentent pas, quoiqu'on le preſſe même aſſez fortement, & dont les impreſſions ſe font cependant ſentir juſqu'aux extrêmités; le peu d'altération qu'on obſerve dans le pouls, malgré la violence de tous les ſymptômes; enfin le changement qui arrive peu de tems après, dans l'eſpece de douleur qu'éprouvent les membres, me paroiſſent préſenter le caractere eſſentiel de la colique métallique. On ne ſçauroit le méconnoître, ſi les malades ſont par leur état expoſés à manier des minéraux, tels que le plomb, & ſes différentes préparations, le vert-de-gris, le mercure, l'orpiment, &c. ou bien s'ils ont été aſſez malheureux pour boire du vin altéré de litharge.

Procédé curatif.

On s'applique d'abord à calmer les ſymptômes les plus preſſans, ſans négliger la cauſe du mal. On ſoupçonne des matieres

de graves Auteurs ont pu, pour déſigner le caractere d'une maladie, ſe fixer à des ſymptômes qui ne ſont réellement que des accidens, qui peuvent arriver à la ſuite de la maladie, mais qui ne ſe préſentent preſque jamais au commencement, ni même dans ſon état.

durcies dans les gros boyaux, qui retiennent peut-être des particules métalliques appliquées contre leurs parois, ou du moins qui contribuent à entretenir la fâcheuse impreſſion que les vapeurs métalliques ont fait éprouver aux nerfs du bas-ventre. On adminiſtre ſur le champ un lavement fortement purgatif, qui, évacuant une partie de ces matieres, ſans jamais augmenter les douleurs, entraîne des molécules minérales, ou fait éprouver aux nerfs une ſecouſſe ſalutaire, & devient tout à le fois préparatoire à l'action de l'émétique: on a même la ſage précaution de donner, trois heures après, un lavement calmant (*a*), (qui quelquefois même devient narcotique) toujours dans la vue de détremper ces matieres durcies, s'il y en a, & d'adoucir les irritations: on fait boire au malade beaucoup de tiſane compoſée avec les bois, qui, en ſoutenant le ton des fibres, le diſpoſe encore à ſupporter, ſans trouble, l'effet des émétiques, & facilite même leur action.

Les malades ſont bien ſoulagés, après ces premiers remedes; & comme le pouls eſt communément ſans fréquence & preſque

(*a*) Ce lavement eſt compoſé de vin rouge & d'huile de noix, de chaque quatre onces; de décoction émolliente ſix onces: mêlez le tout avec un jaune d'œuf.

naturel, on n'héſite pas à leur preſcrire le lendemain l'émétique en deux verres, à doſe doublée de celle qu'on fait prendre dans un état ordinaire (*a*). Ils vomiſſent preſque toujours, ſans faire de grands efforts, des matieres porracées, jaunâtres, puantes, ameres, d'un goût cuivreux, que les huileux & les émolliens n'auroient fait qu'altérer davantage, & dont ils auroient même augmenté la quantité. Les malades, après l'opération du remede, ſe trouvent ſinguliérement ſoulagés du ventre; & pour rétablir encore mieux le calme, on ne balance pas à leur faire prendre le ſoir un bol de thériaque, avec un grain d'opium ou demi-grain, eu égard à la violence des douleurs.

C'eſt le lendemain de ce remede déciſif, que le plus ſouvent les douleurs des extrêmités, qui n'étoient juſqu'alors que des crampes, augmentent, ce qui fait dire à ceux qui ont acquis par pluſieurs rechutes une fatale expérience de cette maladie, que la colique leur a deſcendu dans les cuiſſes, les jambes, la plante des pieds, & quelquefois dans la boëte de l'articulation du genou: [j'en ai vu peu qui reſſentiſſent des douleurs vives dans les bras (*b*).]

(*a*) La doſe de l'émétique eſt de ſix grains, s'il eſt préparé ſuivant le Codex de la Faculté de Paris.

(*b*) C'eſt cependant les bras qui ſont les premiers affectés de paralyſie, diſent les Auteurs.

On ne néglige pas les lavemens purgatifs & calmans, ſuivant les circonſtances ; on en preſcrit au moins un chaque jour, & l'on purge le ſurlendemain les malades avec une potion fortement purgative.

Les douleurs des malades ſont bien diminuées, après l'opération de ce remede, même celles des extrêmités ; mais ils reſſentent encore des vents, qu'ils ont de la peine à rendre. On inſiſte ſur l'uſage de la tiſane ſudorifique & du bol de thériaque, le ſoir, avec l'opium, ou ſans ce calmant, eu égard aux douleurs : on réitere de deux en deux jours les purgatifs ; on a même recours de nouveau aux émétiques, s'il y a encore des indications de faire vomir ; & ordinairement, dans dix ou douze jours, ces victimes infortunées de leur metier, ſortent de l'Hôpital bien guéries, ſans aucun reſte de ſtupeur ou de paralyſie ſur les membres : il ſeroit à propos qu'ils puſſent continuer pendant quelque tems chez eux l'uſage de la tiſane tonique.

Mais, pour que notre méthode ſoit couronnée d'un prompt ſuccès, il eſt néceſſaire que les malades n'aient point été ſaignés, & ſur-tout qu'on ne leur ait point fait prendre des médicamens huileux ; car alors la fievre s'allume, les douleurs ſont plus cruelles, & tous les ſymptômes deviennent bien plus opiniâtres ; quelquefois même les mala-

des paient bien chérement, & ſont les triſtes victimes de la timidité & du mauvais traitement que leur a fait éprouver celui en qui ils avoient placé d'abord leur confiance ; leur état fâcheux exige cependant les mêmes remedes, mais plus longuement adminiſtrés, & avec bien plus de ménagement.

J'ai recueilli juſqu'au premier d'Août 1760, cinquante-trois obſervations exactement détaillées, qui toutes concourent à juſtifier l'efficacité de la méthode dont je viens de retracer une idée générale. Elles m'ont fourni auſſi trois ou quatre exemples, qui démontrent ſans replique l'inſuffiſance, & le danger même des remedes huileux dans cette maladie.

Je pourrois rapporter ici deux cas, à-peu-près ſemblables, d'un Peintre & d'un Cordonnier pour femme, qui, pour avoir uſé, chacun chez eux, de ces remedes, ont éprouvé des tourmens cruels, & ont langui à la Charité, près d'un mois, avant d'être guéris. Voici un troiſieme cas, pris d'après l'hiſtoire de la maladie d'un Sculpteur en ſtatues, qui ayant été traité chez lui, avec des huileux & des ſaignées, pour guérir de violentes coliques, accompagnées d'engourdiſſement dans les membres, auxquels il étoit ſujet, depuis près d'un an qu'il avoit fondu beaucoup de ſtatues de plomb, étoit toujours

languiſſant; ſes maux lui donnoient de tems en tems quelque relâche, pendant dix ou douze jours, pour le reprendre enſuite avec plus de violence. Ennuyé de ſouffrir, il ſe fit tranſporter à la Charité le premier Août 1759. Le Médecin le traita par les remedes ordinaires; & en pareil cas il en ſortit guéri le 20 du même mois, &c. &c.

Je le répete encore, & j'oſe donc dire avec cette vérité que tout homme conſacré au public doit porter juſqu'au ſcrupule, que je n'ai jamais vu démentir le ſuccès de notre méthode. Elle doit même, ce me ſemble, acquérir un nouveau degré d'authenticité, par le détail de la mort infortunée d'un pauvre malade qui fut porté à l'Hôpital le 12 Avril 1760. C'eſt le ſeul des cinquante-trois dont j'ai écrit le traitement (que j'ai pris au hazard, tels qu'ils ſe préſentoient à l'Hôpital,) qui ait ſuccombé. Il étoit plombier de profeſſion, & avoit éprouvé trois fois la colique minérale, dont il avoit été bien guéri à la Charité. Il fut pris pour la quatrieme fois, du même mal, & fut ſaigné chez lui ſept fois. On lui avoit preſcrit, me dit-il, des médecines douces; (ce ſont ſes expreſſions.) Le 13e, on commença le traitement à l'ordinaire; mais la nuit du 16e il fut pris d'hémorragie par le nez, qui fut ſuivie de convulſions, & mourut à dix heures du même jour. On l'enterra, ſans

ſans que nous puſſions examiner ſon cadavre. On a dit depuis que ſa femme lui apportoit tous les jours une bouteille de vin d'Alicante.

Peut-on regarder, après tout ce que je viens de dire, notre procédé curatif comme dangereux, ou du moins comme inſuffiſant? J'en appelle aux Médecins impartiaux; j'en appelle à M. de Haen lui-même. Eſt-il poſſible de ſe perſuader qu'un traitement auſſi actif puiſſe laiſſer des doutes d'inſuffiſance, tandis que, ſuivant ce Médecin, des émolliens, tels que l'eau chaude, le petit lait, l'eau de miel, procurent une guériſon parfaite? N'eſt-il pas plus vraiſemblable de faire retomber cette accuſation ſur l'adminiſtration de remedes auſſi doux? On ne pourroit tout au plus que redoubler la trop grande efficacité de nos médicamens, & craindre des effets prompts & funeſtes de leur activité, ſi une expérience conſtante ne devoit raſſurer ſur toutes ces terreurs.

Je dois convenir que j'ai vu apporter à la Charité des malades attaqués de la colique métallique, qui y avoient été ſoignés & guéris précédemment, & qui ſont de nouveau retombés dans les mêmes accidens. Un Peintre Allemand, par exemple, qui avoit été traité & bien guéri, au mois de Juillet 1759, y eſt revenu le 9e de Juin de cette année, attaqué des mêmes ſymptômes

que l'année précédente. Il en eſt ſorti en très-bon état le 23e. Deux autres Peintres encore, qui avoient éprouvé avec un plein ſuccès le traitement, deux mois avant, ſont rentrés malades à l'Hôpital, le 14e de Juillet de cette année; ils en ſont ſortis tous deux le 29e, en bonne ſanté. Les cas de rechute dans cette maladie ne ſont pas rares, puiſque pluſieurs de ceux même qui ont fourni le ſujet de mes obſervations, ont été tourmentés pluſieurs fois de la colique métallique. J'en ai vu un ce mois de Juin, Peintre de profeſſion, âgé de quarante ans, qui l'avoit eu vingt-ſix fois : un Plombier-Lamineur, ſept fois; un autre Peintre, huit fois : ils ont cependant été bien guéris; mais que peut-on conclure de toutes ces rechutes, ſinon que ces pauvres gens, obligés par néceſſité de reprendre l'exercice de leur métier, & s'expoſant de nouveau à la même cauſe de maladie qui les avoit affectés précédemment, doivent ſuccomber infailliblement tôt ou tard?

Cela me paroît moins ſurprenant, que pluſieurs cas particuliers, obſervés par les Praticiens, qui rapportent avoir vu des perſonnes qui, tous les printems, étoient expoſées à avoir la même maladie, des pleuréſies, par exemple, des fluxions de poitrine, &c. Peut-on ſoupçonner que celles de l'année précédente avoient été mal guéries?

Non, ſans doute; car elles avoient joui un an entier d'une ſanté parfaite. Triller (*a*) & pluſieurs autres Auteurs nous ont tranſmis des obſervations ſemblables. Ces pleurétiques finiſſent, diſent-ils, par être emportés bruſquement dans une rechute, ou éprouvant un genre de mort plus lent, ils meurent phthiſiques. Comme auſſi ces gens, ſi ſouvent tourmentés de colique, expirent dans quelques violens accès, s'ils ne deviennent languiſſans & perclus de tous leurs membres.

Ne ſuis-je donc pas en droit de conclure victorieuſement de cette parité, en faveur de notre méthode curative, puiſque dans les cas des pleuréſies ce n'eſt que la diſpoſition particuliere du ſujet & la conſtitution générale de l'air, ſalutaire même pour tout autre, qui occaſionnent ces maladies à ces infortunés; au lieu que pour les Peintres, par exemple, la cauſe eſt bien plus immédiate : ils ſont guéris d'une maladie que leur travail leur avoit donné : ils reprennent ſouvent, même trop tôt, les mêmes occupations; nouveau levain qui doit les affecter de nouveau.

Mais, ſans aller chercher plus loin des objets de comparaiſon, combien n'y a-t-il

(a) *Tractatus de Pleuritide & Peripneumonid* A Francfort, 1740.

pas de gens, qui étant bien guéris de la vérole qu'ils avoient mérités, mais qui oubliant bientôt après les fermes réſolutions que leur avoit fait former l'ennui du traitement, ſe livrent de nouveau à un commerce impur, & paient ſouvent dès la premiere fois la peine de leur foibleſſe? Dirai-je pour cela que le traitement de la vérole eſt inſuffiſant, ou qu'ils avoient été manqués?

Examinons maintenant la méthode curative de M. de Haen, & rapprochons ſes effets connus & avoués de tout le monde aux cas particuliers où il l'emploie. Il la regarde comme très-appropriée pour tous les cas de la colique de Poitou, qu'il a été à portée de voir & d'obſerver, dit-il, pluſieurs fois dans tous leurs périodes & tous leurs ſymptômes.

Il me permettra de lui dire que je ne conçois pas comment des relâchans, des huileux, peuvent convenir dans les engourdiſſemens, les ſtupeurs, la paralyſie même, qui ne ſont le plus communément qu'une ſuite funeſte du mauvais traitement des douleurs du ventre & des extrêmités. De quel ſecours peut être un remede qui eſt de ſa nature contraire à l'indication pour laquelle on l'emploie? Redonnera-t-il cette force, ce ton aux fibres, qui, déjà affoiblies avant les ſouffrances, s'alterent encore plus dans

le tems de leur violence, & qui se détruit presqu'en entier, lorsque leur durée se prolonge ? Non, sans doute.

C'est-là cependant un des avantages de notre traitement ; il calme le mal dans son principe ; & entretenant toujours le ton des fibres, il en prévient les suites fâcheuses. L'expérience vient sans cesse à l'appui de mon raisonnement, car c'est elle qu'il faut écouter. Pas un de mes malades n'est demeuré affecté de paralysie, ni même de foiblesse dans les membres. J'en ai vu à la vérité un, qui s'est rendu à la Charité, ayant depuis fort long-tems une foiblesse dans les muscles extenseurs des poignets. Il conservoit toute sa force dans ceux du bras, & travailloit toujours. Il étoit Peintre-barbouilleur, & éprouvoit pour la huitieme fois la colique métallique ; ou, pour mieux dire, il n'avoit cette fois aucune douleur dans le ventre, mais en ressentoit de vives dans les extrêmités, *comme si on l'écorchoit*, *disoit-il*. Il est sorti, quinze jours après, bien guéri de ses douleurs, mais ses poignets sont restés dans le même état. Il est bon d'observer que la foiblesse dans les poignets n'avoit point été précédée de colique, mais seulement d'une espece de rhumatisme dans les épaules & les bras, qu'on auroit sûrement guéri en lui faisant subir le traitement prescrit ci-dessus, & le

tenant long-tems à l'uſage de la tiſane ſudorifique.

Il me reſte à juſtifier une aſſertion que j'ai établie au commencement de ces réflexions, & qui ſervira de preuve à tout ce que j'ai avancé. J'ai dit que je penſois que la méthode de M. de Haen n'a eu quelquefois du ſuccès, que parce qu'il a trop généraliſé le genre de la colique de Poitou. Les remedes dont il exalte l'efficacité avec tranſport, & deux obſervations qu'il rapporte pour la juſtifier univerſellement, en ſont une preuve non équivoque.

Il dit donc, page 507: » Quelque recette » qu'on emploie comme antidote, ſoit émé» tique, ſoit purgatif, ſoit tout autre, ſa » réuſſite eſt incertaine, toutes les fois qu'on » ignore la nature du venin qu'on a à com» battre. Il n'eſt qu'une pratique certaine; » l'eau chaude, le petit-lait, l'huile, l'eau de » miel, adminiſtrés abondamment & de tou» tes les manieres poſſibles, ſont les anti» dotes univerſels & efficaces de quelque » poiſon que ce ſoit, connu ou inconnu, &c.

Ne diroit-on pas que M. de Haen, éclairé du flambeau de ſes propres obſervations, veut contredire & prouver même l'inutilité de toutes les recherches profondes des Médecins inſtruits ſur la nature particuliere des venins, & de leurs antidodes? Car avancer que le petit-lait, l'eau chaude, &c.

ſont l'antidote univerſel de quelque poiſon que ce ſoit, connu ou inconnu, c'eſt en recommander l'application, ſans reſtriction, dans tous les cas de poiſons quelconques. Mais M. de Haen ſe perſuaderoit-il que les poiſons ſtupéfians, par exemple, pourroient être altérés par ſes remedes ? Ne doivent-ils pas être exceptés de la regle générale qu'il a établie ? Peut-il penſer que les Medecins éclairés abandonneront l'uſage sûr & très-efficace des acides, & ſur-tout du vinaigre, que l'expérience conſtatée par pluſieurs obſervations, a démontré être les ſeuls convenables pour détruire les fâcheuſes impreſſions de cette eſpece de poiſon ? Doit-il ſe flater de pouvoir combattre le poiſon amer du laurier-ceriſe, ou celui des amandes ameres, avec des huileux ? Ils affectent ſi ſinguliérement les nerfs, qu'ils produiſent en peu de tems des convulſions terribles, ſuivies d'une paralyſie générale, qui fait bientôt périr l'animal. Auſſi, d'après ſes expériences multipliées, faites ſur des animaux vivans, avec de l'eau de laurier-ceriſe, chargée de ſon huile eſſentielle, Richard Mead nous apprend dans ſon Traité, *De venenis* (a), qu'on les calme tous très-

(a) *Afficitur*, dit Mead, *extemplò ſpiritus animales ..... omnium organorum nervis ſua vis perit .... Hinc fit quòd animalia quæ hâc morte pereunt, univerſali paralyſi poſt vehementes con-*

parfaitement avec l'alkali volatil, pris intérieurement. M. Bernard de Juſſieu, conduit par l'analogie, a guéri très-promptement un jeune Médecin Allemand, aſſez imprudent pour avoir voulu faire ſur lui-même l'eſſai, à grande doſe, des vertus de la feve de S. Ignace, qui eſt un poiſon amer. Il oſa en avaler plus de 40 grains : il éprouva, demi-heure après, des mouvemens convulſifs, des défaillances, dont il fut promptement ſoulagé par l'alkali volatil, pris tous les quarts-d'heure, à la doſe de ſix ou ſept gouttes, dans une liqueur appropriée. Que répondre à l'expérience de MM. Mead & Bernard de Juſſieu (*a*)? Mais du moins,

vulſiones pereunt..... quodque ſufflaminato ſanguinis circuitu, ſanguis in venis perfectè fluidus perſtat..... In diſſectis, nulla intùs membranarum inflammatio conſpicienda erat. (Appendix ad tentamen de opio.)

(*a*) C'eſt M. Bernard de Juſſieu, lui-même, qui m'a fait l'honneur de me communiquer, il y a un an, ce cas particulier. Tout le monde ſait que c'eſt à lui à qui nous devons l'utile obſervation, fruit de beaucoup d'expériences, qu'il avoit tentée ſur des oiſeaux & des quadrupedes, qui décide la queſtion ſi long-tems agitée; ſavoir, ſi l'alkali volatil eſt l'antidote du venin de la vipere. Il a détaillé le ſuccès de ce remede dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1746. C'eſt une des moindres découvertes qu'ait fait ce Médecin reſpectable, que la nature ſemble avoir choiſi avec une prédilection toute particu-

je n'imaginerois pas que M. de Haen étendît encore l'efficacité de ſes remedes émolliens juſqu'à les conſeiller dans le cas du venin de la vipere, & pour ſuffoquer ou détruire le virus hydrophobique.

Voici le premier cas de pratique que détaille M. de Haen, dans la vue de juſtifier les effets merveilleux des huileux & émolliens, pour guérir la colique de Poitou. Il dit, page 507 :

» Plus de cent trente perſonnes de la » Haye, après avoir mangé des ſalicoques, ſe trouverent attaquées de convulſions, de vomiſſemens, de dyſſenteries & de ſueurs putrides : les uns attribuoient cet effet à un inſecte nommé lievre-marin, qu'on avoit cuit avec les ſalicoques ; d'autres à la ſaumure dans laquelle on avoit fait bouillir ces poiſſons, & qui avoit ſéjourné dans du cuivre. Quoi qu'il en ſoit, de tous ceux à qui on donna l'émétique, les anodins & les alexiteres, deux moururent, & les autres furent long-tems incommodés : il ne périt aucun de ceux que M. Schwenxe traita avec le lait, l'huile

liere pour lui dévoiler ſes ſecrets les plus cachés, & qui, loin de s'enorgueillir de cette faveur, ſe fait un devoir & un vrai plaiſir de les communiquer à tout le monde, avec cette modeſtie qui annonce bien le caractere d'un vrai Savant.

» & les lavemens ; tous furent guéris en » peu de tems. «

Il range donc cette eſpece particuliere de maladie, dans le genre de celle de la colique de Poitou. Je ne vois pas qu'elles aient enſemble preſque aucune analogie. Il me paroît que cet état ſe rapproche bien davantage de celui d'une violente indigeſtion, accompagnée d'inflammation de bas-ventre, ce qui n'eſt pas ſans exemple. Les praticiens ont obſervé pluſieurs fois des accidens ſemblables, qui arrivent à certaines perſonnes qui ont mangé copieuſement des poiſſons à coquilles, comme la moule & autres, ou de ceux qui ſont à l'écaille, tels que les écreviſſes, les crabes, les ſalicoques, &c. Pluſieurs autres à la vérité n'éprouvent qu'une fievre ſcarlatine, qui ſe termine d'elle-même dans vingt-quatre heures ; cependant, dans le cas dont parle M. de Haen, le grand nombre de perſonnes attaquées du même mal ſembleroit prouver qu'il s'y étoit joint effectivement une cauſe étrangere, ſur-tout ſi les accidens qu'il rapporte ſont arrivés à tous ceux qui ont mangé de ces poiſſons : la ſaumure empreinte de vert-de-gris peut bien en avoir altéré la qualité, au point d'occaſionner des ſymptômes terribles ; mais dans ce cas l'état des malades ſe rapprochoit bien plus de celui

qui ſuit l'adminiſtration à grande doſe des poiſons corroſifs, comme de l'arſenic, par exemple, ou de la ciguë aquatique, tel que nous l'a détaillé Wepfer dans ſon Traité *De cicutâ aquaticâ*, que de la colique de Poitou.

J'accorderai même pour un moment qu'à une bien moindre doſe ces ſalicoques venimeuſes n'auroient dû faire éprouver qu'une vraie colique de Poitou. Peut-on en conclure l'inutilité ou le danger des purgatifs forts & des émétiques dans le traitement de cette maladie, parce qu'ils n'ont pas été couronnés du ſuccès dans l'obſervation dont s'étaie M. de Haen ? Non, ſans doute. Les méthodes les plus appropriées ſouffrent, exigent même des modifications qu'un Médecin praticien doit ſaiſir. Le peu de ſuccès des émétiques dans la maladie particuliere décrite par M. de Haen, eſt la preuve victorieuſe de leur utilité dans toutes les circonſtances où la colique eſt bien conſtatée. On doit en effet bien diſtinguer ces deux cas, ou celui où un poiſon quelconque eſt pris à une très-petite doſe à la fois, & produit par conſéquent des effets proportionnellement lents, ou celui où on a le malheur de les avaler à grande doſe : dans le premier cas, comme chez les Peintres, par exemple, le poiſon s'attache, diviſé en molécules queſqu'inſenſibles à toute la ſurface

des fibres de l'eſtomac & des inteſtins, leur fait éprouver une impreſſion ſourde, mais durable, & les affecte de telle façon, qu'il les engourdit & retarde ſinguliérement leur mouvement périſtaltique; ce qui eſt démontré par les ſymptômes de la colique métallique: dans le ſecond cas, au contraire, une grande quantité de poiſon en maſſe, frappe çà & là des faiſceaux de fibres nerveuſes & tendineuſes, les irrite puiſſamment, à raiſon de ſa quantité, les ronge même, & portant la deſtruction par-tout, excite des mouvemens violens, qui ſont ſuivis de coliques inflammatoires, d'une ſoif ardente, de convulſions, de vomiſſemens, de diarrhée dyſſentérique, &c. Sans contredit, dès que ce poiſon corroſif s'eſt développé & a opéré par des vomiſſemens terribles, & des diarrhées, avec des tourmens affreux, les émétiques ne feroient plus qu'ajouter à leur intenſité. La nature, qui travaille toujours à ſe délivrer de ce qui l'irrite, n'excite déjà elle-même que des efforts trop violens, & par conſéquent inutiles à ſon ſoulagement. L'action du poiſon ſur les premieres voies tend donc à ſon expulſion, mais avec trop de force & de violence pour que les parois des inteſtins n'en ſoient pas endommagées: il faut, dans ces circonſtances, appaiſer ces efforts redoublés de la nature; il faut prémunir les parois de l'eſtomac &

des intestins contre l'érosion ; il faut calmer les mouvemens convulsifs, qui, loin de contribuer à chasser le poison, ne servent qu'à le retenir plus long-tems, en logeant des parcelles dans les replis de la membrane veloutée. C'est là, sans contredit, où doit triompher l'huile, le petit lait, l'eau de miel. Mais, dans le premier cas, où, à raison de leur ténuité, les molécules du poison adherent à la membrane veloutée des intestins, ne doit-on pas, loin de les enduire par des huileux, & de les préserver par des couches grasses de l'impression des alimens mêmes qui pourroient les entraîner ; ne doit-on pas, dis-je, secouer ces fibres, qui sont déjà dans l'atonie, réveiller le mouvement péristaltique presqu'entiérement éteint, & exciter des secousses répétées & suffisantes pour déloger ces molécules.

Mais comment concevoir que les intestins souffrent des douleurs cruelles, lors de la colique métallique, & qu'ils sont cependant dans un état d'atonie ? C'est une explication que je renvoie à ma Dissertation.

Que les poisons pris à grande dose, ou à des fractions très-petites, n'agissent différemment, ou du moins ne présentent des symptômes bien différens, c'est ce que l'expérience justifie bien.

N'y a-t-il pas eu des empyriques qui ont

fait prendre de l'arſenic, pour guérir les fievres quartes ? N'ont-ils pas eu des ſuccès trompeurs de cette méthode ? Ils ont guéri la fievre quarte ; mais ils ont procuré une fievre lente, une éthiſie, ſuite funeſte du poiſon.

N'adminiſtre-t-on pas aujourd'hui l'extrait de ciguë, à petites fractions, ſous les yeux de M. de Haen ? N'a-t-elle pas du ſuccès ? Produit-elle les mêmes ſymptômes que ſi on la donnoit à grande doſe ?

Je ſuis donc en droit de conclure, pour ne pas rejetter en entier l'obſervation de M. de Haen, que les ſalicoques rendues venéneuſes par le vert-de-gris, qui ont fait éprouver des ſymptômes de poiſon, n'auroient, à une bien moindre quantité, procuré qu'une colique de l'eſpece des minérales.

On voit tous les jours des Cordonniers pour femme, des Peintres, qui en ſont attaqués ; les uns pour avoir employé l'orpiment, qui eſt une eſpece d'arſenic, dans la préparation des paſſe-talons jaunes, les autres le vert-de-gris dans leurs couleurs. J'ai deux obſervations qui confirment ce fait. L'orpiment & le vert-de-gris, pris en vapeur ou en molécuſes très-ſubtiles, mais en petite quantité, occaſionnent très-ſouvent la colique métallique : ſi on en avaloit en grande quantité, ils exciteroient des convulſions,

des vomiſſemens affreux, des ſueurs froines, &c. On adminiſtre à ces Cordonniers pour femme & à ces Peintres, le même traitement, & avec le même ſuccès, qu'à leurs camarades, qui ſont devenus malades pour avoir fait des paſſe-talons blancs, en employant le blanc de plomb, les autres pour avoir uſé de la céruſe dans leurs couleurs. Si on avoit voulu combattre leur maladie par des huileux, des ſaignées, & qu'on ſe fût opiniâtré à ce traitement, elle auroit peut-être dégénéré en paralyſie, s'ils ne fuſſent pas morts dans les violentes douleurs.

M. de Haen aſſure, pag. 508, » que c'eſt » d'ordinaire dans les mines d'où on tire le » plomb, le fer ou l'argent mêlés d'arſenic, » que les Ouvriers ſont attaqués de la colique de Poitou. « C'eſt un fait dont je renvoie la diſcuſſion à ma Diſſertation : » mais » il connoît des mines où, depuis treize ans, » perſonne ne s'en eſt reſſenti, parce qu'on » y ſuit le conſeil qu'y a donné un certain » particulier, de déjeûner avec du lard ſur » du pain, & de manger des viandes graſſes. « Ce particulier n'a pas eu de peine à imaginer ce préſervatif, qui eſt recommandé par Fridéric Hoffmann, à l'article de la colique métallique, & bien antérieurement à lui, par Samuel Stockhuſius, Médecin de Goſ-

lar (*a*); mais encore, que voudroit conclure delà M. de Haen ? que les huileux & les matieres graſſes ſont appropriés, dans le cas où l'on eſt tourmenté de la colique : cette conſéquence n'eſt pas juſte ; car tout le monde ſçait que les meilleurs remedes prophilactiques ſont le plus ſouvent inutiles, & quelquesfois très-contraires lorſque le mal qu'on vouloit prévenir eſt arrivé. Je conçois que, par le long uſage des matieres graſſes, il peut ſe former, chez des gens bien portans, un enduit ſur les inteſtins qui les défendra de l'impreſſion des particules métalliques ; mais les poumons & la tête en ſeront-ils préſervés ? D'ailleurs ces particules métalliques ſont déjà adhérentes aux parois des inteſtins, & cantonnées dans les replis de

(*a*) Il dit à la page 128 : *Dum de præſervatione & cum lithargirum, frigiditate ſuâ, nimiâque ſiccitate ventrem obſtruat, pinguia humectantia meritò aliis ſunt præferenda. Attamen ne ea ſint nimis frigida, cavendum. . . . . Valent igitur præ reliquis jura pinguia è carne bubulâ oleum amygdalarum dulcium, olivarum. . . . illorum loco, præſervationis gratiâ, pauperes, oleo ſeminis papaveris nigri, uti ſolent, quo ne facilè lithargiri ſubſtantia ipſis inhæreſcat . . . . meliori autem fructu lardum noſtrum, ſive crudum, ſive coctum, à jejuno ventriculo commeſtum ipſis egenis concedendum.* Stockhuſius, Medicus urbis Goſlariæ, in libro de Lithargiri ſummo noxio morbifico, &c. pag. 128. Goſlariæ, anno 1656.

la membrane veloutée. Les matieres graſſes peuvent-elles les en chaſſer, ou du moins en altérer la qualité? Au contraire, elles ſervent à les enduire, & à les appliquer plus intimement aux parois des inteſtins.

C'eſt avec raiſon que M. de Haen regarde ſa méthode émolliente comme très-ſalutaire dans les dyſſenteries opiniâtres, &c. mais qui en doute? Il y a éroſion dans cet état; le mouvement périſtaltique eſt puiſſamment ſollicité par les matieres âcres & cauſtiques qui détruiſent le mucus des inteſtins: il ne faut, dans ce cas particulier, que calmer, envelopper & défendre les houppes nerveuſes contre l'irritation de ces matieres: il faut prévenir ou guérir l'inflammation, & l'exulcération des inteſtins. Je pourrois, d'après le traitement même de la dyſſenterie en général, employer un argument victorieux, pour prouver qu'il eſt des douleurs de colique que les émétiques guériſſent, en chaſſant promptement hors de la cavité des inteſtins les matieres irritantes. En effet, combien de cas de dyſſenterie qui cedent à l'adminiſtration de l'ipécacuanha. Tout eſt rapport dans la pratique de la médecine; les moindres circonſtances exigent des remedes quelquefois oppoſés.

On ne peut qu'approuver M. de Haen, lorſqu'il conſeille, dans la colique de Poi-

tou, l'usage de l'opium, & qu'il se range, malheureusement pour cette partie seule du traitement, à l'autorité de Riviere, de Sydenham, Huxham, &c. Ce remede produit, sans contredit, de bons effets: ils sont constatés par mes observations; mais ce qui me fournit toujours un nouveau sujet d'étonnement, c'est que, pour prouver l'efficacité de ce remede dans cette espece de colique, il donne le détail du bon succès qui a suivi son administration dans la maladie du fils du premier Médecin de l'Archevêque de Passaw. » Il étoit, dit M. de Haen, tourmenté d'une colique, & rendoit par la » bouche les excrémens, & même les lavemens, tels qu'on les lui administroit: on » lui donna, pour alléger ses soufftrances, » moins qu'à dessein de le guérir, une potion d'eau & d'esprit de menthe, surchargée de teinture anodine de Sydenham; l'usage de cette potion calma les » symptômes: les excrémens prirent leur » cours ordinaire, & en peu de tems l'enfant fut parfaitement rétabli. «

M. de Haen paroît surpris du prompt succès qu'a eu l'opium dans le cas qu'il rapporte. Il n'ignore cependant pas que c'est avec ce même remede, ou d'autres du même genre, que Sydenham, Riviere, & plusieurs autres praticiens, ont entrepris &

guéri cette maladie. Je pourrois même y joindre encore ma propre expérience, si elle pouvoit ajouter quelque poids à l'efficacité de ce procédé curatif ; mais pas un de ces Médecins n'ont prétendu, je penſe, traiter une colique de Poitou, en travaillant à guérir cette maladie. Ils l'ont nommée & déſignée ſous le nom de *ilos*, *convolvulus*, *miſerere meî*, *cordapſon* ; en françois, de paſſion iliaque. Ils ont tous recommandé de fuir l'uſage des purgatifs dans le cours de la maladie ; car ils deviennent émétiques, diſent Sennert, Etmuller, Sydenham, & la raiſon de cet effet eſt facile à déduire ; mais quel ſymptôme a pu faire prononcer à M. de Haen, que c'étoit une colique de l'eſpece de celle de Poitou ; ou du moins, à propos de quoi, traitant de cette colique, rapporte-t-il une pareille obſervation ? N'eſt-ce pas une nouvelle preuve de ma premiere aſſertion, qu'il veut ranger toutes les eſpeces de coliques ſous le genre très-diſtinct de celle de Poitou ?

Enfin M. de Haen termine ſa nouvelle Diſſertation par quelques idées qu'il propoſe pour nous faire connoître la cauſe des effets de cette maladie, qui ſont la paralyſie, les coliques, &c. » Il l'attribue au » nerf intercoſtal, ou grand ſympathique, » qui ayant ſon origine, ſuivant le reſpecta-

» ble Winslou, dans les ganglions répandus » le long des vertebres, & qui sont comme ,,autant de petits cerveaux, peut-être affectés, » & causer des paralysies sur les membres, » sans déranger la tête, parce qu'il n'a point » son origine dans le cerveau, & qu'il est » plus immédiatement attaqué par la matiere » dure que cause dans les intestins la coli- » que de Poitou. « C'est donc-là la cause prochaine des effets de la colique de Poitou, que ce savant Médecin a imaginée ? Il m'a paru qu'elle avoit été indiquée dans les leçons de Boerhaave, qu'il rapporte lui-même dans sa premiere Dissertation, page 11 : *Paresis enim tantùm à nervis abdominalibus affectis. Quid mirabilius quàm quòd nervi in mesenterio aut intestinis afficiantur, & inde pereat actio dictarum partium, &c.* Mais il falloit expliquer, 1° pourquoi ce nerf grand sympathique affecté, procure des paralysies sur les membres ; 2° pourquoi ce n'est que l'espece seule de colique de Poitou qui présente ordinairement le phénomene étonnant d'occasionner des douleurs vives aux extrêmités, qui peuvent, par le mauvais traitement, dégénérer en paralysie ; 3° d'où vient que dans le *volvulus*, le *cholera-morbus*, les coliques stercoreuses, les dyssenteries, l'inflammation même des intestins, on ne voit jamais de pareils symp-

tômes, ou du moins très-rarement; 4° pourquoi, dans la colique minérale, il n'y a jamais, ou presque jamais de fievre, malgré l'atrocité des douleurs; 5° pourquoi rarement augmente-t-on les douleurs de ces pauvres gens, en leur pressant le ventre, ce qui arrive au contraire dans les autres especes de coliques, lorsqu'elles ont le caractere inflammatoire; 6° d'où dépend la constipation opiniâtre qui accompagne ordinairement cette espece de maladie. Peut-on assigner, pour rendre raison de toutes ces différences, le séjour des matieres durcies dans les intestins, & l'affection du nerf grand sympathique? N'est-il pas souffrant dans les autres especes de coliques, ou est-il affecté & modifié différemment dans le genre de la colique minérale? C'est ce que j'examinerai dans ma Dissertation.

Je finis par cette réflexion qui se déduit naturellement de mes observations. La méthode de la Charité de Paris est spécifique; cela est démontré par le succès qu'elle a: elle est seule bonne: les observations de M. de Haen le prouvent incontestablement; car il a pu voir cette maladie cruelle dans tous ses périodes: il a traité beaucoup de paralysies survenues à la suite de la colique du Poitou; il les a guéries, ou du moins soulagées beaucoup, par l'électricité;

il a été à portée de consulter M. Tronchin, sectateur de sa théorie & de sa pratique, qui a fait tant d'ouvertures de cadavres : *invitus per mortes experimenta feci*, dit ce dernier dans l'avis au lecteur de son ouvrage. Ceux qui suivent cette méthode, ont donc été plus malheureux que nous ; leur malheur justifie bien l'efficacité de notre conduite, & prouve qu'elle est la seule convenable, puisque de plus de 150 malades que j'ai suivis pendant deux ans à la Charité de Paris, il n'en est mort que trois ou quatre, dont le Médecin de l'hôpital n'avoit pas commencé le traitement, & aucun des autres ne sont restés paralysés, à la réserve d'un seul dont j'ai déjà parlé, qui a conservé une foiblesse dans les poignets, qu'il éprouvoit depuis long-tems ; & ce qui fait le complément de la preuve que je veux donner, c'est que des cinquante-trois, dont j'ai écrit jour par jour le traitement depuis le mois de juillet 1759, un seul ayant été maltraité chez lui, (comme je l'ai exposé plus haut) est mort, trois jours après avoir été porté à la Charité, & tous les autres en sont sortis bien guéris.

Je suis surpris, & je ne conçois pas même que M. de Haen, qui se fait honneur, avec raison, d'être le disciple de Boerhaave, qui convient que personne n'a mieux re-

tracé le tableau de la colique de Poitou, & n'a eu des idées plus claires sur cette maladie, que cet homme recommandable, qui rapporte lui-même dans sa Dissertation, de 1745 l'extrait des leçons où son maître assure avoir vu plus de cent malades attaqués de cette maladie; je ne conçois pas, dis-je, comment il a pu rejetter sa méthode active, pour adopter celle des émolliens. Accuseroit-il Boerhaave d'inconséquence dans la pratique? ou bien penseroit-il qu'il n'a jamais traité lui-même de ces maladies, & qu'il a adopté trop légerement le procédé curatif proposé par les Auteurs célebres qui l'ont précédé? Ce soupçon seroit d'autant moins fondé, ce me semble, que ce grand homme a exercé très-long-tems la médecine dans cette province, qui a été le berceau de la pratique de MM. de Haen & Tronchin, ses éleves & ses contradicteurs dans ce genre de traitement.

P. S. Crainte de donner trop d'étendue à ma Dissertation, & n'écrivant que d'après ma propre observation, je me suis dispensé de citer tous les ouvrages qui parurent en 1758, sous le titre d'Examen de celui de M. Tronchin, ou de Lettres sur le même objet, quoiqu'ils aient concouru à m'éclarcir le point de doctrine qui faisoit l'objet de mes recherches. Tels sont l'excellente Lettre de M. Poissonnier Desperrieres, & l'Examen critique de M. Lavirote, insérés dans le Journal des Savans, &c.

SUITE DU MÉMOIRE

Sur la Cryſtalliſation des Sels neutres à baſe de ſel alkali fixe, & à baſe de terre calcaire, dans lequel on donne un procédé nouveau pour faire le tartre émétique, par M. BAUMÉ, maître Apothicaire à Paris.

Ce que j'ai à dire de nouveau ſur le tartre émétique, eſt abſolument dépendant des obſervations précédentes, c'eſt ce qui m'a engagé à placer à la ſuite de ce Mémoire ce que j'ai obſervé ſur ce médicament. L'émétique eſt, comme on le ſçait, un remde des plus importans dans la médecine : il eſt d'un uſage fréquent, & ſes effets ne ſont jamais les mêmes, lorſqu'il a été préparé ſuivant les procédés connus juſqu'à préſent, & cela quelqu'exactitude qu'on apporte en le préparant, il ſe trouve toujours ou plus fort ou plus foible, parce qu'on ne peut apprécier au juſte la quantité du verre d'antimoine qui reſte combinée avec la crême de tartre. Ce médicament m'ayant paru important à perfectionner, j'ai cru devoir chercher une manipulation par laquelle on pût l'avoir toujours de même vertu,

vertu, quoique préparée par des personnes différentes.

Je passerai rapidement sur ce que les Chymistes en ont dit avant moi, afin de ne point grossir ce Mémoire inutilement.

Les anciens Chymistes ont recommandé, pour faire le tartre émétique, de faire bouillir du verre d'antimoine pulvérisé, & de la crême de tartre dans suffisante quantité d'eau, pendant environ douze heures, les unes plus, les autres moins. Ils ne sont point d'accord sur les doses du verre d'antimoine, ni sur les autres préparations d'antimoine qu'ils ont prescrites, comme le foie d'antimoine, les scories du régule d'antimoine, &c. M. Hoffmann prescrit de ne point faire bouillir l'émétique, & dit que, lorsqu'on le fait bouillir trop long-tems, on le décompose. M. Géoffroy, Mémoires de l'Académie, année 1734, a tâché de perfectionner ce médicament, en indiquant les meilleures proportions de régule d'antimoine, qui devoient rester dans l'émétique; mais il paroît qu'il ne s'est point occupé à chercher une manipulation par laquelle on pût parvenir à combiner ensemble une quantité donnée d'une préparation de verre d'antimoine, avec la crême de tartre, pour faire le meilleur émétique.

M. Rouelle, dans son Mémoire de 1744 sur la division méthodique des sels en genre & en espece, met dans sa troisieme section,

& pour le genre de l'acide végétal, le ſucre, le ſel de ſeignette, les cryſtaux de Verdet & l'émétique : il détermine même la figure des cryſtaux de ces ſels ; cependant ce que l'on peut appeller vraiment tartre émétique, ou plutôt tartre ſoluble antimonié, eſt un ſel neutre déliqueſcent, qui n'eſt ſuſceptible d'aucune eſpece de cryſtalliſation, comme je le démontrerai dans un inſtant, & d'où il ſuit que tous les émétiques, tels qu'on les a faits juſqu'à préſent par cryſtalliſation, ne ſont émétiques que parce qu'ils ſont mal préparés, & qu'ils ne doivent leur qualité qu'à l'eau de diſſolution, qui elle ſeule contient le ſel neutre émétique, mais déliqueſcent, qui enveloppe les cryſtaux de crême de tartre. Je vais faire voir auſſi que ces cryſtaux ne ſont nullement combinés avec la ſubſtance antimoniale ; auſſi tous les émétiques préparés ſuivant l'uſage ordinaire, ne ſont-ils jamais d'une égale force, quoique préparés par une même méthode & par un même Artiſte.

Avant de chercher une nouvelle méthode pour faire un émétique qui fût toujours de même qualité, j'ai décompoſé, à l'imitation de M. Geoffroy, différens émétiques dont les effets étoient connus ; je les ai ſoumis à la fuſion, pour reconnoître la quantité de régule d'antimoine qu'ils contenoient, & j'ai remarqué, comme M. Géoffroy, que ceux

desquels je retirois depuis un gros & demi jusqu'à deux gros de régule d'antimoine par once, faisoient des émétiques d'une bonne force.

Dans toutes ces fusions, on ne retire jamais, avec la derniere exactitude, toute la partie réguline de l'antimoine. Comme cette substance métallique est volatille, il s'en dissipe toujours une certaine quantité, tandis qu'une autre portion se calcine, & reste dans les scories. Aussi j'ai remarqué qu'en employant six gros de crême de tartre, pour dissoudre deux gros de verre d'antimoine, ce mêlange formoit un émétique un peu plus foible que celui qui m'avoit fourni deux gros de régule d'antimoine par once.

Le tartre émétique que l'usage m'a fait reconnoître le meilleur, est celui qui est composé de deux gros & demi de verre d'antimoine, & d'une once de crême de tartre. Voici de quelle maniere je le prépare, pour que le verre d'antimoine soit tenu en dissolution par cette quantité de crême de tartre.

Je prends deux gros & demi de verre d'antimoine broyé en poudre impalpable sur un porphyre, avec de l'eau : je le mêle avec une once de crême de tartre, réduite en poudre très-fine ; je projette ce mêlange dans une pinte d'eau bouillante, le verre

d'antimoine se dissout en entier sur le champ; il se fait une effervescence, & il s'exhale une odeur de foie de soufre qui est très-considérable, lorsqu'on fait une grande quantité de cet émétique à la fois; mais qui est foible, lorsqu'on opere sur une petite quantité: on filtre la liqueur, tandis qu'elle est bouillante, & on la fait évaporer jusqu'à siccité, & non point crystalliser, pour les raisons que je vais dire dans un instant. Cet émétique agit très-bien à la dose d'un grain, & est employé tous les jours jusqu'à quatre grains, sans causer des secousses trop fortes.

L'extrême finesse du verre d'antimoine est cause qu'il est dissous sur le champ par l'acide du tartre; il n'y a que deux gros & demi ou environ de crême de tartre, qui soit réellement combinée avec le verre d'antimoine, & qui forme la combinaison vraiment émétique: l'excédent du tartre n'est employé ici que pour tenir cette combinaison dans une sorte de division, & pour la commodité de la distribution. Si on retranchoit cet excès du tartre, on auroit un émétique déliquescent, dont les effets seroient trop violens, & d'ailleurs difficile à distribuer en petite dose.

Lorsque cet émétique est suffisamment desséché, on le broye sur un porphyre, afin de le mêler, en cas qu'il se soit fait une sépa-

ration de la portion émétique & du tartre pendant l'évaporation ; il n'attire point l'humidité de l'air.

Au moyen de ce procédé par lequel on diſſout toute la quantité de verre d'antimoine employée, on eſt sûr de faire un émétique dont les qualités feront toujours les mêmes à la même doſe, ce qu'on ne peut point faire par tous les autres procédés qui ont été donnés juſqu'à préſent. On peut encore à volonté augmenter la force de cet émétique, en employant davantage de verre d'antimoine, parce que la crême de tartre peut diſſoudre ſon poids égal de verre d'antimoine.

Par les autres procédés on a toujours employé le verre d'antimoine ou concaſſé ou pulvériſé groſſiérement. On avoit remarqué, ſans en examiner la cauſe, qu'on retiroit une moindre quantité de cryſtaux, lorſqu'on faiſoit bouillir l'émétique long-tems, que lorſqu'on ne le faiſoit bouillir qu'un inſtant, ce qui a établi le préjugé, que l'émétique en bouillant ſe décompoſe. Il arrive cependant préciſément le contraire, il s'en forme une plus grande quantité ; & comme cette combinaiſon eſt déliqueſcente, on obtient d'autant moins de cryſtaux, que la combinaiſon s'eſt faite en plus grande quantité.

J'ai répété pluſieurs fois le procédé de l'émétique que je viens de donner, ſur cinq

livres de mêlange, afin de mieux obſerver ce qui ſe paſſe pendant que la combinaiſon du verre d'antimoine ſe fait avec la crême de tartre, & auſſi pour examiner les cryſtaux.

Il ſe forme dans la liqueur, & à meſure que la combinaiſon ſe fait, une petite quantité de nuages rouges, très-légers, qui reſſemblent au ſoufre doré d'antimoine, & qui en effet paroiſſent en être ; ces nuages deviennent noires par l'ébullition. J'ai filtré la liqueur, & l'ai miſe à cryſtalliſer ; elle a fourni par le refroidiſſement des cryſtaux différemment configurés, & qui ſe ſont dépoſés en différens tems les uns ſur les autres. Les cryſtaux qui étoient appliqués immédiatement aux parois de la terrine, n'étoient que de la crême de tartre cryſtalliſée ; ceux qui ſe ſont dépoſés après, étoient d'une configuration différente, c'étoient de petits cryſtaux aiguillés très-délicats, grouppés pluſieurs enſemble, & diſpoſés en roſes : ces roſes étoient ſolitaires pour l'ordinaire. J'ai fait évaporer la liqueur ſucceſſivement, & à pluſieurs repriſes, pour retirer tout ce qu'il étoit poſſible de cryſtaux ; tous ceux que j'ai obtenus étoient figurés en roſes ; il eſt reſté enfin une liqueur qui a refuſé de cryſtalliſer.

Les cryſtaux qui ſe ſont formés les premiers étoient de la crême de tartre, qui n'avoit ſouffert aucune altération de la part

du verre d'antimoine ; ils étoient d'une couleur jaunâtre ; je les ai lavés dans une ſuffiſante quatité d'eau, pour enlever l'eau de la diſſolution qui les coloroit ; je les ai fait égoutter ſur du papier gris, dans un endroit humide, & j'ai tenté inutilement par tous les moyens poſſibles d'en retirer du régule d'antimoine.

Les cryſtaux en roſes avoient la même couleur que les précédens ; ils doivent être conſidérés comme étant de la crême de tartre, qui a ſouffert quelque altération de la part du verre d'antimoine : j'ai traité ces cryſtaux comme les précédens, ils ne m'ont point fourni de régule.

Je dois néanmoins obſerver que quoique ces cryſtaux, bien égouttés ſur du papier gris, ne fourniſſent point de régule, il y a lieu de croire qu'ils retiennent cependant une petite quantité de la combinaiſon de la crême de tartre avec le verre d'antimoine, qui y eſt trop adhérente pour en être ſéparée par l'imbibition dans le papier, ce que j'ai reconnu à leur couleur, qui eſt un peu jaunâtre, & à leur ſaveur, qui a quelque choſe de métallique. Ce qu'ils retiennent de cette combinaiſon eſt en ſi petite quantité, que la partie réguline n'en peut pas devenir ſenſible dans les expériences, & qu'il faudroit donner cette eſpece d'éméti-

tique, à des doſes exceſſives & même par once, pour qu'il produisît quelque effet.

J'ai fait évaporer l'eau-mere juſqu'à ſiccité ; elle a formé un ſel neutre très-déliquescent, & qui attiroit puiſſamment l'humidité de l'air ; il étoit d'une peſanteur conſidérable : j'en ai ſoumis une partie à la fonte, avec addition de flux noir & de poix-réſine : j'ai retiré, à très-peu de choſes près, la quantité de régule qu'elle devoit en fournir.

Le verre d'antimoine que l'on prépare en grand, pouvant être altéré par des additions de verre ordinaire & tendre, pour faciliter ſa fuſion, j'ai tenté de faire le tartre émétique avec du régule d'antimoine en ſubſtance, ce qui auroit été plus sûr, ſi la crême de tartre eût pu le diſſoudre, parce que ce demi-métal eſt moins facile à falſifier que le verre d'antimoine ; mais l'acide du tartre agit ſi foiblement ſur lui, que je préſume qu'il n'en diſſout qu'une très-petite quantité, ou même point du tout.

J'ai mêlé deux gros de régule d'antimoine broyé ſur le porphyre, avec une once de crême de tartre : j'ai projetté ce mêlange dans une pinte d'eau bouillante, il ne s'eſt excité aucun mouvement d'effervescence ; la crême de tartre s'eſt diſſoute en entier, & le régule d'antimoine s'eſt précipité.

J'ai filtré la liqueur, la crême de tartre a cryſtalliſé à l'ordinaire ; il eſt reſté ſur le filtre le régule d'antimoine, qui s'eſt trouvé n'avoir diminué que de quelques grains. On doit attribuer cette petite diminution de poids à ce qui eſt reſté attaché au papier du filtre, plutôt qu'à une véritable combinaiſon de cette petite quantité de régule d'antimoine avec la crême tartre.

Il réſulte de tout ce que je viens de dire, que le tartre émétique eſt un ſel neutre déliqueſcent, qui n'eſt point ſuſceptible d'aucune eſpece de cryſtalliſation, & que tous ceux qu'on fait par cryſtalliſation, ne doivent leur éméticité qu'à l'eau de diſſolution, qui contient la combinaiſon vraiment émétique, qui enveloppe les cryſtaux de crême de tartre, & que l'on fait ſécher ſur ces mêmes cryſtaux.

Nota. Ce Mémoire a été lu à l'Académie royale des Sciences le 5 Juillet 1760.

Il s'eſt gliſſé quelques fautes d'impreſſion dans la premiere partie de ce Mémoire. *Page* 242, *ligne* 14, ne faiſant aucune effervescence avec les acides, *liſez* avec les alkalis. *Page* 246, *ligne* 26, moyen, *liſez* moins. *Page* 249, *ligne* 30, des cryſtaux de ſel très-bleus, *liſez* très-blancs.

OBSERVATION

Sur une nouvelle espece d'Exostose d'un os cylindrique, par M. DUMONT, fils, Chirurgien à Bruxelles.

Un payſan réduit à l'impuiſſance de pouvoir marcher, après avoir reçu un coup de pied d'un cheval fougueux, à la partie inférieure du fémur, quatre à cinq pouces au-deſſus des condyles de cet os, fut en conſéquence un tems traité par un Chirurgien de campagne. Ce tems de ſix à ſept ſemaines employé à guérir ce miſérable, étant expiré avec beaucoup de peine, le payſan eſſaya de marcher ; mais ce fut avec tant de douleur & de difficulté, qu'il fut bientôt obligé de regagner le lit, ce qui réduiſit ce Chirurgien de campagne à un nouvel examen de la cuiſſe. Après des recherches ſcrupuleuſes, il trouva une tumeur dure, de la grandeur d'un petit œuf de poule, qui occupoit le fond de la cuiſſe un peu intérieurement, à l'endroit de l'os où le coup avoit été donné ; il n'y eut acucun changement de couleur à la peau qui couvroit la tumeur. Ce Chirurgien ſe doutant que l'os auroit bien bien pu avoir été caſſé, mais croyant en même-tems qu'il n'étoit pas poſſible que ce

cal pût devenir ſi grand, prit cette tumeur dure pour un apoſthême accidentel; & en conſéquence de cette idée, il tâchoit de la réſoudre ou bien de la faire ſuppurer; mais tout ſon travail fut ſans aucun avantage. Ce payſan déſeſpérant de trouver dans ſon Chirurgien de reſſource à ſon mal, qui prenoit de plus en plus, ſe fit tranſporter à Bruxelles. Les Chirurgiens de cette ville, de même que le Chirurgien de campagne, traiterent cette exoſtoſe comme une tumeur qu'ils eurent d'abord envie de réſoudre ou de faire ſuppurer; mais ce payſan ſouffrant infiniment ſous cette conduite, ils ſe virent obligés de recourir aux cataplaſmes calmans & relâchans, qu'ils continuerent environ un mois, au bout duquel tems il ſe manifeſta un amas de liquide à la partie inférieure & preſque poſtérieute du fémur. Après bien des douleurs, fievre, inſomnie & friſſonnemens, ils penſerent d'abord que la fonte de la tumeur en étoit la cauſe, & en avoit fourni toute la matiere. Dans cette penſée ils ſe contenterent de ne faire qu'une ouverture de l'étendue d'un pouce, afin d'évacuer la matiere, qui ſortit en quantité de 15 onces, & d'une odeur inſupportable. Le malade en parut ſoulagé, mais ce fut pour peu de tems. Ils furent fort ſurpris lorqu'ils s'apperçurent que, le pus évacué, la tumeur ſubſiſtoit encore en entier, malgré l'évacua-

tion d'une telle quantité de matiere purulente. Comme ils penſerent que cette tumeur dure n'étoit qu'un reſte de la tumeur qu'ils ſoupçonnerent avoir fourni tant de matiere purulente, ils continuerent l'application des cataplaſmes maturatifs en relâchans, afin de la fondre entiérement. Ce *pus* inondoit toute la cuiſſe ſous le *faſcia lata*; quoiqu'il s'étoit manifeſté plus éminemment à l'endroit où ils firent l'ouverture. Ce qui ſe manifeſtoit par la ſortie du *pus*, à la ſuite de chaque compreſſion faite ſur tous les points de la circonférence de la cuiſſe; cela les déterminoit à recourir aux injections déterſives, qui parcoururent toute la cuiſſe, & qu'ils répéterent deux foi par jour, à la ſuite de quoi ils bouchonnerent la plaie d'une groſſe tente, bien ſoutenue par un bandage ferme, afin (diſoient-ils) de tenir la plaie ouverte, pour donner à la matiere qui ſe multiplioit de jour en jour un égout libre & non interrompu. Ces mêmes panſemens furent continués près de deux mois, pendant leſquels, ni les douleurs, ni la tumeur ne diſparurent aucunement, quoiqu'il ſortît tous les jours par la plaie une abondance de matiere purulente, produite d'une fonte générale des humeurs de ce miſérable, qui ſuccomba bientôt à ſon maraſme. Je fis l'ouverture de ſon cadavre, que je me doutois devoir offrir quelque

chose de curieux, & j'en disséquai la cuisse. La matiere purulente qui avoit inondé la cuisse en avoit parfaitement disséqué tous les muscles, comme s'ils eussent été préparés par un habile Anatomiste. Tout le tissu cellulaire qui les unit dans leur état naturel, étoit détruit : je ne trouvois rien de morbifique, ni dans, ni entre les mucles, excepté qu'ils furent un peu plus durs & plus bandés dans l'endroit de la tumeur ; ce qui me fit procéder à l'examen de l'os de la cuisse, que je séparai du tronc, & que j'emportai chez moi pour l'examiner attentivement & avec loisir. D'abord, quatre à cinq pouces au-dessus des condyles, à la partie interne, il se manifesta une tumeur osseuse qui s'étendit en longueur à quatre à cinq pouces vers le haut de la cuisse, & dont la largeur & le point le plus saillant eurent deux pouces. Cette tumeur osseuse, quoique d'une figure elliptique, étoit fort raboteuse, & sembloit être une pierre de roche appliquée à cet os. Plusieurs trous faits par la matiere qui avoit percé les parois de cette exostose, laisserent entrevoir un vuide au milieu de cette tumeur, qui étoit environnée de plusieurs autres élévations osseuses. Pour connoître l'état intérieur de cet os & de la tumeur, je le fis fendre verticalement, de façon que l'os & la tumeur furent partagés en deux par la scie. Alors

j'eus le plaisir de voir, 1° que l'os n'avoit pas été cassé ; 2° que le canal avoit conservé son diametre naturel ; excepté qu'il étoit un peu plus étroit à l'endroit de la tumeur, & que les parois de cet os étoient un peu plus grosses qu'à l'ordinaire ; 2° que l'exostose paroissoit dans quelques endroits être formée par une matiere osseuse, comme appliquée sur le fémur, & en quelques endroits se confondre avec la substance même de l'os ; 4° que l'exostose étoit creuse, & que les parois, quoique d'un blanc gris à l'extérieur, étoient assez solides, mais toujours moins que l'os même ; 5° que la face interne de cette exostose creuse avoit la couleur plus foncée, & étoit plus dure que la surface écharpée ; 6° que cette cavité n'avoit point du tout de communication avec le canal de l'os ; 7° qu'elle contenoit une matiere analogue à celle qui avoit sorti par la plaie ; 8° que les petites exostoses qui avoisinoient le grand, étoient solides, sans se confondre avec la substance de l'os même : ils avoient presque tous un travers de doigt d'épaisseur, sur deux & quelquefois trois de longueur ; 9° que le canal contenoit peu de moëlle, qui étoit d'une odeur insupportable.

OBSERVATION

Sur un Agneau cyclope, par M. BONTÉ, Médecin à Coutances.

La nature conſtante dans l'ordre & la ſymmétrie de ſes productions, ne s'en écarte que rarement ; elle s'attache même avec ſoin à dérober à nos yeux ces égaremens ſinguliers ; elle étouffe la plupart des monſtres dans leur naiſſance ; à regret elle les voit croître, & elle leur ôte toujours la faculté de ſe reproduire. Les animaux, les végétaux ſont l'objet de ſes bizarreries ; le déplacement des viſceres, leur union, leur ſéparation, la ſingularité ſouvent de leur figure, ſont autant de preuves de ſes caprices ; elle ſe joue encore d'une maniere particuliere, en ajoutant dans quelques ſujets, ce qu'elle rechanche dans d'autres.

Les cyclopes étoient regardés comme des monſtres fabuleux & enfantés par l'imagination des Poëtes. On a vu naître cependant un cyclope humain. Je conſerve dans l'eſprit de vin, la tête d'un agneau qui naquit tel & vivant : la forme extérieure du crâne eſt naturelle ; au milieu du front, eſt un ſeul œil bien conformé, avec toutes ſes parties extérieures : le globe de l'œil eſt

beaucoup plus grand que ne doit être celui d'un agneau de pareil âge, la nature voulant ainsi dédommager en quelque chose ce monstre, de la privation de l'autre. Je ne sais si cet œil est pourvu de deux nerfs optiques; je n'ai point voulu ouvrir la tête, pour la conserver dans son intégrité : non-seulement ce monstre étoit privé de la moitié d'un des sens, celui de l'odorat lui a été absolument refusé; s'il avoit vécu, l'organe du goût auroit été aussi très-foible; la mâchoire supérieure étant tronquée au moins de deux tiers, sans aucune trace de narines, elle se termine par un museau pointu, comme celui du putois ou de la taupe.

OBSERVATION

Sur un Anévrisme vrai, guéri par la nature, par M. DESLANDES le fils, Chirurgien à Tours.

Je fus appellé au mois de Juin 1756, pour voir la veuve d'un Boulanger, âgée de cinquante-huit ans. Elle avoit été saignée trois jours devant au bras droit; le Chirurgien lui avoit coupé l'artere : il eut beaucoup de peine à arrêter le sang, & fut obligé de revenir deux heures après, & d'appli-

quer pluſieurs compreſſes & un bandage fort ſerré, pour que cet accident n'eût pas de ſuites fâcheuſes. Je levai l'appareil, parce que le bandage s'étoit relâché : je trouvai dans le lieu de la ſaignée une tumeur anévriſmale, groſſe comme une noiſette, qui préſentoit les ſignes de l'anévriſme vrai, ronde, unie, avec pulſation, ſans changement de couleur à la peau, & ſuſceptible de diminution lorſqu'on la comprimoit, laquelle tumeur eſt cependant regardée comme anévriſme faux & conſécutif, (par les accidens qui ont précédé.) J'appliquai de nouveau le bandage, auquel j'ajoutai une plaque de plomb, pour faire ſur la tumeur une compreſſion plus forte ; la malade ne put le ſouffrir, parce qu'il comprimoit trop le bras, & lui occaſionnoit une très-grande douleur, avec gonflement dans tout l'avant-bras ; ce qui me détermina à lever l'appareil, & à en appliquer un autre : je fis alors une compreſſion avec le papier mâché, les compreſſes graduées, une bande & une machine de fer-blanc, garnie par ſa face interne, qui ne comprimoit que la tumeur & le coude, laiſſant une libre circulation aux vaiſſeaux collatéraux. Les accidens ceſſerent dans toute l'étendue de l'avant-bras ; mais comme cette machine empêchoit la malade de fléchir ſon bras, elle l'abandonna au bout de trois ſemai-

nes. Je lui repréſentai le danger où elle s'expoſoit en la quittant ſi promptement, & cependant elle ne voulut point la reprendre, ni ſouffrir aucune compreſſion. Enfin, quatre mois après, la tumeur eſt devenue groſſe comme un œuf de poule, ſentant un frémiſſement dans tout le bras & l'avant-bras. Je lui propoſai l'opération, comme ſeul moyen de guériſon. Je fis voir la malade à deux de mes confreres, qui lui repréſenterent, ainſi que moi, les ſuites funeſtes de ſon état, ſi elle ne ſe faiſoit opérer; mais elle ne voulut nullement y conſentir. Cette tumeur a acquis dans l'eſpace de huit mois le volume d'un œuf d'oie, & a été dans cet état un an, ſe contentant d'y faire de tems en tems quelqu'embrocation d'eau-de-vie de lavande, qui lui procuroit du ſoulagement par rapport à l'engourdiſſement qu'elle reſſentoit dans toute l'étendue du bras: enfin la tumeur a diminué peu-à-peu, & a diſparu entiérement. La malade, qui eſt entiérement guérie depuis dix mois, vaque à ſes affaires & agit comme ci-devant, ne ſe ſentant nullement de ſa maladie.

OBSERVATION

Sur une Plaie faite au mollet de la jambe, avec la pointe d'un tranchelard aigu, qui a été ſuivie d'un épanchement conſidérable, par M. CAMPARDON, Maître en chirurgie à Maſſeube.

Le 16 Décembre 1755, le nommé Victor Clément, âgé d'environ ving-cinq ans, d'une bonne conſtitution, Cuiſinier chez M. le Comte de Béon, à la Palu, étant aſſis devant le feu de la cheminée, appuyoit ſon pied gauche ſur le pommeau d'un chenet. Un mouvement bruſque & inopiné qu'on lui occaſionna, fit tomber ſa jambe ſur un tranchelard fort aigu, & dépouillé, qu'il tenoit dans ſa main droite. Cet inſtrument fit une plaie fort étroite à la partie moyenne & intérieure du mollet de la jambe, en bleſſant le muſcle jumeau intérieur. On ne mit ſur cette eſpece de piquure, qu'une compreſſe trempée dans une diſſolution de boule d'acier dans de l'eau-de-vie, & on fit garder le lit au bleſſé; cependant la jambe étant douloureuſe, enflée & rouge, un Chirurgien voulut ſonder la plaie, pour découvrir ſon étendue, & pour ſe déterminer aux moyens les plus convenables. Victor,

par une délicateſſe exceſſive & mal-entendue, s'obſtina à s'oppoſer à cette opération préliminaire. La douleur, l'enflure & la rougeur de la jambe faiſant des progrès, on y appliqua des cataplaſmes de mie de pain cuite avec l'eau, auxquels on ajoutoit quelques jaunes d'œufs & un peu d'huile d'olives. On avoit ſoin de les renouveler ſouvent : on en continua l'uſage pendant pluſieurs jours, mais ſans ſuccès. Enfin le 16 Janvier 1756, cette petite plaie fournit une hémorragie ſi conſidérable, qu'elle épuiſa beaucoup le bleſſé. Elle alarma tellement toute la maiſon, qu'on le fit confeſſer, dans la crainte que cette grande effuſion de ſang ne le fît périr. Le Chirurgien ordinaire, appellé pour le ſecourir, ſe borna à appliquer ſur la petite plaie une pâte d'orties pilées ; l'hémorragie céda pour un peu de tems à ce topique ; mais comme il ne pouvoit pas porter immédiatement ſur le vaiſſeau qui la produiſoit, l'impétuoſité du ſang força bientôt cette foible digue ; elle fit reparoître l'hémorragie, qui céda & ſe reproduiſit pluſieurs fois, malgré ces manœuvres réitérées.

Le bleſſé, & ceux qui étoient auprès de lui, craignant pour ſa vie, & voyant l'inutilité des moyens employés, M. le Comte de Béon me fit l'honneur de réclamer mon ſecours. Quoiqu'éloigné de ſon château, de

deux heures de chemin, je m'y rendis sur le champ, le 16 Janvier. Je trouvai le malade, malgré son grand épuisement, atteint d'un peu de fievre : toute sa jambe étoit enflée, pâle, blafarde & œdémateuse. Il n'y avoit pas long-tems que la plaie avoit cessé de rendre du sang. Ne doutant point que le vaisseau qui fourniſſoit la source de l'hémorragie ne fût encore ouvert, je ne vis rien de plus pressant que de fermer son ouverture. Les symptômes qui avoient précédé, & ceux que m'offroit l'inspection de la partie, me démontroient, pour ainsi dire, qu'il s'étoit fait un épanchement de sang dans l'épaisseur de ce membre. Des indications aussi urgentes ne me permirent pas de retarder la dilatation de la plaie ; elle étoit si étroite dans son ouverture, qu'il me fallut préparer, par un coup de bistouri, l'accès de mes ciseaux courbes ; par leur secours j'étendis l'ouverture en haut & en bas de la jambe, suivant la direction du muscle jumeau interne. Je donnai à cette incision la longueur d'environ six pouces, c'est-à-dire, autant que le vuide formé dans le mollet de la jambe l'exigeoit : je le trouvai rempli par une grande quantité de sang noir, pourri & un peu fétide. Après en avoir retiré près d'une livre, je reconnus que cette caverne s'étendoit jusqu'à la partie externe de la jambe : ne restant de ce

côté que la peau & le muſcle jumeau très-émacié, je les inciſai par une contre-ouverture : il ne ſortit preſque pas de ſang fluide & rouge dans cette opération ; de maniere que je ne pus appercevoir quel étoit le vaiſſeau qui avoit fourni l'hémorragie. Je remplis tout le vuide de la plaie avec de la charpie brute : je ne levai ce premier appareil que deux jours après : je favoriſai l'établiſſement de la ſuppuration, par un digeſtif ordinaire : j'y ajoutai bientôt des inciſifs, pour mondifier & ramener les chairs atteintes d'un peu de mortification : je ſecondai ces vues par l'uſage d'une bandelette, en guiſe de ſéton, & par des injections vulnéraires & déterſives. Je ſupprimai l'un & l'autre de ces moyens lorſque les chairs me parurent avoir pris des qualités favorables, & fait des progrès vers la cicatrice : je les touchai pluſieurs fois avec la pierre infernale : la conſolidation fut parfaite à la fin du mois de Février ſuivant. J'ai vu ce jeune homme à Toulouſe dans le mois d'Avril 1760 : il ne lui reſte pas la moindre difformité, ni aucune gêne pour la progreſſion.

Cette obſervation prouve du moins que les bleſſures les plus légeres en apparence, peuvent devenir très-graves & très-dangereuſes, lorſqu'elles ne ſont pas bien connues, ou qu'elles ſont négligées.

OBSERVATION

Sur un Anévriſme formé par l'artere ſpermatique, & ſur le ſcrotum devenu ſquirrheux dans le même ſujet, par M. JULLIEN, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de la ville de Château-Landon.

Quoique cette obſervation n'annonce point un moyen curatif pour obvier, dans une ſemblable circonſtance, à des accidens qui produiroient les mêmes ravages, je me crois néanmoins autoriſé à publier un phénomene qui prouve évidemment la foibleſſe de nos organes, dont les opérations variées ſont ſouvent contraires au bon ordre de la nature.

L'ouverture des cadavres, qui nous fournit tous les jours des découvertes, eſt d'autant plus utile à la perfection de l'art de guérir, qu'en parcourant la ſtructure admirable des parties qui nous compoſent, on découvre plus facilement les cauſes des maladies provenantes, ou de la dépravation de nos liqueurs, ou de leur diſtribution irréguliere. La médecine & le public tirent ſouvent avantage des recherches, lorſqu'on a le pouvoir de les faire dans l'intérieur des cadavres de ceux qui périſſent de maladies

compliquées d'accidens extraordinaires, quelques-uns traités par conjectures, & contre lesquels on hazarde l'application de remedes infructeux.

Il y a quelques années qu'un manœuvre, âgé de trente-huit ans, portant sur son épaule droite une grosse pierre au haut d'un bâtiment, par une des plus grandes chaleurs de l'été, perdit l'équilibre au milieu de l'échelle, & manqua de tomber en arriere. Il se rassura néanmoins, en conservant son fardeau; le violent effort qu'il fit pour éviter la chute fit naître une vive douleur dans l'aîne droite; il s'apperçut, quelques heures après, d'un gonflement dans cette partie, qui s'étendit en peu de jours jusques dans le scrotum. Les gens de la campagne, qui pour la plupart menent une vie très-dure, sont peu sensibles au mal; aussi celui-ci, malgré ses souffrances, continua-t-il encore son travail l'espace de six semaines; mais sentant encore de plus en plus des douleurs aiguës & lancinantes, il discontinua son entreprise. Le défaut de confiance dans les secours de la médecine, annexé à la plupart des gens du peuple, fit passer quatre mois de jours déplorables à ce malheureux, qui se rendit enfin aux instances de ses proches. Il me fit donc appeller, pour s'assurer si ce gonflement n'étoit point une hernie. Au premier aspect, je le

cruss

crus effectivement ; mais en examinant avec toute l'attention requiſe cette tumeur, je n'y reconnus ni les ſignes ni les ſymptômes qui accompagnent ordinairement les hernies dans l'état le plus grave ; elle réſiſtoit ſi fort au tact, qu'elle me ſembloit oſſifiée : elle comprenoit, depuis l'embouchure de l'anneau, ſe continuant perpendiculairement juſques dans la partie droite du ſcrotum ; la denſité & la ſolidité de cette tumeur ne me permirent pas de remarquer alors la ſortie d'aucunes parties des viſceres quelconques, qui peuvent s'échapper de l'abdomen par cette voie : la tenſion extrême qu'éprouvoient les fibres de la peau, avoit ſuſcité, avec la fievre, l'inflammation ; une grande partie de l'uretre & le corps caverneux de ce côté étoient confondus en partie dans cette dureté qui donnoit un volume conſidérable au ſcrotum. Ce malheureux, dévoré d'une ſoif continuelle, avoit la jambe & la cuiſſe de ce côté d'une groſſeur énorme : ce dernier accident jetta bientôt le malade dans l'hydropiſie ; la dureté, la douleur & l'inflammation de la tumeur me firent recourir aux relâchans, dont l'application que j'en fis faire pendant huit jours modéra l'érétiſme des fibres : la fievre, l'inflammation & la douleur céderent ; alors ce moribond chanta victoire & ſe crut guéri : il redevint indocile,

tant à la preſcription des remedes, que du régime, & voulut temporiſer : joignons à ceci ſon inclination pour l'empyriſme ; je fus donc obligé de l'abandonner preſqu'auſſi-tôt que je commençois à le voir ; l'abdomen s'emplit de plus en plus, la fiévre reparut, une toux exceſſive ſurvint à l'inſtar des autres hydropiſies. Il me fit rappeller de nouveau ; je le trouvai alors ſi près de ſa fin, qu'il manqua de périr en ma préſence dans une ſyncope : ce malade avoit uriné avec abondance juſqu'à ce tems ; mais dans une ſeule nuit cette ſecrétion fut ſupprimée : les urines continuerent d'être rares environ dix ou douze jours ; elles acquirent alors une couleur brune, & une conſiſtance trouble : *Aqua inter cutem laboranti, cum febre, urinâ paucâ & conturbatâ, perniciem denotat.* Coac. Hip. En effet, peu de jours après, il mourut.

J'avoue que juſqu'à ce moment je fus inquiet ſur la nature d'un agent capable de produire de tels ravages : c'étoit ſpécialement la partie tuméfiée qui formoit l'objet de mes recherches ; & jaloux d'approfondir plus loin pour m'en donner la connoiſſance, je fis ſecrétement un examen auſſi étendu que le tems & le lieu me le purent permettre. Je diſſéquai d'abord la tumeur juſqu'à ſa terminaiſon aux arcades des muſcles du bas-ventre, après avoir vuidé

les eaux contenues dans l'abdomen, craignant d'être troublé par l'inondation ; enſuite je m'attachai à ſuivre la route de cette tumeur juſques dans le ſcrotum, & voici ce que j'obſervai. 1° Je ne trouvai plus le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, ni cette enveloppe qui leur eſt commune avec le teſticule : j'y recontrai un corps ſquirrheux d'une forme cylindrique, d'environ deux pouces & demi de circonférence, qui naiſſoit d'une partie de l'arcade & du contour de l'ouverture pratiquée au muſcle grand oblique pour le paſſage de ce cordon, & ſe continuant ſous la même forme juſqu'à l'entrée du ſcrotum ; là, il s'élargiſſoit dans toute ſa face latérale externe, en y confondant toutes les parties qui y ſont contenues. 2° Après avoir fait la diviſion de cette eſpece de ſac, qui par ſa dureté réſiſtoit au tranchant du ſcalpel, j'y découvris ſeulement l'artere ſpermatique, dont les tuniques avoient ſouffert une dilatation ſi conſidérable, qu'il me fut facile d'introduire le bout du petit doigt en trois différens endroits de ſon diametre ; l'ayant ouverte dans toute ſa longueur, depuis ſa ſortie du bas-ventre juſques dans le ſcrotum, j'en tirai du ſang d'un rouge pâle & de conſiſtance ſéreuſe : je détachai de la paroi interne de ce vaiſſeau cinq portions charnues, reſſemblantes à de petites ſangſues, qui avoient depuis un pouce

jusqu'à quinze lignes de longueur, d'un rouge brun ; c'étoit des concrétions polypeuses : quelques-unes de ces concrétions rempliſſoient preſqu'en entier le calibre de ce vaiſſeau dans les endroits où ſes tuniques avoient éprouvé moins de dilatation. J'ai fait mon poſſible pour ne me point laiſſer ſéduire à la vue de ces polypes, comme le cite M. Queſnay dans un ſavant Mémoire ſur la perverſion des humeurs (*a*) ; car s'il y a également adhérence intime des caillots de ſang qui ſe trouvent moulés dans les vaiſſeaux après la mort, avec la paroi de la tunique interne, au moins n'y diſtingue-t-on peut-être pas des fibres charnues, auſſi ſenſibles que dans les concrétions dont je parle ; au ſurplus, ſi ces excroiſſances m'ont induit à erreur, je me ſoumets entiérement aux déciſions des Auteurs ſur ce ſujet. 3° J'obſervai que les différentes membranes qui ſervoient à la formation de cette tumeur étoient rangées par couches, leurs fibres décrivoient des lignes ſpirales, unies les unes aux autres, & formoient deux lames de l'épaiſſeur chacune d'une ligne au moins ; ces lames faiſoient un tiſſu fort ſerré, d'une conſiſtance cartilagineuſe dans la face antérieure, où le tiſſu cellulaire y entroit en

(*a*) Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, tome premier, partie premiere.

partie, moins ſolide, moins épaiſſe dans la poſtérieure ; la nature avoit pratiqué dans l'interſtice de ces deux lames, par une diſtribution irréguliere des liqueurs, des ouvertures borgnes, en forme de ſinus, remplies d'une humeur limpide, jaunâtre & d'une odeur aigre. 4° Parvenu à la diſtribution des vaiſſeaux ſpermatiques dans le teſticule, non-ſeulement je ne découvris rien de la veine, des nerfs, ni du conduit déférent : je perdis encore de vue les branches artérielles qui ſe rendent à l'épididime & au teſticule ; elles étoient confondues, comme les autres parties, dans la ſubſtance des lames qui formoient cette tumeur ; le teſticule étoit preſque deſſéché, & ſon adhérence étoit ſi forte, qu'il ne me fut pas poſſible de diſſéquer aucune de ſes parties ; cette altération eſt naturelle, puiſque toutes nos parties prennent accroiſſement par la diſtribution des ſucs nourriciers, de même tombent-elles dans la conſomption, lorſque le cours de ces mêmes ſucs leur eſt intercepté. 5° La verge étoit logée, depuis le commencement de ſon trajet dans le ſcrotum juſques ſous la couronne du gland, dans un prolongement formé, tant par le tiſſu cellulaire, que par le dartos, qui de ce côté formoient conjointement une partie de cette tumeur ; les corps caverneux & l'uretre étoient ſi fortement engagés, que le gland avoit acquis,

par l'étranglement de ſes vaiſſeaux, un volume monſtrueux ; par conſéquent le ſujet avoit une peine extrême à uriner ; &, les derniers jours de ſa miſérable vie, l'urine ne ſortoit que par gouttes. On peut juger des douleurs inouies que ce malade auroit éprouvées, ſi les reins avoient filtré l'urine avec autant d'aiſance dans les derniers tems, que dans l'état de ſanté ; mais ces organes avoient perdu leur ton & étoient macérés par l'impreſſion des eaux dont l'abdomen étoit abreuvé, & j'ai trouvé la veſſie contenant très-peu d'urine. 6° Enfin ayant diviſé la cloiſon qui ſépare les deux loges du ſcrotum, je donnai iſſue, du côté gauche, à une hydrocele renfermée dans un kiſte qui avoit ſon adhérence au teſticule du même côté. Je remarquai auſſi un petit tubercule dans la ſubſtance de ſon épididime, rempli d'un pus ſafrané & gélatineux : curieux enfin de connoître ce qu'étoient devenus l'artere, la veine & les autres organes de la génération du côté du ſquirrhe (c'eſt ainſi que je crois devoir nommer cette tumeur,) je continuai mes examens au-deſſus de l'anneau, en ſuivant l'artere ſpermatique juſqu'à l'aorte d'où elle part ; je la trouvai ſimplement gorgée de ſang, ſans autres particularités, non plus qu'aux parties nerveuſes ; mais quant à la veine de même nom, elle avoit perdu ſa cavité par la longueur du

tems qu'elle étoit privée de ſon uſage pour le retour du ſang ; elle ne formoit qu'un cordon plat depuis ſa ſortie du ſquirrhe juſques dans ſa jonction à la veine cave ; ce n'eſt point que ſa cavité fût remplie d'aucunes ſubſtances ; mais l'affaiſſement de ſes parois, qui, appliquées l'une ſur l'autre, s'y ſont adaptées par les bouches des petits vaiſſeaux qui la compoſent, n'ont plus formé par leur union qu'un cordon, au lieu d'une veine.

On ne peut ſe refuſer de nommer anévriſme la dilatation outrée de cette artere, quoiqu'il n'y ait aucune rupture des tuniques qui la compoſent ; cette dilatation s'eſt donc faite par une bien violente impulſion, produite par l'effort que cet homme a été obligé de faire, tant en portant ſon fardeau, qu'en ſe faiſant violence pour éviter la chute ; la compreſſion des muſcles abdominaux ſur les viſceres, par conſéquent ſur les vaiſſeaux ; la vélocité du ſang déjà raréfié par la chaleur de l'air, ne ſont-elles pas des cauſes ſuffiſantes pour donner lieu à une extenſion des fibres des tuniques de cette artere ; &, une fois dilatées, le mouvement de diaſtole répété n'auroit-il pas été un obſtacle capable d'empêcher ces mêmes fibres de reprendre leur reſſort ? Il faut encore remarquer que cette artere

étoit confondue dans la dureté de la lame interne du squirrhe, à son approche au testicule; la digue qui s'est formée peu-à-peu par le racorniſſement des parties fibreuſes, en s'oppoſant au torrent de la circulation, a donné lieu à un étranglement qui, preſſant de toutes parts les tuniques de ce vaiſſeau, ſoumiſes au mouvement impétueux du ſang, les ont obligées de ſe diſtendre au point où je les ai trouvées: ſi l'endurciſſement de cette tumeur n'avoit contraint & gêné le battement de l'artere ſpermatique, il y a tout lieu de penſer que l'anévriſme auroit acquis un volume plus étendu. Comment ſe peut-il faire qu'un vaiſſeau ſi grêle, contenant ſi peu de liquide, dont les différens contours devroient interrompre la véhémence de la circulation du ſang, ait éprouvé un accident de cette nature? Le tems qui fait éclore toutes les diverſités de la nature, nous développera peut-être, par l'étude des grands hommes & par leurs principes épurés, les cauſes juſqu'ici inconnues de quantité de maladies qui affligent le genre humain.

OBSERVATION

Sur un Placenta enkisté, par le sieur AGASTE, *Maître en Chirurgie, premier Pensionnaire pour les Accouchemens, à Valenciennes.*

Je fus appellé le 21 Septembre 1756, à neuf heures du soir, pour délivrer une femme qu'on me dit être épuisée de sang & accablée de douleurs, dont la cause procédoit d'un placenta qu'une Sage-femme n'avoit pu extraire, quoiqu'elle eût fait jusqu'au moment de mon arrivée différentes tentatives pour délivrer cette femme, qu'elle avoit accouchée à trois heures après midi, d'un enfant vivant & bien conformé : je l'ai interrogée d'abord sur le sujet qui l'avoit empêché de terminer son opération. Elle me répondit qu'elle croyoit qu'il y avoit une mole dans la matrice. Cette réponse, qui me parut équivoque, m'ayant déterminé à y porter la main, qui, guidée par le cordon ombilical, me fit reconnoître, au lieu d'une mole, une cavité ou poche située à la paroi antérieure de cette matrice, à environ trois travers de doigt au-dessus de l'arcade des os pubis, & dans laquelle cavité je ne pus introduire que deux ou trois doigts,

avec l'extrêmité desquels j'en touchai à peine le fond, qui étoit applati ; son entrée formoit une espece de col, du diametre d'environ deux pouces, qui se trouvoit beaucoup plus étroit que son fond, & dans laquelle cavité étoit placé le centre du placenta, qui la tapissoit intérieurement dans toute sa circonférence, de même que le reste de la paroi antérieure interne de la matrice, où il s'étoit intimement attaché. Après avoir reconnu ces circonstances, je procédai à l'extraction du délivre, en le cernant. Lorsque je parvins vers son centre qui tapissoit cette poche, comme je viens de le dire, j'eus des difficultés presqu'insurmontables pour l'en séparer, tant l'adhérence qu'il y avoit contractée étoit forte. Ayant été obligé, pendant que je manœuvrois, de faire former un point d'appui sur des régions iliaques & lombaires gauches, par cette Sage-femme, tandis qu'avec ma main gauche j'en formois un autre sur les régions oppossées, pour assujettir la matrice, d'autant qu'elle vacilloit pendant mon opération, que je n'ai pu accomplir, sans faire sentir à la malade des douleurs très-vives, par rapport à l'adhérence intime de l'arriere-faix avec la matrice, où j'introduisis une seconde fois ma main, pour en tirer les caillots qui auroient pu y être restés, j'ai senti que cette cavité (dont la figure ne peut être mieux

comparée qu'à celle d'une bourſe de jettons à demie fermée) étoit plus conſidérable, eu égard à l'iſſue du placenta qui la rempliſſoit en partie, étant adoſſée au côté droit de la ligne blanche. La quantité de ſang que cette femme avoit perdu dans l'eſpace de ſix heures, que cette Sage-femme l'avoit toujours flattée de la délivrer, l'avoit exténuée & affoiblie, au point que je déſeſpérai de ſa vie ; car il eſt certain, comme je l'ai dit ci-deſſus, qu'elle avoit fait, dans cet eſpace de tems, différentes tentatives pour tirer cet arriere-faix ; ce que j'ai obſervé par l'orifice de la matrice qui s'étoit peu contracté, & l'effuſion du ſang ne provenoit sûrement que de quelque point de la circonférence du placenta qui avoit pu être ſéparé, d'où procedent toujours les pertes utérines. J'ordonnai une potion calmante & anti-hyſtérique : je fis macérer pendant la nuit l'arriere-faix, que je viſitai le lendemain, & auquel je ne remarquai d'extraordinaire, qu'une ligne circulaire vers le centre, où il paroiſſoit avoir été implanté aux parois de cette poche. L'accouchée avoit reſſenti peu de tranchées pendant la nuit, & étoit autant bien que ſa foibleſſe pouvoit le permettre ; l'évacuation des lochies s'étoit établie, & elles fluoient en quantité proportionnée à ſes forces. J'ordonnai un régime convenable à ſon état. J'avois plus

à combattre la foibleſſe que la fievre, qui n'augmenta que le ſoir du ſecond jour ; la galactoſe ayant été parfaite, elle en fut délivrée, parlant de la fievre, le cinquieme jour. Cette poche, qui faiſoit une ſaillie à l'abdomen, ne s'eſt plus rendue palpable après le cinquieme jour de la couche ; ſans doute que la contraction du muſcle utérin, qui fait inſenſiblement diminuer le volume de la matrice, l'aura fait perdre au tact ; d'ailleurs cet organe reprenant ſes dimenſions ordinaires, ſe trouve recouvert par les inteſtins. L'accouchée ayant été, par les ſecours que je lui apportai, & les ſoins qu'on lui rendit, de mieux en mieux, fut en état de ſortir au bout de cinq ſemaines. On peut recourir aux obſervations ſur les accouchemens laborieux de M. Levret (*a*). On y trouvera que cet excellent Auteur s'eſt plus étendu qu'aucun autre ſur le ſujet qui conſtate l'obſervation que je viens de rapporter.

(*a*) Suite des obſervations, page 119, §. VII.

HISTOIRE NATURELLE.

Projet d'une Hiſtoire naturelle des Plantes de la Lorraine, par M. BUCHOZ, Docteur en Médecine à Nancy.

La Botanique eſt une ſcience qui nous apprend à connoître les plantes, & à les ranger par ordre, en les diviſant par claſſes & par familles. Parmi les Botaniſtes, les uns ſe ſont contentés ſeulement de nous les indiquer, ſuivant la méthode qu'ils ſe ſont tracée; d'autres nous en ont donné des deſcriptions; d'autres, enfin, ont traité de leurs propriétés & de leur culture. Nous tâcherons de réunir dans notre Traité les trois avantages; mais auparavant nous traiterons de l'anatomie, de la végétation, de la génération des plantes, & des différens ſyſtêmes de Botanique; ce qui fera le ſujet de ſix Diſcours préliminaires: celui qui eſt imprimé en dernier lieu eſt le quatrieme. Après avoir fait précéder les Diſcours, on entrera dans le détail particulier de chaque plante, qui ſera le ſujet d'autant de diſſertations. Les diſſertations ſur chaque plante ſeront rangées ſuivant le ſyſtême de l'Auteur. Il commencera d'abord à donner la deſcription de la plante ſur la nature même;

il désignera l'endroit de la Lorraine où elle croît ; il rappellera ses différens noms, suivant les différens Auteurs ; il fera l'analyse de la plante ; il donnera la maniere de la cultiver ; il expliquera ensuite ses propriétés, tant pour la médecine galénique, que pour les arts & métiers : il n'avancera rien sur chaque plante qu'après des observations plusieurs fois réitérées ; il rejettera donc ce qui est fabuleux : enfin, il fera voir que la Lorraine peut se passer de l'étranger pour ses médicamens ; que les plantes qui s'y trouvent au nombre de près de deux mille, sont même plus propres pour remplir les indications des maladies qui y régnent communément, que les remedes qu'on tire des pays lointains, qui sont pour la plupart falsifiés, & qui ne sont nullement analogues à notre tempérament : voilà le principal but de l'Auteur. Ceux qui auront fait quelques observations fidelles sur les plantes, sont priés, pour le bien de la société, d'en faire part à l'Auteur, franc de port, à son adresse à Nancy : il en fera usage dans le cours de son ouvrage, & fera mention de ceux qui les auront communiquées.

LIVRES NOUVEAUX.

Observation sur l'art des Accouchemens, nouvelle découverte, par laquelle on peut prévenir tous les funestes accidens qui arrivent aux femmes qui meurent en couche: le tout fondé sur les principes de la mécanique, conforme à la structure des parties, & confirmé par l'expérience. Par M. *Bichet*, ancien Chirurgien-Major des Hopitaux du Roi, en Allemagne & en Espagne, & depuis Chirurgien de Messeigneurs les Princes & Enfans de France & du Roi, dans sa plus tendre jeunesse, sous les ordres de Madame la Ducheſſe de Ventadour, *in*-12. A Paris, sans nom de Libraire.

Mêlanges de Chirurgie, par M. *Claude Pouteau*, ancien Chirurgien en chef du grand-Hôtel-Dieu de Lyon, 1 vol. grand *in*-8°, avec figures: se trouve à Lyon, chez *Geoffroy Regnault*, Imprimeur-Libraire, grande rue Merciere; & à Paris, chez *Desaint & Saillant*, Libraires, rue Saint-Jean de Beauvais. Prix broché 3 livres 12 sols.

Mémoire sur la Sensibilité des tendons, prononcé en Italien, à l'Académie des Apathistes, dédié à M. le Bailli de Froulay. Par M. *Grima*, Chirurgien-Pensionnaire de l'Ordre de Malte, membre de l'Académie des Apathistes. M. Grima établit dans cette Dissertation la sensibilité des tendons, par ses expériences. Il rapporte en extrait celles de M. Fabrini, de M. Laghi, de M. Lecat, & de plusieurs autres Physiciens de l'Europe. Il paroît sur-tout avoir eu en vue de célébrer ses compatriotes.

Del nuovo e ſicuro metodo di cucire gl' inteſtini, allora quando in occaſionne di ferita, o di altro vengan' offeſi, od allontanati dalla loro naturale contiguita; diſſertazione di Michel-Angiolo Grima, *Cerusico ſtipendiato dalla Sra Rne Geroſolimitana, Academico Florentino, &c. In Parigi, nella ſtamperia di* Andrea le Breton. C'eſt-à-dire : Méthode nouvelle & aſſurée de faire la future des inteſtins, quand ils ſe trouvent ſéparés, ſoit par quelque bleſſure, ou par quelqu'autre cauſe qui a pu les offenſer. Par M. *Grima*, Chirurgien-Penſionnaire de l'Ordre de Malte, de l'Académie de Florence, &c. A Paris, de l'imprimerie de *le Breton*, in-4°., broch. de 30 pages.

Cette Diſſertation eſt dédiée à Don Emmanuel Pinto, Grand-Maître de Malte. L'auteur, qui nous paroît très-bien inſtruit dans toutes les parties de la Chirurgie, y diſcute d'une maniere très-étendue & très-réfléchie l'objet des futures pratiquées aux inteſtins. Après beaucoup d'expériences heureuſes, faites ſur des animaux dont il avoit couſu les inteſtins, & pluſieurs obſervations qu'il a eu occaſion de faire ſur des hommes, il ſe décide en faveur des futures. Les avantages de cette méthode qui paroît preſqu'abandonnée des plus grands Chirurgiens, ſont ici préſentés dans tout leur jour. L'auteur regarde cette opération comme très-utile, & préférable à toutes les autres méthodes que l'on peut ſuivre dans les plaies du bas-ventre & des inteſtins. M. *Grima* appuie ſon ſentiment ſur des expériences multipliées, & ſur des raiſonnemens ſolides. Cette Diſſertation nous a paru bien faite, & annonce, dans l'auteur, de l'érudition & des talens pour ſa profeſſion.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

AOUST 1760.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	16	20	14 1/2	27	7	1/2	S-E. impétueux.	Couvert, pet. pl. par interv. tout le jour.
2	12 1/2	18	15		9	0	O. fort. par interv.	B. denua. pl. méd. le matin.
3	15	19	15	28	1	1/2	O-N-O. médiocre.	*Id.* Pl. fort. le soir.
4	14	19	18	27	10	0	N-E. *id.*	*Idem.* Pet. pluie, tonn. écl. toute la nuit.
5	14	17	15		11		S-E. au S. impét.	*Id.* Petite pluie par int. le soir.
6	15	19	16	28	2		S. au S-O. méd.	*Id.* Pl. méd. le mat. par intervalle.
7	16	22	18		1		S-O. médiocre.	Beaucoup de nuages.
8	17	21	17		2		O. *idem.*	*Id* Petite pluie par interv. tout le jour.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
9	15	20	15	28	3		S. *id.*	*Id.* Quelq. gout. de pl. le matin.
10	13	20	16		5		O. *idem.*	Peu de nuages.
11	14	18	17		4		*Idem.*	Couvert, petit. pluie dès le mat.
12	16	21	17		3		*Idem.*	B. de nua. pet. pl. à 10 heur. du s.
13	14	19	14		1	$\frac{1}{2}$	O. méd. & fort.	Beaucoup de nuages.
14	12	18	13		1	0	*Idem.*	*Id.* Pet. pl. à 8 heures le matin.
15	$12\frac{1}{2}$	$18\frac{1}{2}$	14		2		*Idem.*	Couvert, quelq. gou. de pl. le m.
16	11	19	$13\frac{1}{2}$		1		*Id.* médiocre.	Beauc. de nuages.
17	10	18	14		0		N-E. médiocre.	Peu de nuages.
18	11	20	16			$\frac{1}{2}$	O. *idem.*	*Idem.*
19	10	20	15		1	0	*Idem.*	*Idem.*
20	12	$22\frac{1}{2}$	16			$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Idem.*
21	$11\frac{1}{2}$	21	17		2	0	E. au S. *idem.*	*Idem.*
22	14	25	20		0	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Serein.
23	16	21	18		2	0	S. *idem.*	Beaucoup de nua. pl. méd. tonn. & éclairs à 1 heu. mat.
24	17	20	17	27	11		S-E. *id.*	Couvert, petit. pluie parint. tout le jour.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
25	15	18	14	28	1		S-O. médiocre & fort.	Beaucoup de nuages, pluie. *id.*
26	12 1/2	14	12	28	3		*Idem.*	Couv. pet. pluie tout le matin.
27	10	15	12			1/2	O-N-O. médiocre.	Beauc. de nuag. pet. pl. à 1 heu. du soir.
28	11	16	12		4	0	*Idem.*	*Id.* Pet. pl. jusqu'à 6 h. matin.
29	10	17	12		3		*Idem.*	*Id.* Petite pl. à 5 heur. du soir.
30	11	17	13		4	1/2	*Idem.*	Beaucoup de nuages.
31	10	17	15			0	*Idem.*	*Id.* Petite pluie à 8 h. du soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 10 deg. au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 1/2 lignes: la différence entre ces deux termes est de 9 1/2 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N-E. 2 fois E. 3 fois du S-E. 5 fois du S. 4 fois du S-O. 12 fois O. 6 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems serein. 25 jours de nuages. 5 jours de couvert. 20 jours de pluie. 2 jours de tonnerre, 2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une sécheresse moyenne pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1760, par M. VANDERMONDE.

On a observé dans ce mois des fievres intermittentes, qui ont eu de particulier d'être précédées de très-grands frissons & d'assoupissement. La cure a consisté dans les apéritifs, le quinquina purgatif, & sur-tout dans un mêlange de quinquina, de poudre d'iris de Florence, de celle d'arum, de rhubarbe pulvérisée & de sel ammoniac; le tout incorporé dans le syrop des cinq racines. Des sueurs abondantes ont terminé ces fievres; d'autres n'ont été dissipées, qu'après un écoulement d'urine bourbeuse & blanchâtre,

Il y a eu aussi, pendant ce mois, des maux de gorge gangréneux, caractérisés par un léger mal à la gorge, un enrouement, une petite toux & une haleine très-puante, un pouls vif, petit, agité, la voix rauque & creuse, & une escarre gangréneuse dans le fond de la gorge, qui ne faisoit pas des progrès bien rapides: les saignées ne paroissoient pas favorables à cette maladie; l'émétique réussissoit assez bien; & ce qui sembloit être plus approprié au mal, c'est l'oxymel scillitique; on donnoit aussi la limonade aiguisée avec un grain de tartre émétique, le camphre dissous dans l'huile, ou mêlé avec de la confection alkermès: le gargarisme qui étoit le plus efficace, étoit composé d'eau-rose, de myrrhe & d'esprit de vitriol. Au reste, ces maladies n'ont pas été mortelles, en suivant un bon traitement.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juillet 1760, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Il y a eu des variations notables dans la température de l'air. Le tems a été chaud les six premiers jours du mois, la liqueur du thermometre ayant monté tous ces jours à 20 degrés & au-delà ; le 3, elle s'eſt élevée à 22 degrés, & le 5, à 24 : depuis le 6 juſqu'au 18, elle eſt reſtée conſtamment en-deſſous de 20 degrés, ſi ce n'eſt le 15, qu'elle a été obſervée un peu au-deſſus de ce terme : le 9, elle n'a pas monté au-deſſus de 14 degrés ; & le 11, elle n'a été qu'à $12\frac{1}{2}$ degrés : le 18, le thermometre a été obſervé à 22 degrés, & le 19, à 24 : depuis le 21 juſqu'au dernier du mois, il s'eſt toujours trouvé au-deſſous du vingtieme degré, ſi ce n'eſt le 31, qu'il s'eſt élevé à 23 degrés ; le 23, le 24 & le 25, il n'a pas paſſé 13 degrés.

Il n'y a eu ce mois de pluie remarquable que le 6, le 8, le 10 & le 11 : dans les autres jours où elle a eu lieu, ce n'a été que des ondées.

Le barometre a préſenté peu de variations juſqu'au 30 du mois, le mercure ayant toujours été obſervé dans le voiſinage de 28 pouces ; mais plus ſouvent au-deſſous

de ce terme : le 30, il étoit à 27 pouces 8 lignes, & le 31 à 27 pouces 6 lignes.

Les vents ont beaucoup varié du premier au 20, enſuite de quoi ils ont preſque toujours été *Nord*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-deſſus de ce terme : la différence entre ces deux termes eſt de 14 d grés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 2 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 8 lignes.

Le vent a ſoufflé 11 fois du Nord.
8 fois du Nord-Eſt.
4 fois du Sud.
6 fois du Sud-Oueſt.
5 fois de l'Oueſt.
9 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.
4 jours de brouillards.
3 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juillet 1760, par M. BOUCHER.

Nous avons eu encore ce mois des fievres continues bilieuſes, ou conſiſtant dans des embarras ſourds du foie, marqués par des ſymptômes dont il a été fait mention le mois précédent, & dont quelques-unes ont pris le type de fievres ſenſiblement rémittentes ou doubles-tierces. Un aſſez grand nombre d'enfans en ont été attaqués, & pluſieurs y ont ſuccombé : il s'eſt fait dans quelques-uns des éruptions de puſtules ſuppurantes, qui, en ſortant vers le déclin de la maladie, en ont été en partie la criſe : dans d'autres enfans la petite-vérole a ſuivi immédiatement la fievre continue, ou une petite fievre irréguliere.

La petite-vérole a été aſſez commune ce mois, dans les enfans ſur-tout ; elle étoit en général de l'eſpece diſcrette ; mais la quantité des puſtules dans les ſujets plétoriques, ou ceux qui étoient d'un tempérament ſanguin, l'ont rendue fâcheuſe, quand la ſaignée n'avoit point précédé l'éruption.

Il y a eu auſſi beaucoup de fievres tierces & des doubles tierces, qui n'ont rien préſenté de particulier dans leurs ſymptômes.

Les alternatives, dans la température de

l'air, ont causé des fluxions rhumatismales & réveillé les rhumatismes habituels. L'abaissement subit du barometre, à la fin du mois, a donné lieu à des stases sanguines dans l'intérieur des corps, qui ont été marquées par un sentiment de lassitude & d'engourdissement, courbature, pesanteur de tête, éblouissemens ou mouvemens vertigineux, &c. & qui ont obligé à prescrire la saignée.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

NOVEMBRE 1760.

TOME XIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1760.

ESSAI

*Sur l'Hydropisie & ses différentes especes, par M. MONRO le fils, Docteur en médecine, traduit de l'Anglois sur la seconde édition, & augmenté de notes & d'observations, par M. S. ***, Docteur en médecine de la Faculté de Paris, Médecin du Roi & de Marine, à Brest. A Paris, chez* Ganeau, *Libraire, rue S. Severin,* 1 *vol.* in-12. *Prix, relié,* 2 *livres* 10 *sols.*

LA premiere édition de cet ouvrage parut en Anglois en 1754. On en donna en 1759 une seconde édition, considérablement augmentée & perfectionnée. C'est

d'après celle-ci que M. Savary a compoſé ſa traduction.

M. Monro diviſe ſon ouvrage en deux parties. La premiere contient la doctrine de l'hydropiſie en général. On y conſidere le ſiege & la nature de cette maladie, ſes ſymptômes, ſes différentes cauſes : on y expoſe les circonſtances qui peuvent ſervir à établir un pronoſtic ſûr, & on y donne les indications convenables que préſente le traitement, avec la méthode de les remplir. La ſeconde partie traite des différentes eſpeces d'hydropiſie. On y a obſervé le même ordre que dans la premiere.

Dans la premiere partie, M. Monro, après avoir donné la définition de l'hydropiſie, en détaille les ſymptômes généraux : ils ſe réduiſent à la tranſparence, la fluctuation, l'empâtement & la molleſſe des parties, la difficulté de reſpirer & la toux fréquente. Les cauſes, ſelon l'Auteur, ſont le relâchement & la foibleſſe des fibres, l'épuiſement ou l'engorgement des liquides. M. Monro ne croit pas que la rupture des vaiſſeaux lymphatiques, ſoit, en général, la cauſe de l'hydropiſie, quoiqu'il ne nie pas que cela puiſſe être dans quelques hydropiſies. L'Auteur tire le pronoſtic de l'importance de la partie affectée, des cauſes, de la durée & des ſymptômes de la maladie, de l'âge,

des forces, de la conſtitution du malade. M. Monro établit trois indications curatives. La premiere conſiſte à éloigner la cauſe de la maladie ; la ſeconde, à procurer l'évacuation des eaux extravaſées ; la troiſieme, à prévenir les rechutes.

L'Auteur remplit la premiere indication par les remedes contraires, c'eſt-à dire, par les fortifians, ſi l'hydropiſie vient de relâchement ; tels ſont des alimens faciles à digérer, ſecs & ſtimulans ; les remedes qui rétabliſſent l'oſcillation des ſolides, & généralement tout ce qui peut donner du reſſort aux parties : quand l'hydropiſie vient de ce que la maſſe du ſang n'eſt pas ſuffiſamment dégagée des ſéroſités ſurabondantes, il faut déſobſtruer les viſceres par le régime, par des boiſſons réſolutives, & tous les apéritifs & inciſifs : quand l'hydropiſie vient de la trop grande contraction des vaiſſeaux, l'Auteur conſeille une nourriture douce, fondante & relâchante, de bon pain bien cuit, des bouillons, des gelées, de la chair des jeunes animaux, bouillie, des œufs frais & autres alimens ſemblables ; les frictions avec les huileux, la vapeur de l'eau chaude, comme l'eau de mer, les eaux minérales d'Aix-la-Chapelle & de Spa, &c. Si l'hydropiſie vient de la rupture d'un vaiſſeau, le mal eſt incurable. S'il y a quelques canaux excrétoires de

bouchés, il faut les déſobſtruer. Comme on voit, cette indication n'eſt que la méthode préparatoire qui doit conduire à la ſeconde.

La ſeconde conſiſte à évacuer les eaux. L'Auteur conſeille pour cela tous les remedes les plus accrédités; les émétiques, les purgatifs, les apéritifs & les fondans. Parmi les derniers, il preſcrit de faire uſage du mercure éteint dans le ſavon. Nous croyons que ce remede doit avoir une grande activité dans toutes les maladies où il faut fondre & diviſer les humeurs.

Les deux premieres indications étant remplies, on ne doit pas perdre de vue la troiſieme, qui eſt d'empêcher les rechutes. Ceux qui ſont dans ce cas, doivent perſiſter long-temps dans l'uſage des corroborans. L'Auteur conſeille ici les bains froids, pour affermir & donner un nouveau reſſort aux ſolides. Il exclut ces remedes dans l'hydropiſie produite par la roideur des fibres.

L'Auteur, dans ſa ſeconde partie, traite des différens genres de l'hydropiſie, où les eaux s'épanchent & s'amaſſent dans des cavités qui ont une communication libre avec d'autres, où elles ſont renfermées dans des ſacs qui n'ont pas d'iſſue naturelle ou directe. Auſſi M. Monro établit deux ſortes d'hydropiſies, l'une qu'il appelle infiltrée, & l'autre enkyſtée.

Le ſiege de l'hydropiſie infiltrée eſt,

ſelon l'Auteur, la membrane cellulaire; les ſymptômes ſont ceux de l'hydropiſie en général, aux phénomenes près, qui ſe tirent de la nature des membranes cellulaires, dans leſquelles l'eau ſe trouve renfermée. Les cauſes, le pronoſtic & la curation ne préſentent rien de particulier. L'Auteur diſtingue les différentes eſpeces d'hydropiſies infiltrées; telles ſont l'anaſarque, l'hydropiſie infiltrée du ſcrotum, l'hydrocéphale cutanée ou externe, l'hydropiſie infiltrée du cordon ſpermatique, du méſentere, du médiaſtin & du poumon.

Il y a, ſelon l'Auteur, des kyſtes ou ſacs hydropiques, qui ne contiennent que de l'eau ſeule; il y en a d'autres qui renferment quelques autres corps. Les premiers s'appellent kyſtes ſimples & les autres, compoſés. Les kyſtes ſimples ſont rangés ſous deux genres; 1° ceux qui retiennent à-peu-près leur ſtructure naturelle; 2° ceux qui ſont tellement changés par la maladie, qu'ils ſembleroient, au premier coup d'œil, en être le produit L'Auteur, dans les kiſtes ſimples naturels, range l'hydropiſie de la matrice, celle des trompes de Fallope, dans les kyſtes rompus contre nature, l'hydrogloſſe, l'hydrocele du cordon ſpermatique; les hydropiſies enkyſtées qui ont leur ſiege entre les parties contenantes de l'abdomen, les hydropiſies enkyſtées de l'abdomen, de

l'ovaire ; de la poitrine, l'hydrophthalmie bâtarde ; les kyſtes compoſés naturels renferment l'hydropiſie des articulations, l'hydrocele proprement dite, l'hydropiſie aſcite, l'hydromphale, l'hydropiſie de poitrine, du péricarde, l'hydrophthalmie vraie, les hydrocéphales internes, les épanchemens d'eau dans les ventricules du cerveau, l'hydrocéphale bâtarde, & l'hydropiſie de la moëlle épiniere.

Tous ces articles ſont préſentés avec beaucoup de préciſion & de clarté. Il paroît que l'Auteur a eu plutôt en vue de ſe conduire d'après ſes obſervations, que de ſuivre aucun ſyſtême. C'eſt un des principaux mérites de cet eſſai. Nous aurions déſiré que la curation eût été plus méthodique, c'eſt-à-dire, que l'Auteur eût donné d'abord le *Proſpectus* général de chaque maladie, & enſuite le détail des indications particulieres qui font varier le traitement. On pourroit lui reprocher auſſi un peu trop de ſéchereſſe dans la deſcription du diagnoſtic, des cauſes & du pronoſtic de chaque maladie. D'ailleurs cet ouvrage eſt enrichi d'un très-grand nombre de notes très-utiles, tant de la part de l'Auteur, que de celle du Traducteur, qui n'a rien négligé, pour donner à cet Eſſai toute la perfection dont il étoit ſuſceptible : ſon ſtyle eſt correct, & tel qu'il convient pour ces ſortes d'ouvrages :

ſes notes ſont intéreſſantes : elles ſont diſtinguées de celles de l'Auteur par un aſtériſque.

On trouve à la ſuite de cet Eſſai, la deſcription d'un nouveau troicart pour la ponction de l'hydropiſie, & pour les autres évacuations qu'il convient de faire à diverſes repriſes. Cet inſtrument utile, eſt de l'invention de M. Lecat, Chirurgien à Rouen, dont tout le monde connoît les talens & les lumieres. On peut voir la figure de ce troicart, dans le Journal de Médecine, vol. XII, pag. 147.

GUÉRISON

D'une Epilepſie, qui rendoit les yeux microſcopiques, &c. par M. GODART, Docteur en médecine à Vervier, pays de Liege.

La femme dont il s'agit dans cette obſervation, voyoit, aux tems de ſes fréquens accès d'épilepſie, les objets ſouvent doubles. Des ſpectres affreux ſe préſentoient à ſon imagination, pluſieurs fois en un jour : ſes yeux lui ſembloient produire des étincelles de tems à autre : une fumée bleue-verdâtre enveloppoit preſqu'en tout tems les corps qu'elle regardoit ; mais ce qui eſt plus merveilleux encore, elle voyoit les

objets éclairés, plus gros que dans l'état naturel. Lorſque, par exemple, on apportoit de la lumiere, au commencement & ſur le déclin du jour, ou que dans des tems nébuleux le ſoleil venoit à darder tout-à-coup une vive lumiere, ce qui s'en trouvoit éclairé, paroiſſoit à la malade d'une groſſeur monſtrueuſe : une mouche, pour me ſervir de ſes expreſſions, comme une poule; une poule, comme un bœuf; un enfant, comme un grand homme : un homme de taille ordinaire, comme un géant énorme, & le reſte à proportion : phénomene aſſurément bien étonnant, & qui méritoit d'autant plus l'attention du Médecin-Phyſicien, que la connoiſſance de ſa cauſe ne pouvoit manquer de répandre du jour ſur celle du mal terrible dont il étoit le ſymptôme.

Leibnitz, qui a pouſſé à ſa derniere perfection l'ouvrage très-avancé par *Deſcartes* (a), nous apprend que la *grandeur* n'a

(*a*) J'ai déjà averti dans la *Phyſique de l'ame, note à la page* 350, que je ne crois pas *Deſcartes* premier deſtructeur des qualités ſenſibles, puiſqu'*Ariſtote* nous dit formellement, *de animâ, lib. iij, cap. ij*, que les anciens Philoſophes ne les admettoient point. On doit donc les conſidérer comme de mauvaiſes herbes, que le regne du péripatétiſme avoit laiſſé ſe reproduire. *Deſcartes* a parfaitement bien extirpé tout ce qu'il a cru de mauvais; mais il y avoit laiſſé quelques genres

pas plus de réalité que les *couleurs*, *odeurs* & autres qualités ſenſibles des corps. La perception que nous avons eu de ces ſortes d'êtres, réſulte, comme toute autre ſenſation, du rapport qui regne entre la maniere d'agir des forces corporelles, & la façon de ſentir de notre ame dans nos organes; & l'obſervation fait connoître que nous voyons les corps plus ou moins grands, ſelon que l'angle optique ſous lequel nous les appercevons eſt plus ou moins ouvert, ſelon que la diſtance à laquelle nous les rapportons eſt plus ou moins longue, & que la lumiere qui nous les fait voir, produit une impreſſion plus ou moins vive. Le microſcope groſſit les objets, en augmentant l'angle viſuel, ou, pour parler plus exactement, d'après la judicieuſe remarque de M. *Muſchenbroek* (a), en nous les faiſant voir diſtinctement ſous une amplitude d'angle, qui rendroit, ſans ce ſecours, la viſion confuſe. C'eſt principalement parce que nous rapportons la lune à un plus long rayon de la voûte azurée, que nous la voyons plus grande à l'horizon, que partout ailleurs (*b*), & ſa portion éclairée ne

de plantes qui, pour n'avoir peut-être pas été ſuſpectes aux Philoſophes antérieurs à *Ariſtote*, n'en étoient pas moins pernicieuſes; & ce ſont celles dont *Leibnitz* nous a enfin débarraſſé.

(*a*) *Inſtit. phyſic.* §. 1265.

(*b*) Richard Smith, Optic.

nous ſemble, dans ſon premier quartier, faire portion d'une aire plus grande que le diſque obſcur, que par la différence d'intenſité de la lumiere. » Lorſque, dans l'ob» ſervation de 1634, *Gaſſendi* vit, pour la » premiere fois, mercure dans le ſoleil, il » le prit d'abord pour une petite tache..... » ne pouvant s'imaginer que le globe de » cette planete pût produire une ſi petite » ombre ſur le diſque du ſoleil. (*a*) «

Ce ſont-là les ſeuls moyens qui puiſſent augmenter la grandeur apparente des corps, & c'eſt par conſéquent dans l'un des trois, ou dans leur combinaiſon, que l'on doit trouver l'explication de notre phénomene.

Or, la vivacité de la lumiere, qui étoit une condition néceſſaire à ſa production, ſon apparition à des diſtances qui excluent de la prunelle les grands angles viſuels, & ſon indépendance des différens éloignemens auxquels les objets étoient rapportés, décident aſſez que la vivacité de l'impreſſion en étoit la ſeule cauſe. En effet, dans une diſpoſition épileptique, où le ſyſtême des nerfs ſe trouve monté ſur un très-haut ton de vibratilité, il eſt aiſé de comprendre qu'une lumiere un peu vive produit des impreſſions non bornées, mais qui ſe répandent & s'étendent circulairement beaucoup plus que dans l'état naturel, d'où réſultent

(*a*) Hiſt. de l'Acad. royale des Sciences de Paris, 1743, pag. 181, 182, édit. d'Amſterdam.

des images d'objets sur la rétine, plus grandes que de coutume, & qui font appercevoir les corps agrandis dans la même proportion. Ainsi l'image d'une mouche, celle d'un enfant, &c. occupant au tems des fréquens accès, c'est-à-dire, lorsque des attaques qui, pour se succéder les unes aux autres de trop près, avoient laissé une grande foiblesse & sensibilité dans les nerfs; ces images, dis-je, occupant pour lors la même étendue sur la rétine, que celle de la poule, d'un grand homme, vus dans un autre tems, il n'est pas étonnant que l'ame qui juge, d'après ce qui se passe dans ses organes, attribuât à la mouche la grandeur d'une poule, à l'enfant la taille d'un bel homme, ainsi du reste.

La détermination des humeurs vers la tête, leur mouvement trop rapide, leur distribution inégale, irréguliere, rebondissante, occasionnée par les spasmes qui dominent dans cette maladie, rendent raison de la duplicité des objets, de la production des étincelles, de l'apparition des spectres & des fumées bleues-verdâtres.

Ces causes ayant rompu l'équilibre des muscles des yeux, les axes optiques ne concouroient plus aux mêmes points, & par conséquent les objets devoient paroître doubles.

Les secousses que recevoient les fibres visuelles des arteres de la rétine, embar-

raſſées par l'abord de trop de ſang, produiſoient les étincelles, de la même façon que nous les voyons naître dans l'état de ſanté, lorſqu'on ſe frote les yeux dans l'obſcurité, ou qu'on fait quelque effort qui pouſſe le ſang par bonds vers la tête, en éternuant, par exemple, en touſſant ou en chantant avec force.

Les ſons, les ſaveurs, les odeurs étranges, dont les épileptiques ſont ſouvent affectés, font connoître la généralité de cette cauſe, & par conſéquent qu'elle peut avoir lieu dans le réſervoir même des idées, & y produire des ſpectres. C'étoit ici l'imagination premiere de *Boerhaave* (a); celle où l'on voit des fantômes que l'on ſçait reconnoître pour des illuſions, parce que le dérangement du cerveau n'étant pas univerſel, ce qui reſtoit libre dans le ſanctuaire, ſervoit à déſabuſer de la réalité des objets que préſentoit à l'eſprit l'agitation des fibres des cantons affectés.

Quant aux fumées bleues-verdâtres que notre malade appercevoit ſur tout ce qu'elle regardoit, j'en trouve l'explication dans la pléthore de la membrane vaſculeuſe, qui revêt la rétine, & que le ſubtil *Albinus* a découverte (*b*). Les rayons qui, dans cet état de plénitude, traverſoient les vaiſſeaux ſéreux, donnoient la couleur jaune; ceux

(a) *Inſtitut med.* §. 582.
(b) *Academ. annot. lib. iij, cap. xjv.*

qui paſſent par les ſanguins, produiſoient du bleu, conformément à la couleur que prennent les veines, lorſqu'elles ſont aſſez remplies pour laiſſer entrevoir à travers leurs membranes le ſang rouge qu'elles contiennent. Or l'on ſçait que les impreſſions du bleu & du jaune, réunies ſous certaine proportion, donnent la ſenſation du *bleu-verdâtre;* ce qui, à mon avis, confirme beaucoup cette théorie, ſont ces mêmes vapeurs bleues-verdâtres que l'on apperçoit envelopper tout ce qu'on regarde, lorſque, par le ſerrement des jugulaires, l'on produit cette eſpece de pléthore, ou que, par un exercice immodéré, on force le ſang à diſtendre conſidérablement les capillaires, comme je l'ai pluſieurs fois éprouvé pendant ma jeuneſſe. La même choſe arrivera encore aux approches des ſyncopes aſſez fortes pour arrêter le ſang dans les veines, dans les cas de commotion ou de vertige, qui en troublent la courſe, &c.

Mais pour revenir à l'augmentation des grandeurs, qui fait ici notre objet, il s'enſuit de l'éthiologie que nous en avons donnée, qu'il ſuffiſoit de réfléchir ſur la nature de ce phénomene, pour reconnoître dans notre cas une vibratilité extraordinaire du genre nerveux, & par conſéquent que l'on devoit, dans la cure, prêter une attention particuliere à la débilité des viſceres

tiſſus de beaucoup de nerfs, & même s'aſſurer, au moyen des autres ſymptômes qui accompagnent celui-ci, entr'autres, qui jouoit le rôle principal, afin d'y fonder l'indication eſſentielle.

C'eſt ce que nous penſons avoir fait, avec un ſuccès peu commun, dans ce genre de maladie, en nous attachant particuliérement à raffermir les fibres de l'eſtomac, ce centre ſympathique du genre nerveux, comme on va le voir par le détail du cas ſuivant.

Une fille, âgée de trente-quatre ans, qui juſqu'alors s'étoit toujours bien portée, eut, au tems de ſes regles, un ſaiſiſſement ſi violent d'un tour qu'on lui joua durant la nuit, qu'elle en reſta évanouie & ſans ſentiment, pendant trois heures, avec entiere ſuppreſſion du flux lunaire.

On lui ouvrit le matin, en vue de rappeller cette évacuation, la veine du pied; mais il n'en ſortit que quelques gouttes de ſang. La même choſe arriva à la ſaignée au bras (*a*), & les regles reſterent ſupprimées.

(*a*) Je me ſouviens d'avoir vu faire une très-grande ouverture de la ſaphene fort gonflée d'une épileptique, ſans qu'il en ſortît une goutte de ſang. *Willis de morb. convulſiv. cap.* 5, *p.* 34, rapporte qu'ayant fait ouvrir la veine du bras dans un cas pareil, le ſang s'en écoula lentement, quoique l'ouverture fût aſſez large, & qu'il ſe congela d'abord & ſe figea, tellement, qu'il formoit ſur l'aſſiette, non la ſurface plane

Elle eut en conſéquence à ſe plaindre d'une douleur ſourde, depuis la foſſe du cœur juſqu'aux environs du nombril, laquelle pourtant s'étendoit plus du côté droit que du gauche, & qui excitoit, dans cet endroit, des pulſations de tems à autre : cet état dura ſix ſemaines.

Puis il s'éleva de cette région une vapeur chaude, le long du ſternum, juſqu'aux clavicules, qui s'étendant de part & d'autre, ſelon leur direction, prit ſa route vers le derriere du col, & donna la ſenſation d'une main chaude qui auroit fortement comprimé la nuque. La malade tomba, la même nuit, du haut-mal, dont les accès ſe ſont reproduits tous les dix ou quinze jours, conſtamment précédés du même ſymptôme.

Au bout d'un an du ſaiſiſſement, cette fille s'eſt mariée. L'onzieme jour de ce nouvel état, les regles ſupprimées reparurent, & furent accompagnées d'un accès. Elle conçut bientôt après, & pour lors les

que prennent les liquides, mais qu'il s'y amaſſa par gouttes, comme ſi c'avoit été du ſuif qui, ſe refroidiſſant au contact du vaſe, ſe fût groupé; phénomene qu'il expliqua par la filtration des parties ſéreuſes & ſpiritueuſes du ſang, à ſon paſſage par les muſcles & viſceres en convulſion, & par la compreſſion que le marc reſtant y recevoit, comparant cet effet à la décompoſition que ſubit le lait battu pour donner ſon beurre.

attaques revinrent très-ſouvent, quoiqu'on lui ouvrît onze fois la veine pendant cette groſſeſſe. Enfin elle accoucha à terme d'un garçon, après un pénible travail, ſans accès & ſans vuidanges; mais ſon mal lui reprit le cinquieme jour de ſa couche, & elle en fut enſuite vexée preſqu'auſſi fréquemment qu'auparavant. Des attaques ſi réitérées porterent atteinte au cerveau, & amenerent les ſymptômes dont nous avons ci-deſſus fait mention.

L'uſage du caſtoreum fit diſparoître ces ſpectres, ces fumées, ces étincelles; & ces objets éclairés diminuerent peu-à-peu de volume, juſqu'à ce qu'ils reprirent leur grandeur naturelle, leur couleur & leur ſimplicité.

Néanmoins les accès d'épilepſie continuerent à revenir une fois tous les ſix à ſept ſemaines, malgré les ſaignées & quantité de remedes que preſcrivirent, pendant ſix ans, de ſavans Médecins, qui déclarerent enfin le mal incurable.

Ce fâcheux pronoſtic détermina la malade à revenir à ſon air natal. Le neuvieme ou dixieme jour de ſon retour elle eſſuya un accès; mais comme elle reſta cinq mois ſans en plus avoir, elle crut que le changement d'air l'avoit guérie.

Pendant cet intervalle elle fit une couche qui, quoique ſeche, fut heureuſe. Cinq

ſemaines après, une émotion lui ramena un paroxyſme qui fut ſuivi de pluſieurs autres ſi raprochés, que l'on en comptoit quatre & même cinq la ſemaine. Cette fréquence d'attaques ayant duré deux mois, reproduiſit les ſpectres, les étincelles, les fumées, la duplicité des objets & leur augmentation étonnante au grand jour; c'eſt pourquoi l'on me fit appeller.

Le caractere de ce dernier phénomene déceloit un vibratilité extraordinaire du genre nerveux; & la vapeur chaude qui s'élevoit de la région de l'eſtomac avant chaque accès, indiquoit la ſource des mouvemens convulſifs. Ces deux conſidérations me porterent à m'appliquer particuliérement à rendre du ton aux fibres trop débiles de ce viſcere. J'employai à cet effet des poudres de mars unies au caſtoreum: l'accès en fut retardé; & ce qui n'étoit plus arrivé, on le ſentit venir; il fut d'ailleurs plus léger qu'à l'ordinaire, puiſque la malade, à qui on pouvoit piquer la main avec des aiguilles, ſans douleur, ſentit qu'on la remuoit & ſecouoit pendant celui-ci: un ſaignement de nez qui fut de la partie fournit l'indication de la ſaignée, & le ſang s'étant trouvé coëneux, elle fut répétée.

La malade fut exempte de ſon mal pendant l'uſage de ſes poudres; mais les ayant achevées de quelques jours, il en revint

une légere attaque, accompagnée derechef de l'hémorragie du nez (*a*); & elle fut ſuivie d'un point de côté, qui nous obligea de recourir à la ſaignée au pied.

On fut un tems ſans plus rien reſſentir; enfin pourtant il ſurvint encore un accès; mais ſi léger, que la malade y conſerva tout ſon plein ſens. Après celui-ci, elle eut à ſe plaindre d'envies de vomir, que je diſſipai par une douce médecine qui la purgea très-bien. Les ordinaires reparurent le lendemain de la purgation & continuerent pendant ſept jours, avec des ſueurs nocturnes, grand accablement de corps, foibleſſe de tête, embarras à l'eſtomac, tenſion à la nuque.

J'appréhendai le retour du haut-mal, c'eſt pourquoi je fis reprendre le mars & le caſtoreum en pilule, pendant douze jours, à la quantité de huit grains du premier, ſur quatre grains de l'autre; puis je l'ai donné pendant trois ſemaines, ſans caſtoreum; & par ce moyen j'ai eu la ſatisfaction de diſſiper toutes ces menaces, & de corriger telle-

(*a*) L'hémorragie, qui n'eſt arrivée qu'aux deux paroxyſmes qui ont ſuivi l'uſage du mars, me paroît avoir été l'effet de la pléthore qu'a produit la contraction des fibres fortifiées. Les vieillards deviennent quelquefois pléthoriques & ſujets au hémorragies par cette cauſe, le racorniſſement faiſant, à leur égard, ce que le ton relevé des ſolides a opéré dans notre cas.

ment la disposition épileptique du sujet, que depuis près de six ans que cette femme s'est confiée à mes soins, elle n'a pas eu la moindre attaque de son mal.

Cependant sa santé n'a pas été d'abord parfaite. Il est resté d'un mal si terrible & qui a duré si long-tems, un fond de foiblesse dans le tempérament du sujet qui, exigeant un régime de vie, que sa chétive condition ne comporte point, lui a amené, ensuite de cette grande incommodité, plusieurs dérangemens, dont quelques-uns me paroissent assez intéressans pour en faire ici succinctement mention.

Le premier fut une perte de sang, qui entraîna de la matrice un œuf rouge, de la grosseur de ceux d'oie, d'une substance charnue à l'extérieur, auquel tenoient quelques lambeaux de membranes.

L'ayant ouvert, il est sorti du sang abondamment de son parenchyme, & j'ai trouvé dans sa capacité une liqueur jaunâtre, transparente, qui ressembloit assez à du blanc d'œuf, quoiqu'un peu plus épaisse. Dans cette tumeur gélatineuse étoit contenue une masse grise, charnue, friable, de la grandeur, grosseur & figure d'une petite féve de haricot, dans laquelle je n'ai pu reconnoître rien d'organisé; elle tenoit par un cordon à une substance parenchymateuse.

A côté de ce corps se trouvoit un autre

corps blanchâtre, de la figure & groſſeur d'une lentille, lequel tenoit auſſi à l'enveloppe de l'œuf, par un cordon, mais plus long & plus délié; en ſorte que ce corpuſcule flottoit dans l'albumen, à la moindre agitation. Il s'annonçoit au toucher, comme contenant un liquide, & ſes membranes étoient aſſez ſolides pour ſupporter le maniment & la preſſion des doigts : l'ayant froiſſé, il en eſt ſorti une liqueur ſemblable à du lait caillé fort détrempé.

Cet avortement fut ſuivi d'une grande foibleſſe des jambes, laquelle dégénéra inſenſiblement dans une impuiſſance abſolue de marcher ſans béquilles.

Environ trois ans après, ſe trouvant à terme d'une groſſeſſe, elle eut une perte ſi conſidérable, que le ſang formoit un torrent qui alloit viſiblement l'emporter, ſi je n'euſſe fait au plutôt rompre les eaux & tirer l'enfant, ce qui ſauva la vie à la mere & à ſon fruit; les vuidanges furent médiocres; & dès le ſecond jour cette femme s'apperçut qu'elle étoit guérie de ſa jambe gauche.

Au huitieme jour de cette couche, il lui prit un froid univerſel qui fut ſuivi de chaleur & de ſueurs : vingt-ſix heures après, la jambe droite ſe refroidit; le froid commença par l'extrêmité du pied, & monta inſenſiblement juſqu'à la cuiſſe; pour lors

ſurvint un nouvel accès de chaleur univerſelle, ſuivi de ſueurs, comme la veille.

Le lendemain & deux autres jours ſuivans, même événement, à égale diſtance de tems, avec ſoulagement de la jambe affectée.

Je pris ces accès pour une véritable fievre intermittente, dont le froid n'attaquoit que la jambe droite, quoique la chaleur qui s'enſuivoit fût générale; les bâillemens qui précédoient les attaques, aidoient au diagnoſtic.

La malade ſouhaitoit que je l'en guériſſe; mais je ne voulus pas faire ceſſer une fievre qui paroiſſoit lui ſervir d'un ſi bon remede: elle eut donc encore deux accès, mais ſéparés l'un de l'autre, par un bon jour; après quoi il n'en eſt plus revenu; auſſi s'eſt-elle trouvée, à ſon grand étonnement, guérie de ſon impuiſſance à marcher.

Mais ce ne fut qu'une treve de quelques mois; car la foibleſſe des jambes lui reprit, & elle eut de plus à ſe plaindre d'une croix qui lui preſſoit le dos, & de trois points de chaleur à la poitrine, leſquels formoient un triangle, dont le ſommet ſur le ſternum, chaque des autres points s'étendoit plus bas, à droite & à gauche: la viſion étoit double; & dès qu'elle ſe couchoit ſur le dos toutes les extrêmités

de ſon corps ſe trouvoient ſans ſentiment. Se tournoit-elle ſur le côté, l'engourdiſſement occupoit de même tout ce côté; &, ce qui eſt de plus extraordinaire, la vue & l'ouie de ce côté-là, y participoient tellement, qu'elle ne voyoit de l'œil, ni n'entendoit de l'oreille du côté ſur lequel elle repoſoit. J'ai négligé de m'aſſurer ſi ce phénomene avoit auſſi lieu à l'égard de l'odorat & du goût.

J'attribuai ces effets à un relâchement des ſolides, notamment du tiſſu cellulaire aſſez conſidérable pour donner lieu aux humeurs de ſe porter trop copieuſement vers les parties déclives, & gêner par leur abondance les fonctions des nerfs.

Comme la langue étoit chargée & le pouls agité, j'ordonnai quelques poudres de rhubarbe alliée avec le corail & le maſtic, dont l'uſage étoit mêlé à celui des pilules martiales.

Bientôt ces ſymptômes ont diſparu, pour être remplacés par des vertiges, où tout paroiſſoit rouler & de couleur verte, avec conſtriction de l'orifice de l'eſtomac; mais la perſévérance dans les remedes indiqués mit auſſi fin à ceux-ci, fit rendre pluſieurs vers, & rétablit tellement les forces, que depuis un an il n'eſt plus rien ſurvenu.

MÉMOIRE

MÉMOIRE

Sur le Tartre ſtibié ou émétique, dans lequel on donne un moyen aſſuré pour le préparer uniformément, & où l'on examine la diſſolubilité des préparations régulines de l'antimoine dans les végétaux, par M. LECHANDELIER, Apothicaire à Rouen.

De tous les médicamens (*a*) pharmaciens, &c. que la Chymie nous procure, il n'en eſt aucun qui ſoit plus généralement adopté que le tartre émétique ; cependant il y a lieu de douter ſi l'on connoît bien ſon eſſence. En effet, ſa préparation ſe trouve décrite avec des combinaiſons ſi différentes en qualité & en quantité, qu'elle préſente toujours de l'incertitude aux Artiſtes pour opérer, & aux Médecins pour en régler les doſes. J'ai connu des Apothicaires qui lui préféroient l'ipécacuanha, en qualité de vomitif ſimplement, comme ſi ce dernier n'étoit pas lui-même ſujet à varier dans ſes effets, ſoit par le choix, ſoit par la pulvériſation. D'autres Pharmaciens donnent dans un abus bien

(*a*) Ce Mémoire nous a été envoyé le 10 de Septembre, c'eſt-à-dire, preſqu'un mois avant la publication de celui de M. Baumé, ſur le même objet.

plus ſuſceptible de blâme; ce ſont quelques-uns de ceux qui réſiſtent dans les petites villes, qui ſont aſſez peu délicats pour acheter des marchands Droguiſtes la plupart des préparations chymiques, & le tartre émétique même. Eſt-ce ignorance, ou ſeulement indifférence pour le cabinet & le laboratoire? Ne ſeroit-ce point auſſi le peu de retour que la Chymie procure aujourd'hui à ceux qui lui donnent leurs fatigues & leurs veilles, qui occaſionneroit cette irrégularité de leur part?

Dans ces tems reculés où la Chymie étoit encore au berceau, tout y étoit myſtérieux; ſes raiſonnemens étoient regardés comme des ſophiſmes; ſes notions, des abſurdités; ſes louanges, des charlataneries; ſes remedes, des poiſons. Le tems a bien changé cette façon de penſer; &, graces aux travaux de nos prédéceſſeurs, qui ont répandu des lumieres ſur ſes opérations, la Chymie a pris le deſſus. Nous voyons avec une ſatisfaction infinie, qu'elle eſt cultivée aujourd'hui par des Savans auſſi diſtingués par leur mérite perſonnel, que par leur naiſſance, & que notre ſiecle la met dans un haut degré d'évidence; mais nous ſommes tombés dans un excès bien plus préjudiciable que le premier: la Chymie eſt en proie à l'avidité du gain, & non-ſeulement ſes productions utiles aux arts, mais même ſes remedes ſi dé-

licats, ſi redoutés, ſont devenus des marchandiſes dont ont fait un trafic. La Chymie ſeroit-elle donc moins digne de conſidération, moins ſuſceptible d'exactitude qu'autrefois? Au contraire, plus ſon obſcurité s'évanouit, plus on voit clairement qu'elle ne devroit être confiée qu'à des gens ſtudieux & circonſpects, dont l'attachement au bien public l'emportât ſur l'intérêt particulier.

Il n'y a que deux ſiecles que la Chymie étoit encore en horreur. Paracelſe, le premier qui l'ait profeſſée publiquement, a paſſé pour un Magicien. L'antimoine & ſes préparations, qui ont été les premiers fruits des travaux chymiques, ont eu des ennemis ſans nombre. Nous voyons dans Nicolaus Præpoſitus en 1528, que l'antimoine n'étoit admis qu'à l'uſage extérieur; & en 1566, l'aſſemblée générale de la Faculté de médecine crut devoir décider, d'après l'autorité des Docteurs les plus éclairés, que l'antimoine étoit un poiſon, qu'il n'étoit pas poſſible de corriger, au point de l'adminiſtrer intérieurement ſans courir les plus grands dangers. Cependant, dès 1581, Vuecker donna la préparation du verre d'antimoine, & l'indiqua pour les coliques & la fievre tierce; & quoique Bauderon, qui a été imprimé depuis 1588 juſqu'en 1650, n'ait fait aucune mention de l'antimoine, la Faculté de médecine de Paris publia, dès

1638, la deſcription du foie d'antimoine & du vin émétique. En 1647, Angelus Sala a décrit le régule, le verre, le ſafran, le vin & les fleurs d'antimoine. La Pharmacopée de Toulouſe, en 1648, ne fait que citer l'antimoine & ſon verre, par monoſyllabes, & dans le catalogue des médicamens ſimples. Germain, en 1652, ne parle de nombre de préparations de l'antimoine, que pour en blâmer l'uſage, & s'efforce de prouver qu'elles ne ſont pas capables de lui ôter ſes qualités venéneuſes.

Zwelfer, en 1653, donne le verre, le ſafran, le vin & le ſyrop émétiques; & dans ſon Appendix imprimé en 1658, on trouve un tartre émétique purgatif, & la crême de tartre purgative. Voilà peut-être où l'on pourroit fixer l'époque de l'origine du tartre émétique; mais il faut obſerver que ſon tartre émétique n'étoit que le verre d'antimoine calciné avec le nitre, confondu enſuite & lixivié avec le ſel de tartre, filtré & ſaturé d'acide vitriolique: ce ſel ne pouvoit point contenir les parties régulines de l'antimoine; & l'Auteur ne l'indiquoit que comme un purgatif, à la doſe de 24 à 36 grains. Sa ſeconde préparation étoit auſſi une calcination du verre d'antimoine avec le nitre, & c'eſt ce qu'il appelloit émétique corrigé. Il faiſoit bouillir dans le vin blanc cette maſſe calcinée &

pulvérisée ; & dans ce vin séparé de la poudre, il faisoit dissoudre de la crême de tartre, pour la laisser ensuite cryſtalliſer. Il est évident que ces cryſtaux n'étoient guere empreints de la ſubſtance antimoniale ; auſſi ne les donnoit-il que comme purgatifs.

Verny fit réimprimer en 1663 la Pharmacopée de Bauderon, avec des obſervations ; & à la fin de ce volume, ſe trouve un Traité chymique, par Sauvageon, qui donne le foie d'antimoine, les fleurs, &c. Il obſerve qu'il n'eſt plus aucun diſpenſaire qui ne contienne quelque remede chymique ; & il avance, comme une propoſition très-certaine & importante, que, quiconque veut exceller en la médecine, ne doit point ignorer la chymie. Il dit auſſi que ſi les opérations de chymie ſont plus laborieuſes que les communes, cela ne doit point rebuter ceux qui ont du courage & du zele pour le bien & ſanté de l'homme, à quoi elles ſont deſtinées, comme tout homme de bien en doit avoir. Thibault en 1674, donne les préparations du foie, du régule, du vin émétique & d'autres opérations ſur l'antimoine ; mais il ne fait point mention du tartre émétique.

Enfin il paroît que c'eſt à Lemery que nous ſommes rédevables de la publication du tartre émétique. Cet Auteur, qui ſervira

toujours de bouſſole dans la pratique, & qui a donné à ſa théorie même des lumieres inconnues alors, mit au jour ſon Cours de Chymie en 1675 ; & Charras, ſon contemporain, qui fut imprimé en 1676, ne fait aucune mention du tartre émétique, quoiqu'il ait donné une quantité conſidérable de préparations d'antimoine.

Lemery, dans ſa ſeptieme édition, preſcrit, ſur huit onces de crême de tartre, deux onces de foie d'antimoine ; dans la dixieme, il en exige trois onces ; & dans ſon Traité de l'antimoine, il ſe contente de deux onces, en obſervant qu'il en a employé juſqu'à quatre, ſans que le tartre ait été plus vomitif. Il remarque que le tartre émétique ne ſe diſſout pas bien, & qu'on employoit autrefois le verre, mais qu'il lui a paru communiquer moins de ſa ſubſtance au tartre, que le foie : il paroîtroit par-là que l'uſage du tartre émétique ſeroit plus ancien que ſon Cours de Chymie.

La Pharmacopée de Lille, en 1694, demande que le tartre ſtibié ſoit fait de partie égale de verre d'antimoine & de crême de tartre. Penicher, en 1695, preſcrit, ſur huit onces de crême de tartre, quatre onces de foie. Geoffroy, qui dictoit en 1709 la matiere médicale dont nous poſſédons l'excellent Traité, n'en demande que deux onces, avec ſes ſcories ; & il le trouve

préférable, parce qu'il eſt ſoluble. Lemery, dans ſon Traité de l'antimoine, avoue que cet émétique eſt commode, & qu'il ſe diſſout aiſément, parce que la crême de tartre a été rendue diſſoluble par le nitre fixé des ſcories; mais il ajoute qu'il eſt foible, & qu'il en faut donner une plus grande doſe.

La Faculté de médecine de Paris demandoit, en 1733, huit onces de verre & autant de foie, pour une livre de crême de tartre. Dans la nouvelle réforme qu'elle vient de faire de ſon *Codex*, elle préfere le foie avec ſes ſcories; ce qui rend cette compoſition encore incertaine pour les doſes.

Enfin des Académiciens célebres, dont nous admirons les lumieres ſupérieures, viennent de pouſſer à la plus haute perfection la théorie & la pratique de la Chymie; mais ils laiſſent encore ſur le tartre émétique des variétés & des incertitudes. M. Macquer a adopté les doſes preſcrites par le *Codex* de Paris, en 1733. Il a obſervé que la crême de tartre ne devient émétique, qu'en diſſolvant la partie réguline de l'antimoine. Il ajoute que le verre & le foie ne ſont que la terre métallique de l'antimoine, ſéparée du ſoufre ſurabondant, mais qui retient aſſez de phlogiſtique pour avoir à peu-près l'éméticité du régule, & la même diſſolubilité dans les

acides. Cette comparaiſon paroîtroit peut-être un peu vague, ſi on ne ſe rappelloit que ce ſavant Auteur avoit dit dans ſes Elémens de Chymie théorique, que c'eſt en perdant de ſon phlogiſtique que le régule acquiert la faculté de ſe réduire en verre. Ce même Auteur rapporte que M. Geoffroy l'Apothicaire, & Membre de l'Académie, a revivifié du régule en décompoſant le tartre émétique, & a obſervé que plus les préparations antimoniales qu'on a employées, approchent du régule ou du verre, plus le tartre émétique eſt violent, parce que l'acide agit plus immédiatement, & diſſout davantage de la partie émétique de l'antimoine.

M. Malouin, dans ſa Chymie médicinale, demande les mêmes proportions, mais avec des attentions extraordinaires, telles que de partager la crême de tartre en quatre proportions, & de ne les expoſer tour-à-tour qu'à un feu de digeſtion, en évitant même l'ébullition. Il trouve les cryſtaux de ce tartre ſtibié auſſi difficiles à diſſoudre que le ſel de Duobus; & il attribue cette difficulté à la nature de la crême de tartre dont ils participoient: enfin il obſerve que le ſafran des métaux & le verre d'antimoine ne ſont pas parfaitement diſſous par deux fois autant de crême de tartre, & qu'il en faudroit ſix ou ſept fois autant.

M. Baron le jeune, de l'Académie des Sciences, qui vient de donner sur la Chymie de Lemery des commentaires, donne une définition du tartre stibié. Il paroîtroit adopter sa préparation par le verre d'antimoine & la crême de tartre, à partie égale, s'il ne trouvoit pas le procédé nécessaire pour leur combinaison plus embarrassant & plus difficile, parce que le verre d'antimoine est, dit-il, moins aisé à dissoudre que le régule contenu dans le foie; & il attribue cette difficulté au peu de phlogistique que le verre a conservé. Il préfere la digestion à l'ébullition, pourvu qu'on emploie assez d'eau pour tenir la crême de tartre en dissolution. Il dit que l'ébullition est ennuyeuse, & opere la décomposition de la crême de tartre: enfin il tire des diversités des préparations du tartre stibié une conséquence bien judicieuse, c'est qu'il n'est point indifférent de préparer le tartre stibié par telle ou telle méthode; qu'il faut que les Médecins soient instruits par quel procédé a été fait celui qu'ils sont obligés d'employer, ou que les Artistes en aient de préparés par toutes les combinaisons, afin que les Médecins, en spécifiant l'espece, comme la dose, puissent éviter toute erreur en une matiere aussi délicate. M. Malouin dit qu'on devroit faire dans les villes le tartre émétique en public,

comme on fait la thériaque à Paris & à Veniſe, & toutes les grandes compoſitions à Londres. Il y a long-tems que j'ai manifeſté un déſir ſincere d'un laboratoire commun, & que j'ai expoſé les avantages qui devoient en réſulter.

Tant de diverſités pour une même préparation, ne ſont guere propres à en décider les combinaiſons & les doſes. Il eſt cependant poſſible de les fixer d'une maniere ſolide; & c'eſt ce que je me flatte de démontrer ſi ſenſiblement, que j'eſpere perſuader tous mes confreres de la néceſſité de faire eux-mêmes le tartre émétique, ainſi que de la facilité d'opérer dans telle quantité qu'il leur plaira, ce qui opérera néceſſairement une uniformité dans ſa préparation pour les Artiſtes, une certitude dans ſa doſe pour les Médecins, & un avantage réel pour les malades, qui eſt l'unique but auquel doivent prétendre ceux qui s'attachent à chaque partie de la médecine.

PROCÉDÉ. Mettez beaucoup d'eau dans un vaiſſeau de cuivre, ſur un bon feu; & quand elle ſera bouillante, mettez-y peu-à-peu de la crême de tartre en poudre fine; quand elle ſera bien diſſoute, ajoutez-y du verre d'antimoine, & les faites bouillir enſemble juſqu'à ſaturation; paſſez la diſſolution par un drap, & la faites évaporer à ſiccité.

OBSERVAT. Ce tartre émétique eſt un ſel vraiment neutre, formé par la combinaiſon du verre d'antimoine avec la crême de tartre, par conſéquent auſſi immuable que tous les ſels neutres.

Une partie de crême de tartre, broyée long-tems dans de l'eau froide, en exige deux cens parties pour être diſſoute; mais quand l'eau eſt bouillante, vingt parties la diſſolvent aiſément. Lorſque l'on met la crême de tartre dans l'eau bouillante, il ſe fait, au premier abord, une effervéſcence ſenſible & ſurprenante, après laquelle l'eau ceſſe un inſtant de bouillir; c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire que le feu ſoit vif, afin que l'eau reprenne auſſi-tôt ſon bouillonnement: la crême de tartre ſe diſſout promptement, & l'agitation de l'eau avec une eſpatule, en diſperſant la poudre, pour empêcher qu'elle ſe précipite, aide auſſi ſa diſſolution: elle rougit le papier bleu & le ſyrop violat: j'entretiens l'eau toujours bouillante, & j'y mets le verre d'antimoine par pieces; je couvre le vaiſſeau, pour obvier à la coagulation de la crême de tartre, qui, ſans cette attention, s'incruſteroit aux bords; & quoique l'eau s'évapore aſſez conſidérablement par l'ébullition, cependant il n'eſt pas néceſſaire d'en réparer la perte, parce qu'à meſure que la combinaiſon de l'acide ſe fait avec le verre, ils

acquierent tellement la diſſolubilité, dont ils n'étoient ſuſceptibles ni l'un ni l'autre auparavant qu'une partie de tartre émétique reſte en diſſolution dans ſix parties d'eau bouillante, tandis qu'il en faut vingt pour diſſoudre la crême de tartre; ainſi l'eau pourroit être diminuée des deux tiers, ſans que ce ſel fût obligé de ſe coaguler.

Quand la crême de tartre eſt ſaturée, elle poſſede les qualités des ſels neutres; elle n'altere point la couleur du ſyrop violat; elle s'eſt chargée alors de la moitié de ſon poids de verre d'antimoine, & ce ſeroit inutilement qu'on lui en préſenteroit davantage; l'eſpace de deux à trois heures ſuffit pour la diſſolution du verre. Dès que je ſuis parvenu au point de ſaturation, je paſſe la liqueur par un drap, dans un autre vaiſſeau de cuivre & ſur le feu, afin qu'il ne s'en cryſtalliſe aucune portion, & je la fais deſſécher ſur le champ: je ne l'expoſe qu'à un feu modéré, pour empêcher la grande diſſipation des molécules ſalines, qu'un grand feu produit ſenſiblement; cependant je la tiens toujours légerement bouillante, & il ne ſe fait aucune décompoſition: j'évite les cryſtalliſations, parce que l'eau eſſentielle à la formation des cryſtaux ne ſert qu'à les affoiblir, puiſqu'ils contiennent à poids égal moins de parties régulines. M. Malouin fait cette obſervation judicieuſe,

qui eſt adoptée par les bons Chymiſtes, & qui doit paroître convaincante à tous ceux qui réfléchiſſent ſur la cryſtalliſation des ſels; par ces moyens ſimples & faciles, j'obtiens un tartre émétique sûr, puiſqu'il eſt auſſi chargé qu'il le peut être de la ſubſtance ſemi-métallique de l'antimoine.

Si on a la curioſité de tirer de tems en tems du fond du vaſe quelque piece de verre d'antimoine, on la trouvera pénétrée & comme dorée à ſa ſurface, diminuée en largeur & en épaiſſeur, perforée même en pluſieurs endroits, tant qu'il ſoit diſſous. En préparant le tartre émétique par le verre & le foie d'antimoine enſemble, j'avois obſervé, il y a long-tems, que la matiere reſtée ſur les filtres, égaloit en poids le foie d'antimoine que j'avois employé; mais jeune encore, & peu inſtruit des principes de mon art, j'avois paſſé légérement ſur cette circonſtance. C'eſt à M. Delaiſement, un de mes confreres, que je ſuis redevable de l'obſervation de la diſſolubilité du verre d'antimoine, même en pieces, dans la diſſolution de la crême de tartre. Ce ſavant Académicien, par ſa profondeur dans la théorie, & ſon attachement perſonnel à la pratique, s'eſt acquis, à juſte titre, une réputation ſupérieure.

La diſſolubilité du verre d'antimoine par le tartre, & la ſolubilité de leur combinaiſon

dans l'eau, ſurprendront peu, quand on réfléchira que le tartre a la propriété de diſſoudre le fer, les terres abſorbantes, la chaux, que les ſels qui en réſultent ſont ſolubles eux-mêmes, & que les acides végétaux diſſolvent des ſubſtances métalliques; que le cuivre pénétré par l'acide du vin, eſt changé en vert-de-gris; que la vapeur du vinaigre convertit le plomb en chaux, & que cette chaux, comme les autres calcinations du plomb, deviennent diſſolubles par le vinaigre, & même par le tartre.

Il n'eſt pas ſuffiſant, pour donner une préférence décidée au tartre ſtibié, formé par le verre d'antimoine, d'avoir obtenu ſon degré de diſſolubilité avec le tartre & le point de ſaturation; il faut examiner auſſi les combinaiſons des autres préparations régulines. J'ai mis quatre onces de foie d'antimoine pulvériſé dans la diſſolution de huit onces de crême de tartre, je les ai entretenu toujours bouillantes pendant cinq heures; j'ai eu l'attention d'ajouter de nouvelle eau bouillante, préſumant que le foie n'étoit point diſſoluble par le tartre, & qu'ils ne formeroient point un compoſé plus diſſoluble dans l'eau, que la crême de tartre ſeule. J'ai peſé les papiers deſtinés à filtrer ce ſel, & j'ai dépouillé exactement le foie par des ébullitions répétées dans de nouvelle eau, de la crême de tartre qui s'étoit

coagulée sur les filtres : j'ai laissé sécher parfaitement ces filtres chargés de foie, & je puis assurer avec vérité, que je n'ai point éprouvé de différence sensible du poids du foie d'antimoine, employé à celui qui est resté après une ébullition de cinq heures : j'ai laissé cristalliser la dissolution, & j'ai obtenu six onces & demie de cristaux bien secs ; l'eau de la dissolution ne pesoit plus que cinq livres huit onces : je l'ai évaporée à siccité, & elle n'a donné que quatre gros & demi de sel ; c'est à-peu-près la même quantité que ce volume d'eau pouvoit tenir de crême de tartre en dissolution, le surplus s'est perdu par l'ébullition & dans les linges. On prétend cependant que, par cette méthode, on obtient un tartre stibié, bien émétique : ce que je sçais, c'est que la dissolution de ce tartre stibié dans l'eau, fait sur le syrop violat la même impression que la dissolution de la crême de tartre, à dose égale ; mais la dissolution de ce tartre stibié, est blanche ou trouble, & laisse un dépôt plus abondant que la crême de tartre, qui ne donne qu'un tant soit peu de terre, ce qui porteroit à croire que la crême de tartre auroit enlevé quelque chose du foie d'antimoine.

Enfin, j'ai fait sur le régule d'antimoine pulvérisé la même opération, avec les mêmes attentions ; je n'y ai point apperçu

non plus de diminution ſenſible ; ce ſel diſſous dans l'eau a fait les mêmes effets que le précédent. Il eſt vrai que cette diſſolution faite en petite quantité n'a pas pu être examinée à la derniere rigueur, & que l'eau ſe charge ſi peu de ces ſels, que leur impreſſion ſur le ſyrop violat eſt bien peu ſenſible ; mais je crois que les expériences citées ſuffiſent pour admettre le raiſonnement ſuivant.

Le régule n'eſt dépouillé que du ſoufre groſſier ou matériel de l'antimoine, & contient eſſentiellement le ſoufre, principe ou phlogiſtique.

Le foie d'antimoine eſt le régule diſſous par le foie de ſoufre.

Le verre eſt le régule privé d'une grande partie de ſon phlogiſtique. Or le verre ſeul eſt parfaitement diſſoluble par le tartre ; c'eſt donc une condition eſſentielle pour parvenir à la diſſolution de la ſubſtance ſemi-métallique de l'antimoine, que ſa privation du phlogiſtique.

Une expérience que ce raiſonnement indique très-naturellement, va, je crois, donner pour argument toute la conviction qu'on puiſſe exiger. J'ai délayé une once de diaphorétique minéral dans trente onces d'eau bouillante ; j'y ai ajouté peu-à-peu de la crême de tartre, il s'eſt fait une effervescence très-vive ; j'en ai eſſayé un peu dans

le syrop violat, sans que sa couleur ait été altérée : j'ai continué, avec cette attention, d'augmenter la crême de tartre jusqu'à une once & demie, & j'ai obtenu un sel véritablement neutre, dont la dissolution s'est filtrée, sans se coaguler : j'ai fait sécher le diaphorétique resté sur le filtre ; il pesoit trois gros : j'ai trouvé au fond de la dissolution refroidie quelques petites aiguilles fines, réunies en forme de houppes ; le petit volume de sel ne m'a pas permis d'en poursuivre une cristallisation exacte.

Le diaphorétique minéral est la partie réguline de l'antimoine, tellement privée du phlogistique, qu'elle est réduite en chaux, & cette chaux se combine parfaitement avec la crême de tartre.

Après avoir éprouvé le degré de dissolubilité des préparations régulines de l'antimoine par le tartre, j'ai tâché de distinguer aussi à quel degré elles étoient dissolubles dans trois autres acides tirés du regne végétal ; le vin blanc ordinaire ; le vinaigre blanc, fort, non distillé ; & le suc de citron récent & bien défécé : les matieres étoient en poudre fine, & j'en ai employé deux gros, à chaque essai, dans huit onces de chaque liqueur acide : je les ai laissé en infusion à froid, pendant huit jours, ayant soin de les brouiller de tems en tems, & lorsque les procédés ont été exactement

déposés au fond, j'ai remarqué que dans le vin, la poudre superficielle du foie avoit un peu augmenté en couleur, & le vin étoit un peu teint & louche ; le régule étoit à sa surface, d'un gris ardoisé, & d'autant moins brillant, que ses particules étoient plus fines ; le vin étoit transparent & sans teinture, le verre ni son vin n'ont montré aucun changement sensible : dans le vinaigre, le foie & cet acide ont présenté les mêmes circonstances que le vin & le foie ; le régule n'a pas plus changé que dans le vin : la surface de la poudre du verre étoit d'un rouge terne, & son vinaigre très-légérement teint & un peu louche : dans le suc de citron, le foie m'a paru en tout tel que dans le vin & dans le vinaigre : le régule a resté aussi le même que dans ces deux liqueurs ; la surface du verre m'a paru d'un rouge vif, & ce suc un peu louche, avec une très-légere teinture. Il résulte de ces infusions froides, que le foie a donné quelque teinture à ces trois liqueurs acides, que le régule n'en a donné à aucune, & que le verre a très-légérement teint le vinaigre & le suc de citron, & nullement le vin.

J'ai filtré ces liqueurs par des papiers ajustés au même poids ; & lorsque les poudres ont été séchées, j'ai pesé les filtres chargés, & ensuite les poudres séparées ; mais je ne rapporterai que le poids des filtres chargés,

comme le plus sûr, ou du moins le plus vraisemblable, parce que la poudre la plus fine reste adhérente au papier : le foie dans le vin étoit diminué de six grains, le régule de quatre grains, le verre de douze grains : dans le vinaigre, le foie avoit perdu cinq grains, le régule cinq grains, le verre quinze grains ; & dans le suc de citron, le foie étoit diminué de douze grains : le régule s'est trouvé sans diminution ; le verre n'a pu être examiné sérieusement, parce que son filtre qui s'étoit crevé, avoit occasionné quelque perte. J'observe que le suc de citron porte une substance mucilagineuse qui, en se desséchant, a gommé les filtres, & les a rendus plus pesans.

J'ai complété, au poids de deux gros, chaque matiere tirée des filtres, & je les ai remises dans le même dissolvant dont elles avoient été séparées : je les ai fait réduire à moitié, en bouillant : j'ai filtré de nouveau par des papiers égaux en poids ; & j'ai observé dans les dissolvans, comparés dans des verres blancs, les couleurs suivantes : le vin teint par le foie, étoit légérement citronné ; par le régule, un peu plus chargé ; par le verre, légérement citronné ; le vinaigre par le foie étoit très-légérement teint ; par le régule, un tant soit peu ambré ; par le verre, légérement citronné : le suc de citron par le foie étoit chargé,

à-peu-près comme de la biere brune; par le régule, ſenſiblement ambré; par le verre, d'un rouge brun : le vin, en général, a pris le moins de teinture, & le ſuc de citron en a pris le plus; en particulier, le vinaigre par le foie a été le moins teint de tous, & le ſuc de citron par le verre a été le plus chargé.

Tous ces diſſolvans, après avoir bouilli avec ces ſubſtances antimoniales, & après en avoir été ſéparées par le filtre, & réchauffées, ont rougi le papier bleu, ont fait effervescence avec l'alkali fixe du tartre, & ont donné un précipité. J'ai obſervé que le vin a fait un effervescence plus légere que les autres, qu'il a rougi légérement le papier, & que ce papier étant ſéché, eſt reſté légérement rouge : le vin blanc, pur & chauffé, fait les mêmes effets : le vinaigre & le ſuc de citron ont montré une effervescence plus vive, & ont rougi plus vivement le papier; cependant, ce papier étant ſéché, celui qui a été imbibé de vinaigre n'eſt pas reſté plus rouge que celui qui a été teint par le vin; celui qui a été trempé dans le ſuc de citron, eſt reſté beaucoup plus rouge que les deux autres.

Enfin les matieres reſtées ſur les filtres étant parfaitement ſeches, je les ai peſées avec les filtres. Il eſt bon de ſe rappeller que les liqueurs étoient les mêmes qui

avoient ſervi aux infuſions, & que les diminutions que j'examine maintenant, & qui indiquent la quantité dont ces diſſolvans ſe ſont chargés, ſont par augmentation, & indépendantes de celle dont ils ont paru ſe charger pendant l'infuſion : le foie reſté du vin eſt diminué de trois grains ; le régule & le verre n'ont point ſouffert de diminution : le foie reſté du vinaigre eſt diminué de ſix grains, le régule, de quatre grains ; le verre n'eſt point diminué : le foie reſté du ſuc de citron, ainſi que le régule & le verre, ont paru porter quelque augmentation ; mais elle n'en impoſera point, en faiſant remarquer qu'elle ne vient que de la partie mucilagineuſe du ſuc : j'ai encore obſervé que le filtre du foie étoit moins gommé & moins peſant que les deux autres : ces trois poudres reſtées du ſuc de citron, & ſéparées des papiers, étoient diminuées de vingt à vingt-quatre grains ; mais il n'eſt pas poſſible d'évaluer ce qui y eſt reſté adhérent & inſéparable.

Je ſens combien peu de fruit on peut retirer de ces dernieres obſervations ; cependant il ſemble que l'on pourroit conclure en général que le ſuc de citron eſt le plus diſpoſé à ſe charger de la ſubſtance antimoniale de ces trois préparations, & principalement du verre, & que le vinaigre a moins d'action ſur elles que le vin blanc.

C'eſt ici une occaſion favorable pour relever une erreur qui s'eſt gliſſée dans un Mémoire que j'ai donné ſur la décompoſition des combinaiſons de l'acide vitriolique, & qui a été inſéré au Journal de médecine du mois de Juin dernier. Il ſembleroit, par quelqu'une des conſéquences que je tire, que je ſerois dans cette opinion, que le ſel marin auroit pour baſe une terre abſorbante. Comme ce n'a point été le fruit d'un ſyſtême particulier ou contraire à l'expérience, je puis aſſurer que c'eſt purement l'effet d'une diſtraction, dont j'eus le malheur de ne m'appercevoir qu'auſſi-tôt après l'envoi de mon Mémoire. Je ſçais que tous les ſels peuvent être réduits en terre & en eau. Je ſçais que de très-habiles Chymiſtes ont attribué à l'acide marin un principe particulier qu'ils ont appellé terre mercurielle, & que d'autres Chymiſtes ont cru que la baſe du ſel marin étoit terreuſe; mais je ſçais auſſi que l'on connoît maintenant qu'elle eſt alkaline, & que de l'acide marin, avec une terre abſorbante, il naît un ſel différent du ſel marin. J'eſpere d'ailleurs que les lecteurs attentifs, qui auront apperçu cette mépriſe, l'auront trouvée trop groſſiere pour l'attribuer à ignorance.

OBSERVATIONS

INTÉRESSANTES

D'Anatomie, par M. PERRIN, Chirurgien à Vernon

L'obſervation anatomique de M. Guigneux, Maître en chirurgie à Orléans, dans le Journal du mois d'Avril dernier, m'en a rappellé une à-peu-près ſemblable, mais cependant bien différente, puiſque, ſi la nature avoit fruſtré le ſujet d'un viſcere, elle l'en avoit récompenſé, en lui donnant un autre double. En préparant les leçons anatomiques de M. Diſdier le jeune, de l'Académie royale de chirurgie, Démonſtrateur, chez lequel je demeurois en 1752, lorſque je fus pour préparer, conjointement avec le ſieur Lafont, actuellement Chirurgien à Saint-Germain-en-Laye, la leçon des reins & ureteres, &c. nous fûmes fort étonnés de ne trouver ni rein droit ni uretere, quoique ce ſoit un des viſceres placés dans le bas-ventre, qui ſe trouve plus ſenſiblement qu'aucun autre hors du ſac ou de la membrane propre du péritoine; & comme il eſt arrivé très-ſouvent à des Chirurgiens commençans, ou peu attentifs, de ne le pas trouver, ne le cherchant pas

avec assez de soin hors du sac, & qu'il arrive très-fréquemment qu'il se trouve comme caché & enséveli dans le tissu cellulaire du péritoine, ce qui arrive principalement aux personnes grasses; & sur le sujet que nous disséquions, étant très-chargé d'embonpoint, nous fîmes les perquisitions les plus exactes, sans pouvoir rien découvrir, c'est-à-dire, ni rein ni uretere. Nous tournâmes nos attentions sur le rein gauche, qui nous surprit, & par sa longeur, & par sa largeur, puisque ce viscere étoit long de huit travers de doigt, large de six, & épais de près de deux pouces, ce qui est du double; l'uretere ne nous frappa pas moins, puisqu'il étoit aussi dilaté qu'un intestin dans un jeune sujet, & nous apperçûmes dans ce canal deux pierres, l'une grosse comme une amande, & l'autre de la forme d'un lingot, & longue d'environ un demi-pouce. Comme nous n'avions que ce sujet pour nos leçons, nous ne pûmes faire l'ouverture d'aucun de ces visceres. Le même sujet nous fournit une observation non moins curieuse, puisqu'en préparant les leçons des parties de la génération de la femme, nous sentîmes sous nos doigts, dans l'hypogastre, deux corps pyramidaux, adaptés exactement l'un à l'autre : les ayant mis à découvert, nous vîmes très-clairement que c'étoit une double matrice; & M. Disdier, charmé

charmé de ces rares découvertes, m'engagea à les porter aux écoles de S. Côme, à M. Puzos, qui faisoit pour lors le cours d'accouchemens pour les Sages-femmes; & cet habile Chirurgien trouva une si grande bizarrerie de la nature dans ces deux visceres, qu'il garda la piece, & nous priva par ce moyen, de pousser plus loin nos recherches, c'est-à-dire, d'examiner les parties intérieures de ces visceres, qui sûrement devoient être aussi intéressantes que les extérieures.

OBSERVATION

Sur l'Extirpation d'une tumeur à la voûte du palais, avec la Description d'un Bandage particulier, pour arrêter l'hémorragie, par M. ANSELIN, Chirurgien à Amiens.

Un particulier de cette ville me vint consulter à l'occasion d'une tumeur considérable, adhérente à la voûte du palais; cette excroissance qu'il avoit négligée depuis quatorze ou quinze ans, avoit fait un si grand progrès, que lorsqu'il me la fit voir, elle lui empliſſoit toute la bouche, ce qui l'incommodoit extrêmement, ne pouvant plus manger qu'avec beaucoup de peine, &

parler qu'avec difficulté, ayant en outre preſque toujours la reſpiration laborieuſe, la tumeur faiſant obſtacle à l'introduction de l'air dans les poumons.

Dans cette extrêmité, il ſe détermina à ſouffrir l'opération. Après l'avoir examiné avec la plus ſcrupuleuſe attention, je lui expoſai les événemens qui en pouvoient réſulter ; tels que la grande difficulté d'opérer dans cette partie, la crainte de la récidive, & le danger preſqu'inévitable d'une hémorragie extrêmement difficile à arrêter, malgré toutes les reſſources de l'art, dans un lieu auſſi déſavantageux, par l'embarras de trouver un point d'appui, pour comprimer les vaiſſeaux ouverts par l'opération.

Ces objections ne l'ayant pas intimidé, je cherchai à inventer une machine, dont le mécaniſme fût capable de prévenir le danger des ſuites d'une hémorragie, que je regardois comme moralement impoſſible d'éviter. J'en fis un modele, avec une lame de plomb, & lui ayant donné la forme la plus convenable, tant pour remplir mon objet, que pour l'approprier à la commodité du malade, je la fis exécuter en fer-blanc : j'en joins la copie que j'ai tracée, avec la deſcription, par ordre alphabétique.

Pour ſervir de point fixe & d'attache à cette machine, j'eus recours à un fort

AA. *Les Cordons qui s'attachent au bonnet froncé par derriere.*

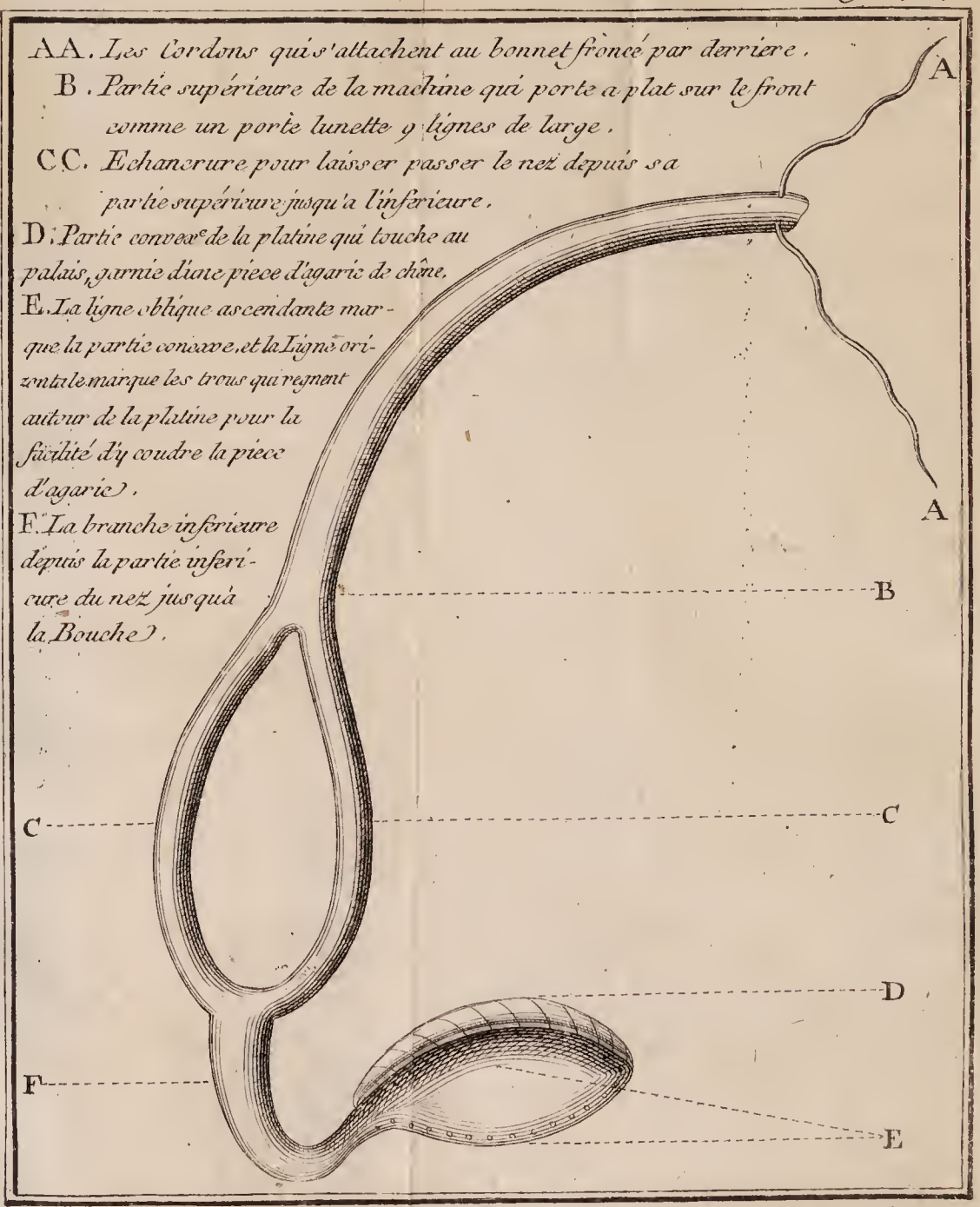
B. *Partie supérieure de la machine qui porte a plat sur le front comme un porte lunette 9 lignes de large.*

CC. *Echancrure pour laisser passer le nez depuis sa partie supérieure jusqu'a l'inférieure.*

D. *Partie convexe de la platine qui touche au palais, garnie d'une piece d'agaric de chêne.*

E. *La ligne oblique ascendante marque la partie concave, et la Ligne horizontale marque les trous qui regnent autour de la platine pour la facilité d'y coudre la piece d'agaric).*

F. *La branche inférieure depuis la partie inferieure du nez jusqu'à la Bouche).*



Weis sc.

bonnet piqué, bien ajusté à la tête du malade, lequel se fronce & se serre par derriere, avec des cordons.

Après avoir preparé le malade par les remedes généraux & un régime convenable, je lui donnai jour pour l'opération.

Je me servis, pour la faire, d'un scalpel à deux tranchans, dont la pointe étoit arrondie : je commençai par cerner la tumeur, d'une incision demi-circulaire, qui comprenoit une grande partie de la circonférence : je continuai la dissection, jusqu'à ce que je fusse sûr de l'avoir emportée, avec tout son kyste.

Ce que j'avois prévu arriva. Il y eut une artere ouverte à la partie latérale droite, & presque postérieure du palais ; comme l'hémorragie étoit considérable, je me hâtai d'appliquer la machine, dont la partie convexe de la platine étoit garnie d'une piece d'agaric de chêne, afin de faire une compression sur l'ouverture de l'artere ; j'assujettis ensuite la machine par sa partie supérieure au bonnet froncé, dont j'avois fait couvrir la tête du malade : je recroisai pardevant les deux rubans qui avoient servi à former les deux attaches, la premiere au-dessus de la future coronale ; l'autre à la partie supérieure de l'occiput ; ce qui me réussit dans le moment.

Je parvins, moyennant cette manœuvre à arrêter l'effusion du sang, qui auroit coulé en abondance, sans ôter au malade la facilité de parler & d'avaler.

L'hémorragie n'a point reparu : le malade fut radicalement guéri, après l'exfoliation de plusieurs portions des os maxillaires & palatins ; la plaie fut entiérement cicatrisée, dans l'espace de sept semaines, sans qu'il soit survenu de nouvelles excroissances. Je fis cette opération le 14 Novembre 1758, au sieur Forceville, marchand Epicier de cette ville, en présence de M. Bourgeois, mon confrere, & de plusieurs amis & parens du malade : la tumeur qui étoit une masse charnue, excédoit la grosseur d'un œuf de poule.

OBSERVATION

Sur la guériſon parfaite d'une Epiplo-entérocele, avec ſphacele & perte d'une partie de l'inteſtin, par M. JEART, ancien Chirurgien-Major des vaiſſeaux du Roi, & Chirurgien établi à Moiſſac en Quercy.

Le nommé Jammès de la Riviere, de Verdun, âgé d'environ cinquante ans, avoit depuis long-tems une hernie qui ne l'incommodoit pas cependant, & ne l'empêchoit pas du tout de vaquer à ſes affaires, lorſqu'il portoit un bandage. Au mois de Juillet 1759, il s'expoſa à remonter un moulin flottant, qui étoit deſcendu par l'inondation de la Garonne ; les grands efforts que cet homme fit, obligea l'hernie de ſortir, au point qu'il ne fut pas poſſible d'en faire la réduction : voilà d'abord étranglement ſuivi des ſymptômes qui l'accompagnent. On appella M. Faye, Chirurgien à Verdun, qui le trouva ſouffrant des douleurs horribles ; la tumeur herniaire étoit de la groſſeur de deux poings réunis, avec dureté, inflammation, pouls fréquent & intermittent, ſoif ardente : ce Chirurgien prit tous les moyens poſſibles de guériſon ; mais tout

fut inutile : la partie tomba en mortification. Je fus appellé le quarrieme jour de l'accident ; le malade étoit dans un état des plus triſtes, des yeux mourans, un pouls défaillant, vomiſſement, accompagné de friſſons, tout m'annonçoit une mort prochaine : pour lors voyant qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, je propoſai l'opération aux parens, qui furent d'abord déterminés, malgré l'expoſé que je leur fis du danger qui pourroit la ſuivre. J'ordonnai au malade de mettre ordre à ſes affaires ſpirituelles : tout cela fait, je procédai à l'opération. Je coupai tous ces tégumens, je mis le ſac herniaire à découvert, je l'ouvris ; la premiere choſe que j'apperçus, ce fut l'inteſtin iléum gangréné, & une partie de l'épiploon ſphacélé : j'emportai tout ce que je trouvai de gâté ; il ſortit de cette ouverture des excrémens, avec deux vers extrêmement longs & blancs ; la plaie répandoit une odeur inſupportable : je la remplis de plumaſſeaux chargés des anti-ſeptiques : le lendemain de l'opération le hoquet & le vomiſſement commencerent à ceſſer ; la ſuppuration devint abondante, de très-mauvaiſe odeur & couleur ; par ce moyen, la circonférence de l'ulcere fut conſumée, ainſi que celle du ſac. Je panſai deux fois le jour le malade, avec un digeſtif fait avec de la térébenthine, les jaunes d'œufs, la teinture de myrrhe & d'aloës. Je faiſois

prendre au malade, de trois en trois heures, un grand verre d'infusion de quinquina, & j'en appliquois sur l'ulcere des compresses trempées. Je me servis pour digestif, d'une essence vulnéraire, avec l'hypéricum, la morelle & la véronique; la plaie diminua insensiblement, quoiqu'il en sortît pendant long-tems des matieres fécales. Ce traitement que j'ai toujours continué, a si bien répondu à mes vœux, que l'intestin s'est consolidé, & le malade radicalement guéri.

PETITES-VEROLES CONFLUENTES, ANOMALES ET ÉPIDEMIQUES,

Observées à Tarascon, en Provence, par M. MOUBLET, Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris, & Médecin de l'Université de Montpellier.

(§. 1.) Tandis que l'inoculation partage & occupe tous les Médecins de l'Europe, je pense que c'est contribuer à éclaircir une question si importante pour l'humanité, que d'exposer les effets que la petite-vérole naturelle produit sous différent ciel. On peut les comparer avec ceux qui en ont suivi l'insertion, dans différentes circonstances. Car, dans une matiere où le raisonnement ne sert qu'à apprécier l'expérience, on ne

doit se décider qu'en faveur de la méthode constatée la plus salutaire par des faits évidens & réitérés, & considérée dans tous ses revers.

(2.) Les confluentes, que j'entreprends de décrire, ne sont pas les seules que nous avons vu régner ici. Il a paru en même tems des discrettes, dont la plupart ont été simples & bénignes, & d'autant plus heureuses, que l'épidémie touchoit à son terme, & que la saison s'adoucissoit; quelques-unes cependant, d'entr'elles, ont suivi le type d'une fievre synoque putride; les confluentes qui ont dominé, & qui nous ont paru d'un genre particulier, fixeront seules notre attention.

(3.) Il étoit facile de les prévoir par les signes caractéristiques qui les précedent, qui cessoient d'être équivoques, par le tems de l'épidémie courante, dans lequel ils se manifestoient. Ces signes, qui sont si irréguliers qu'ils different dans la diversité des sujets, par leur assemblage, leur durée & leur exacerbation, ne sont pas moins dépendans de la même cause, & relatifs aux mêmes principes.

(4.) La maladie s'annonçoit par un frisson plus ou moins long, qui, dans quelques-uns, a continué & est revenu erratiquement, pendant les deux & trois premiers jours. Il étoit suivi d'une chaleur & d'une fievre également forte, qui répondoit à

l'intenſité de ſes paroxyſmes, dans les intervalles de rémiſſion. Ce prélude reſſembloit aſſez à celui qui précede une fievre ſynoque : la tête étoit appeſantie, & la chaleur du corps conſidérablement augmentée. Chez les adultes, la fievre étoit vive, accompagnée d'une laſſitude ſpontanée, d'un accablement général dans tous les viſceres, d'une oppreſſion plus conſidérable, & d'une altération plus ſenſible dans les humeurs : les urines étoient rouges & colorées, la langue blanche & chargée, & le ventre le plus ſouvent conſtipé ; les fonctions des viſceres paroiſſoient moins léſées, que s'exécuter avec peine. Il arrivoit des nauſées, des envies de vomir fatigantes, quelquefois ſans vomiſſement : des rapports nidoreux revenoient fréquemment à la bouche ; ces efforts redoublés augmentoient le mal-aiſe univerſel, excitoient des tiraillemens, une diſtenſion gravative & douloureuſe à la région épigaſtrique, & une accélération dans le mouvement des liqueurs.

(5.) Solano penſe que le pouls plein, gros & rebondiſſant, eſt un ſigne univoque de la petite-vérole. Je n'ai eu lieu de remarquer que ſa vîteſſe, ſa fréquence & ſa plénitude, à différens degrés, telles qu'elles ſont dans les fievres inflammatoires, & dans les corps où regnent une pléthore & une cacochymie diverſement combinées. Le

pouls des enfans étoit plus élevé, & ſes pulſations plus promptes : les ſternutations, les bâillemens, les vomiſſemens plus fréquens ; les ſymptômes communs & ordinaires, précurſeurs de l'éruption ; la face rouge, les larmoiemens involontaires, la demangeaiſon des narines, l'enrouement étoient multipliés & plus remarquables : il ſe manifeſtoit aſſez ſouvent une douleur lancinante à la région précordiale.

(6.) La progreſſion & l'intenſité de ces accidens, (4. 5.) étoient déterminés par la diſpoſition du corps. Ils ont été, pour quelques-uns, paſſagers, de peu de conſéquence, & ſe ſont écoulés ſans alarmes ; ils ont perſévéré dans pluſieurs, juſqu'au cinq & au ſix, ſans diminution & ſans relâche : les tempéramens les plus forts en ont été le plus affectés, & ſont ceux en qui le prodome de la maladie a été le plus lentement.

(7.) Dans le plus grand nombre dans leſquels elle a ſévi avec vigueur, l'effervescence des liqueurs étoit exceſſive, & les ſymptômes énoncés, portés à un degré éminent. Dès l'invaſion de la maladie, la fievre étoit violente, le viſage rouge, l'haleine chaude, le devant de la tête brûlant ; les malades étoient tourmentés par des inſomnies & des anxiétés : on reconnoiſſoit par intervalles, des aliénations d'eſprit & une tendance au délire ; il s'établiſſoit fréquemment de bonne heure : des taches miliaires,

d'une couleur foncée, paroiſſoient principalement au col & ſur le devant de la poitrine ; la reſpiration étoit gênée & ſibilleuſe, les excrétions difficiles, les urines rouges & briquetées, ſouvent ſupprimées, avec des douleurs extrêmement aiguës à la région lombaire, qui duroient pendant tout le tems de l'ébullition, & les membres étoient mus par des contractions ſubites & irrégulieres.

(8.) Le ſecond période de la maladie s'eſt déclaré par l'irritation & la diſtenſion de la peau, produite par l'irruption & l'abondance de la matiere varioleuſe qui s'y porte, & qui engorge les glandes cutanées : l'éruption paroiſſoit graduée dans ceux qui n'avoient pas ſouffert d'accidens fâcheux, (6.) ; le viſage étoit le premier couvert de petites taches éryſipélateuſes ; les boutons étoient entaſſés & paroiſſoient en grand nombre à la fois ; les autres parties n'étoient pas ſi fournies : ils rentroient, par rapport à elles, dans la claſſe de celles que Morton appelle cohérentes ; mais, ſelon Sydenham, le caractere & le nombre de ceux de la face, doivent ſervir de regle & donner la dénomination à tous ceux du corps ; & il ſuffit qu'elles y abondent pour devoir les mettre au rang des confluentes : à meſure que les boutons groſſiſſoient, le cercle rouge qui ceint leur baſe s'étendoit : ils croiſſoient avec aſſez de régularité ; mais

quelque heureux que fût l'ouvrage de la nature, on ne remarquoit pas toujours une grande remiſſion dans la fievre, parce que l'intérieur n'étoit pas entiérement débarraſſé.

(9.) Quelquefois il ſurvenoit, entre les intervalles, des boutons à ceux qui en avoient été juſqu'alors exempts, (7.); de petites marques exanthémateuſes qui s'éclipſoient deux jours après. Lorſque les puſtules varioliques avoient beaucoup de peine à ſortir, l'on remarquoit un accablement général, une langueur dans toutes les fonctions; l'éruption faite, ne procuroit pas un grand calme; les malades étoient inquiets & avoient une pente à l'aſſoupiſſemens: la circulation étoit embarraſſée, le corps lourd, & la fievre ne répondoit pas à la grandeur du mal: le ptyaliſme étoit léger, la bouffiſſure du viſage très-conſidérable, les urines claires, le ventre ſerré; les boutons accumulés & unis par leur baſe, s'élevoient peu: ils s'affaiſſoient & faiſoient le godet, & leur pointe s'applatiſſoit.

(10.) L'éruption a été quelquefois orageuſe, & la progreſſion des boutons, rapide & précipée. Malgré leur abondance, ils étoient ſi confondus au viſage, qu'ils ſe ſurmontoient les uns les autres: le voile du palais, la bouche & la langue en étoient couverts; leur exceſſive quantité au viſage & aux articulations nuiſoit à leur élévation: ils étoient écraſés, & leurs bords &

leur circonférence étoient rouges, & paroiſſoient enflammés. *Abſoluta jam eſſe videbatur eruptio puſtularum, quæ tamen ita parum eminebant, ut adhuc intrà cutem hærerent, margines admodùm inflammati & quaſi ſanguine ardentes.* Freind, hiſt. II, pag. 74 de purg. in variol. conſl.

(11.) Chaque famille de boutons étoit plus diſtincte ſur les autres parties : les mains étoient plus fournies que les pieds, leur croiſſance y étoit plus ſenſible, l'œdématie des extrêmités inférieures plus conſidérable; leur iſſue n'en étoit pas meilleure; deux jours après, ils s'enfonçoient également, & étoient marqués au milieu, d'un point noir, comme ceux du viſage : les malades inclinoient au délire ; ils avoient des mouvemens vertigineux, pouſſoient des cris : leur ſommeil étoit interrompu par des rêveries & des terreurs ; ils ſe levoient du lit dans leurs accès phrénétiques ; ils avoient une roideur dans les tendons, l'haleine forte, l'urine briquetée, avec un ſédiment épais ; la ſoif étoit ardente, le goſier embarraſſé, la voix difficile, la toux fréquente; les yeux ne pouvoient ſupporter la lumiere ; les ſelles étoient jaunâtres, & pluſieurs ont rendu des vers morts & des vivans.

(12.) Il eſt toujours des variétés conſtantes, effets de la conſtitution. Une épidémie régnante peut produire toutes les eſpe-

ces différemment combinées. J'ai traité à l'hôpital une fille de seize ans, attaquée d'obstructions dans les viscères du bas-ventre, qui, après avoir éprouvé les symptômes généraux & préliminaires de la petite-vérole, fut couverte, dans l'espace de 24 à 30 heures, d'une infinité de boutons d'une base large, d'une circonférence relevée, d'une grosseur à-peu-près égale, distincts, rebondis, clairs, transparens, remplis d'une sérosité limpide, & formant de petites tumeurs cryſtallines : le cercle de la base étoit pâle, & toutes les parties bouffies, comme l'observe Helvetius, (pag. 209, &c. sur la petite-vérole ;) peut-être que la ténuité de l'humeur avoit contribué à leur développement brusque ; parvenus à leur maturité, ils deviennent peu-à-peu louches, ternes ; l'humeur blanchit, s'épaissit, acquit une certaine densité, prit même une consistance ferme & solide : le plus limpide & le plus aqueux transuda à travers de la pellicule ; par cette progression insensible, ces boutons marqués d'une tache brune & obscure, sécherent : cette espece de cryſtalline dégénéra ainsi en verruqueuse ; la fievre, qui avoit continué pendant l'éruption totale, devint très-considérable, jointe à la fievre secondaire de la suppuration, & s'appaisa ensuite insensiblement, les autres symptômes étant mitigés.

(13.) On voyoit ordinairement la ſuppuration s'établir le 5, le 6 ou le 7; quelquefois elle duroit encore après le 12. La fievre étoit redoublée par celle que la nature avoit coutume de ſuſciter; la tuméfaction de toutes les parties a été d'autant plus grande, que la ſalivation a été moindre, & qu'il eſt ſurvenu rarement de diarrhée. Les malades ſe plaignoient de phlegmes arrêtés au goſier, qui excitoient une toux laborieuſe, & qui gênoient beaucoup la reſpiration: la difficulté d'avaler devenoit plus pénible par le gonflement & l'irritabilité arrivée aux muſcles de l'œſophage & des parties voiſines.

(14.) Les puſtules de la bouche, ſoit par la chaleur du lieu, ſoit par une plus grande tuméfaction, étoient plus avancées que celles de l'extérieur: le ſommet des boutons du viſage blanchiſſoit plutôt qu'au reſte du corps: on les trouvoit rebondis, pleins, & le lendemain, leur ſurface s'écraſoit, & le cercle d'alentour étoit encore rouge. J'en ai remarqué, dont le dehors étoit humide, parce que la partie la plus fluide du pus ſuintoit au travers de la capſule qui le renferme: pluſieurs en même tems ſe réuniſſoient, en ſuppurant, & caractériſoient la ſiliqueuſe de Freind, qui n'eſt qu'une cryſtalline, dont les boutons ſe pénetrent, gagnent de l'un à l'autre, & forment comme

des filiques ; les familles des boutons appartenant aux autres parties, moins enflammés, moins confluens, quoique fort avoisinés & accumulés même en différens endroits, étoient plus enflés, plus arrondis, & se soutenoient mieux.

(15.) Les pétéchies dans plusieurs n'ont paru qu'après l'éruption On appercevoit sur la poitrine & aux jambes, des phlyctènes gangréneuses, des taches noires d'un vrai pourpre ; dans ceux en qui l'éruption avoit été si difficile & si surabondante, la tuméfaction des paupieres, de la tête, des mains & des pieds, étoit excessive, le corps extrêmement sensible & douloureux ; une partie des boutons, d'après leur dépression, crevoit, & il en découloit une sanie ichoreuse, d'une âcreté insigne, *ita ut carnem subjectam nigredine & sphacelo affecerit.* (Freind, *Hist. III, de Febr. var. consl. pag.* 79.)

(16.) Ils laissoient appercevoir un creux large, & formoient des apostèmes livides & comme sphacélés ; leurs bords desséchés & racornis, noirciſſoient ; ils ne sembloient au visage, par leur proximité & leur adhérence, faire qu'une croûte charbonneuse, comme à celles que Sydenham traita en 1674. Les pustules de la tête qui n'étoient point ouvertes, & sur-tout celles des articulations confondues ensemble, composoient de grandes véſicules, sous lesquelles

on diſtinguoit une ſéroſité âcre & corroſive, que Sydenham décrit en ces termes : *Ambuſtorum ad inſtar ſero limpidiore diſtentas.* (*De variol. reg. anom. pag.* 211, 1760.)

(17.) Il eſt ſurvenu à pluſieurs, dans ce tems, une nouvelle génération de boutons, qui pulluloient, ſans s'élever beaucoup. Ils naiſſoient, non pas à la tête, où il n'y avoit point d'eſpace, mais principalement aux extrêmités inférieures ; accident qui n'eſt point échappé aux anciens : *Aliquando accidere & inveniri variolas parvas intùs in magnis variolis, & nominari variolas duplices.* (Rhaſ. pag. 419, col. 3.)

(18.) L'infiltration, l'engorgement extrême & l'exulcération gangréneuſe de la peau cauſoient aux fibres une diſtenſion violente ; le ſéjour, & l'effuſion de cette humeur âcre & corroſive, produiſoit des douleurs vives & inſupportables ; l'intérieur étoit encore aſſailli par des picotemens vifs. Les enfans qui ſe déchiroient, en enlevant ces croûtes & ces eſcarres, faiſoient des plaies difformes qui ſaignoient abondamment : une odeur fétide s'exhaloit de leur corps ; leur aſpect étoit hideux : ils ſe tournoient ſans ceſſe dans leur lit, ſans trouver une place qui les fixât ; un délire obſcur s'emparoit d'eux : la langue, *puſtulis dolentior*, épaiſſe, noire, crevaſſée &

tremblante, étoit gercée profondément; les levres étoient riſſolées, la chaleur & la ſoif ſi ardentes, qu'il y avoit des malades qui ne vouloient boire que froid: la déglutition devenoit toujours plus pénible, la reſpiration laborieuſe, la voix foible, aiguë & entrecoupée, *vox ſibilloſa*, la vue débile; les yeux clignotoient, le ventre étoit tendu & gonflé par beaucoup de vents; quelquefois il s'ouvroit de lui-même, & les malades rendoient des vers, avec des déjections liquides, porracées & infectes. Ils ſentoient des demangeaiſons fortes aux narines, préſage aſſuré que les parties internes ſont attaquées.

(19.) Le tems de l'exſiccation a été pour l'ordinaire, court pour ceux qui ont eſſuyé les ſymptômes précédents, (17. 20.) & par malheur ils ſont en grand nombre. Les fonctions s'altéroient davantage; un affaiſſement général rendoit le pouls languiſſant, ſerratile, vermiculaire: le ſang ſe faiſoit quelquefois jour par le nez; il ſortoit de la bouche & de leur corps des vapeurs pénétrantes & inſoutenables; le croupiſſement de cette ſanie acrimonieuſe cauſoit des éroſions profondes: pluſieurs avoient des plaques étendues, gangréneuſes & ulcérées aux feſſes: ils éprouvoient, par intervalles, des treſſaillemens inſtantanés; il ſe formoit des déliteſcences; les matieres réſorbées produiſoient des dépôts intérieurs,

des métaſtaſes ſubites ; à meſure que la tête ſe dégageoit, la poitrine s'engorgeoit tout à coup : il ſurvenoit un râlement qui ſuffoquoit dans peu les malades ; le météoriſme du bas-ventre augmentoit ; les extrêmités inférieures œdémaciées s'enfloient conſidérablement ; les excrémens couloient involontairement, & d'une maniere inſenſible ; la déglutition étoit ſi difficile, qu'ils répugnoient tout liquide : les malades, dans un état d'angoiſſe, tomboient dans une ſtupeur, ou mieux, dans une foibleſſe qui anéantiſſoit tous les ſens ; les narines étoient dilatées, la cornée terne & comme voilée, les ongles livides, tout le corps infect, cadavéreux & flétri.

(20.) Quand l'ouverture d'un dépôt ou d'un abſcès intérieur étouffoit le malade, ſa mort étoit ſubite, & n'étoit point devancée par tous ces accidens conſécutifs ; (19.) On remarquoit ſeulement une aphonie, une rigidité plus grande dans les tendons, une lenteur, un engourdiſſement dans les ſenſations : l'altération & la gêne avec leſquelles s'accompliſſoient les fonctions eſſentielles, laiſſoient encore ſubſiſter un reſte de liberté dans les mouvemens des viſceres, qui étoient tout-à-coup interceptés. Je vis le ſecond d'Avril une fille robuſte, âgée de dix-huit à vingt ans, qui étoit au 21e de la petite-vérole, & que je n'avois

commencé de visiter que le jour d'auparavant. Son corps étoit bouffi, & son visage couvert d'une seule croûte noire & livide; le pouls répondoit encore assez bien. Après avoir pris un bouillon, sans avoir fait remarquer une grande difficulté, & proféré quelques paroles distinctes, elle se remit dans son lit. A peine y fut-elle rentrée, qu'elle fit un mouvement soudain & se leva à l'improviste sur son séant : elle rendit l'ame à l'instant, & quelque tems après, des déjections d'une puanteur extrême, mêlées d'une sanie purulente & gangréneuse.

(21.) La maladie n'a pas été portée à un si haut degré d'intensité dans ceux qui en ont échappé. La longueur de leur convalescence a été relative aux accidens, plus ou moins dangereux, qu'ils ont souffert. La dépuration du corps ne se fait presque jamais parfaitement par l'ouverture des boutons : une partie du pus a été repompée dans l'intérieur, & a suscité des symptômes morbifiques, à raison de sa quantité & de son acrimonie. Plusieurs ont été atteints de fievres, de toux opiniâtres, de diarrhées, d'abscès, de furoncles dans différentes parties. J'ai traité un enfant de dix ans, dont les narines ont été remplies d'un si grand nombre de pustules, qu'elles se sont trouvées, après l'exsiccation, tellement collées & cicatrisées ensemble, qu'il n'est resté

aucune issue à l'air. Il a fallu les ouvrir par deux incisions, dilater leurs parois, & pratiquer deux petites canules de plomb, retenues par un ruban, que l'enfant porte encore pour entretenir l'ouverture ; le nez est devenu comme écrasé, rappetissé & fort resserré.

(22.) Freind décrit un cas presqu'entiérement semblable : *Ut*, dit-il, *quale demùm fuit morbi virus appareat, cùm sanitas jam esset restituta, materia variolosa naris infirmæ septum quod cartilagineum est, penitùs erosit, ità ut foramen haud mediocre perfectâ undique cicatriculâ obductum relinqueretur.* (*Pag.* 82, *Hist. IV. de consl. var.*) Les boutons ont laissé extérieurement, dans un grand nombre, des traces de leur présence ; les capsules étant desséchées, sont tombées insensiblement en écailles ; mais la matiere qu'elles contenoient a fait des excavations ; les pustules qui, en s'unissant, se sont agrandies, ont favorisé sa stagnation, & ont laissé des cicatrices apparentes qui ont altéré le tempérament & la texture de la peau.

(23.) Cette maladie, qui a été extrêmement contagieuse & funeste, peut être rapportée à la troisieme & quatrieme espece qu'établit M. Helvetius, qui ne different que par une plus grande intensité. (Obs. sur la pet. vérol. pag. 213, 214.) Il en est

mort des perſonnes d'un âge avancé ; mais les enfans ont été principalement ſes victimes. Il eſt des familles à qui elle a enlevé tous ceux qu'elles poſſédoient : elle a commencé de paroître au mois de Décembre dernier ; auſſi Boerhaave remarque, *quò citiùs in hiemem incipit, eò violentior*, (*aph. de cogn. morb. pag.* 260, §. 1380 ;) elle a ſévi avec la même vigueur, juſqu'au mois de Mai de cette année, où la ſalubrité de l'air a été ramenée par une température plus douce de l'atmoſphere, & par des pluies abondantes, dont nous avons été privés juſqu'alors.

(24.) Les maladies aiguës qui ont régné durant cet intervalle, n'ont point participé des mêmes principes, & ſont des fauſſes péripneumonies, des fievres bilieuſes, putrides, des erratiques, des intermittentes, qui étoient entretenues par une cacochymie ſimple qui cédoit plus aux évacuans & aux antimoniaux, qu'au quinquina & aux fébrifuges. Il eſt important de remarquer qu'une épidémie meurtriere a ravagé pluſieurs villages des environs, dans le même tems que cette petite-vérole s'eſt exercée ici avec violence ; & lorſqu'elle a ceſſé, elle s'eſt déclarée avec fureur dans des endroits voiſins.

(25.) On voit aſſez par les ſignes rapportés, quels ſont les événemens qu'a eu chaque état de la maladie ; ils ont été différens,

rens, ſuivant les diverſes nuances des ſymptômes ; les premiers tems ne paroiſſoient pas ſouvent préſager le danger des autres périodes ; le mal empiroit d'une maniere ſourde : dans d'autres les mêmes accidens ont ſubſiſté dans tous les tems, parce que la raréfaction & le tumulte du ſang perſéverent juſqu'à ce que la matiere varioleuſe ſoit entiérement ſéparée du torrent & de la maſſe des humeurs, & elle ne l'étoit point à cauſe de ſa grande quantité. En général, quelques-uns ſont morts au commencement de l'éruption, pluſieurs ſur le déclin de la ſuppuration, & le plus grand nombre dans l'exſiccation. Les perſonnes robuſtes, douées de vaiſſeaux forts & élaſtiques, dont les liqueurs ſont ſuſceptibles d'une grande raréfaction, avançoient la putréfaction des humeurs, les enfans d'un tempérament humide, d'un tiſſu de fibres lâches, abondans en ſéroſité, duroient davantage : il étoit rare qu'elle ſe terminât avant le 9, & elle ne paſſoit pas ordinairement le 20.

(26.) Sydenham, dans la deſcription de celles de 1674, dit que les malades qui en mouroient, paſſoient ſouvent le 21, qu'il croit communément être le terme de ces maladies. (Sch. mon. 77.) Il faut obſerver que Sydenham compte, non pas du jour de l'éruption, mais de celui de l'invaſion du mal. En ce ſens j'en ai vu aller juſqu'au 25 : l'ordre inégal des périodes

qu'elles parcourent, ainſi que l'aſſemblage irrégulier des ſymptômes qui les accompagnent, dépendent de l'état des ſaiſons dans leſquelles elles arrivent, de la cauſe qui les produit, & de la diſpoſition des tempéramens qu'elles affectent.

(27.) Le froid, pendant cet hiver, a été long, ſans être exceſſif. Le thermometre gradué, ſelon M. de Reaumur, eſt deſcendu & a reſté long-tems au-deſſous du terme de la glace, ſans beaucoup s'en écarter; & la ſéchereſſe à été ſi forte & ſi continue, qu'il n'eſt pas tombé une goutte d'eau depuis le 7 Janvier juſqu'aux derniers jours d'Avril.

(28.) Les émanations de la terre ont été par conſéquent plus groſſieres, les vapeurs plus chargées de matieres hétérogenes, les ſels plus âcres & moins diſſous, introduits dans la maſſe des humeurs, ont vicié leur ſubſtance, altéré leur mouvement, produit des dépravations d'autant plus pernicieuſes, que leur contact eſt plus intime, leur action plus immédiate & plus durable.

(29.) Leurs effets les plus ſolides, ſont la criſpation de la peau, le reſſerrement des pores, la denſité & la rigidité des fibres, la diminution de la tranſpiration, une trop grande vibratilité, une augmentation de force dans le genre vaſculeux, une ſtagnation des fluides dans l'intérieur, qui rompt l'équilibre qui doit régner entre les viſceres

& le ſyſtême des capillaires ; car plus les viſceres s'engorgent & s'affoibliſſent, plus la réſiſtance de l'habitude extérieure augmente ; & à meſure que la dépuration du corps eſt moindre, la putreſcence des humeurs eſt plus grande.

(30.) Puiſque l'air modifie nos organes, toutes ces conſidérations nous prouvent que l'état phyſique du corps étoit véritablement léſé, avant même l'invaſion de la petite-vérole. S'il importe ſi fort de faire entrer les révolutions de l'atmoſphere dans l'æthiologie des épidémies, on conçoit aiſément de quelle influence doit être l'intempérie ſeche & froide de l'air dans les maladies éruptives, qui ſe jugent principalement par la peau. Auſſi Artbuthnot rapporte qu'en l'hiver de 1708, qui fut le plus froid qu'on ait ſenti en Angleterre, les maladies qu'on eſſuya ne furent pas funeſtes ; qu'en celui de 1709, reconnu pour le plus humide, on n'y en éprouva point d'extraordinaires ; mais qu'en 1710 & 1714 la ſéchereſſe fut extrême, & qu'il régna une petite-vérole communément mortelle. (*Effets de l'air*, §. *XXXIX*, *pag.* 220.)

(31.) En effet, ſa propagation ſeroit-elle ſi rapide, ſi elle n'étoit fécondée par un concours de qualités de l'air ? & quelle autre cauſe peut en faire éclore le germe, en déterminer l'eſpece, en entretenir la durée, exciter en nous cette diſpoſition qui favoriſe

ſon développement, que le vice de l'atmoſphere qui en vivifie l'activité? *Variolæ quandoque lethales, quandoque mitiùs ſe habent, prout nimirùm plus aut minus malignitatis ab aëre contractæ referunt.* (Willis, *tom. I, cap XV, pag 167.*)

(32.) La conſtitution régnante de l'air ne ſuffit pas néanmoins ſeule, pour faire acquérir & pour rendre une petite-vérole maligne. Combien qui en ont été exempts? Combien encore qui, en même-tems, l'ont eu d'une maniere douce & ſalutaire? Il faut enfin un aſſemblage de conditions en nous, qui accompagne ſon expanſion. En vain ces miaſmes contagieux répandus dans l'atmoſphere s'inſinuent dans nos humeurs, & y ſont comme un levain corrupteur; s'ils ne trouvent point de matieres à s'allier, s'il n'eſt point en elles un vice inhérent, qui les ſeconde, la perfection du corps n'en reſſentira aucune atteinte, les organes conſerveront leur intégrité & leur énergie, le ſang ſa pureté & ſon homogénéité; ils ſeront foulés dans tous les vaiſſeaux, ils parcoureront tout le cercle du genre vaſculeux, & les forces de la nature dompteront leur qualité ſeptique: l'ordre de la circulation, les ſécrétions des liqueurs, les mouvemens qui leur ſeront imprimés les diſſiperont entiérement par les émonctoires extérieurs, & l'économie animale reſtera ſaine & incorruptible.

(33.) Mais si la masse du sang est déjà imprégnée de principes étrangers, ou d'une certaine quantité de matieres hétérogenes, par ce mêlange inficié, nos humeurs deviennent susceptibles de recevoir toutes les impressions funestes que ces miasmes septiques, d'une mobilité & d'une pénétrabilité extrêmes, peuvent susciter & causer en elles; ils contractent une affinité réciproque : plus ils se mêlent ensemble, plus ils s'alterent & s'éloignent de leur état primitif & naturel; leur volatilité favorise leur action, leur activité énerve le mécanisme général; ils désunissent les molécules du sang, détruisent leur analogie & leur cohésion, produisent des mouvemens intestins, des fermentations spontanées; d'où il résulte une dissolution particuliere du sang, une dégénération insensible de sa propre substance. C'est ainsi que le vice du corps conspire, autant que celui de l'air, au développement des maladies épidémiques : *Sequuntur constitutionem corporis, quamquam temporis condito vires nescio quas addit; sed reverà à corpore est, id quidquid est.* (Ballon. *lib. V, pag. 572, de morb. epidem.*).

(34.) Ces sucs impurs, issus d'une double cause morbifique, mêlés avec la matiere varioleuse qu'ils exaltent, qu'ils pénetrent, à qui ils communiquent le mauvais caractere dont ils sont empreints, ne constituent

point une petite-vérole ſimple, qui ſoit fixée au cours régulier de ſes phénomenes périodiques : ils portent le trouble dans toutes les fonctions, parce que le foyer du mal réſide & ſe trouve répandu dans toute la maſſe des humeurs, & non-ſeulement ils aggravent les ſymptômes varioliques, mais ils leur ajoutent encore tous ceux qui leur ſont propres, dont la durée & l'action ſont permanentes, & d'autant plus funeſtes, que leur malignité eſt plus grande, & leur quantité exceſſive.

(35.) Leur abondance peut être telle, que portés, avec la matiere varioleuſe, vers l'habitude du corps, ils s'y arrêtent, s'y fixent avec elle, la raréfient, l'augmentent, la multiplient & s'oppoſent à ſon développement. Ils ſuppriment toute excrétion, parce qu'ils engorgent & obliterent les orifices des petits vaiſſeaux. Tous les capillaires cutanés, dilatés & forcés au-delà de leur ton, après avoir cédé à leur irruption, n'ont plus ni la ſoupleſſe & la vigueur de ſe prêter aux efforts de la nature, ni la force & les moyens de ſe dépurer des humeurs nuiſibles, qui ſe feroient diſſipées par la tranſpiration. En effet, *Petechiæ cur fiunt, quia maligni ichoris perſpiratio impeditur.* (Sanct. *Stat. med. ſect.* 1. *aph. CV.*)

(36.) La corruption totale du ſang eſt ainſi accélérée par le volume groſſi & vicié

des liqueurs, la matiere morbifique se trouve concentrée dans le corps ; elle s'engage & se dépose dans les viscères principaux, les irrite, les enflamme, infirme les forces vitales, suspend, rend irréguliere l'irridiation du fluide nerveux & manifeste par-tout où elle se produit la malignité dont elle est douée : les molécules les plus tenues & les plus affinées, muent tumultueusement jusqu'à la circonférence du corps, forcent les capillaires lymphatiques, s'échappent à l'extrêmité des tuyaux, s'extravasent, noirciſſent & paroiſſent sous la peau : *Hujus enim cacochimiæ quæ revera habet aliquod præter communem communis cacochimiæ sortem, virus est id quod in cutem efflorescit.* (Ballon. *Epid. lib. II, p.* 169, 573.)

(37.) La circulation toujours plus embarrassée, laisse dérouter le sang & les liqueurs : il se fait des stases en différentes parties ; les humeurs croupissantes se décomposent, la putréfaction s'en empare, leur véhicule se dissipe, leur âcre dominant s'exalte ; & parvenu à un degré éminent d'acrimonie & de malignité, il desseche, corrode, détruit, consume le tissu même des solides, *iis quæ suppurant, fit sphacelus.* (Sanct. *Stat. med. sect.* 1, *aph. XVI.*)

(38.) Le mouvement intestin dont elles sont agitées, ne sert qu'à développer leur

putridité alkaline & gangréneuſe ; celui que leur communique les impulſions languiſſantes des forces vitales n'eſt pas capable de les expulſer hors du corps. Ce qui ſe paſſe à ſa circonférence nous repréſente les dérangemens funeſtes qui arrivent dans l'intérieur des viſceres ; elles corrompent leur ſubſtance, vicient leurs fonctions, entraînent l'ataxie des eſprits, interceptent leur cours & précipitent la mort. *Ab infecto ſpiritu congelatur ſanguis qui extrà pulſus, carbones, nigras papulas efficit, ſi mane intùs, mortem.* (Sanct. *Stat. med. ſect.* I, *aph. CXXVII.*)

(39.) ces déſordres mortels doivent nous rendre extrêmement attentifs ſur la marche progreſſive des ſymptômes qui nous les annoncent, pour nous éclairer dans nos pronoſtifs & dans le traitement que nous devons obſerver. Sydenham penſe avec juſte raiſon, que c'eſt toujours un grand bien, quand la petite-vérole, en éclatant, n'eſt pas accompagnée d'accidens extraordinaires, parce qu'on a lieu d'eſpérer que les malades ſont mieux en état de réſiſter à ceux qui arrivent dans la ſuite.

(40.) Les viciſſitudes de froid & de chaud, l'accablement général, l'affaiſſement du genre nerveux (4) dénotent la plénitude des vaiſſeaux, & combien la circulation étoit embarraſſée par les matieres

putrides qui l'inficient : le pouls plein, dont les pulsations sont lentes & fortes (5), démontrent non-seulement la gêne des vaisseaux, mais encore l'engorgement des visceres.

(41.) L'intensité de la fievre, les anxiétés, les insomnies, les douleurs & la roideur des tendons étoient en raison de l'agitation des liqueurs, de la sensibilité des corps & de l'érétisme des vaisseaux. (5) On pouvoit présumer, quand les accidents préliminaires étoient modérés, ou leur violence amortie par les premiers remedes administrés, que les forces de la nature étoient supérieures à celles du mal, puisqu'elles faisoient prospérer les remedes ; elles entretenoient une chaleur douce & vivifiante, qui soutenoit le cours régulier des liqueurs, & travailloit avantageusement à l'élaboration des sucs (6.)

(42.) Ceux qui ont vomi, ont souffert moins de cardialgies, de soulevemens d'estomac, & de mouvemens spastiques aux parties précordiales ; que ceux qui n'ont eu que des secousses infructueuses, que des envies pénibles, produites par l'âcreté des matieres qui agacent & irritent le genre nerveux (4) : le délire passager, avant l'éruption, a été de peu de conséquence ; il n'étoit à redouter que lorsqu'il ne prouvoit qu'un calme insidieux.

(43.) Les évacuations ſymptomatiques abondantes ont appauvri le ſang ; les taches miliaires rouges & foncées, en diſparoiſſant, n'ont laiſſé aucun mauvais effet (7). Les pétéchies pourprées, noires, les ſueurs ſpontanées, les mouvemens ſpaſmodiques étoient l'indice d'une diſpoſition ſeptique dans le ſang (15). Morton penſe très-bien que le tranſport au cerveau eſt le plus mauvais ſigne qui puiſſe arriver dans ces occaſions.

(44.) Je fus appellé, au commencement de Fevrier, ſur le ſoir, pour un enfant âgé de quatre ans, vigoureux & bien conſtitué, que je trouvai dans un délire phrénétique, furieux, avec des mouvemens convulſifs ſurprenans : la fievre étoit violente, la bouche ſeche, la peau brûlante, les yeux étincelans & le viſage tout en feu ; des ſueurs abondantes & continelles mouilloient tout le corps. Il treſſailloit par intervalles ; les tendons du poignet éprouvoient des ſoubreſaults fréquens ; le pouls étoit plein, fougueux & rénitent ; les arteres temporales battoient avec force : on reconnoiſſoit enfin tous les ſignes d'une inflammation vive qui s'étendoit juſqu'au genre nerveux : on s'apperçut de pluſieurs boutons qui perçoient au viſage & aux jambes ; l'enfant ne s'étoit plaint que du jour d'auparant, & avoit été ſaigné deux fois. J'ordonnai une ſaignée au pied ; trois heures

après, le délire ſe calma, les convulſions ceſſerent, le malade parut tranquille, & répondit avec juſteſſe ; tous les ſymptômes furent mitigés. Je fus mandé précipitamment le lendemain, à cinq heures du matin : il râloit ; l'on me dit qu'il avoit paſſé la nuit tranquille, & que ce n'étoit que depuis peu de tems qu'il avoit perdu tout-à-coup la parole ; le pouls étoit petit, lent & preſqu'effacé ; le viſage livide, la reſpiration extrêmement laborieuſe & les extrêmités froides. Il mourut quelques heures après.

(45.) Les métaſtaſes & les déliteſcences ſont ordinairement mortelles, ſi la nature ne ſuſcite une évacuation qui y ſupplée ; car ce n'eſt pas tant la lenteur ou la précipitation avec laquelle l'éruption ſe fait, qui montre le danger du malade, que l'abondance, la qualité, la direction de la matiere varioleuſe, & la grandeur des obſtacles qui s'oppoſent à ſon développement : le cours trop rapide de la circulation, qui rend quelquefois ſa ſortie bruſque, peut, en la confondant avec la maſſe du ſang roulant dans les vaiſſeaux avec vélocité, l'empêcher de s'en ſéparer ; d'autres fois, la ſéchereſſe & la réſiſtance de la peau ſont cauſe du retardement de l'éruption.

(46.) Un ſoldat, de l'âge de vingt-quatre ans, arriva à l'hôpital dans le mois de Décembre dernier, atteint des ſymptômes

avant-coureurs de la petite-vérole ; la fievre étoit vive. Il ſouffroit depuis pluſieurs jours des anxiétés, des inſomnies, des agitations, des picotemens vagues dans tout le corps ; la peau étoit brûlante, ſeche & aride : un phénomene inquiétant, par rapport à ſon intenſité & à ſa durée (quoiqu'aſſez ordinaire,) étoit une douleur gravative à la région lombaire, qui le tourmentoit exceſſivement, ſuivie d'une ſuppreſſion d'urine. Je le traitai ſelon la méthode de Sydenham, Mead & Huxham, par des lavemens fréquens, des potions anodines, anti-phlogiſtiques & ſédatives : jugeant que tous ces déſordres dépendoient de la difficulté de l'éruption, & craignant quelque congeſtion inflammatoire, & une funeſte impreſſion de la matiere varioleuſe ſur les viſcéres, je preſcrivis, pour l'attirer vers la circonférence & relâcher le tiſſu de la peau, les bains, ſuivant les conſeils de Rhaſes, de Boerhaave, d'Arbuthnot & de tant d'autres célebres praticiens.

(47.) On lit dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences (an. 1711,) une obſervation pareille, dans laquelle l'immerſion du malade dans le bain calma les accidens, & provoqua l'éruption qui réuſſit parfaitement. Un Médecin de Lauſanne, pénétré des mêmes principes, avoit coutume de fomenter avec l'eau tiede, de quatre en

quatre heures, le visage & les autres parties du corps (Hist. de l'Académie des Sciences, an. 1737;) je retirai les mêmes succès du bain; l'éruption de la petite-vérole s'accomplit heureusement; elle fut des plus confluentes: il survint ensuite au malade des accidens mortels durant le cours de l'éruption.

La suite au Journal prochain.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

Le sieur Bomare de Valmont, Démonstrateur d'histoire naturelle, Membre de la société littéraire de Clermont-Ferrand, de l'Académie royale des Belles-Lettres de Caen, &c. va reprendre ses leçons publiques d'histoire naturelle, qu'il donne tous les ans, & en fera l'ouverture par un discours, le vendredi 21 Novembre 1760, à trois heures & demie précises, & les jours suivans qui seront indiqués.

L'étude d'histoire naturelle est, sans contredit, d'une nécessité absolue pour tous les étudians en médecine; & c'est ce qui nous porte à leur annoncer de bonne heure ce Cours, dans lequel nous leur assurons, d'après notre expérience, qu'ils trouveront toutes les instructions nécessaires pour par-

venir à connoître les drogues ſimples, & à diſtinguer celles qui doivent être préférées, de celles que leur mauvaiſe conſtitution doit faire rejetter.

Nous ajouterons que M. Bomare joint à l'art ſingulier d'expoſer clairement les leçons qu'il donne, la prudence très-louable de ne pas s'écarter de ce qui regarde ſpécialement le Naturaliſte; ainſi, quoiqu'il ſe propoſe bien d'indiquer les uſages méchaniques des corps naturels dont il fait l'expoſition, il obſerve un ſcrupuleux ſilence ſur leurs vertus médicinales, s'en rapportant, comme il le doit, à cet égard, aux lumieres des Médecins de Paris, & renvoyant aux Profeſſeurs de l'art, & à leurs leçons, ceux qui marqueroient quelque déſir de s'inſtruire de cette partie de la connoiſſance des drogues. Son ſilence eſt moins un défaut dans ſes leçons, qui ſont d'ailleurs ſuſceptibles d'un plus grand détail, qu'un religieux reſpect pour la médecine, dont il ne veut pas s'écarter; & ce motif, loin de décourager nos étudians d'aller écouter ſes leçons, doit les y porter avec d'autant plus d'ardeur, que M. Bomare joint à ce reſpect le déſintéreſſement le plus marqué & le plus patriotique. Son zele pour l'inſtruction des perſonnes à qui l'hiſtoire naturelle doit être de quelque utilité, va juſqu'à ſacrifier *gratuitement* les après-dînées des dimanches, pour faire des con-

férences où tout le monde non-seulement est admis pour écouter, mais encore pour faire des questions relatives au point d'instruction que chacun veut puiser dans l'histoire de la nature.

La premiere de ses conférences s'ouvrira le dimanche 23e de Novembre 1760, à trois heures & demie précises, par un discours sur le Spectacle de la nature, & l'importance de pareils entretiens. On se rendra en son cabinet, (le lieu de ses assemblées,) rue de la Verrerie, à la Rose blanche, près la rue du Coq.

Nota. M. Bomare propose encore à ceux que le défaut d'occasion ne rend pas assez familiers avec les drogues désignées dans nos matieres médicinales, de leur en fournir des échantillons assortis. Le commerce & les différens voyages ont fourni à M. Bomare une collection assez considérable de ces diverses substances, pour en procurer à un grand nombre d'Amateurs, d'Artistes & de Naturalistes. C'est ainsi, qu'en se formant un petit cabinet, l'on s'habitue à connoître les différens objets; que l'on acquiert un moyen des plus sûrs de ne pas se laisser tromper dans leur choix, dans le jugement qu'on en peut porter, & dans l'usage qui en doit être le résultat.

LIVRE NOUVEAU.

Précis de la Médecine-Pratique, contenant l'hiſtoire des maladies, & la maniere de les traiter, avec des obſervations & des remarques critiques ſur les points les plus intéreſſans : par M. *Lieutaud*, Médecin de Mgr. le Duc de Bourgogne, & des enfans de France, de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société Royale de Londres. *Seconde édition.* A Paris chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire de Mgr. le Duc de Bourgogne, rue S. Severin. Prix relié 6 livres.

Dans le compte que nous avons rendu de la premiere édition de cet ouvrage, nous avons fait appercevoir en quoi il excelloit, & les principaux avantages que le public pourroit en retirer. Nous avons été très-charmés de voir notre jugement confirmé par le ſuffrage des connoiſſeurs. L'Auteur a redoublé ſes ſoins pour donner à cette édition la plus grande correction dont elle étoit ſuſceptible. Il a mis en françois tous les titres des maladies, qui étoient en latin dans la premiere édition. Il a ajouté pluſieurs articles qui lui étoient échappés. Le traité des maladies des enfans eſt ſur-tout augmenté de pluſieurs chapitres importans, de façon que nous préſumons que le public recevra cette édition avec encore plus d'empreſſement que la premiere.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1760.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	13	18	13	28	5	0	N-O. médiocre.	Peu de nuages.
2	10	17	13		6	½	*Idem.*	*Idem.*
3	12	18	16				N. *idem.*	*Idem.*
4	14	18	17		5	0	N-O. *id.*	*Id.* Quelq. gout. de pl. le soir.
5	13	19	15				N. *idem.*	Beaucoup de nuages.
6	13	18	15		4	½	N-E. *id.*	Serein.
7	10½	18	16				*Idem.*	*Idem.*
8	11½						*Idem.*	*Idem.*
9		19	16				*Idem.*	*Idem.*
10	12	21	16				*Idem.*	*Idem.*
11	12	20	15½			0	*Idem.*	*Idem.*
12	12						*Idem.*	Peu de nuages.
13		20	16		2		*Idem.*	*Idem.* Pl. méd. tonn. éclairs le soir.
14		19					*Idem.*	Peu de nuages.
15		20	16		1	½	N-O. *id.*	*Id.* Pet. pl. le soir.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
16	12	20 1/2	16	28	0	0	S. *id.*	Beaucoup de nuages.
17	13	21	17 1/2	27	10		S-O. *id.*	*Idem.*
18	16	17	14		9		O. *id.*	Couvert, pet. pluie le soir.
19	14	16	14		11		S. *id.*	B. de nua. pl. médioc. par interv. tout le jour.
20	13	16	14	28	0		*Idem.*	*Id.* Quelq. gouttes de pluie le matin.
21	12	15	10 1/2	27	11		S-O. au O. *id.*	*Idem.*
22	10	15	12		8		S-O. *id.*	*Id.* Pluie petite le matin & le soir.
23	10	16	12		10		*Idem.*	*Idem.*
24	11	16	13		8		*Idem.*	Couvert, pluie *id.*
25	11	17	13		11		*Idem.*	Beaucoup de nuages, pluie pet. le soir.
26	12	18	14 1/2				*Id.* méd. & fort.	*Idem.*
27	14 1/2	18	15	28	0	1/2	*Idem.*	Beaucoup de nuages.
28	14	18	12 1/2	27	10		*Idem.*	*Id.* Quelq. gouttes de pluie le soir.
29	12	17	13	28	1	0	*Idem.*	*Idem.*
30	11 1/2	17 1/2	12 1/2		3		*Idem.*	Beaucoup de nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes: la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.
9 fois du N-E.
3 fois du S.
11 fois du S-O.
2 fois O.
4 fois du N-O.

Il y a eu 6 jours de tems serein.
22 jours de nuages.
2 jours de couvert.
14 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité vers le milieu du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1760, par M. VANDERMONDE.

On a observé pendant ce mois des maux de gorge gangréneux, qui ont continué de régner, ainsi que dans le précédent : ils paroissoient avoir une tendance plus grande à la gangrene : la fievre étoit moins forte, le pouls souvent intermittent ; les malades étoient incommodés de défaillances fréquentes, ce qui sembloit éloigner les saignées, & indiquer les corroborans unis aux anti-septiques ; les émétiques antimoniaux ont assez bien réussi.

Il a régné aussi des fievres miliaires, surtout parmi les femmes en couche, accompagnées d'une espece d'assoupissement, & d'une oppression considérable à la poitrine, qui obligeoit les malades à pousser de profonds soupirs. Les saignées, les absorbans, les tisanes nitreuses, les apozèmes légerement apéritifs, les doux purgatifs produisoient un assez bon effet, quand ils étoient dirigés avec intelligence. Les enfans ont également éprouvé des fievres scarlatines dont on venoit à bout, en suivant le traitement ordinaire.

Plusieurs personnes ont péri, pendant ce mois, d'affection soporeuse ; d'autres en ont réchappé, en restant paralytiques des membres ou de la moitié du corps.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Août 1760, par M. BOUCHER, Médecin.

La pluie qui a commencé avec le mois, & qui a persisté une grande partie de son cours, a donné des inquiétudes pour la moisson. Du premier au 18, il ne s'est passé qu'un jour sans pluie, & les onze premiers jours du mois elle a été forte par intervalles : il en a été de même des sept à huit derniers jours.

Le mercure, dans le barometre, a été observé le plus souvent au-dessous du terme de 28 pouces, quoiqu'il ne s'en soit guere éloigné que le 5 du mois ; il ne s'est porté un peu au-dessus de ce terme que les quatre ou cinq derniers jours.

Le vent a presque toujours été au Sud les douze premiers jours ; & ensuite il a varié jusqu'au dernier du mois.

La température de l'air a été sujette à des variations sensibles ; mais, en général, il n'y a pas eu de grandes chaleurs : la liqueur du thermometre ne s'est portée au-dessus du terme de 20 degrés, que le premier, le 22 & le 24 : elle est restée plusieurs jours au-dessous de celui de 14 degrés ; & elle n'a guere passé 11 degrés, les journées du 27 & du 28.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de

22 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés : la différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 1 ½ ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 ½ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.
3 fois du Nord-Est.
2 fois de l'Est.
5 fois du Sud-Est.
6 fois du Sud.
12 fois du Sud vers l'O.
10 fois de l'Ouest.
6 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 30 jours de tems couvert ou nuageux.

26 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Août 1760, par M. BOUCHER.

Nous avons eu ce mois des fievres de différente espece ; des fievres continues, les unes de la nature de la synoque putride, & d'autres participant de la fievre bilieuse : ces dernieres ont été parfois compliquées des symp-

tômes de la pleuropneumonie : les fievres intermitentes ont été les plus communes, le plus souvent doubles tierces, & dont les accès, dans la plupart des malades étoient si violens, qu'on s'est cru obligé de les modérer à bonne heure, par le quinquina, même avant d'évacuer les premieres voies, lorsque les indications n'en étoient pas pressantes ; il n'en est point résulté d'inconvéniens : l'on conçoit bien que s'il y avoit de la phlogose dans les entrailles, il étoit nécessaire d'y remédier auparavant ; ensuite de quoi l'on faisoit bien d'allier au quinquina quelques acides végétaux, & souvent des laxatifs dans ce genre.

On doit observer que ces diverses fievres, lorsqu'elles n'ont point été terminées par quelque évacuation critique, ont été aisément suivies d'enflure, & d'un gonflement opiniâtre du ventre, sur-tout à la région épigastrique, avec un sentiment d'irritation à l'estomac, de *barrure* ou ceinture incommode à cette région, de la toux seche, constipation aux uns, & le ventre trop relâché aux autres. On s'est assez bien trouvé, en pareil cas, des pilules savonneuses, auxquelles on joignoit, selon les circonstances, la gomme ammoniac, les cloportes, la squille, la rhubarbe, &c. aidées de tisanes faites avec les plantes apéritives, & animées d'esprit de sel adouci.

Nous avons eu encore quelques pleuro-

pneumonies légitimes, des fluxions de poitrine & des esquinancies; les unes phlegmoneuses, & les autres purement catarrheuses. Les diarrhées ont été fort communes, tantôt avec fievre, & tantôt sans fievre, mais toutes avec des tranchées vives, & souvent avec de la douleur à l'estomac & des nausées, ayant du rapport à la cardialgie ou au *cholera-morbus*: la saignée a été le plus souvent nécessaire; trop tôt supprimée, elles étoient aisément suivies d'enflure aux jambes & au ventre.

Les éruptions cutanées ont persisté; c'étoit le plus souvent des pustules d'un pâle rouge, de la pointe desquelles s'échappoit une matiere lymphatique âcre, & qui ressembloient assez à la grosse gale, causant de la demangeaison. Les enfans y ont été plus sujets que les adultes, ainsi qu'à des tumeurs glanduleuses autour de la tête & du col, qui étoient sensibles ou douloureuses & phlegmoneuses dans quelques-uns.

La petite-vérole ne s'est pas étendue plus que les mois précédens.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, *v.* 63. 64.

DÉCEMBRE 1760.

TOME XIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1760.

MÉMOIRE

Sur la Maladie noire.

QUELQUE jour qu'aient pu répandre ſur la nature & ſur le traitement de la maladie noire, les différentes obſervations qui nous ont été communiquées ſur ce ſujet, nous ſommes forcés d'avouer que la méthode qui paroît la plus accréditée, ne répond pas toujours aux ſouhaits du Médecin. Nous croyons donc rendre un très-grand ſervice à la médecine, en continuant à publier les différentes pieces qu'on voudra bien nous adreſſer ſur une matiere auſſi importante. S'il ne nous eſt pas toujours

permis de les inſérer en entier, du moins ferons-nous enſorte de ne dérober au public rien d'eſſentiel, rien de ce qui pourroit lui donner quelques lumieres ſur cette maladie.

Extrait d'une Lettre à M. Brieude, Médecin à Aurillac.

Quelles que puiſſent être les cauſes éloignées de la maladie noire, l'évacuation copieuſe de ſang caillé, noirâtre, & les défaillances qui l'accompagnent, ſont la ſuite d'une pléthore locale qui a ſon ſiege dans les vaiſſeaux abdominaux. Dans cette hypotheſe, les ſaignées répétées, ſelon les forces du malade, paroiſſent indiſpenſables, ainſi que les minoratifs & les acides, ſur-tout les acides végétaux; & l'expérience m'a appris que le ſyrop de vinaigre, par exemple, produiſoit de meilleurs effets que des acides plus actifs, ſans doute, à raiſon de la vertu légerement cordiale qui lui eſt propre. J'ai preſque toujours mêlé ces remedes à de légers apéritifs, dans les différentes eſpeces & dans tous les périodes de cette maladie, & j'ai cru m'appercevoir de leurs effets ſalutaires: les martiaux m'ont réuſſi dans deux de ces maladies; ils ſemblent d'autant mieux indiqués, qu'il paroît que c'eſt un engorgement dans les vaiſſeaux ſanguins qui occaſionne tous les ſymptômes: la fievre qui

accompagne ordinairement cette maladie, n'arrêtera pas un Médecin éclairé, parce qu'il emploira par préférence les apéritifs savonneux, tirés du regne végétal, qui, sans porter le trouble dans la machine, sont capables de fondre & de résoudre les matieres qui forment ces sortes d'engorgemens.

On demande dans les observations insérées dans le Journal du mois d'Avril, si les émétiques les plus doux ne pourroient pas être placés dans cette maladie ? Il semble, dit-on, que la nature les indique dans les efforts que le malade fait pour vomir, & par le soulagement que le vomissement lui procure. Il n'est pas douteux qu'ils seroient d'un secours très-efficace dans les premiers jours de cette maladie, s'il n'y avoit pas à craindre quelque rupture de vaisseau dans le tems de leur action, beaucoup plus dangereuse que ne peut être favorable l'évacuation des intestins & du ventricule. Voici cependant une observation qui sembleroit prouver que leur action n'est pas toujours aussi funeste que je l'ai craint jusqu'ici.

Un Prêtre d'une paroisse distante de trois lieues de la ville d'Aurillac, m'envoya chercher, il y a quelques années, dans une attaque de maladie noire, que je calmai par la méthode indiquée ci-dessus. Je lui prédis néanmoins que cette attaque auroit des retours, parce que je trouvai dans ses viscères

des obſtructions invétérées, qu'on ne pouvoit pas ſe promettre de fondre. Je lui preſcrivis donc, pour prévenir ces accidens, de ſe faire ſaigner de tems en tems, & de faire uſage de quelque eau minérale ferrugineuſe : depuis ce tems-là il avoit eu un vomiſſement de matieres noires, auquel il remédia, en ſuivant mes premiers conſeils. Il y a environ un mois, qu'après avoir éprouvé un dégoût univerſel, il rendit par les ſelles une très-grande quantité de ſang caillé, ce qui fut accompagné de défaillances, &c. Ne trouvant plus mon ordonnance, il ſe laiſſa traiter par un Chirurgien en qui il avoit confiance. Celui-ci, après quelques ſaignées & quelques purgatifs, ne trouvant pas que le mal ceſſât aſſez promptement, & le dégoût ſubſiſtant toujours, il fit prendre à ſon malade une doſe de tartre ſtibié dans un véhicule aqueux ; ce remede produiſit une évacuation des plus copieuſes de ſang coagulé & de matieres bilieuſes, ſans aucun accident : le malade fut ſoulagé, les défaillances & les déjections ceſſerent peu de jours après, à l'aide d'un autre purgatif.

OBSERVATION,

Par M. AUBRELIQUE, *Médecin à Noyon.*

Le malade qui fait le ſujet de cette obſervation, étoit âgé de ſoixante-quatre ou cinq

ans, & d'un tempérament mélancolique. Il fut attaqué, il y a trois ans, d'un vomiſſement de matieres, tantôt brunes, tantôt noires, accompagnées de déjections de même nature, qui, outre cela, étoient très-gluantes & d'une odeur inſupportable : à cela ſe joignoient des douleurs ſourdes dans le ventre, & de la fievre : perſuadé que des matieres de cette nature étoient capables de produire une inflammation dans le canal inteſtinal, je crus devoir traiter cette maladie comme un *cholera-morbus*. Je lui ordonnai donc de l'eau de poulet, des lavemens, de l'huile d'amandes douces, & quelques ſaignées ; dès que l'état du malade put me le permettre, j'eus recours à la purgation, ce qui me réuſſit ; & le malade parut parfaitement rétabli. Il a eſſuyé différentes attaques qui ont été traitées par la même méthode & avec le même ſuccès ; mais ces attaques devinrent de plus en plus fréquentes : dans la derniere, le malade parut preſqu'entiérement épuiſé. Il ſe plaignoit d'une très-grande foibleſſe ; cependant la fievre n'étoit pas conſidérable, mais il y avoit toujours des douleurs ſourdes dans le bas-ventre : je crus devoir employer les acides, dont on vante ſi fort l'efficacité dans cette maladie : je le mis donc à l'uſage de la limonade & d'une tiſane de réglisſe & de grande conſoude, & je fis mettre de la crême de riz

dans ſes bouillons. Il fut quinze jours dans cet état, ayant quelques intervalles dans leſquels il ne vomiſſoit pas, & où il n'alloit à la ſelle que par le moyen des lavemens; les matieres avoient même changé de couleur, ce qui donnoit les plus grandes eſpérances; mais tout-à-coup il fut pris d'un vomiſſement de matieres noires, ſi conſidérable, qu'il n'en avoit pas encore éprouvé de pareil, ce qui fut ſuivi d'une foibleſſe qui fit craindre qu'il ne touchât à ſon dernier inſtant. On vint me chercher : je lui trouvai le viſage cadavéreux, les yeux tournés, les extrêmités froides, le corps couvert d'une ſueur glaciale; à peine ſentis-je ſon pouls : je lui fis avaler, avec beaucoup de peine, quelques cuillerées de vin d'Alicante; cette foibleſſe fut très-longue; le pouls ſe releva cependant un peu, & le malade revint à lui. Ayant remarqué dans la matiere du vomiſſement, pluſieurs grumeaux de ſang, dont quelques-uns étoient de la groſſeur d'un œuf de pigeon, je lui fis prendre des ſucs aſtringens, avec le citron, mais inutilement. Il eut un petit délire, & il mourut.

Je fis faire l'ouverture du cadavre : nous trouvâmes le pylore farci de glandes obſtruées, qui en rétréciſſoient tellement l'ouverture, que ſi le malade eût vécu encore quelque-tems, le vomiſſement ſeroit devenu habituel : les glandes du méſentere ſe reſſen-

toient de cet engorgement : le jejunum & l'iléon étoient fort enflammés, leurs vaiſſeaux étoient engorgés ; & nous remarquâmes en pluſieurs endroits des taches noires & gangréneuſes aſſez conſidérables : le cœcum étoit ſi prodigieuſement diſtendu, qu'on l'auroit pris pour un ſecond eſtomac : il parut évidemment que c'étoit de ſa cavité que partoit le ſang épanché : on l'ouvrit, nous le trouvâmes rempli d'un ſang noir & corrompu, d'une odeur inſupportable, qui étoit collé à ſes parois : le colon étoit d'un volume plus conſidérable que dans l'état naturel ; & nous remarquâmes qu'il étoit diſtendu en deux endroits, quoique ces diſtenſions fuſſent moins conſidérables que celles du cœcum. J'examinai attentivement l'intérieur de cet inteſtin ; je ne trouvai rien qui pût m'indiquer qu'il fût la ſource de l'épanchement qui s'étoit fait : ainſi je ne doutai pas qu'il ne vînt du cœcum ſeul.

OBSERVATIONS

Sur la Maladie noire, communiquées par M. LECORDIER, *Chirurgien à Crevecœur, en Auge.*

M. Beaupré-Labutte, Marchand, homme ſeptuagénaire, d'un tempérament qui participe du pituiteux & du mélancolique, eſt

devenu ſujet, depuis quelques années, à des attaques de maladie noire qui le prennent deux ou trois fois par an. Ces attaques ſont ordinairement annoncées par une laſſitude, un mal-aiſe & des inquiétudes dans les jambes, qui le prennent ordinairement la nuit : à cela ſuccedent des nauſées, la perte d'appétit, des langueurs & des foibleſſes, ce qui eſt bientôt ſuivi de déjections noires & fétides, qui jettent le malade dans des défaillances alarmantes ; mais heureuſement que tous ces ſymptômes effrayans ne durent que le tems qu'il faut pour lui préparer un bouillon, dans lequel on fait infuſer une poignée d'ache & autant d'herbe au chat ; ce remede n'a pas encore manqué de le guérir ſur le champ : une ſaignée & un purgatif ſuffiſent enſuite, pour compléter la cure ; comme il a négligé tout autre ſecours, il eſt preſque toujours dans un état valétudinaire. M. Marin, Médecin à S. Pierre-ſur-Dive, qu'il a conſulté depuis peu, à l'occaſion d'une attaque furieuſe qu'il eut en dernier lieu, & que ſon bouillon a guéri, mais qui l'a laiſſé dans un état de foibleſſe extraordinaire, lui a preſcrit des bouillons, avec des plantes délayantes, ſavonneuſes & légerement apéritives, pour prévenir les embarras dans les différentes ramifications de la veine-porte.

Cette obſervation m'en rappelle une autre qui prouve les bons effets des vulnéraires aſtringens, dans une pareille maladie. Il y a environ cinq à ſix ans, que je fus appellé pour le ſieur Belcourt-Retou : je le trouvai pâle, languiſſant, ſans pouls, & comme un homme qui ſortoit d'une ſyncope : m'étant informé de ce qui avoit précédé, on me fit voir des matieres puantes & ſi noires, qu'on les auroit priſes pour de l'encre ; on y appercevoit cependant quelques ſtries d'un ſang rouge & vermeil : la foibleſſe de ſon pouls me fit différer la ſaignée ; je le mis, en attendant, à l'uſage d'une tiſane faite avec le chiendent, la conſoude & la réglisſe, & je lui preſcrivis, toutes les trois heures, un apozème fait avec la bugle, la ſanicle, le liere terreſtre, la mille-feuille & le ſyrop de roſes : je faiſois mettre dans chaque priſe de bouillon, une cuillerée de ſuc épuré d'ortie, de plantin & de mille-feuille ; un lavement qu'on lui donna, lui fit rendre encore quelques matieres noires ; enſuite on le purgea avec un dilutum de caſſe : au bout de huit jours, il fut en état de reprendre ſes occupations.

Depuis ce tems, il ſe faiſoit ſaigner toutes les fois qu'il y avoit quelques ſignes de plénitude ; mais il eſt mort enfin. Comme je n'ai point été appellé dans ſa derniere maladie, je ne puis aſſurer ſi c'eſt de la maladie noire.

OBSERVATION

Sur des obſtructions à la rate & au pylore, compliquées avec la maladie noire, par M. FLEUR, *Chirurgien-Aide-Major des Camps & Armées du Roi.*

Le 18 Juin je fus appellé pour voir une pauvre veuve, âgée de cinquante ans, d'un tempérament pituiteux, qui depuis onze ans vivoit dans la plus grande miſere, & avoit toujours été très-affectée de ſon état. Il y avoit deux mois qu'elle avoit été attaquée d'une légere douleur à l'épigaſtre, qui s'étendoit juſques dans l'hypocondre gauche ; elle étoit accompagnée de dégoûts & de quelques nauſées : le dégoût augmenta, parce que tous les alimens qu'elle prenoit lui cauſoient des chaleurs & des gonflemens paſſagers dans l'eſtomac : une laſſitude générale qui ſe déclara, l'obligea de garder le lit : on la ſaigna ſans ſuccès ; ſon ventre devint pareſſeux ; ſes excrémens contenoient quelque choſe de noir, & il lui ſurvint un vomiſſement, dans lequel on appercevoit la même matiere ; ce vomiſſement revenoit conſtamment tous les cinq ou ſix jours, & paroiſſoit la ſoulager : ſur la fin du mois de Mai elle fut tourmentée de l'inſomnie ; elle ne trouvoit point de ſituation favorable, & elle reſtoit nuit & jour ſur un matelas qu'on lui avoit

étendu devant le feu. Le 9 de Juin elle vomit tout-à-coup du ſang noir & pourri ; ce qui ſe renouvella toutes les trois heures, pendant l'eſpace de trois jours : dans un de ces vomiſſemens elle rendit un caillot de ſang de la groſſeur d'un œuf. Pendant tout le tems que dura le vomiſſement, il lui prenoit des défaillances qui s'annonçoient par une ſueur froide & gluante, & étoient ſuivies d'un vomiſſement ou de quelque évacuation par les ſelles, ce qui diſſipoit cette eſpece de ſyncope : les déjections ceſſerent enſuite pendant quatre ou cinq jours ; & elle ne rendit, pendant tout ce tems, qu'une aſſez petite quantité d'urine : juſques-là la malade n'avoit fait uſage d'aucun médicament ; elle ne prenoit pour tout aliment que du bouillon & de l'eau ſucrée, rougie avec un peu de vin : les deux ou trois jours ſuivans elle fut altérée de tems en tems, but beaucoup, vomit & alla à la ſelle en proportion.

Tel étoit l'état dans lequel je la trouvai, ſon pouls étoit petit, concentré, peu fréquent & inégal ; ſon viſage étoit pâle & plombé, ſes yeux ternes, la langue & la bouche paſſablement bonnes ; elle n'avoit point de douleur à la tête : elle en reſſentoit ſeulement dans la région de l'eſtomac & de la rate ; encore n'étoient-elles pas toujours également vives : les matieres

qu'elle rendoit par le vomiſſement ou par les ſelles, étoient d'une puanteur inſupportable : la majeure partie des ſignes qui accompagnoient cette maladie extraordinaire, m'ayant paru déceler la maladie noire, je lui preſcrivis le ſyrop de vinaigre dans l'eau de riz, pour boiſſon : je lui conſeillai quelques lavemens & un régime leger & nourriſſant, parce que la malade avoit beſoin d'être reſtaurée : je lui laiſſai faire uſage de ſon eau ſucrée & rougie, comme tendant au but que je me propoſois. Le 19, il ſurvint un peu de fievre, avec mal à la tête ; mais cela ſe diſſipa le lendemain. Le 20, les déjections qui s'étoient ralenties depuis deux ou trois jours, augmenterent ; le vomiſſement fut conſidérable, & la matiere toujours noire. Je preſcrivis la limonade, avec l'eau de Rabel, & je conſeillai la décoction de ſerpentaire de Virginie ; mais la difficulté d'avoir ces ſecours à la campagne, occaſionna un retardement dont je profitai pour faire paſſer l'eau de caſſe ; quoique je ne l'euſſe preſcrite que par cuillerée, le malade ne put pas la ſupporter, parce qu'elle l'excitoit encore au vomiſſement : elle n'avoit fait aucun uſage du ſyrop de vinaigre, parce que toute ſa vie, elle avoit eue de la répugnance pour les acides ; & elle ne vouloit pas prendre de lavemens, attendu qu'ils lui donnoient quelques tran-

chées : elle paſſa le 22, le 23 & le 24 dans le même état, à l'affoibliſſement près, qui faiſoit toujours des progrès. Le 25, je lui donnai la limonade, avec l'eau de Rabel ; mais elle ne peut pas la continuer, non plus que la décoction de ſerpentaire de Virginie. Le même jour, il parut des bouffiſſures momentanées au viſage, & il y eut un retour de fievre. Le 27, les extrêmités enflerent, & il y eut quelques legers mouvemens convulſifs à la bouche. Le 28, la ſueur froide fut précédée de convulſions aux bras & aux jambes, qui ceſſerent avec le vomiſſement. Le 29, l'enflure augmenta aux deux pieds, & s'étendit à la jambe & à la cuiſſe, du côté droit, ſur lequel elle étoit le plus ordinairement couchée : elle ne prit plus que ſon eau ſucrée ; enfin elle mourut le 2 Juillet, ayant conſervé ſa connoiſſance juſqu'au dernier moment.

Ayant ouvert ſon cadavre, je trouvai ſon épiploon très-diminué & amaigri, au point que ſes bandes graiſſeuſes ne paroiſſoient que comme des diſtributions des vaiſſeaux ; elles étoient couleur de ſouci ; le méſentere étoit auſſi très-maigre, ſes inteſtins étoient pleins d'air & d'un fluide, couleur de café : la véſicule du fiel étoit à demi-pleine d'une bile très-fluide, d'un jaune beaucoup moins foncé, qu'il ne l'eſt ordinairement : le pan-

créas étoit obſtrué dans toute ſon étendue, & ſon volume étoit un peu augmenté; la rate avoit le double de ſon volume, quoique ſa longueur ne fût pas augmentée; elle étoit ſquirrheuſe & d'un rouge clair dans ſon intérieur; la face interne de l'extrêmité poſtérieure qui touche au cul-de-ſac de l'eſtomac, étoit mortifiée, de la largeur d'environ deux pouces.

L'eſtomac étoit comme contus en différens endroits de ſa ſurface, ce qui formoit des eſpeces de taches d'un rouge violet, qui étoient d'autant plus foncées, qu'elles approchoient de plus près du fond de ce viſcere; celle qui touchoit à la partie gangrénée de la rate, étoit noire & ſphacélée: il ſe perça en cet endroit, ſans effort, & toute ſa grande courbure ſe déchira, comme auroit pu faire de l'amadou; il en ſortit environ une chopine d'une humeur aqueuſe, de couleur très-brune: la tunique veloutée étoit, dans les trois quarts de ſon étendue, épaiſſe de quatre à cinq lignes, & imbibée d'une humeur noire & glaireuſe qui avoit pris corps avec elle, & lui donnoit l'apparence du ſang figé; elle faiſoit du bruit ſous les doigts, comme en feroit un lobe du poumon, qu'on preſſeroit pour en exprimer l'air: l'ouverture cardiaque étoit dans ſon état naturel; mais celle du pylore étoit

obſtruée, au point de n'avoir plus que deux lignes de diametre : toutes les tuniques de cette partie ne faiſoient qu'un même corps ſquirrheux : je ne remarquai rien d'extraordinaire dans aucun des autres viſceres du bas-ventre, ni de la poitrine.

RÉFLEXIONS

Sur la Maladie noire, par M. VARNIER, *Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, de la Société Royale des Sciences, &c. à Vitry-le-François.*

L'objet de mes réflexions eſt de faire voir bien clairement qu'il n'y a que deux indications principales à remplir dans le traitement de la maladie noire : arrêter l'hémorragie qui en eſt la cauſe, & corriger la corruption cadavéreuſe qui en eſt l'effet naturel, & qui, indépendamment de l'hémorragie, peut ſuffire pour détruire le ſujet qui en eſt infecté ; l'évacuation du ſang corrompu n'eſt qu'une indication ſubſéquente, à laquelle il faut pourtant ſatisfaire le plutôt qu'il eſt poſſible, pour éviter l'affection gangréneuſe des inteſtins, & l'altération alkaline des liqueurs ; on ſeroit même obligé de ſuivre cette indication d'abord, ſi la continuation de l'hémorragie n'étoit à craindre, & s'il n'étoit pas plus preſſé de l'arrêter, que de détruire la corruption.

Quant à l'hémorragie, elle peut prendre naiſſance dans toute la longueur du canal inteſtinal, ſoit par cauſe de pléthore vraie ou fauſſe, ou de la trop grande fluidité du ſang, du relâchement du tiſſu vaſculeux, peut-être de la rupture de vaiſſeaux; le *rixis* de Boerhaave, ſoit par éroſion occaſionnée par quelque acrimonie acide ou alkaline dominante, ou par un ulcere intérieur, comme je l'ai une fois obſervé; la tranſudation du ſang, à travers le tiſſu des vaiſſeaux, eſt, ſelon moi, la cauſe la plus ordinaire, puiſque les ſeuls acides ſuffiſent pour en arrêter le cours.

S'il y a vomiſſement de ſang, il y a tout lieu de croire qu'il vient des vaiſſeaux courts & de la rate; s'il n'y a pas de vomiſſement, & qu'il n'y ait que lypothimie & déjection noire, &c. il n'eſt pas aiſé de dire quel eſt préciſément le lieu d'où part l'hémorragie: le ſang, dans certaines diſpoſitions, peut paſſer à travers le tiſſu des inteſtins, par les cauſes ci-deſſus énoncées; l'épuiſement du ſujet vient de la perte inviſible qu'il fait de ſon ſang dans la cavité du canal, & de la corruption alkaline en laquelle il dégénere, n'étant plus ſoumis aux loix de la circulation. L'obſervation de M. Vandermonde (*a*) a cela d'inſtructif, qu'elle démontre avec la der-

(*a*) Journal de Médecine, tome VI, pag. 337.

niere évidence, que le ſang de l'hémorragie du nez, dans la ſituation couchée de ſon malade, eſt deſcendu dans l'eſtomac ; ce qui a *produit un vomiſſement de ſang noir & une ſelle conſidérable, d'une puanteur exceſſive*, l'un & l'autre provenant de l'hémorragie du nez. Cette obſervation intéreſſante fait auſſi voir la vraie cauſe de notre maladie noire, & la fera toujours diſtinguer de tous les degrés de la paſſion hypocondriaque, dans quelques-uns deſquels les malades rejettent *ano* & *cato*, de la bile poiſſeuſe & noire, ce que j'ai bien diſtingué dans mon premier Mémoire.

Les acides, dans cette maladie, agiſſent, pour ainſi dire, comme topiques ; par leur uſage ſoutenu, l'hémorragie eſt bientôt arrêtée, ainſi que le progrès de la corruption ; c'eſt par toutes ces conſidérations, que je n'approuve pas les aſtringens proprement dits, non plus que les lavemens où il entre du vinaigre, à moins qu'on ne ſoit sûr que l'hémorragie ait ſa ſource dans le *rectum*. On ſatisfait très-bien à la troiſieme indication, par les minoratifs variés, ſuivant les forces du malade : la caſſe, le ſyrop violat, la manne, les follicules, &c. peuvent ſuffire, & on ne doit les admettre que quand l'hémorragie eſt arrêtée. Je crains les ſels, en cas d'éroſion, les émétiques,

à cauſe du ſpaſme & de l'exploſion qu'ils occaſionnent ; ils pourroient renouveller l'hémorragie, & achever d'épuiſer le ſujet, qui ne l'eſt déjà que trop ; je crains les purgatifs aſtringens, comme la rhubarbe, les tamarins, les mirobolans, l'ipécacuanha, le ſyrop magiſtral, &c. parce qu'ils purgent mal, & qu'ils reſſerrent après, ce que je veux éviter. Il ſuffit d'ouvrir le ventre & d'entretenir ſa liberté, pour éliminer cette corruption ſuperficielle des premieres voies : l'émétique étendu dans beaucoup d'eau, n'a ſi bien réuſſi dans le cas que rapporte M. Vandermonde, que parce que la ſource de l'hémorragie étoit à la membrane pituitaire, & non dans l'eſtomac ; pour moi, je ne l'ai jamais preſcrit, effrayé par la crainte du retour de l'hémorragie.

Si le cas eſt ſimple, primitif, ſans complication d'autres maladies, en un mot, tels que ceux que je décris dans mon mémoire, je n'approuve pas non plus la ſaignée, parce qu'elle ne remplit pas la moindre indication, parce qu'au contraire elle peut nuire, en relâchant davantage le tiſſu des membranes, en dépouillant d'autant la partie rouge du ſang, & en augmentant l'épuiſement ; il n'y auroit qu'une grande dureté de pouls qui pourroit m'y déterminer, & nullement ſa fréquence, laquelle doit augmenter dans

l'hémorragie, comme par la saignée ; car le sang étant diminué de masse, pour parcourir le même espace dans les vaisseaux, & revenir aussi souvent au cœur, gagne en vîtesse ce qu'il a perdu en quantité (*a*).

Je pourrois rapporter plusieurs exemples de sujets attaqués de ce mal, qui ont tous été guéris promptement par la méthode que je propose : je me contenterai de parler d'un seul malade.

Le 24 Juin 1760 on m'envoya chercher précipitamment pour mademoiselle Marguerite Thevenot, femme-de-chambre de madame de Vienne la jeune, qui venoit de vomir, à plusieurs reprises, un demi-pot de sang caillé, d'un rouge brun : je la trouvai abattue, pâle, ayant le pouls petit & fréquent, &c. Comme cet accident pouvoit ne pas avoir de suite, je me contentai d'abord de lui faire prendre du syrop de groseille, dans l'eau commune froide, pour boisson ordinaire ; elle vomit encore deux ou trois fois : j'eus soin d'avertir qu'on ne s'effrayât pas, lorsqu'on verroit ses selles noires & puantes, parce que c'est la suite naturelle de cette hémorragie de l'estomac ; elle passa la nuit sans dormir. Le lendemain, 25, la fréquence du pouls continuant, on me proposa la saignée, que je n'approuvai pas : revenant après-midi, je la trouvai saignée une seconde fois, sans mon ordre : l'hé-

(*a*) *V.* Halles hœmastatique.

morragie revint le soir, plus violente que la veille ; c'est ce que je craignois, & c'est la principale raison pour laquelle je ne permettois pas la saignée. J'ordonnai un gros d'essence de Rabel, sur quatre onces de syrop de groseille, pour boire dans l'eau commune froide, jusqu'à une agréable acidité, & alternativement de la limonade pour boisson, le riz dans le pot-au-feu, & de tems en tems des lavemens, qui lui faisoient rendre une quantité considérable de matieres noires, d'une odeur cadavéreuse. J'ai appris de la malade même, qu'on l'avoit saignée une deuxieme fois, le lendemain 26, à mon insçu ; aussi le vomissement de sang revint-il tout-aussi violent que la premiere fois, & auroit continué jusqu'à la mort, si on eût continué les saignées. Je n'avois ici nulle indication pour la saignée, (non plus que dans les autres, que j'ai tous guéris sans ce secours,) dans une personne délicate, vivant sobrement, où il y a moins à craindre de la pléthore, que du relâchement des solides, & de la trop grande fluidité du sang : je rapprochai l'acide : un gros d'essence de Rabel fut ajouté à deux onces de syrop de groseille : le vomissement de sang cessa tout-à-fait ; mais les douleurs de tête, les insomnies furent prodigieuses, comme l'a observé Hippocrate : la fréquence du pouls dura plusieurs jours ;

on continua deux ou trois fois par jour les lavemens qui lui tinrent le ventre libre : on me proposa l'émétique ; mais je donnai la préférence à la casse en potion, avec le syrop violat ; ensuite on lui donna les infusions de follicules, avec la manne : les minoratifs répétés l'ont enfin débarrassée de toute la corruption qu'elle portoit : on a paré aux insomnies, par les émulsions faites avec les décoctions de têtes de pavot blanc brisés : les régles sont revenues au tems auquel elles devoient revenir, preuve que rien ne supplée à cette évacuation, qui fit suspendre l'usage des minoratifs : elle les a repris deux fois depuis, à cause du défaut d'appétit : la foiblesse a continué long-tems ; enfin elle n'a repris son sommeil naturel que le 26 Juillet dernier.

Je prétends inférer de cette observation, que les saignées, loin de calmer l'hémorragie, l'ont fait revenir deux fois, en relâchant les vaisseaux, en rendant le sang plus fluide ; c'est augmenter le mal qu'on veut éviter (*a*).

Je crois aussi, comme je l'ai déjà insinué, que les tisanes où entroit l'alun, prescrites & administrées sans ma participation, ne lui convenoient pas mieux ; car quoiqu'elles soient capables d'arrêter l'hémorragie, elles

(*a*) *Voyez* les Abus de la saignée, *Appendix*, art. II, pag. 407. A Paris, chez *Vincent*.

tendent auſſi sûrement à retenir les matieres corrompues, qu'on doit évacuer doucement, d'autant mieux que les acides tempérés ſuffiſent pour les deux indications principales, comme je l'ai dit tant de fois.

Nota. Que peut-on conclure de toutes ces obſervations, & de celles que nous avons publiées ſur cette maladie juſqu'à préſent? Il paroît que les acides ont communément produit des effets ſalutaires; quelquefois cependant ils n'ont pas réuſſi. D'où peut venir cette action différente dans le même remede? Sont-ce les circonſtances, la diverſité des tempéramens, le tems ou la nature de la maladie, qui ont traverſé ou enchaîné ſes effets? Quelques réflexions ſuffiront pour fixer nos doutes ſur ce ſujet.

La maladie noire eſt un écoulement, quelquefois par haut, le plus ſouvent par bas, d'une matiere noire, ſanguinolente & putride? Quelles ſont les indications que l'on doit ſuivre. Il faut, 1° arrêter ou affoiblir la putridité; 2° procurer une iſſue à ce ſang corrompu; 3° remédier à la cauſe qui a produit l'hémorragie & qui entretient cet amas de matiere putride. Il s'agit à préſent de trouver les remedes propres à remplir le but qu'on ſe propoſe.

Comme il y a toujours putridité dans la maladie noire, que le ſang par ſon ſéjour a toujours acquis un degré plus ou moins grand

de

de putréfaction, il eſt évident que les acides ſont les meilleurs antidotes dont on puiſſe faire uſage en ce cas. Ils temperent les efforts de la fermentation putride, & s'oppoſent par-là à la déſunion totale des principes & des molécules intégrantes du ſang, & aux funeſtes effets de la corruption; ainſi nous croyons qu'on peut & qu'on doit même faire uſage des acides dans la plupart des cas de la maladie noire, d'autant plus qu'ils ont cet avantage ſur tous les autres anti-ſeptiques, qu'ils condenſent les humeurs & reſſerrent les fibres, & favoriſent par-là preſque toujours la ceſſation de l'hémorragie.

La ſeconde indication conſiſte à évacuer le ſang corrompu. Les acides ſont-ils ſuffiſans pour produire cette évacuation? Non. Il faut aider leur action, en mettant en uſage les lavemens & les légers minoratifs, comme l'eau de caſſe, la décoction de tamarins, unie au ſel d'epſom: par ce moyen, on détourne au-dehors le ſang dont on a déjà arrêté la putréfaction, & on empêche que par un ſéjour trop long il ne ſerve à faire paſſer la corruption dans la maſſe des humeurs: on craint, dit-on, en employant les purgatifs, de renouveller l'hémorragie; mais cette crainte ceſſe d'être fondée, en employant des doux purgatifs, & en ſe ſervant ſur-tout des tamarins, qui ſont eux-mêmes anti-ſeptiques. D'ailleurs lequel eſt

préférable, de laiſſer dans le corps du ſang croupi, qui ſert de foyer à la fievre, à la putréfaction & à la diſſolution des humeurs, ou de délivrer le malade de cette matiere putride, en l'expoſant à un nouvel écoulement de ſang preſque toujours noir, qui a ſéjourné dans ſes vaiſſeaux, & qui ne peut, étant retenu, que produire des accidens fâcheux ?

Le troiſieme point de vue qu'on doit ſe propoſer dans le traitement & la cure de la maladie noire, eſt de travailler à détruire les cauſes qui ont produit l'hémorragie. Nous les réduiſons à deux chefs : ou c'eſt une pléthore locale des vaiſſeaux abdominaux, ou c'eſt une diſſolution ou une tendance prochaine à la diſſolution des humeurs.

Dans l'un ou l'autre de ces cas, les aſtringens ne peuvent être que très-nuiſibles, ſoit en augmentant la pléthore & l'engorgement, ſoit en criſpant les fibres, & accélérant par ce moyen le mouvement du ſang & la diſſolution des humeurs : les aſtringens ne conviennent que dans le dernier période de la maladie, quand le ſang qui ſort n'eſt plus noir ni putride, & qu'on ne court aucun riſque de le contenir dans ſes vaiſſeaux ; encore les incraſſans unis aux acides, paroiſſent-ils en ce cas mieux indiqués que les aſtringens ; la ſaignée peut être convenable, faite avec prudence, dans le

cas de pléthore ; mais elle n'y eſt jamais curatoire, comme elle l'eſt dans les véritables hémorragies produites par l'ouverture des vaiſſeaux, qui laiſſent échapper un ſang pur & ſain : la ſaignée pouſſée trop loin dans la maladie noire, produite par obſtruction & épuiſement, augmente l'engorgement, & par conſéquent la cauſe de la maladie. Il paroît que la ſaignée convient mieux dans le cas de tendance à diſſolution, parce qu'elle calme la fougue du ſang, & affoiblit l'élaſticité des fibres ; mais dans la diſſolution préſente des humeurs elle eſt très-nuiſible, elle jette le malade dans l'épuiſement, & fait naître des engorgemens mortels.

Quand il y a pléthore ou engorgement dans les vaiſſeaux du bas-ventre, & que l'hémorragie noire n'eſt qu'une ſuite de la réſiſtance que le ſang trouve à remonter dans ſes veines, alors les acides deviennent inutiles, & les aſtringens très-préjudiciables : il faut avoir recours aux apéritifs & aux évacuans ; l'obſervation ſuivante le prouve. Nous fûmes appellés pour voir, il y a ſix mois, un mélancolique hypocondriaque, attaqué depuis huit jours de la maladie noire. Cette maladie étoit ſurvenue à la ſuite d'un chagrin & d'un ennui inſurmontable : le malade étoit ſans fievre ; il ren-

doit par la bouche & par le fondement une très-grande quantité de matiere noire & corrompue. Il avoit été ſaigné onze fois du bras, ſans aucun ſuccès: on lui avoit donné des lavemens & des purgatifs en lavage, inutilement. Nous nous trouvâmes chez le malade, en conſultation avec MM. Renard & Deſpreaux, nos confreres. Après l'avoir examiné, interrogé ſes parens & amis, nous fûmes convaincus que cet homme étoit dans le maraſme hypocondriaque, & que cette hémorragie étoit la ſuite des obſtructions qu'il avoit dans le bas-ventre, & de l'épaiſſiſſement du ſang. Le Médecin ordinaire avoit propoſé les aſtringens; on les avoit même adminiſtrés au malade, la veille de notre conſultation, & la maladie étoit toujours dans un état fâcheux. Nous opinâmes pour les apéritifs & les évacuans, & nous proposâmes les eaux de Vichy, comme réuniſſant ces deux avantages. Notre avis fut ſuivi, & le malade rendit beaucoup de ſang corrompu, & fut guéri au bout de quelque tems. Nous aurions conſeillé en même tems les acides, ſi nous euſſions regardé la putréfaction du ſang comme la cauſe de la maladie, ou ſi elle eût été aſſez grande pour faire craindre qu'elle ne fît des progrès trop rapides; mais les acides étant coagulans, nous avons

craint qu'ils n'augmentaſſent l'épaiſſiſſement des humeurs & les obſtructions, & qu'ils ne s'oppoſaſſent à la deſtruction de la cauſe du mal.

Quand la maladie noire eſt une ſuite ou une tendance à la diſſolution du ſang, comme on le voit dans le ſcorbut ou dans certaines fievres ardentes & inflammatoires, alors les acides non-ſeulement appaiſent & calment le ſymptôme, mais même agiſſent contre la cauſe de la maladie. Ils ſont ici eſſentiellement néceſſaires, quoiqu'ils ne réuſſiſſent pas toujours. En voici un exemple. Un Eſpagnol, âgé de vingt ans, eut une fievre putride intermittente. On le ſaigna; on lui fit prendre le quinquina; la fievre ne s'arrêta pas: on lui preſcrivit une potion avec de la cannelle & des cordiaux aromatiques, dans le deſſein de le faire ſuer; ce remede empyrique eut un effet tout différent de ce qu'on en attendoit. Ce jeune homme eut une fievre maligne ardente, dans laquelle le ſang lui ſortoit à la fois par les oreilles, la bouche, le nez & le fondement: ce ſang qu'il avaloit en partie, ſortoit enſuite par l'anus, & caractériſoit la maladie noire. On nous fit appeller: je trouvai le malade ſans connoiſſance, avec une fievre très-aiguë, un pouls très-dur, des ſueurs copieuſes, des évacuations putrides, un trem-

blement convulsif de tout le corps, & une hémorragie universelle, comme on le voit dans la *maladie de Siam*. Je crus apercevoir une dissolution prochaine des humeurs: j'eus recours aux saignées au pied multipliées, aux acides les plus forts, végétaux & minéraux, aux lavemens, de quatre en quatre heures, au petit lait pour boisson; & malgré tous nos soins, le malade mourut le vingt-troisieme jour de sa maladie, dans le dernier état de la dissolution, sans avoir pu préparer la moindre coction dans les humeurs, qui étoient si dissoutes que le sang même se faisoit jour à travers la peau. Malgré cet événement funeste, il n'est pas douteux que l'on peut croire raisonnablement que les acides étoient curatoires dans cette maladie, & que leur usage étoit indispensable.

Concluons de tout ceci que les acides, ainsi que tous les autres remedes de la médecine, ne sont avantageux que selon les circonstances; que c'est au Médecin à sçavoir apprécier leur effet, & à ne les jamais regarder comme spécifiques dans aucune maladie, parce qu'il n'y a point de spécifiques proprement dits; que ceux qu'on prend pour tels, échouent, quand ils sont mal appliqués, & que les remedes ordinaires deviennent spécifiques, quand on sçait les placer avec intelligence.

OBSERVATION

Sur l'uſage interne de la Ciguë, par M. LALLEMENT, Médecin à Epernay.

S'il y a de la gloire à retirer pour un ancien praticien de la découverte d'un nouveau remede, il n'y a, je crois, pas moins de déſagrément à eſſuyer pour un jeune Médecin qui voudroit à ce prix s'en acquérir. Le nom de téméraire ſera toujours la récompenſe de ſes travaux, quel qu'en ſoit le ſuccès. Le préjugé plus vieux que lui, ſçaura le réduire à ſe contenter des découvertes des autres. Il lui faut un garant dans toutes ſes entrepriſes. M. Storck a été le mien dans celle-ci.

La fille du nommé Legrand, maître Tourneur de cette ville, remplie depuis plus de cinq ans, d'obſtructions ſquirrheuſes au foie, à la rate & à toutes les glandes du méſentere, ſe confiant à quiconque lui donnoit la moindre lueur d'eſpérance de guériſon, ayant appris que mon deſſein étoit de me fixer dans ce pays, eut auſſi-tôt recours à moi.

La ſavante Diſſertation de M. Storck,

que j'avois lue depuis quelques jours dans le Journal de Juin de cette année, me fit prendre la réſolution de mettre à profit le conſeil que donne à la fin M. Vandermonde. Après avoir préparé mon malade, je lui fis prendre les pilules compoſées, à la vérité différemment; car la crainte me fit ſubſtituer à la poudre de ciguë d'autres poudres apéritives, & me fit contenter de l'extrait de feuilles fraîches de la même plante. Je doublai, en conſéquence, le poids de chaque pilule, & en fis prendre d'abord une, & augmentai peu-à-peu. Je n'ai obſervé aucun accident fâcheux; & à l'aide de quelques topiques, que je fis appliquer ſur la rate, j'eus la ſatisfaction, au bout d'un mois, de voir tous les effets que j'en attendois; & depuis ſix ſemaines, la malade jouit d'une ſanté parfaite. La fievre lente & l'ictere, compagnes fidelles de ces ſortes de maux, ont diſparu, avec les douleurs ſourdes qu'elle éprouvoit journellement.

OBSERVATIONS

Sur l'exſiccation trop prompte des véſicatoires, appliqués dans les fievres putrides-malignes-pourprées, par M. LANDEUTTE, Médecin du Roi, en ſon Hôpital militaire de Bitche, Membre du College Royal des Médecins de Nancy.

S'il eſt important de ſçavoir quels ſont les momens les plus propres pour appliquer les épiſpaſtiques, dans les différentes maladies, il n'eſt pas moins eſſentiel de connoître combien de tems on doit en entretenir la ſuppuration; leur exſiccation trop précipitée opere, pour ainſi dire, le même effet que l'éclipſe des exanthêmes, ou fait renaître des fievres tenant de celles qui ont précédé, donne lieu à des maladies inflammatoires, à des dépôts, par une ſorte de métaſtaſe, & à des enflures conſidérables des extrêmités inférieures; fomentent enfin des maladies de la peau, comme dartres, éryſipeles & gales: c'eſt ce que j'ai eu occaſion d'obſerver dans pluſieurs ſujets, au commencement du printems de cette année, notre garniſon ayant eſſuyé, depuis la fin de Mars juſqu'au 10 de Mai environ, beaucoup de fievres putrides-malignes-pourprées.

Le nommé Chatillon, de la compagnie de Saint-Paar, au bataillon de Corbeil, étoit attaqué de la maladie pour lors régnante, & dans le plus grand danger : pour surcroît de mal, les taches de pourpre, qui étoient abondantes, rentrerent ; la tête & la poitrine en furent singuliérement entrepriſes ; le malade eut les plus grands ſerremens de cœur, le pouls embarraſſé & inégal ; cet état me fit recourir aux véſicatoires, qui dégagerent les parties intéreſſées, & remirent la nature en force : à peine le malade fut-il convaleſcent, que le Chirurgien n'en croyant plus l'écoulement néceſſaire, le laiſſa ſe tarir ; la maſſe du ſang, qui n'étoit point encore ſuffiſamment épurée du levain morbifique, fut bientôt replongée dans l'agitation ; la fievre continue ſe remit ſur pied ; des redoublemens très-vifs ne tarderent pas à s'y joindre, par le trouble reporté dans les humeurs ; les jambes & les cuiſſes furent en même tems couvertes d'une prodigieuſe quantité de boutons aſſez gros, qui blanchirent & ſuppurerent vîte, notamment aux environs des emplacemens des véſicatoires ; la peau étoit, dans les intervalles de ces boutons, d'un rouge & d'un feu éryſipélateux.

Il eſt ſenſible que cet état des extrêmités inférieures fut l'effet de l'écoulement ſuſpendu des impuretés qui continuoient à ſe porter naturellement vers l'iſſue qu'on

leur avoit faite, & qu'on avoit laiſſé ſe fermer trop tôt ; comme elles avoient abordé par les vaiſſeaux lymphatiqnes du tiſſu cellulaire de la peau aux plaies formées dans ſa ſubſtance par les véſicatoires, & entretenues par les ſuppuratifs, elles refoulerent, par les mêmes voies de communication, ſur toute la ſurface des jambes & des cuiſſes.

Les vrais & principaux moyens de guériſon, dans le retour de maladie, furent de rouvrir les paſſages aux humeurs qui y avoient donné lieu : il ne fut pas difficile d'en rétablir la ſortie ; leur écoulement ramena bientôt la convaleſcence, & je le fis ſubſiſter juſqu'en ſanté.

La Grandeur, de la compagnie de Cardon, & Rit-toujours, de celle de Dugodin, au même bataillon, eurent les pieds, jambes & cuiſſes prodigieuſement & douloureuſement enflés, par l'exſiccation trop preſſée des véſicatoires ; la ſuppuration rétablie & ſoutenue encore quelque tems, diſſipa tout, décida même la convaleſcence & le parfait rétabliſſement, qui, auparavant, ne s'acheminoient que lentement.

Le nommé Saint-Etienne, auſſi de la compagnie de Dugodin, dont la maladie avoit été des plus orageuſes, & qui ne dut ſon calme qu'aux véſicatoires, conſerva, plus long-tems que de coutume, la fievre lente

ſimple, qui termine ordinairement les putrides-malignes-pourprées : j'en trouvai la cauſe dans le deſſéchement trop prompt de ſes cauteres, que je refis ſuppurer avec fruit ; ce qui mit en état & engagea la nature à ſe débarraſſer, par d'autres iſſues, des reſtes impurs qui la troubloient, je veux dire qu'elle pouſſa au dehors une de ces gales ſalutaires, qu'on ne doit point s'empreſſer de guérir.

On voit, par ces différentes obſervations, qu'il eſt des tems à remarquer, pour laiſſer les ulceres des véſicatoires ſe cicatriſer heureuſement ; qu'ils doivent l'être inſenſiblement ; qu'il eſt dangereux de le faire trop tôt, & que le moment de leur deſſéchement doit être calculé ſur la grandeur de la maladie & ſur l'abondance du levain morbifique.

LETTRE

De M. ROUX, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Bordeaux, & Bachelier de la Faculté de Paris, à M. VANDERMONDE, *Docteur-Régent de la même Faculté, & Cenſeur Royal, contenant quelques Remarques ſur un Mémoire de M.* BAUMÉ, *Maître Apothicaire, inſéré dans le Journal de Médecine.*

Vous avez inſéré, Monſieur, dans vos

Journaux des mois de Septembre & d'Octobre, un mémoire de M. Baumé, sur la cryſtalliſation des ſels neutres à baſe alkaline & calcaire, dans lequel ce Chymiſte entreprend de renverſer la doctrine de M. Rouelle, ſur les ſels à baſe alkaline, avec excès d'acide, & promet de donner un nouveau procédé, pour faire un tartre ſtibié, qui produiſe conſtamment les mêmes effets. Je me ſuis flatté que vous voudriez bien donner une place dans votre premier Journal à quelques remarques que j'ai faites ſur ce mémoire, & contribuer avec moi à étouffer dans leur ſource les erreurs qu'il contient. Diſciple de M. Rouelle, & ſon ami particulier, j'ai cru qu'il ne trouveroit par mauvais que je priſſe la défenſe de la ſaine doctrine que j'ai puiſée dans ſon école, & que je lui donnaſſe ce témoignage public de mon attachement & de ma reconnoiſſance.

Vous ſçavez, Monſieur, que M. Rouelle a entrepris un travail immenſe ſur les ſels neutres, & que perſonne n'a auſſi bien développé que lui leur nature ni leurs propriétés. Il n'a encore publié qu'une très-petite partie de ce travail, qu'il a conſignée dans trois mémoires imprimés dans les *Mém. de l'Académie Royale des Sciences*, pour les années 1744, 1745, 1754. Les deux premiers ſont deſtinés à expoſer la

théorie de la cryſtalliſation : on y trouve réuni en un corps de doctrine des matériaux qui, juſqu'à lui, avoient été épars dans les écrits des Chymiſtes ; quand il n'auroit fait que les mettre en œuvre, la chymie lui aura toujours l'obligation d'une de ſes théories les plus brillantes. J'exhorte M. Baumé à lire ces deux morceaux, & je l'aſſure que le mécaniſme de la cryſtalliſation ne lui paroîtra plus un myſtere. Il y verra pourquoi les ſels de différente nature ne ſe confondent pas, en ſe cryſtalliſant, & pourquoi ils affectent telle ou telle figure.

C'eſt dans le premier de ces deux mémoires que M. Rouelle a fait cette diſtinction ſi lumineuſe, & ſi féconde entre ſes mains, de l'eau de la cryſtalliſation & de celle de la diſſolution ; &, quoi qu'en diſe M. Baumé, l'idée qu'il en donne eſt ſi claire & ſi diſtincte, qu'il n'eſt perſonne qui, après l'avoir lu, ne ſoit très-inſtruit de leur nature ; ce que M. Baumé a cru ajouter à ce que M. Rouelle en avoit dit, n'eſt qu'une erreur, contre laquelle il eſt aiſé de prémunir tous ceux qui ſe donneront la peine de réfléchir que ce n'eſt jamais à raiſon des matieres hétérogenes, auxquelles l'eau peut être unie, qu'elle diſſout les ſels ; ainſi, à cet égard, l'eau de la diſſolution eſt auſſi pure que l'eau de la cryſtalliſation. Pour

en convaincre M. Baumé lui-même, il suffira sans doute de lui rappeller qu'il est très-possible de dissoudre du tartre vitriolé, du nitre, du sel marin, du sel ammoniac, &c. parfaitement purs, & de les cristalliser de nouveau, sans qu'il soit nécessaire de rien ajouter à l'eau pour cette opération.

Je n'ignore pas que certains sels donnent de beaucoup plus beaux cristaux, lorsque leur dissolution contient un peu d'acide ou d'alkali libre, & sans être combiné; mais ce phénomene dont il paroît que M. Baumé ignore la raison, quoiqu'elle ne soit pas difficile à découvrir, n'a pas lieu pour tous les sels; & il a eu tort de le confondre avec l'excès d'acide du nouveau tartre vitriolé, dont M. Rouelle a enrichi la chymie. L'acide surabondant a une parfaite saturation, est combiné dans ce sel, & il ne me paroît pas que M. Baumé ait apporté la moindre atteinte aux preuves que M. Rouelle en donne dans son *mémoire sur les sels neutres*, qui se trouve dans les *Mémoires de l'Académie, pour l'année* 1754. Je vais rapporter ces preuves, que je tâcherai de développer; ensuite je discuterai l'expérience de M. Baumé, & j'indiquerai la source de l'erreur qui l'a séduit.

» Le tartre vitriolé, « dit M. Rouelle, dans le mémoire cité, » formé par l'union » de l'alkali fixe, est capable de prendre un

» excès d'acide. Entre plusieurs moyens que » j'ai tentés pour m'assurer du point de » saturation de son excès d'acide, la distil- » lation est celui auquel je m'en suis tenu : » j'ai traité ensemble au feu de réverbere, » dans une retorte, quatre onces de tartre » vitriolé & deux onces de bonne huile » de vitriol ordinaire: quand on verse l'huile » de vitriol sur le tartre vitriolé réduit en » poudre, ils s'échauffent fortement, & il » s'excite un mouvement ; afin de m'assurer » si ce mouvement n'avoit pas été occa- » sionné par l'eau de la cryssallisation du » tartre vitriolé, j'ai desséché ce sel parfai- » tement ; ensuite je l'ai mêlé avec l'huile » de vitriol, & tous deux se sont échauffés » de même ; c'est donc ici une effervescence » qui est causée par l'union de l'excès d'a- » cide avec ce sel : cette distillation ne pré- » sente rien que d'ordinaire : j'ai tenu la » retorte rougie pendant une heure entiere, » lorsque les vapeurs blanches ont cessé, » pour m'assurer qu'il ne passoit plus d'acide. « Dans une expérience faite cet été, au Jardin du Roi, on l'a tenue six heures dans cet état d'embrasement, sans pouvoir faire partir cet excès d'acide, » la masse saline qui » s'est trouvée dans la retorte, a fondu.

» Ce tartre vitriolé, qui a excès d'acide... » dissous dans l'eau, cryssallise. « J'ajouterai que ses cryssaux sont tantôt semblables à

ceux du tartre vitriolé, tantôt allongés en aiguilles.

Non-seulement on peut obtenir cette espece de sel, par la voie seche, comme on le vient de voir; on peut encore combiner, par la voie humide, un excès d'acide avec l'alkali fixe; & le sel qui en résulte, soumis aux mêmes épreuves, présente les mêmes phénomenes : il en est de même du sel de Glauber, dont M. Rouelle n'a pas jugé à propos de parler dans son mémoire, parce qu'il n'avoit besoin que de donner un exemple pour fixer les idées sur ce genre de sels qu'il vouloit faire connoître.

Le sel marin & le nitre different entiérement, à cet égard, des sels vitrioliques; aussi M. Rouelle n'a-t-il eu garde de faire une regle générale d'un cas particulier; lorsque M. Baumé aura un peu plus travaillé en chymie, il se convaincra que les loix générales sont très-rares, & que la nature, non moins magnifique dans ses procédés que dans ses plans, ne s'assujettit pas toujours aux vues étroites de notre esprit. Voyons donc les phénomenes que présentent ces deux sels; leur comparaison jettera un jour nouveau sur la doctrine de l'excès d'acide, & pourra servir à la confirmer.

1° Si l'on verse de l'acide nitreux sur du nitre bien sec, ou de l'esprit de sel sur du sel marin décrépité, il ne s'excite point de

chaleur, il ne se fait aucun mouvement, preuve évidente qu'il n'y a point d'union; car toutes les combinaisons sont accompagnées de chaleur, & même quelquefois d'effervescence, & il n'y a point de chaleur ni d'effervescence sans combinaison: donc, puisqu'il s'excite de la chaleur, & qu'il se fait une effervescence, lorsqu'on verse de l'acide vitriolique sur du tartre vitriolé bien desséché, ces deux êtres se combinent ensemble.

2.° Si l'on distille ces mêlanges d'acide nitreux & de nitre, ou d'esprit de sel & de sel marin, l'acide libre, & qui n'est pas combiné, passe en entier dans le récipient; & les sels qui restent ne donnent aucune marque d'acidité: donc le tartre vitriolé qui conserve un excès d'acide, après avoir été exposé, pendant six heures, à un feu qui le met en fusion, & qui rougit la cornue, est une véritable combinaison d'un sel neutre parfait avec un excès d'acide.

3.° Si l'on verse sur la base du nitre une quantité d'acide nitreux, & sur celle du sel marin une quantité d'esprit de sel, au-delà de celle qui est nécessaire pour les mettre dans l'état de sels neutres parfaits, qu'on étende la dissolution d'une quantité suffisante d'eau, & qu'on la fasse évaporer, ces sels crystallisent sous leur forme ordinaire; & en les lavant avec un peu d'eau froide,

on leur enleve toute l'eau acide (pour parler le langage de M. Beaumé,) qui y étoit adhérente : donc, puiſque non-ſeulement le lavage, mais même les diſſolutions répétées & les cryſtalliſations ne peuvent pas enlever au nouveau tartre vitriolé ſon excès d'acide, cet excès d'acide y eſt véritablement combiné, comme M. Rouelle l'a avancé.

Examinons maintenant l'expérience de M. Beaumé : la voici telle qu'il la raporte dans la premiere partie de ſon mémoire. » Cette expérience, (celle de M. Rouelle, » que je viens de citer,) m'ayant paru ſin- » guliere ; & les phénomenes qui l'accom- » pagnent, n'étant point conformes à tout » ce que j'avois fait ſur la cryſtalliſation » des ſels, & particuliérement ſur celui-ci, » je réſolus de la répéter, quoique j'euſſe » pu m'en diſpenſer, puiſque ce ſel attirant » l'humidité de l'air, c'étoit une preuve » ſuffiſante que cet acide ſurabondant n'é- » toit pas combiné avec ce ſel ; mais comme » on ne doit jamais prononcer condamna- » tion ſur des faits, à moins qu'on n'ait » répété les expériences ſoi-même, je la » répétai, afin de n'avoir rien à me repro- » cher, parce que je penſois qu'il pourroit » bien ſe faire que cette *eſpece de calcina-* » *tion* combinât une certaine quantité d'a- » cide par ſurabondance, avec le ſel neu-

» tre, tandis que cela n'arrive pas par la » voie humide ; « (cela arrive auſſi par la voie humide, comme je l'ai dit ci-deſſus.) » J'ai ſuivi ſon procédé de point en point, » & j'ai remarqué, comme M. Rouelle, » que les cryſtaux que j'ai obtenus de la » maſſe ſaline étoient acides, parce qu'ils » avoient cryſtalliſé dans une liqueur acide, » ce qui ne me ſurprit point du tout; mais » ayant mis ce ſel égoutter ſur du papier » gris, & dans un endroit frais & humide, » l'acide qui n'étoit point combiné s'im- » biba dans le papier, qui devint fort acide; » & lorſque le ſel a été ſéché par égoutte- » ment, & non pas par évaporation, il » s'eſt trouvé être parfaitement neutre. «

Et un peu plus bas, après avoir rapporté les expériences qu'il dit avoir faites, pour unir, par la voie humide, un excès d'acide, non-ſeulement au tartre vitriolé, mais encore au nitre & au ſel marin, régénéré par l'alkali fixe du tartre, dont M. Rouelle n'a pas parlé, & dont il n'avoit garde de parler, puiſqu'il ſçavoit qu'ils ne prenoient pas cet excès d'acide, il ajoute : » D'où je con- » clus que M. Rouelle a pris pour une ſur- » abondance d'acide, dans ſon tartre vi- » triolé, la portion d'eau acide qui enve- » loppoit les cryſtaux, & qu'il aura fait ſé- » cher ſur ce ſel, d'autant plus que toutes » mes expériences démontrent que cette pré-

» tendue ſurabondance d'acide dans ces ſor-
» tes de ſels neutres, n'eſt qu'interpoſée, &
» qu'on peut l'en ſéparer, ſans rien déran-
» ger de la figure des criſtaux ; le lavage
» dans l'eau, ainſi que la diſſolution & la cryſ-
» talliſation, ne ſont pas même néceſſaires,
» quoique très-efficaces, pour ſe débarraſſer
» de cette prétendue ſurabondance d'acide. «

Ce qui ſe réduit à dire que l'excès d'acide du tartre vitriolé de M. Rouelle n'eſt pas dans un état de combinaiſon, 1° parce que ce ſel attire l'humidité de l'air ; 2° parce que ce ſel, mis dans des papiers, s'y imbibe & ſe convertit en un ſel neutre parfait. Je vais examiner ces deux propoſitions.

La premiere eſt ſi évidemment fauſſe, que je ne m'y arrêterai pas. Combien de ſels neutres, qui, quoique dans un état de neutralité parfaite, attirent cependant l'humidité de l'air, ſans parler des ſels à baſe métallique? Le ſel marin que M. Baumé ne refuſera pas ſans doute de reconnoître pour un ſel neutre, l'attire, de ſon aveu, ſi puiſſamment, qu'il eſt très-difficile de le garder ſous forme ſeche.

La ſeconde, quoique plus ſéduiſante en apparence, n'eſt pas plus exacte. L'obſervation de M. Baumé eſt vraie, ſi l'on expoſe ſur des papiers, dans un lieu frais & humide, ce tartre vitriolé ; (il en eſt de même de tout autre ſel, avec excès d'a-

cide :) les papiers s'imbibent d'une liqueur qui a un goût acide, & le sel qui reste dissous & mis à cryſtalliſer, donne d'abord un tartre vitriolé, qui eſt un ſel neutre parfait. Je ne ſuis point ſurpris que M. Baumé ait été trompé par cette apparence ; mais s'il ſe fût donné la peine d'examiner ſes papiers, il auroit vu la raiſon de ce phénomene, & il ne ſe ſeroit pas preſſé, comme il l'a fait, d'en conclure que l'excès d'acide du tartre vitriolé de M. Rouelle n'étoit qu'interpoſé entre ſes molécules, ſans y être uni. J'ai donc répété l'expérience de M. Baumé ; & même, pour aller plus vîte, j'ai changé pluſieurs fois mes papiers ; les ayant conſervés avec ſoin, j'en ai fait la leſſive ; j'ai obtenu une liqueur rouſſe, éminemment acide ; l'ayant miſe à évaporer, j'ai d'abord eu une matiere gélatineuſe, & enſuite un macma ſalin noirâtre, que j'ai deſſéché fortement, pour me débarraſſer de la matiere graſſe qui le ſaliſſoit ; je l'ai enſuite rediſſous & évaporé de nouveau ; il m'a donné un ſel concret, qui m'a préſenté tous les phénomenes d'un ſel, avec excès d'acide.

D'où je conclus, avec plus de fondement que M. Baumé, qu'à la faveur du *deliquium*, l'excès d'acide a agi ſur le papier, ce qui a ſuffi pour détruire l'union qu'il avoit contractée avec le ſel neutre ; union qui, quoi-

que légere, n'avoit pu cependant être dérangée par le lavage, ni par la cryſtalliſation ; moyens que M. Baumé reconnoît lui-même ſuffiſans pour enlever l'acide qui ne fait que baigner les cryſtaux. Ainſi, il eſt évident que ce que M. Baumé avoit regardé comme un inſtrument purement mécanique, eſt un moyen chymique, qui a opéré une véritable décompoſition ; par conſéquent il y avoit une union réelle, & une véritable combinaiſon entre l'excès d'acide & le ſel neutre, dont il a été ſéparé.

Je ne m'amuſerai point à relever ce que M. Baumé dit du borax fait avec les cryſtaux de ſoude, qu'il prétend pouvoir cryſtalliſer avec un excès de ſoude, quoique cet excès ne ſoit pas combiné, ayant oublié ſans doute ce qu'il avoit dit plus haut, que les ſels de nature différente cryſtalliſent ſéparément. Il prétend prouver ſa propoſition, parce que *ſi on ajoute au borax ainſi préparé une quantité convenable de ſel ſédatif, on le rend, par ce moyen, à l'état de neutralité parfaite:* c'eſt comme s'il diſoit que l'acide du ſel marin, qui eſt en excès dans le ſublimé corroſif, n'eſt pas uni au mercure, parce qu'on combine trois parties de nouveau mercure avec quatre parties de ſublimé corroſif, pour faire le mercure doux ; mais c'eſt trop m'arrêter à

cette premiere partie de ſon mémoire : il eſt tems de paſſer à la ſeconde, & d'examiner ſi ſon procédé, pour faire le tartre ſtibié, eſt en effet le meilleur qu'on ait propoſé juſqu'ici, & ſi l'idée qu'il donne de la nature de ce ſel eſt bien exacte.

Il n'en eſt pas, Monſieur, de cette ſeconde partie du mémoire de M. Baumé, comme de la premiere. Nous pourrions ignorer, ſans danger, qu'il y a des ſels avec excès d'acide ; mais il eſt de la plus grande importance pour la Médecine que les remedes qu'elle emprunte de la chymie, ſoient préparés d'une maniere sûre & conſtante, afin d'être aſſuré de leurs effets. Comme il n'en eſt point qui ſoit d'un uſage plus fréquent & plus étendu, que le tartre ſtibié, les Chymiſtes ont travaillé, à l'envi, à en perfectionner la combinaiſon, & à donner des procédés pour en faire un qui produiſît conſtamment les mêmes effets, lorſqu'on l'adminiſtreroit à la même doſe ; c'eſt ce qu'on a obtenu, dès qu'on a appliqué à cette eſpece de ſel les loix que la chymie donne pour les diſſolutions métalliques ; loix que M. Baumé paroît oublier dans tout le cours de ſon mémoire. Il ne paroît pas mieux inſtruit ſur les travaux des Chymiſtes qui l'ont précédé ; car ſans doute il ſe ſeroit épargné la peine de découvrir une choſe trouvée, & il ſe ſeroit convaincu que ſon procédé, outre qu'il

qu'il n'a rien de nouveau, n'eſt pas, à beaucoup près, ni le plus sûr, ni le plus exact.

Le tartre ſtibié eſt le ſel qui réſulte de la combinaiſon de l'acide du tartre, ou plutôt de la crême de tartre entiere, avec la partie réguline de l'antimoine. Il eſt évident que, pour que cette combinaiſon ſoit exacte & toujours la même, il faut que la crême de tartre ſoit chargée d'autant de parties régulines qu'elle peut en prendre; il ne s'agiſſoit donc que de trouver un moyen d'attraper ce juſte point de ſaturation; mais ſelon qu'on employoit telle ou telle préparation d'antimoine, on avoit un ſel plus ou moins émétique, à la même doſe, & combien n'en a-t-on pas employé? Enfin on s'eſt aſſuré que de toutes ces préparations, le verre d'antimoine & le ſafran des métaux, qui eſt une eſpece de verre, peu différente du verre d'antimoine ordinaire, étoient celles que la crême de tartre attaquoit le plus aiſément, & dont elle diſſolvoit une plus grande quantité. Il ne s'agiſſoit plus que de déterminer la quantité de ces ſubſtances, que la crême de tartre étoit en état de diſſoudre. Pour peu qu'on eût réfléchi à leur inſolubilité dans l'eau, il étoit aiſé d'en conclure qu'on ne couroit aucun riſque d'en employer plus que moins, puiſque ce qui ne ſeroit pas com-

biné à la crême de tartre, tomberoit au fond de la liqueur, tandis que la crême de tartre trouvant une quantité ſuffiſante de verre ou de ſafran, s'en ſouleroit en entier.

On s'apperçut bientôt, qu'en employant des quantités égales de crême de tartre, & de l'une ou de l'autre de ces préparations antimoniales, il reſtoit toujours une partie de ces dernieres qui n'étoient pas diſſoutes; de ſorte que par-là toute la crême de tartre qu'on avoit employée, étoit chargée d'autant d'antimoine qu'elle pouvoit en prendre, & que le ſel qui en réſultoit, étoit au juſte point de ſaturation, ſi recommandé par les Chymiſtes, ſelon M. Baumé. Ces proportions ont été adoptées par les meilleurs diſpenſaires. *Voyez* la Pharmacopée royale de Moïſe Charras, édition de 1676, pag. 573 de la Pharmacopée chymique; celle d'Aubsbourg, de 1690; celle de Ratisbonne, édition de 1727, qui preſcrit la cryſtalliſation, & cite le *Compendium chymicum* de Wedel, dans lequel elle a puiſé la formule qu'elle donne. *Voyez* encore la Pharmacopée de Brandebourg, édition de Breſlau, 1744; celle de Wirtemberg, de 1750; celle de Vienne, de 1751. Boecler, dans ſes notes ſur le *Cynoſura materiæ medicæ* d'Hermann, tome premier, pag. 728, &c. &c &c.

Il sembleroit que le reste du procédé étoit aisé à trouver ; cependant je ne connois point d'Auteur qui l'ait décrit avec exactitude ; ils prescrivent tous de longues ébullitions, ou des digestions inutiles ; & quoique M. Hoffmann, appliquant à ce sel une observation que les Chymistes avoient déjà faite sur des substances d'un autre genre, se fût apperçu que toutes ces ébullitions ne tendoient qu'à décomposer une partie de ce sel, à mesure qu'il se formoit ; il étoit réservé à M. Rouelle d'indiquer la marque à laquelle on pouvoit connoître l'instant où la combinaison étoit achevée, & de ramener ce procédé aux véritables loix de la Chymie. C'est lui qui, le premier, a vu l'effervescence qui a coutume de se faire dans l'instant de l'union de l'acide avec la substance métallique ; cette effervescence passée, la combinaison est faite, & toute ébullition ultérieure ne serviroit qu'à décomposer le sel qui s'est formé.

Voici ce procédé, tel que M. Rouelle le publie, depuis quinze ans, dans ses cours.

Prenez parties égales de crême de tartre & de verre d'antimoine ordinaire, réduit en poudre & passé au tamis : (il est inutile de le broyer sur le porphyre, comme M. Baumé le prescrit, la crême de tartre l'attaque parfaitement bien sans cela ;) mettez votre crême de tartre dans huit fois

ſon poids d'eau bouillante, quantité qui ne ſuffit pas pour diſſoudre la crême de tartre ; mais comme elle acquiert une plus grande ſolubilité, à meſure qu'elle ſe combine avec l'antimoine, on s'épargne par-là les longues évaporations, qu'on ſeroit obligé d'employer enſuite pour faire cryſtalliſer le ſel qui réſulte de cette combinaiſon. Après avoir fait prendre deux ou trois bouillons à votre crême de tartre, ajoutez-y le verre d'antimoine, il ſe fera preſqu'auſſi-tôt une effervescence ; dès qu'elle ſera finie, retirez le vaiſſeau du feu, & filtrez la liqueur ; le procédé eſt achevé en moins d'un quart-d'heure : on trouvera au fond du vaiſſeau le verre qui n'a pas été diſſous ; & il reſtera ſur le filtre un ſoufre doré, que Glauber, premier Auteur de cette combinaiſon, avoit obſervé, avant M. Baumé.

Faites évaporer la diſſolution juſqu'à pellicule, & portez-la dans un lieu frais ; vous obtiendrez un ſel neutre parfaitement ſaturé, qui cryſtalliſe d'abord en petites aiguilles, qui ſe grouppent, en forme de houppes, & enſuite en tétraëdre, ou en pentaëdre : en pourſuivant les cryſtalliſations, on trouve à la fin un peu d'eau-mere qui ne cryſtalliſe plus, & qui étant deſſéchée, attire l'humidité de l'air ; tandis que les cryſtaux de tartre ſtibié tombent en efflorescence ; ces premieres cryſtalliſations ſont

ordinairement salies par un peu de ce soufre doré, dont j'ai parlé plus haut ; ce qui engage M. Rouelle à les faire dissoudre & cryſtalliſer de nouveau : enſuite il les laiſſe tomber en efflorescence, & les met en poudre, pour les garder pour l'uſage : ce tartre émétique fait conſtamment vomir, à la doſe d'un demi-grain ou d'un grain ; & la plus forte doſe qu'on en puiſſe donner, ne paſſe pas quatre grains.

Quoique j'euſſe vu faire ce procédé une infinité de fois, voulant cependant en obſerver plus exactement les phénomenes, avant de les décrire, j'ai prié M. Rouelle de me permettre de le faire répéter dans ſon laboratoire, ce qu'il a bien voulu m'accorder. Nous avons employé deux livres de crême de tartre & autant de verre d'antimoine ; il eſt reſté dans la baſſine d'argent, où la diſſolution avoit été faite, ſix onces de verre qui n'avoit point été diſſous : le ſoufre doré que nous avons trouvé ſur le filtre, peſoit deux onces & demie, d'où il réſulte que deux livres de crême de tartre ont diſſous vingt-trois onces & demie de verre d'antimoine, c'eſt-à-dire, que quatre parties de crême de tartre prennent preſque trois parties de ce verre : l'eau-mere qui eſt reſtée, après avoir bien ſuivi toutes les cryſtalliſations, n'a pas excédé ſix onces. J'ai obſervé, en voyant faire cette opé-

ration, que la diſſolution du verre d'antimoine, par la crême de tartre, étoit verte ; phénomene dont je ſuis étonné que M. Baumé n'ait pas fait mention.

J'ai ſaiſi cette même occaſion pour répéter le procédé que M. Baumé propoſe dans la ſeconde partie de ſon mémoire ; & comme les expériences faites en petit ſont preſque toujours défectueuſes, j'ai pris huit onces de crême de tartre, & deux onces & demie de verre d'antimoine : la diſſolution faite, comme il le preſcrit, à cela près que je n'ai pas ſenti l'odeur de foie de ſoufre, dont il parle, & la liqueur filtrée, évaporée & miſe à cryſtalliſer, j'ai eu d'abord une aſſez grande quantité de crême de tartre pure : dans une ſeconde cryſtalliſation, j'ai eu des cryſtaux de véritable tartre ſtibié, dont les uns étoient en aiguilles grouppées en forme de houppes ou de roſes, comme il plaira à M. Baumé de les appeller, & les autres, des tétraëdres & des pentaëdres : les uns & les autres ſont tombés en efflorescence ; les cryſtalliſations bien ſuivies, il eſt reſté deux gros d'eau-mere qui n'a plus voulu cryſtalliſer.

Il nous ſera aiſé maintenant de juger des aſſertions de M. Baumé, & d'apprécier la valeur de ſon travail. Je ne releverai point, Monſieur, le ton d'aſſurance avec lequel il annonce la nouveauté & la ſupériorité de ſon

procédé. Cela prouve que M. Baumé ne connoît pas encore tout ce qui a été fait en chymie. Je m'attacherai seulement à faire voir qu'il est faux que le sel cristallisé qu'on obtient, en évaporant la dissolution du verre d'antimoine dans la crême de tartre, ne soit que cette crême de tartre, baignée par la liqueur qui tient le véritable tartre stibié en dissolution, & que ce tartre stibié soit un sel déliquescent. Quoique cela soit déjà démontré par l'exposition que j'ai faite du procédé de M. Rouelle, & même par le sien, je vais ajouter encore quelques réflexions qui ne laisseront aucun doute sur cette matiere.

1° La crême de tartre est une espece de sel presqu'insoluble, qui, selon Zimmerman, demande 96 parties d'eau, pour le tenir en dissolution. Les cristaux que M. Baumé refuse de reconnoître pour un véritable tartre stibié, en demandent à peine 24, selon le même Auteur. D'où vient ce nouveau degré de solubilité, que la crême de tartre a acquis dans cette opération? Est-ce d'une dissolution saline étrangere, qui n'a contracté aucune union avec elle? Je n'imagine pas que M. Baumé se flate de le persuader à aucun Chymiste. Il faut donc qu'il convienne que c'est la portion d'antimoine qui s'est combinée à cette crême de tartre, qui lui a donné cette nouvelle propriété,

& par conſéquent, que ces cryſtaux ſont le véritable tartre antimonié.

2° La crême de tartre cryſtalliſe en parallélépipedes, ou prend des figures parallélogrammatiques ; les nouveaux cryſtaux ſont en aiguilles grouppées en maniere de houppes, ou en tétraëdres & en pentaëdres. D'où vient ce changement de figure? Eſt-ce encore d'une eau de diſſolution?

3° Si ſur une diſſolution de ces cryſtaux on verſe un acide qui ait plus de rapport avec l'antimoine, que la crême de tartre, cette crême tombe au fond de la liqueur, ſous ſa forme naturelle. Comment cela pourroit-il arriver, ſi cette ſubſtance ſaline n'avoit éprouvé aucune combinaiſon?

4° Ces cryſtaux tombent en efflorescence, c'eſt-à dire, que l'air leur enleve l'eau de leur cryſtalliſation. Où M. Baumé a-t-il vu que la crême de tartre eût cette propriété? Dira-t-il qu'elle la doit à la diſſolution d'un ſel déliqueſcent? Je ne le crois pas capable d'avancer un tel paradoxe: donc ces cryſtaux ſont de véritables cryſtaux de tartre ſtibié: donc le tartre ſtibié cryſtalliſe: donc ce n'eſt point un ſel déliqueſcent; donc c'eſt inutilement que M. Baumé laiſſe dans ſon tartre ſtibié, une portion de crême de tartre, qui n'eſt pas ſaturée, puiſqu'elle n'eſt pas néceſſaire pour empêcher le *deliquium* d'un ſel qui n'y tombe

pas, & qui, au contraire, tombe en efflo-reſcence. Il y a plus, cette crême de tartre n'eſt pas même néceſſaire pour remédier au *deliquium* de l'eau-mere, qu'on laiſſe dans ce ſel, lorſqu'au lieu de le faire cryſtalliſer, on préfere de le deſſécher; les cryſtaux du tartre ſtibié ſont ſuffiſans pour cela; ils y ſont même plus propres, puiſqu'ils tombent en efflorescence.

Il réſulte de tout ce que nous venons de dire, qu'il y a de l'imprudence de la part de M. Baumé, d'avancer qu'on pouvoit prendre impunément des onces de cryſtaux en aiguilles; ſon tort eſt d'autant plus grand, qu'il n'a pas imaginé de faire la moindre expérience, pour s'aſſurer de la vérité de cette aſſertion; s'il l'eût fait, il auroit appris que ces cryſtaux ſont un émétique auſſi sûr & auſſi efficace, qu'aucun de ceux que la médecine emploie. Il en réſulte encore, que c'eſt à tort que M. Baumé a nié l'obſervation de M. Hoffmann, ſur la décompoſition du tartre ſtibié, par de trop longues ébullitions, & qu'il a conclu de ce qu'on obtenoit moins de cryſtaux, après ces longues ébullitions, qu'il s'étoit formé une plus grande quantité de tartre ſtibié. Il en réſulte enfin que le procédé de M. Baumé n'eſt pas le plus exact des procédés connus, ni le plus sûr qu'on puiſſe employer, pour

faire cette combinaiſon importante, puiſque, de ſon aveu, la plus grande partie de la crême de tartre qu'il emploie n'eſt pas ſaturée ; mais il eſt faux qu'elle puiſſe prendre ſon poids égal de verre d'antimoine ; quoiqu'il ſoit avantageux de préférer ces doſes, afin d'être sûr du point de la ſaturation, l'excédent du verre d'antimoine tombant néceſſairement au fond de la liqueur, par ſon poids, & ne pouvant contracter aucune union avec l'eau, à moins qu'il ne ſoit diſſous par la crême de tartre.

Je ne dirai cependant point avec M. Baumé, que ce *verre peut avoir été altéré par l'addition du verre ordinaire & tendre*, parce que je ſçais que le verre, même le plus tendre, s'il n'eſt pas métallique, eſt moins fuſible que le verre d'antimoine, & que d'ailleurs étant plus coûteux, ceux qui feroient cette tromperie, la feroient à leurs dépens. C'eſt avec auſſi peu de fondement, qu'il avance que le régule d'antimoine eſt inſoluble dans la crême de tartre ; car, ſans parler des gobelets de régule, qui communiquent leur éméticité au vin qu'on laiſſe infuſer dedans, ce régule réduit en poudre bien fine, & encore mieux, ſa chaux griſe & ſes fleurs blanches, qu'on appelle neige d'antimoine, ſont attaquées par ce menſtrue, qui les diſſout plus ou moins rapide-

ment, ou en plus grande ou moindre quantité, ſelon que leur aggrégation eſt plus ou moins rompue.

Je finirai, Monſieur, ces remarques, en exhortant M. Baumé à renoncer au genre d'écrire qu'il a entrepris. La chymie eſt un champ vaſte qui lui offre bien des objets nouveaux; l'affectation avec laquelle il cherche à remanier tout ce qui a fait l'objet des travaux de M. Rouelle, ne le mettra jamais à côté de cet illuſtre Chymiſte; ou du moins s'il parvient un jour à l'égaler, ce ne ſera qu'après un grand nombre d'années d'étude & de travail; ſur-tout, il fera ſagement, avant de publier ſes découvertes, de s'inſtruire auparavant, ſi elles n'exiſtent pas déjà dans les écrits des Chymiſtes. Par exemple, il n'auroit pas donné, comme nouvelle, la manipulation qu'il propoſe pour l'æther, dans le mémoire qui vient d'être inſéré dans le tome troiſieme des *Mémoires* de mathématique & de phyſique, préſentés à l'Académie. Ce procédé que j'ai vu exécuter en 1754, dans le laboratoire de M. Rouelle, ſe trouve décrit dans le ſixieme volume de l'Encyclopédie, publié en 1756. M. Venelle, diſciple de M. Rouelle, qui le rapporte, l'attribue à M. Hellot. Je ſuis étonné que cet Académicien n'ait pas réclamé contre les prétentions de M. Baumé, lorſqu'il lut ſon

mémoire à l'Académie, en Juin 1755; ce qui pourroit faire soupçonner que M. Venelle le lui a peut-être attribué sans fondement. Quoi qu'il en soit, M. Baumé n'en est pas l'Auteur. M. Rouelle le réclame, non comme une de ses inventions, mais comme une des manipulations perdues dans les livres, où peu de gens vont les chercher.

Je dois encore, Monsieur, prévenir le public, qu'il est vrai que M. Baumé a lu son Mémoire à l'Académie; mais les Commissaires qu'elle avoit nommés pour l'examiner, n'en ont porté aucun jugement.

OBSERVATION

TRÈS-INTÉRESSANTE

D'une Taille faite avec le lithotome caché, par M. CHASTANET, Correspondant de l'Académie royale de Chirurgie, Chirurgien-Aide-Major des Hôpitaux militaires, & Maître en Chirurgie à Lille en Flandre.

Je fus demandé le 30 du mois d'Août 1759, pour voir le nommé Louis-Alexandre Baillé, âgé de treize ans, fils de Séverin, Blanchisseur de linge, au Cul-de-sac, à Lille. Cet enfant souffroit, depuis sa nais-

ſance, d'une difficulté d'uriner, & d'une douleur plus ou moins forte dans la région de la veſſie. Les parens conſulterent d'abord les perſonnes de l'art, qui traiterent cette maladie de chaleur, d'âcreté d'urine, & qui, en conſéquence, ordonnerent les remedes uſités en pareil cas ; mais loin de procurer le plus léger ſoulagement, ils ne firent qu'irriter le mal. Le pere mécontent de leur peu d'efficacité, abandonna le tout à la nature, & ne s'en trouva, pendant pluſieurs années, que mieux : le malade ſupportoit ſon état avec courage & patience ; il ſe familiariſa même ſi bien avec ſes maux, qu'à peine l'entendoit-on ſe plaindre ; cependant il ſurvint de l'inſomnie, des coliques, de la fievre, des douleurs plus aiguës, qui dérangerent un peu ſa conſtance ; mais tout cela ſe calma par l'uſage de quelques boiſſons adouciſſantes. Vers l'âge de dix ans, les douleurs de néphrétique ſe réveillerent avec violence. Il en eſſuya, dans l'eſpace de ſix mois, pluſieurs accès : un point douloureux dans la région du rein gauche, & qui s'y fixa invariablement, n'a ceſſé de tourmenter le malade, que quelque-tems après l'opération ; enfin ce côté s'engorgea & devint œdémateux ; il étoit ſi ſenſible au toucher, que la moindre preſſion inégale le faiſoit beaucoup ſouffrir ; auſſi étoit-il obligé, pour ſe ſoulager, de

porter un bandage de corps. Il étoit, outre cela, rachitique, & l'incontinence d'urine avoit commencé avec ſon exiſtence: des friſſons irréguliers, accompagnés de fievre plus ou moins forte, mirent bientôt le comble à tant de maux; un deſſéchement général en fut la ſuite. Telle étoit la ſituation où je trouvai le malheureux Baillé, ſituation extrême & preſque déſeſpérée.

Les ſymptômes que je viens de détailler, m'ayant fait ſoupçonner la pierre, je propoſai de ſonder la veſſie; la ſonde me confirma dans l'idée où j'étois de l'exiſtence d'une ou de pluſieurs pierres. Après cette découverte, il paroiſſoit que Baillé étoit ſans reſſources: quel moyen en effet de haſarder l'opération, dans l'état d'épuiſement où ſes longues ſouffrances l'avoient réduit? D'ailleurs la douleur de la région du rein gauche me paroiſſoit un puiſſant obſtacle. Je ſoupçonnois, avec vraiſemblance, que vu la tenſion œdémateuſe de cette région, & la douleur profonde qui s'y faiſoit remarquer, il pouvoit s'y trouver abſcès; la purulence des urines ne me permettoit même pas d'en douter. Tant d'obſtacles auroient pu me rebuter, ſi une conſultation faite à ce ſujet n'eût propoſé l'opération, ſeule & unique reſſource à tant de maux.

Je mis pendant quelque tems mon ma-

lade à l'usage d'une tisane émolliente, à deux lavemens chaque jour, & à des nourritures douces & succulentes : ce régime préparatoire à l'opération déjà décidée dans la consultation, émoussa les douleurs, & procura quelques bonnes nuits ; mais, les huit derniers jours, les accès le reprirent avec tant de violence, que je ne songeai plus qu'à l'opérer, ce qui fut exécuté, le 22 Septembre 1759, en présence & de l'avis de MM. Desmilleville Médecin à Lille ; Plancque, Chirurgien-Major des Hôpitaux militaires ; Vinchant le jeune, & de Block, Chirurgiens de la même ville ; Saint-Paul, Chirurgien-Major des Hôpitaux militaires à Ostende.

Le malade situé horizontalement, & le lithotome ouvert au neuvieme degré, je tirai deux pierres murales, du poids de trois dragmes : l'opération fut prompte ; point de tiraillement ni la moindre hémorragie, si souvent l'écueil des autres méthodes ; & Baillé, pansé & couché, n'éprouva qu'un sommeil doux & paisible : délivré de la cause de ses maux, il le fut de toute espece d'accidens : les urines commencerent à passer par les voies naturelles le sixieme jour, & la cicatrice étoit sur le point de se faire, lorsqu'il parut de la fievre ; la douleur du rein se réveilla avec force ; cependant une grande quantité de pus extrêmement fétide

s'écoula par la plaie, il en passa aussi beaucoup avec les urines ; si cette évacuation fit disparoître la douleur & la fievre, je ne fus pas pour cela exempt d'inquiétudes sur le sort de mon taillé : mes craintes sur l'abscès du rein étoient vérifiées ; tout ce qui venoit de se passer ne me laissoit presque plus lieu d'en douter : heureusement pour le malade, l'opération n'avoit point été laborieuse ; & je n'avois à craindre aucun principe d'inflammation, suite ordinaire & inévitable des dilatations forcées, des déchiremens, &c. Le lithotome avoit ouvert aux deux pierres une issue par laquelle elles étoient sorties sans peine, sans violence, & par conséquent, sans irritations : cela me rassuroit ; mais il falloit rappeller au-dehors, les matieres putrides & croupissantes dans le rein ; leur séjour eût causé infailliblement le reflux & la perte de mon malade ; mes ennemis n'auroient pas manqué de l'attribuer à l'opération, & d'en rendre le lithotome responsable ; injustice criante, dont ils se sont rendus coupables tant de fois, & dont je venois tout récemment d'éprouver la noirceur (*a*). Je mis donc en usage

(*a*) Au sujet d'un nommé de Wrée, âgé de vingt-deux ans, à qui je tirai deux pierres. L'opération fut faite en présence de plusieurs habiles Chirurgiens. Il n'y eut ni hémorragie ni accidens dépendans de l'opération ; mais la fievre qui

les seuls moyens qui me parurent convenir : je m'appliquai à laver la vessie par d'abondantes décoctions émollientes, tandis que d'un autre côté, j'entretenois la souplesse

se déclara dès le premier jour, porta sur la poitrine & au cerveau, & le malade mourut à la fin du troisieme jour. L'ouverture du cadavre que je fis en présence de trois Maîtres en Chirurgie & de M. Plancque, qui avoient assisté à l'opération, me justifia pleinement. La cause de la mort de ce pierreux résidoit dans les reins, que nous trouvâmes celluleux; leur substance absolument fondue, ne présentoit plus que plusieurs petites vessies adossées ensemble, & remplies d'un pus fétide : les ureteres étoient gros, compactes & remplis de la même matiere. Nous jugeâmes, avec fondement, qu'il s'étoit fait un reflux de cette matiere corrompue, qui avoit causé la morr à de Wrée. J'ai entre les mains le Procès-verbal d'ouverture, que j'offre de produire : cependant mon taillé étoit mort ; le cas étoit nouveau : on l'attendoit depuis long-tems, aussi fut-il reçu avec tant d'empressement, que, sans se donner la peine d'approfondir la vérité, on le répandit, en ajoutant méchamment que l'hémorragie avoit fait périr de Wrée. On fit plus, on en écrivit à l'Académie royale de Chirurgie, à qui l'on manda que de cinq pierreux taillés à Lille, quatre étoient morts promptement d'hémorragie ; que le Magistrat, sur l'avis du College de médecine, avoit rendu une Ordonnance qui défendoit aux Chirurgiens d'employer à l'avenir le lithotome caché, sous peine de punition, &c. Cette calomnie étoit trop facile à détruire, pour produire le succès qu'on s'en étoit promis ; ou peut-être s'étoit-on flaté qu'on la croiroit, sans autres preuves. On fut trompé : l'Académie chargea M. Andouillé, aujourd'hui premier Chirurgien du Roi, en survivance, d'écrire à M. Plancque, pour

de la région malade, par des embrocations d'huiles émollientes, & l'application de flanelles trempées dans des liqueurs appropriées; cela me réussit au mieux: il passa,

savoir la vérité du fait. La réponse de M. Planque détruisit pleinement ces imputations odieuses, & imposa silence aux calomniateurs.

Je saisis cette occasion pour faire part au public d'une observation d'anatomie fort curieuse. La vessie de Wrée avoit six pouces de longueur, elle étoit étroite dans toute son étendue, assez semblable à l'intestin colon: elle étoit partagée en deux cavités; l'une inférieure, dont le col de cet organe, très-dilaté, faisoit presque la totalité; l'autre, supérieure, comprenant tout son fond supérieur, la plus grande partie de son corps, & par conséquent beaucoup plus étendue: ces deux cavités étoient séparées par une cloison charnue, fort épaisse, dont le milieu étoit percé par un trou, à-peu-près de la grandeur & de la figure du pylore, qui faisoit la communication des deux cavités. Il suit de cette observation une idée bien avantageuse au lithotome caché: la cavité inférieure de cette vessie, où se trouvoient les deux pierres, n'avoit que peu d'étendue; à peine eût-elle pu contenir un œuf de poule: malgré cela, l'instrument ouvert au onzieme degré d'écartement, avoit été porté dans cette petite poche, sans qu'il fût question de la moindre moucheture ni excoriation, ce qui confirme parfaitement la façon dont le lithotome caché agit dans la vessie, si petite qu'elle puisse se rencontrer; car, dans ce cas même, tout l'affaissement du fond supérieur postérieur est soutenu par la gaîne de l'instrument, tandis que la lame, en se retirant, fuit & évite les parties qui pourroient se présenter devant elle, n'incisant dans sa retraite, que celles qui lui résistent, & qu'il faut nécessairement couper, telles que la prostate, le col de la vessie, &c.

dans l'eſpace de quinze jours, par les urines & par la plaie, une grande quantité de pus, la douleur & l'enflure du côté diſparurent. Je mis alors mon malade à l'uſage des pilules de ſavon, mêlangées d'un peu de térébenthine de Chio : je lui fis donner des alimens doux, tirés, en plus grande partie, de la claſſe des farineux ; des boiſſons émollientes & légerement vulnéraires. Je me flattois du ſuccès de mon opération : je comptois même la guériſon prochaine ; mais j'ignorois le mauvais régime de mon taillé. La garde qui en avoit ſoin, lui donnoit, malgré les ordres les plus précis & les plus réitérés, des alimens bien différens de ceux qui entroient dans mes vues ; pluſieurs indigeſtions me donnerent lieu de la ſoupçonner ; la fievre ſe mit de la partie ; des coliques, des ſelles fréquentes, accompagnées de téneſmes & de nauſées, s'y joignirent. La garde diſparut, & le malade m'avoua tout ce qui s'étoit paſſé. Je remédiai à ce nouveau contre-tems, par des minoratifs légers ; ce ne fut cependant qu'avec peine que je parvins à rétablir le calme ; la fievre, de continue qu'elle étoit, ſe changea en tierce : je m'en rendis maître par le ſecours du quinquina, qui, aidé d'un régime convenable, opéra l'effet le plus prompt ; tout enfin rentra dans l'ordre, & la guériſon fut parfaite au bout de trois mois. Il

y en a ſept que le malade eſt guéri, & qu'il jouit de la meilleure ſanté du monde.

Nous Médecin, Chirurgien-Major des Hôpitaux militaires, & Maîtres en Chirurgie de la ville de Lille, ſouſſignés, certifions que, cejourd'hui 13 Juillet 1760, nous avons viſité le nommé Louis-Alexandre Baillé, *que nous avons trouvé bien portant & parfaitement guéri: Déclarons que tout ce qui eſt rapporté dans l'obſervation ci-deſſus, eſt conforme à la plus exacte vérité. En foi de quoi nous avons ſigné.*

Fait à Lille ces jour mois & an ci-deſſus.

DESMILLEVILLE, *Méd.* DEBLOCK.
J. F. VINCHANT. PLANCQUE, *Chirurg. Maj.*

SUITE

Des petites-Véroles confluentes, anomales & épidémiques, obſervées à Taraſcon en Provence, par M. MOUBLET, Bachelier de la Faculté de médecine de Paris, & Médecin de l'Univerſité de Montpellier.

(48.) Quoique la diverſité des ſymptômes n'admette point une différence dans la cauſe, elle exige ſouvent des remedes particuliers; & quelquefois, pour ſaiſir les indications qu'ils préſentent, il ne faut pas ſuivre un traitement trop méthodique. Il eſt d'autant plus néceſſaire de favoriſer l'éruption, quand la matiere eſt encore errante dans la circulation, que lorſqu'un dépôt ſe forme ou qu'une métaſtaſe arrive, ils peuvent faire avorter la petite-vérole, (44.)

(49.) Le ſang, en coulant des veines, étoit fort écumeux; expoſé à l'air, ſa partie gélatineuſe ſe ramaſſoit en une coënne épaiſſe d'une conſiſtance ferme, d'une ſubſtance ſerrée, d'une couleur rouge foncée; elle nageoit dans une ſéroſité jaunâtre, & faiſoit le champignon. M. Mead a obſervé que la petite-vérole eſt communément mauvaiſe à ceux à qui il arrive des ſyncopes & des défaillances dans les ſai-

gnées. Je n'ai point reconnu cet accident assez fréquent pour devoir le rapporter au caractere de la maladie, plutôt qu'à la constitution du malade.

(50.) Sennert & Morton défendent de saigner, après le quatrieme jour, sans doute, conséquemment à la méthode des anciens, dans les maladies épidémiques & pétéchiales : *Medici quasi certâ lege ultrâ quartum diem venam non secabant.* (Gal. *Comm. in epid. l. III. sect. 2, 8.*) On amena à l'Hôpital un jeune homme de vingt ans, auquel on n'avoit administré aucun remede le second jour de l'éruption : elle étoit foible & lente ; la fievre cependant étoit considérable, & les pulsations de l'artere fort animées ; la langue étoit chargée d'une croûte blanche & épaisse : il lui revenoit souvent des raports aigres & nidoreux : on distinguoit les signes rassemblés d'inflammation & de putridité. Il fut saigné & évacué abondamment, sans que j'aie reconnu que cette pratique ait nui à l'éruption, ni au cours de la maladie.

(51.) Quelques Auteurs augurent très-mal de celles dont la sortie ne s'acheve point dans trois ou quatre jours ; d'autres pensent que les plus fâcheuses sont celles dont l'éruption se manifeste d'une maniere orageuse. J'ai observé néanmoins, toutes choses égales, que les éruptions précipitées

ſont moins dangereuſes que celles qui traînent, & qui ſont ſi tardives à s'accomplir (12,) pourvu qu'elles ſe faſſent tout de ſuite, & que la nature ait aſſez de force pour ſoutenir la marche progreſſive de la maladie.

(52.) Car celles qui ſe font dans des tems différens & interrompus, où l'éruption ſemble finie par la multitude des boutons qui ont paru, & où, après quelques jours d'intervalle, des nouveaux grains ſuccedent aux premiers, ſont preſque toujours mortelles (17 :) *Nova puſtularum expullulatio magnam humorum abundantiam indicat.* (Freind, *Hiſt. de conſil. var.*) Elles prouvent encore que la matiere a croupi dans le ſang, que ſa dépuration eſt imparfaite, & que les forces de la circulation ſont trop foibles pour la pouſſer au-dehors.

(53.) Quand, après l'éruption faite, ſuccédoient la rémiſſion des ſymptômes, la liberté des fonctions; quand les boutons s'élevoient, que leur circonférence étoit rebondie, & que l'humeur donnoit des ſignes de coction, les malades revenoient inſenſiblement en mieux (9;) les taches exanthémateuſes, rouges & brunes, n'ont pas été mauvaiſes; mais l'exiſtence des fâcheux ſymptômes ſupérieurement énoncés (9,) le pouls dur & fréquent, les forces abat-

tues, les taches noires & pourprées, la dépreſſion des boutons (11, 15,) étoient des ſignes funeſtes.

(54.) Les changemens heureux pour obvier à la dépreſſion & à la rentrée des puſtules, étoient le ventre libre, une diarrhée critique & abondante, ou une ſalivation qui les remplaçoit, comme l'a ſouvent obſervé Sydenham: *In malè moratis morbis qualeſcumque excretiones juvant.* (Ballon, *lib. de Febr. epid. pag. 176.*) Les enfans, au lieu d'une bonne ſalivation, n'avoient ordinairement que des phlegmes au goſier, qu'ils avoient peine de rejetter, (13.)

(55.) Lorſque la face n'étoit point enflée le ſixieme jour de l'éruption, que les boutons étoient applatis, enfoncés, marqués d'un point noir, (11,) on pouvoit preſcrire d'après Riviere, l'eau thériacale, la poudre de vipere, les cordiaux les plus actifs, que Morton recommande ſi fort, dont j'ai retiré peu de ſuccès. J'ai vu un enfant de dix ans, dont les boutons déprimés faiſoient le godet, & portoient une tache noire ſur le milieu, ſuivis de tous les ſymptômes effrayans de la plus grande malignité, (15, 16, 18,) qu'on ne put contraindre à boire d'autre liquide que du vin, qui hâta la diſſolution & la corruption gangréneuſe du ſang.

(56.) Pluſieurs Médecins penſent que le

le gonflement extrême de la face & de la tête, le clignotement des yeux, menacent de l'engorgement du cerveau, auſſi le délire ſuivoit ſouvent de près (18) : la tenſion des muſcles, de l'œſophage & du larinx, & la tuméfaction des parties voiſines, produiſent la toux, la difficulté de l'expectoration, de la déglutition, & les embarras qui ſe forment dans la poitrine ; mais quand la bouche, le voile du palais ſont couverts de boutons, & que les malades ſe plaignent de déchiremens, de douleurs internes, d'anxiétés ſpaſtiques, on peut préſumer qu'ils ſe propagent intérieurement, & attaquent principalement les viſceres membraneux (11), dont la léſion ſe manifeſte par les ſymptômes qui leur ſont propres. *Vid.* Cla. Jurin. *Hiſt. variol.*

(57.) La chaleur âcre, mordicante & putreſcible, les démangeaiſons inſupportables, la ſoif inextinguible (18), dont les malades étoient moleſtés, ne pouvoient être tempérées par une boiſſon abondante, par des déjections bilieuſes, poracées & fétides, ni par le laudanum, dont Sydenham faiſoit un ſi grand uſage.

(58.) Le délire & le râlement, pour l'ordinaire, mortels en ce tems (19), ſont les marques d'une inflammation gangréneuſe dans le cerveau & la poitrine : les pieds œdémateux, le ventre bouffe & mé-

téorisé préſageoient une mort prochaine.

(59.) Il eſt arrivé à pluſieurs de ceux qui ont été conſtipés pendant l'éruption, d'eſſuyer, ſur la fin de la ſuppuration, des dévoiemens colliquatifs (18.) La couleur noire du corps, l'haleine putreſcente, l'odeur infecte, le ſang qui ſe faiſoit jour par les narines, les vers dont étoient entremêlées les déjections, montroient le degré de la diſſolution putride du ſang: *Variolæ maligniores frequenter vermes habent junctos.* (Ethmull. *Art. VIII, pag.* 227.)

(60.) J'ai remarqué que la gangrene extérieure, ſuivie de l'abattement, de la foibleſſe du corps, de la concentration du pouls, étoient le produit de la putréfaction intérieure des humeurs & des viſceres engorgés.

(61.) Les fibres tomboient dans une atonie, une inſenſibilité extrême: le râlement étoit court; les malades s'éteignoient vîte & mouroient comme ſuffoqués (19): *Quiſquis huic morbo ſuccumbit ferè tanquam ex anginâ præfocatus moritur.* (Lomn. *Obſ. med. libr. II, pag.* 263.) Le corps étoit bouffi, noirciſſoit, & ſe putréfioit entiérement après la mort.

(62.) Cet aſſemblage effrayant d'un ſi grand nombre de phénomenes extraordinaires & mortels, indépendans de la cauſe variolique, effet d'une malignité inſigne,

qui ne ſe manifeſte que dans les maladies épidémiques, a fait penſer à pluſieurs Auteurs, que la petite-vérole conſidérée ſeule, eſt une évacuation bénigne, & une criſe heureuſe que la nature ſuſcite ſans trouble, & qu'elle termine toujours ſans péril; ainſi les accidens terribles dont elle eſt ſouvent accompagnée, ne doivent être imputés qu'à la maladie étrangere, qui la convertit en ſa propre nature.

(63.) Cette idée peut être peu lumineuſe & peu ſatisfaiſante dans la théorie; mais elle eſt très-utile & très-importante dans la pratique: elle nous ſuggere de diſtinguer les effets de la petite-vérole, d'avec ceux que produit la maladie avec laquelle elle eſt compliquée, & de ne la regarder que comme maladie conjointe, ou comme ſymptôme de celle qui domine: *Variolæ enim ſunt tantùm ſymptomata febris continuæ, nunc benignæ, nunc malignæ.* (Ethmull. *De Var. Art. VIII.*)

(64.) L'expérience ſemble fortifier ce ſentiment. La petite-vérole eſt ſporadique dans ce pays, & le plus ſouvent heureuſe. Nous avons remarqué qu'en même tems qu'elle a régné ici, une épidémie maligne s'eſt déclarée dans des villages circonvoiſins: les miaſmes contagieux qui en conſtituoient l'eſſence, & dont l'air eſt le véhicule, apportés dans notre atmoſphere, ont con-

tracté une affinité intime avec la matiere varioleuſe, lui ont tranſmis ſon caractere, lui ont acquis les accidens qui leur ſont particuliers, ont enfin joint l'épidémie à la petite-vérole ; mais, par cette analogie & cette réciprocité d'action, la petite-vérole, en s'aſſociant avec elle, l'a-t-elle fixée, l'a-t-elle empêchée de s'allier avec les autres maladies qui ont paru (24), & qui n'ont point eu ces ſymptômes congéneres? ou y a-t-il une contagion propre à la petite-vérole ? *Seminium hoc nonniſi accedente certâ ſpeciatim aëris alteratione in actum deducitur.* (Ethmull. *Art. VIII*, *pag.* 226.)

(65.) Si l'infection de l'air eſt la cauſe préexiſtante des maladies épidémiques ; connoiſſant la nature d'un pays, en étudiant les qualités de l'atmoſphere, les changemens de ſes propriétés, par les révolutions des ſaiſons, les variations des vents, la différence des exhalaiſons, par d'exactes obſervations météorologiques, ne pourroit-on pas démêler les vices de l'air, préſager les effets qu'ils produiſent, prévenir les maladies qu'ils occaſionnent, déterminer enfin en quel tems il faut ſe procurer la petite-vérole par l'inoculation, dans quel autre état on doit laiſſer agir la nature ?

(66.) Car l'inoculation qui nous préſente de ſi grands avantages, convient-elle

toujours ? Auroit-elle réuſſi dans les circonſtances préſentes ? auroit-elle exempté de la fievre maligne, qui s'uniſſoit à la petite-vérole ? Les préparations que l'on obſerve, avant que d'inoculer, n'auroient pu ſans doute qu'être très-ſalutaires ; mais ſi elles ſont évidemment utiles, ne peut-on pas les employer également pour ceux qui l'ont naturellement ?

(67.) Puiſque nous portons en nous le germe de la petite-vérole, s'il eſt le même dans tous, ſi la qualité du levain ne differe que par l'état actuel du corps, par la quantité des humeurs putrides qui s'y trouvent renfermées, par les vices acquis du tempérament, & l'abus des choſes pernicieuſes, ne peut-on pas corriger ces défauts dans les petites-véroles épidémiques, purifier la maſſe du ſang, mettre le corps dans la diſpoſition la plus ſaine & la plus favorable, qu'on tâche de lui procurer avant qu'on inocule ?

(68.) Quand la petite-vérole eſt déclarée dans un pays, le virus variolique, ſi je puis me ſervir de ce terme, circule dans l'air que nous reſpirons ; il pénetre dans les corps par toutes les voies, & ſe mêle intimement avec nos liqueurs. Il eſt plauſible de penſer que celui qui ne l'a point eu, eſt alors dans le même cas que celui que l'on inocule : or ſi leur corps ſe trouve dans tous les deux

également amélioré, exempt de cacochymie, les sécrétions rectifiées, les pores & les excrétoires cutanés libres & ouverts, & les humeurs pures & dégagées de toute matiere hétérogene, la petite-vérole se développera d'une maniere douce & simple, & doit avoir une issue aussi favorable dans l'un que dans l'autre: pourroit-elle être compliquée avec d'autres maladies, s'il n'est point en eux de levain morbifique pour leur donner naissance, ni de matieres à le devenir (32, 33?)

(69.) » Lorsqu'il se rencontre dans le sang, dit notre Sydenham François, (M. Helvetius, Observ. sur la petite-vérole, p. 220), » quantité d'autres humeurs d'un caractere » différent, qui se débarrassent avec le levain » de la petite-vérole, elle ne peut être sim» ple, elle devient compliquée.... ce sont » ces humeurs qui causent alors les fievres » inflammatoires ou les fievres malignes, » qui rendent les petites-véroles si funestes. (*Id.* pag. 221.) *Verùm cùm idem sit specie morbus, nunquam ubique & semper omninò in omnibus quos aggreditur similis sit, tot morbi species essent quot ægrotantes; quæ discrimina non à morbo, sed à variâ ægrorum dispositione omninò oriri constat. Disquisit.* CL. Keil, *de Var. pag.* 410.)

(70.) Il paroît ainsi qu'on peut arrêter les progrès des épidémies, se garantir de

l'insalubrité de l'air, émousser l'activité que ces matieres septiques & contagieuses causent au virus variolique, en corrigeant la constitution des corps, lorsqu'ils sont près d'en ressentir les atteintes, en tâchant, par un régime modéré, des exercices doux, réglés & une suite de remedes préparatoires, analogues aux tempéramens, de redonner & de conserver à nos humeurs leur consistance & leur fluidité naturelles; aux vaisseaux, leur souplesse & leurs oscillations libres; à ces deux puissances, leur équilibre; au corps, sa force & sa légereté. *Si quanta & qualis oporteat, quotidie fieret additio eorum quæ deficiunt & ablatio eorum quæ excedunt, sanitas amissa recuperaretur & præsens conservaretur.* (Sanct. *Stat. med. aph. I, sect.* 1.)

(71.) Ce seroit-là le plus sûr & le plus excellent préservatif contre les petites-véroles épidémiques. Boerhaave observant que la matiere varioleuse se porte avec abondance vers les tuyaux cutanés & les conduits salivaires, a jugé qu'on peut parvenir à éteindre, dans son principe, son développement, & à étouffer insensiblement jusqu'à son germe, en excitant une salivation & une transpiration fortes, par des préparations mercurielles & antimoniales.

(72.) Cette idée d'un grand homme, n'eſt qu'une ſublime erreur. Il eſt conſtant que la matiere varioleuſe partant du centre du corps où elle eſt recelée, & chaſſée vers la circonférence par les forces du cœur & de la circulation, ſe diſtribue indifféremment, & avec égalité, vers toutes les parties reſpectivement à la grandeur des couloirs, au nombre & au diametre des vaiſſeaux qui y aboutiſſent. Si les ſécrétoires étoient dans tous également diſpoſés, la matiere varioleuſe ne rencontrant point d'obſtacles, confondue avec l'humeur qui s'y ſépare, en ſortiroit dans une quantité relative, & toutes les excrétions augmenteroient proportionnellement en même tems; mais elle n'afflue ſi fort vers les glandes ſalivaires, que parce qu'elle y eſt entrainée par l'abondandance de l'humeur qui s'y filtre, & qu'elle les traverſe avec facilité, à cauſe de la laxité de leur tiſſu; & vers les pores de la peau, parce que, par leur grand nombre, ils ſe préſentent à elle dans toute l'habitude du corps, & qu'ils ſont ſeuls capables, ſoit par leur configuration, ſoit par leur ſituation ou par leur ténuité, de la rendre à elle-même, & de la faire paſſer par les divers états, & les différentes criſes qu'elle ſubit.

(73.) Je ne me ſuis point attaché à

décrire le *proceſſus* curatif qu'a exigé cette maladie. Je penſe que tout Médecin éclairé, connoiſſant le caractere, la cauſe & les ſymptômes du mal, eſt en état, *poſitis ponendis*, de déduire les indications qu'il fournit, & de preſcrire les remedes qui les rempliſſent. Je ſuis en cela la méthode d'Hippocrate, qui, après nous avoir appris les remedes qui ne lui ont pas réuſſi dans certaines circonſtances, omet dans la deſcription qu'il nous a laiſſée des maladies aiguës, & principalement des épidémies obſervées avec tant de ſoin, ceux qui ont fait la baſe & le ſuccès du traitement. Hippocrate a voulu être l'interprete de la nature, plutôt que l'apologiſte de l'art. Ses connoiſſances, peut-être même plus profondes & plus étendues que celles que contiennent tous les commentaires qu'ont occaſionné ſes écrits, abrégeoient tout, parce qu'elles comprenoient tout. *Reticuit autem Hippocrates*, dit Galien, *alia ferè remedia omnia. Tandem neceſſe interdùm habuit ſcribere, nihil eos ab iis quæ offerebantur adjutos fuiſſe, ut malignitatem ſuggereret morbi. Neque enim lucubrationem hic curationis inſtituit, ſed præſagitionis conſcribere.* (Gal. *comment. in Epid. lib. III, ſect. iij.*)

LIVRES NOUVEAUX.

Traité des Dépôts dans le sinus maxillaire des fractures & des caries de l'une & l'autre mâchoire; suivis de reflexions & d'observations sur toutes les opérations de l'art du Dentiste; par M. *Jourdain*, Dentiste, reçu à S. Côme, dédié à S. A. S. Mgr le Comte de la Marche, Prince du Sang. A Paris, chez d'*Houry*, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc d'Orléans, rue de la Vieille-Bouclerie, 1 volume *in*-12, avec figures. Prix, relié, 2 livres 10 sols.

Traité sur les Effets des préparations de plomb, & principalement de l'Extrait de Saturne, employé sous différentes formes & pour différentes maladies chirurgicales; par M. *Goulard*, Conseiller du Roi, Maire de la ville d'Alet, Chirurgien-Major de l'Hôpital Royal de Montpellier, &c. &c. &c. &c. 1 vol. *in*-12. A Pezenas, chez *Fuzier*, Libraire; à Montpellier, chez la veuve *Gontier* & *Faure*, Libraires; à Paris, chez *Durand*, Libraire, rue du Foin. Nous ne pouvons pas dissimuler que nous ignorons ce que l'Auteur veut désigner ici par son Extrait de Saturne; il nous semble que le plomb & ses différentes préparations, ne peuvent jamais fournir d'extrait, de quelque maniere qu'on les traite & qu'on les modifie.

Mémoires de Physique & de Mathématiques, présentés à l'Académie des Sciences, par divers Savans, & lus dans ses assemblées, tome troisieme. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1760, 1 vol. *in*-4°.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1760.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
1	10	18 1/2	16	28	4	0	S. médiocre.	Peu de nuages.
2	14	19 1/2	15		3		*Idem.*	*Idem.*
3	12	18	14		5		O. *idem*	*Idem.*
4	9 1/2	16	11		2		N-E. *id.*	*Idem.*
5	9 1/2	15	13		1		N. au S. *idem.*	B. de nua. pet. pl. à 8 h. du soir.
6	11	15	11		2		O. méd.	*Id.* Pl. à midi.
7	8	14	9 1/2	27	11		S. au O. impét.	*Id.* Pluie à 7. du soir.
8	11	14	11	28	1		*Idem.*	*Idem.*
9	11 1/2	14	11	27	9		*Idem.*	*Id.* Pluie méd. par int. le soir.
10	9	13	8	28	1	1/2	*Idem.*	*Id.* Pl. forte à 6 h. s. & la nuit.
11	8	12	9		3	1/2	*Idem.*	Peu de nuages.
12	6	11	12	27	10	1/2	*Idem.*	Couv. pet. pl. tout le j.
13	11 1/2	12	8		8	0	*Idem.*	B. de nua. petite pluie

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
								parint. tout le jour.
14	7	9	8	28	0		*Idem.*	*Idem.*
15	7	10	6		7		N. médiocre.	Peu de nuages.
16	6	11	9		6	$\frac{1}{2}$	O. *idem*	Beauc. de nuag. pet. pl. le matin.
17	$8\frac{1}{2}$	11	$10\frac{1}{2}$		6		*Idem.*	Couv. *id.*
18	10	12	11		4		*Idem.*	Couvert.
19	10	11	12		2	0	*Idem.*	Beaucoup de nuages.
20	10	11	8		1		*Idem.*	Couvert.
21	$5\frac{1}{2}$	9	6		2		O-N-O. *idem.*	Beauc. de nuages pet. pl. le mat.
22	$5\frac{1}{2}$	10	9	27	6		S. au S-O. impét.	Couvert.
23	$7\frac{1}{2}$	11	$7\frac{1}{2}$		3		*Idem.*	Beaucoup de nuages.
24	$5\frac{1}{2}$	9	$5\frac{1}{2}$		6		*Idem.*	Couv. pet. pluie tout le jour.
25	3	7	5		8		*Idem.*	Beaucoup de nuages.
26	4	6	6		11		*Idem.*	*Id.* Pluie médiocre à 5 heur. soir & la nuit.
27	7	9	8		3		*Idem.*	Couv. pet. pl. t. le jour.
28	$6\frac{1}{2}$	7	$6\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Idem.*
29	5	7	$5\frac{1}{2}$	28	0	0	O. médiocre.	*Idem.*
30	3	7	4		4		N-O. *idem.*	Beaucoup de nuages.
31	2	$5\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$		6		N. *idem.*	*Idem.*

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 19½ deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 17½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est de 16 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
1 fois du N-E.
18 fois du S.
7 fois du S-O.
17 fois O.

Il y a eu 23 jours de nuages.
8 jours de couvert.
17 jours de pluie.

Les hygrometres n'ont marqué de la sécheresse que les premiers jours du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1760, par M. VANDERMONDE.

Il s'eſt déclaré, au commencement de ce mois, beaucoup de maux de gorge, des fluxions ſur les yeux, les oreilles, ſans fievre cependant, & ſans de vives douleurs. Les boiſſons diapnoïques, peu de ſaignées, un régime humectant & quelques minoratifs terminoient ces ſortes d'indiſpoſitions. Dans quelques ſujets, les fluxions diſparoiſſoient tout d'un coup, & faiſoient place à des diarrhées ſéreuſes, accompagnées de ténesme & de douleurs d'entrailles, auxquelles la fievre ſe joignoit, ce qui rendoit les ſaignées, les boiſſons mucilagineuſes, les lavemens très-utiles. Quelquefois auſſi cette même humeur fluxionaire ſe fixoit ſur les articulations, & donnoit des atteintes de goutte, & ſur tout de *lumbago*. Les eaux de Vichy, précédées du petit lait, & rendues ſur la fin purgatives, ont aſſez bien réuſſi. Nous avons vu quelques perſonnes qui ont éprouvé, à la ſuite de ces différens maux, des douleurs ſpaſtiques au col, à la tête, à la gorge & aux membres, qui ont été aſſez opiniâtres; les douleurs ont cédé à la vapeur du ſuccin.

Il a régné auſſi des peripneumonies ſymptomatiques, qui dépendoient d'un levain putride contenu dans les premieres voies, dans leſquelles les ſaignées ont été médiocrement profitables: on a retiré plus de ſuccès des émétiques antimoniaux, ſuivis de boiſſons & d'apozèmes béchiques; ces ſortes de maladies ſe terminoient ordinairement par une ſueur copieuſe & ſalutaire.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Septembre 1760, par M. BOUCHER, Médecin.

Le tems a été serein & assez chaud pendant près des deux premiers tiers du mois. La hauteur du thermometre, dans le point de la plus grande chaleur du jour, jusqu'au 20, n'a pas été moindre que de 16 degrés au-dessus du terme de la congélation: le 17 & le 18, il s'est élevé à 21 degrés. Nous n'avons eu jusqu'au 18, au soir, que trois petites ondées: delà jusqu'à la fin du mois, il y a eu quatre à cinq jours de pluie.

Le vent, qui a varié les cinq premiers jours, du Nord au Sud, s'est fixé à l'Est ou au voisinage, depuis le 6 jusqu'au 18: ce jour, il s'est jetté au Sud, & y est resté jusqu'au 30.

Le mercure, dans le barometre, a été observé au-dessus du terme de 28 pouces, jusqu'au 13; ensuite de quoi il est resté constamment au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $8\frac{1}{2}$ degrés: la différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 4 ½ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 11 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 3 fois du Nord vers l'E.
8 fois de l'Eſt.
3 fois du Sud-Eſt.
6 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'O.
4 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.
1 jour de grêle.
4 jours de brouillards.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la grande ſéchereſſe au milieu du mois, & une ſéchereſſe moyenne au commencement & à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Septembre 1760, par M. BOUCHER.

Il y a eu ce mois des fievres continues, qui ont différé eſſentiellement de celles qui avoient régné principalement juſqu'alors. Les malades très-acablés, dès le commencement, reſſentoient de violens maux de tête, avec des battemens douloureux au front & au ſommet de la tête, & ſouvent

avec le ſentiment d'une grande peſanteur dans cette partie du corps : ils étoient en même tems moleſtés par des vomiſſemens de matiere bilieuſe & pituiteuſe, ou par des naufées infructueuſes : la langue étoit blanche, & parſemée de plaques jaunes ſur ſes parties latérales & poſtérieures ; quelquefois ſon fond ſe trouvoit chargé d'une craſſe brune : le cours de ventre s'enſuivoit ſouvent dans le progrès de la maladie, qui étoit aſſez rapide : l'état du pouls ſe trouvoit aſſez équivoque ; il étoit ordinairement lourd & embarraſſé, ſans paroître fort ; mais il ſe développoit après quelques ſaignées : la fievre redoubloit tous les ſoirs, ainſi que les maux de tête ; & le redoublement ſe terminoit aſſez ſouvent par une ſueur qui ne ſoulageoit point : l'accablement & les ſymptômes affectant la tête, augmentoient en peu de jours, au point que des malades ſont tombés, entre le 7 & 9, dans le délire ou dans le coma, & ont péri, peu après, dans des convulſions des bras, des yeux, &c. J'ai eu occaſion de m'aſſurer du vrai caractere & de la cauſe eſſentielle de cette fievre, par l'ouverture d'un cadavre, en qui je trouvai les ſinus de la dure-mere gorgés de ſang, une portion de la ſurface ſupérieure du cerveau, dans un état vraiment inflammatoire, toute ſa ſubſtance paroiſſant plus

ferme que dans l'état naturel, & la piemere visiblement enflammée à la base du crâne, & à l'endroit où elle recouvre la moëlle allongée du cerveau. Il est à remarquer qu'il étoit sorti du nez du sujet, au moment qu'il expiroit, une grande quantité de matiere purulente. Je crus, en conséquence de ces observations, que le remede principal devoit être la saignée faite brusquement, & pratiquée au pied & même à la veine jugulaire, après quelques saignées au bras; ce qui effectivement m'a réussi, en soutenant néanmoins le ton des membranes nerveuses, par de doux cordiaux alliés aux tempérans.

Les points de côté pleurétiques ont été communs, & la plupart avec des crachats sanguinolens: les fievres intermittentes, tierces & doubles-tierces étoient opiniâtres & sujettes à récidive; il a paru aussi quelques fievres quartes: la petite-vérole étoit presqu'évanouie.

Fin du Tome XIII.

TABLE
GÉNÉRALE
DES MATIERES

Des six derniers mois de l'année 1760 du Journal de Médecine.

EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.

MEDECINE.

MEMOIRES sur divers sujets de médecine. Par M. Lecamus, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, page 100

Histoire de la santé, & de l'art de la conserver. Par M. Mackensie, Médecin à Edimbourg, 196

Sur l'hydropisie & ses différentes especes. Par M. Monro, le fils, Docteur en médecine à Edimbourg, 388

CHIRURGIE.

Traité des Accouchemens. Par M. Puzos, Chirurgien de Paris; *revu & corrigé* par M. Morisot, Médecin de la Faculté de Paris, 4

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

Vues de pratiques & observations sur les nouvelles accouchées. Par M. le Nicolaïs du Sauflay, Médecin à Fougeres, 19
Eruption de la petite-vérole par les bains. Par M. Olivier, Médecin à Saint-Tropez, 38
Sur un Ver solitaire, d'une espece singuliere. Par M. Fraisses, Médecin à Ville-Franche de Rouergue, 42
Sur l'usage de la Bella-dona. Par M. Sabatier le fils, Médecin à Carcassonne, 43
Sur les effets pernicieux des vapeurs de charbon. Par M. Boucher, Médecin à Lille, 109
Sur la force de l'habitude. Par M. Sonyer Dulac, Medecin à Saint-Didier en Velay, 135
Sur de violens mouvemens convulsifs. Par M. Dubrac de la Salle, Méd. au Blanc, en Berry, 139
Sur une Cardialgie convulsive. Par M. Marteau, Médecin à Aumale, 143
Sur une Hydropisie & une Parotide, à la suite d'une fievre putride. Par M. Richard, Médecin à Noyon, 149
Sur une Colique métallique, occasionnée par du pain cuit dans un four où l'on avoit fait brûler du bois peint. Par M. Vandermonde, 158
Sur une Typhomanie. Par M. Alliet, Médecin à Gisors, 211
Sur les suites d'un vomissement de sang. Par M. Marteau, Médecin à Aumale, 226
Sur la propriété du quinquina dans les maladies périodiques. Par M. de Saint-Martin, Vicomte de Briouze, & Médecin à Domfront, 228

Méthode pour traiter avec succès l'hydropisie ascite Par M. Deplaigne, Méd. à Valenciennes, 229
Sur la Colique de Poitou. Par M. Doazan, Méd. à Bordeaux, 291
Guérison d'une Epilepsie qui rendoit les yeux microscopiques. Par M. Godart, Méd. à Vervier, 393
Mémoire sur la maladie noire. Par plusieurs Médecins, 490
Sur l'effet des pilules de Ciguë dans une obstruction du bas-ventre. Par M. Lallemant, Médecin à Epernay, 511

ANATOMIE.

Observations d'anatomie. Par M. Perrin, Chirurgien à Vernon, 431
Sur une espece d'Exostose d'un os cylindrique. Par M. Dumont, fils, Chir. à Bruxelles, 346

CHIRURGIE.

Sur une Excroissance à la racine de la langue. Par M. Godart, Médecin à Vervier, 67
Sur la cure d'une ascitique, après trois ponctions. Par M. Brieu fils, Méd. à Draguignan, 68
Sur une Hernie inguinale, causée par un vomissement, &c. Par M. Lattize, Chirurgien à Nancy, 71
Histoire d'une Plaie accompagnée de différens symptômes. Par M. Godart, M. à Vervier, 250
Sur un Anévrisme vrai, guéri par la nature. Par M. Deslandes fils, Chirurgien à Tours, 352
Sur une Plaie faite au mollet de la jambe. Par M. Campardon, Chirurgien à Masseube, 355
Sur Anévrisme formé par l'artere spermatique, &c. Par M. Julien, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Châteaulandon, 359
Sur un Placenta enkisté. Par M. Agasse, Chirurg. à Valenciennes, 369

Sur l'Extirpation d'une tumeur à la voûte du palais, avec la Description d'un bandage particulier, pour arrêter l'hémorragie. Par M. Anſelin, Chirurgien à Amiens, 433

Sur la Guériſon parfaite d'une Epiplo-entérocele, &c. Par M. Jeart, Chirurg. à Moiſſac en Quercy, 439

Sur une Taille faite avec le Lithotome caché. Par M. Chaſtanet, Chirurgien à Lille, 540

CHYMIE.

Mémoire ſur la Cryſtalliſation des ſels neutres à baſe de ſel alkali fixe, & à baſe de terre calcaire, avec un procédé nouveau, pour faire le tartre ſtibié. Par M. Baumé, Apothicaire de Paris, 236

Suite du Mémoire ci-deſſus, 336

Mémoire ſur le tartre ſtibié ou émétique, dans lequel on donne un moyen pour le préparer uniformément. Par M. Lechandelier, Apothicaire à Rouen, 409

Lettre de M. Roux, *Médecin de Paris, à* M. Vandermonde, *pour ſervir de réfutation du Mémoire de* M. Baumé, 516

HISTOIRE NATURELLE.

Sur la groſſeur & peſanteue de Meſſire Louis Coute, *Lieutenant particulier au Bailliage de Sens.* Par M. Guiard, Médecin à Sens, 65

Sur une abſtinence de vingt-ſix ans. Par M. Vandermonde, Auteur du Journal, 158

Sur un Bézoard humain. Par M. Bonté, Méd. à Coutances, 160

Sur un Agneau cyclope. Par M. Bonté, Méd. à Coutances, 251

Projet d'hiſtoire Naturelle des plantes de la Lorraine. Par M. Buch'oz, Médecin à Nancy, 373

Cours d'hiſtoire Naturelle. Par M. Bomare de Valmont, 469

MALADIES EPIDEMIQUES.

Sur quelques Maladies régnantes à Neuf-Briſack. Par M. Lorrent, Méd. à Neuf-Briſack, 74
Sur les Maladies régnantes à Bitche. Par M. Landeutte, Médecin à Bitche, 165
Petites-véroles confluentes, anomales & épidémiques. Par M. Moublet, Méd. à Taraſcon, 441
Suites des Petites-véroles Régnantes à Taraſcon, 549

LETTRES.

Lettre de M. Thomas, *Méd. de Paris, ſur l'inoculation de M. de la Roche-Guyon,* 79
Lettre ſur l'uſage des Eaux de Bareges, dans les maladies Vénériennes. Par M. Bordeu, Méd. à Bareges, 175
Lettre de M. Demachy, *Apothicaire à l'Hôtel-Dieu de Paris, ſur l'Extrait de Ciguë,* 265
Lettre de M. Lebas, *Chirurgien à Paris, ſur une Vipere, qu'on prétendoit être ſortie par l'anus d'un malade,* 273

AVIS.

Avis ſur les Eaux minérales d'Aumale. Par M. Marteau, Médecin à Aumale, 85
Avis de M. Dugès, *Chirurgien-herniaire à Paris, ſur un Bandage nouveau,* 181

LIVRES NOUVEAUX.

Livres nouveaux, 88, 183, 281, 375, 472, 562.

OBSERV. METEOR. FAITES A PARIS.

Observat. météor. 89, 183, 281, 375, 473, 563.

MALADIES REGNANTES A PARIS.

Maladies de Paris, 92, 188, 284, 380, 476, 566.

OBSERV. METEOR. FAITES A LILLE.

Obs. mét. de Lille, 93, 189, 285, 382, 477, 567.

MALADIES REGNANTES A LILLE.

Maladies de Lille, 94, 190, 286, 383, 478, 568.

Fin de la Table des Matieres.